This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

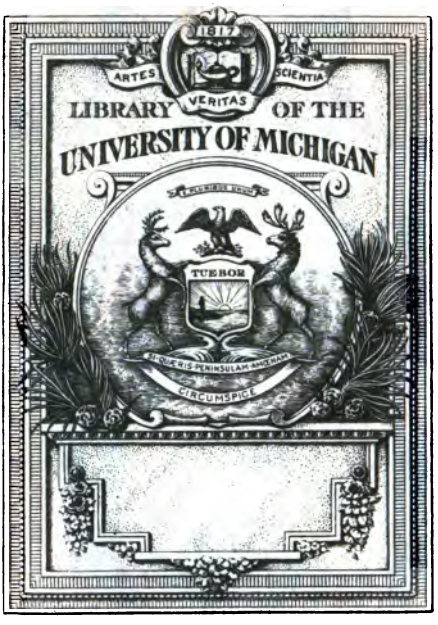
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
University of Michigan
Law Library

DC
134.7
.P97
1778

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LOUIS DAUPHIN
PERE DE LOUIS XVI.

1852

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI,

ÉCRITE SUR LES MÉMOIRES DE LA COUR,

PRÉSENTÉE AU ROI,
ET A LA FAMILLE ROYALE.
NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de pluſieurs traits intéreſſans.

Par M. l'Abbé PROYART,
Des Académies de Montauban & des Arcades de Rome.

A PARIS,

Chez { BERTON, Libraire rue S. Victor.
la veuve HÉRISSANT, rue Notre-Dame.
MÉRIGOT le jeune, Quai des Auguſtins.
& chez l'Auteur, au College de Louis-le-Grand, rue S. Jacques.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Gen. lib.
Exch.
U. of M. Law Library
4-6-1933

AVIS
DES LIBRAIRES.

Le succès de la premiere Edition de la Vie du Dauphin : *les Contrefaçons qui en ont été faites, malgré les dernieres Ordonnances, tant en Lorraine qu'en Normandie, d'où elles sont passées à Bordeaux, & dans d'autres Villes du Royaume ; les Editions étrangeres que l'on en a faites à Liege & ailleurs : les traductions que l'on s'est empressé d'en donner en Italie & en Allemagne, tout annonce un Ouvrage vraiment intéressant. Les deux Editions* in-8° & in-12, *que nous offrons aujourd'hui au Public, plus amples & plus correctes que la premiere, feront sans doute tomber les Editions défectueuses des Corsaires Typographiques. Outre l'avantage d'avoir été faites sous les yeux de l'Auteur, elles sont en beau papier, beau caractere, & enrichies d'un Portrait du Dauphin, gravé de main*

4-23-36 H.C.M.

de Maître. On a mieux aimé le graver plus jeune qu'il n'étoit quand il mourut, que d'après les Portraits tirés les dernieres années de sa vie, quand il avoit perdu son embonpoint.

Ce Livre se trouve,

A Lyon, chez BRUYSET-PONTHUS.
A Rennes, chez AUDRAN.
A Rouen, chez LE BOUCHER fils aîné.
A Caen, chez CAILLAU.
A Bordeaux, chez GAUVRY.
A Toulouse,
A Lille,
A Orléans, & dans les principales Villes du Royaume.

LETTRE A M***,

De l'Académie Françoiſe.

VOUS n'êtes pas, M., de ces Littérateurs intolérans, qui font d'abord le procès à quiconque ne leur ſacrifie pas aveuglément ſa maniere de voir & de penſer; auſſi ne trouverez-vous pas mauvais qu'en profitant, avec reconnoiſſance, d'une partie de vos obſervations ſur *la Vie du Dauphin*, je me permette quelques réflexions ſur les autres.

Ce que vous me faites l'honneur de me dire, M., *qu'en France un Dauphin n'a point d'exiſtence*, me paroît fondé, ſi par-là vous entendez que n'ayant nul droit actuel au Gouvernement, la part qu'il peut y avoir eſt néceſſairement déterminée par le bon plaiſir du Monarque; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un Dauphin eſt, après le Roi;

le plus grand Perſonnage de l'Etat. Tous deux ont leur tâche à remplir, celle du Roi eſt de rendre, autant qu'il eſt en lui, les Peuples heureux, celle du Dauphin eſt de préparer leur bonheur. S'y eſt-il appliqué avec zele, & avec conſtance? Il a eu *l'exiſtence* que doit avoir un Dauphin; & ſa Vie fera époque intéreſſante dans les Faſtes de la Nation.

J'ai fait, comme vous M., la réflexion que *je n'avois point de modeles pour ce genre d'Hiſtoire*, qui ne peut pas ſe traiter comme celle d'un Roi, ou d'un Général d'Armée, & j'en ai conclu que j'aurois plus de droit à l'indulgence du Public, ſur le plan que j'étois obligé de me tracer à moi-même. J'ai cru que le plus naturel ſeroit de rapprocher & de claſſer les traits de la vie du Prince, ſelon leur analogie; &, après l'avoir conduit depuis ſa naiſſance juſqu'à ſon mariage avec la Princeſſe Marie-Joſephe de Pologne, je

l'enviſage ſous les rapports de Prince, d'Homme, & de Chrétien. Je rends compte de ſes occupations, de ſes projets & de ſes actions : je rapporte ce qu'il fit, & ſes propres Ecrits annoncent ce qu'il eut voulu faire. J'entre enſuite dans le détail des circonſtances intéreſſantes de ſa maladie & de ſa mort; & j'ajoute à la Vie de ce grand Prince, le tableau des vertus d'une Epouſe qui fut digne de lui.

Je ſais, M., que c'eſt un foible, aſſez ordinaire aux Auteurs, de croire que leur Sujet annoblira les moindres traits qui lui ſont relatifs ; mais pourrois-je croire que les détails, qui vous *ont fait le plus grand plaiſir*, puiſſent déplaire à un homme de goût ? Vous ſavez d'ailleurs, que ſouvent un trait peu intéreſſant par lui-même caractériſe mieux la vraie vertu & le grand Homme, que des actions d'éclat, auxquelles les circonſtances & le haſard ont preſque toujours plus de part que le mérite perſon-

nel. Turenne qui, toujours Maître de lui-même, réprimande avec bonté un laquais étourdi, qui lui fait ſentir la péſanteur d'un bras nerveux, me paroît plus grand encore que Turenne forçant des Villes & gagnant des batailles. N'être grand que dans les grandes occaſions, c'eſt ne l'être que la moindre partie de la vie. Auſſi pluſieurs de nos Héros courroient-ils riſque d'être rayés du tableau des grands Hommes, & livrés peut-être au mépris de leurs concitoyens, ſi l'on venoit à publier ce qu'ils firent, quand ils ne firent pas de grandes choſes. Mais être tel ſans témoins, que l'on paroît en public, & ſavoir, comme le Dauphin, donner l'empreinte de la perfection à tout le corps de ſa conduite; voilà, je crois, ce qui conſtitue la véritable & parfaite grandeur, celle qui paſſe ſans nuages à la Poſtérité.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'eſtime pour vos lumieres que de re-

connoiſſance pour l'emploi que vous en faites aujourd'hui,

M.,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
PROYART.

LETTRE
DE M. L'ABBÉ SOLDINI,

Confeſſeur de la Dauphine & du Roi Louis XVI.

De Verſailles, le 19 Juillet 1774.

JE ſuis charmé, Monſieur, que M. l'Archevêque vous ait adreſſé à moi, parce que perſonne n'eſt plus en état de vous ſatisfaire, & ne s'y portera avec plus de zele. J'ai raſſemblé, ſous les yeux & par les ordres de feue Madame la Dau-

phine, tout ce qu'elle avoit concernant la vie & la mort de Monſeigneur le Dauphin; & je ne crains pas de trop avancer, en vous diſant que je puis ſeul vous fournir les matériaux pour lui élever un monument digne de lui. Si vous voulez, Monſieur, dans le courant de la ſemaine prochaine, me faire l'honneur de paſſer chez moi, je vous recevrai avec reconnoiſſance... Je vous remettrai trois gros in-quarto qui n'ont encore été confiés à perſonne. Ce qu'il y a de plus précieux, ce ſont des extraits des différens Ecrits du Prince & de la Princeſſe, des Mémoires de M. l'Evêque de Verdun & de M. l'Abbé Collet. Je ne parle pas de ceux que j'ai recueillis moi-même, & dont Madame la Dauphine m'a dit que la lecture l'avoit fait bien pleurer. Je vous remettrai auſſi un Eſſai ſur la vie de cette vertueuſe Princeſſe, où vous trouverez des choſes intéreſſantes. J'oublois de vous dire que parmi les Mé-

moires relatifs à Monſeigneur le Dauphin, il y en a de fort détaillés par le feu Duc de la Vauguyon....

Je ſuis, &c.

Soldini, Confeſſeur du Roi.

VIE

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE PREMIER.

LA FRANCE épuiſée par le Regne de Louis XIV, ce Regne ſi glorieux, reſpiroit ſous le gouvernement pacifique de Louis XV, ſon arriere petit-fils. Ce Prince avoit épouſé en 1725 MARIE LECZINSKI, fille de Staniſlas, Roi de Pologne; Princeſſe que ſes vertus perſonnelles, jointes à celles de ſon fils, ont ſouvent fait comparer à la Reine Blanche, mere de Saint Louis. Dieu avoit déjà béni cette alliance par la naiſſance de trois Princeſſes; mais le Trône étoit encore ſans héritier; & la Nation

paroiſſoit ne goûter qu'à demi les douceurs d'une paix que la perte d'une ſeule Tête pouvoit lui ravir. Les momens de la Providence n'étoient pas encore arrivés : le Roi & la Reine les attendoient avec confiance, & les ſollicitoient par leurs prieres & leurs bonnes œuvres. Le 8 Décembre de l'année 1728, jour de la Conception de la Sainte Vierge, tous deux lui offrirent d'une maniere ſpéciale leurs vœux & ceux des Peuples; & dans la ferveur d'une Communion (*), ils la conjurerent de pourvoir à la tranquillité d'une Nation qui la reconnoît pour Patrone, en lui obtenant du Ciel un Prince qui pût la gouverner un jour. Le 4 Septembre de l'année ſuivante, la Reine mit au monde le Dauphin, dont j'écris la vie. Cette pieuſe Princeſſe ne doutant pas qu'elle ne fût redevable à la Sainte Vierge du bienfait de ſa naiſſance, lui en témoigna ſa reconnoiſſance tous les jours de ſa vie.

Le Prince fut ondoyé par le Cardinal de Rohan, grand Aumônier de France. Il eſt d'uſage de baptiſer ainſi les Enfans

(*) La Reine elle-même fit part à pluſieurs perſonnes de la convention qu'elle avoit faite avec le Roi, de communier à cette intention.

de France ſans les cérémonies accoutumées, qu'on ſupplée lorſqu'ils ſont en âge d'en comprendre la ſignification, & de ratifier eux-mêmes les engagemens que leur impoſe la qualité de Chrétiens. Louis XV, qui n'avoit pas oublié les ſoins que la Ducheſſe de Ventadour avoit pris de ſon enfance, voulut qu'elle les continuât à ſes enfans. Elle étoit chargée des jeunes Princeſſes; on lui remit encore le Dauphin.

Le Roi avoit déjà dépêché vers Staniſlas, pour lui faire part de cette heureuſe nouvelle. La Capitale & les Provinces en furent auſſi-tôt informées; & des couriers extraordinaires la porterent à nos Ambaſſadeurs dans les Cours étrangeres. Louis XV étoit chéri de ſes peuples, & reſpecté de tous ſes voiſins: la joie qu'il reſſentit de la naiſſance d'un fils, fut également celle de toute la France & de l'Europe entiere. Il fut auſſi-tôt complimenté par les Princes du Sang, les Ambaſſadeurs, & les différens Corps de l'Etat, auxquels il ne diſſimula point que depuis ſon avénement à la Couronne, jamais on ne lui avoit fait compliment qui lui fût ſi agréable.

On rendit par-tout à Dieu de ſolemnelles actions de graces. Le Roi aſſiſta au

Te Deum qui fut chanté dans l'Eglise de Paris. La Capitale donna les fêtes les plus brillantes, & fut imitée par toutes les Villes du Royaume. Mais le Roi sachant combien ces appareils de magnificence sont peu propres à consoler le malheureux qui est dans la souffrance, répandit d'abondantes aumônes, & fit élargir grand nombre de prisonniers, dont il acquitta les dettes. A l'exemple du Prince, plusieurs Corps, qui n'avoient pas disposé des sommes qu'ils destinoient aux réjouissances, les employerent à la délivrance des prisonniers. C'est ainsi que la bienfaisance sembloit préparer les voies à cet enfant de bénédiction, & consacrer, en quelque sorte, les premiers instans de sa vie.

En mémoire de cet heureux événement, on fit frapper une médaille, sur laquelle sont représentés le Roi & la Reine. La légende porte : *Lud. XV, Rex Christianiss. Maria Fr. & Nav. Regina. Louis XV, Roi très-Chrétien : Marie, Reine de France & de Navarre.* Le revers de la médaille représente la terre assise sur un globe, tenant le Dauphin entre ses bras. La légende porte : *Vota orbis : Les vœux de la terre.* L'exergue : *Natales Delphini IV Septembris MDCCXXIX.*

Naiſſance du Dauphin, le 4 Septembre 1729.

Les Orateurs & les Poëtes célebrerent à l'envi le bonheur de la Nation; & ſe faiſant les interpretes des vœux de leurs concitoyens, plutôt que des inclinations de l'enfant que rien ne pouvoit encore manifeſter, chacun d'eux offroit par avance, comme le portrait du Prince, celui auquel il lui paroiſſoit beau qu'il reſſemblât un jour: ils ne vouloient que feindre agréablement, ils ont dit des vérités; & toutes les vertus (*) qu'ils ont préſagées dans le Dauphin, ce Prince les a depuis fidélement retracées dans ſa conduite.

La Reine avoit déjà fait acquitter un vœu qui avoit eu pour objet ſon heureuſe délivrance; & dès que ſon état le lui avoit permis, elle étoit venue rendre à Dieu ſes actions de graces dans l'Egliſe de Paris. Sa reconnoiſſance cependant ne fut pas encore ſatisfaite; & peu de tems après elle fit un voyage de dévotion à Notre-Dame de Chartres, pour conſacrer d'une maniere ſpéciale à Sainte Vierge le jeune Prince, qu'el

(*) Voyez le Recueil des Pieces qui parurent à la naiſſance du Dauphin, 2 vol. in-4°.

regardoit toujours comme un bienfait de ſa protection. Ces actes extérieurs de Religion n'étoient point dans la Princeſſe des repréſentations & de pures cérémonies : de ferventes prieres, de ſaintes communions, & d'abondantes aumônes les accompagnoient toujours, en faiſoient tout le prix. Et c'eſt ainſi qu'une grande Reine donnoit aux Dames chrétiennes l'exemple de cette piété ſimple & ſincere trop peu connue de nos jours, quoique ſi propre à attirer ſur une famille les graces & les bénédictions du Ciel.

Cependant le Prince ſe fortifioit de jour en jour, & ſourioit déjà d'un air aimable à ceux qui l'approchoient. On le portoit ſouvent chez le Roi & chez la Reine, qui lui rendoient eux-mêmes de fréquentes viſites.

La tendreſſe que le Roi témoignoit au petit Dauphin, fit juger à pluſieurs particuliers, que déjà il pourroit être pour eux le canal des graces. Un jour que le Roi étoit allé dans ſon appartement, il y trouva cette petite piece de vers, que lui avoit préſenté un pauvre Officier, dont on avoit réduit la penſion.

Si le fils du Roi notre Maître,
Par ſon crédit faiſoit renaître

En ſon entier ma penſion,
(Choſe dont j'aurois grande envie)
Je chanterois comme Arion,
Un Dauphin m'a ſauvé la vie.

Le Roi ſouſcrivit à la requête, & fit rétablir la penſion de l'Officier. Une pauvre femme, dont le mari étoit en priſon pour dettes, avoit imaginé de préſenter un placet au Dauphin pour obtenir ſon élargiſſement. L'embarras étoit de le lui faire agréer. Elle imagina un moyen aſſez adroit : elle borda ſon placet de fleurs & de guirlandes ; & au moment où la Ducheſſe de Ventadour faiſoit promener le jeune Prince dans le Parc de Verſailles, elle ſe mit ſur ſon paſſage. L'enfant qui apperçut le beau placet, n'attendit pas qu'il lui fût préſenté : il fit ſigne qu'on le lui apportât. Il le tourna ſous tous les ſens & s'en amuſa beaucoup pendant ſa promenade. A ſon retour au Château, il le montra au Roi, à qui le ſtratagême de cette femme parut aſſez plaiſant ; il ordonna qu'on payât les dettes de ſon mari.

Le Dauphin cependant n'avoit encore d'autre part à ces actes de bienfaiſance, que d'y donner occaſion. Voici la circonſtance où ſon cœur parut reſſentir les

premieres émotions de la ſenſibilité : il ne parloit pas encore, lorſqu'un jour qu'on le menoit promener, il apperçut un pauvre, qui demandoit l'aumône, en peignant éloquemment ſa miſere de la voix & du geſte. Perſonne cependant n'y faiſoit attention que l'enfant qui s'agitoit beaucoup, ſe tournant tantôt vers ſa nourrice, tantôt vers le pauvre. On s'arrêta pour découvrir ce qui pouvoit lui cauſer tant d'inquiétude : on apperçut le pauvre qu'il fixoit de ſes yeux & qu'il montroit de ſes petits bras. On lui fit l'aumône, ſon air ſatisfait calma les inquiétudes du Dauphin.

Quand il commença à parler, on remarqua en lui une curioſité qu'on avoit quelquefois peine à ſatisfaire. S'il voyoit un ouvrier travailler, il lui demandoit le nom de ſes outils, le ſien & celui de ſes enfans ; pour qui, & pourquoi il travailloit ? Juſques dans les productions de la nature, il vouloit qu'on lui rendit compte de tout ; & ſouvent il faiſoit des queſtions capables d'embarraſſer ceux qui auroient voulu lui donner une réponſe moins ſimple que celle qu'exige la portée d'un enfant. Une feuille configurée autrement qu'une autre ; un fruit rouge à côté d'un

blanc ; un melon qui ſe traînoit par terre, au lieu de pendre à un arbre, c'étoit pour lui la matiere d'autant de *pourquoi ?* Un jour qu'il ſortoit de chez lui, porté ſur les bras de ſa Nourrice, il remarqua que le Garde du Corps qui étoit en faction à la porte de ſon appartement, avoit une croix de S. Louis, il lui fit ſigne de s'approcher. Il lui prit la croix, qu'il conſidéra attentivement. Se tournant enſuite vers la Ducheſſe de Ventadour, il lui dit : » Pourquoi donc » cela, Maman? « La Dame lui ayant fait entendre que c'étoit une marque de diſtinction, que le Roi accordoit à ceux qui l'avoient bien ſervi, il fixa attentivement le Garde du Corps, lui ſourit, & lui préſenta ſa main à baiſer. Depuis ce tems-là quand il appercevoit un Chevalier de Saint-Louis, il le montroit à ſa Gouvernante, en lui diſant : » en voilà » encore un qui ſert bien le Roi «.

La Ville de Paris, ſuivant un ancien Privilege, demanda à Louis XV, ſon agrément pour préſenter au Dauphin ſes premieres armes. Le Duc de Gêvres qui en étoit Gouverneur, ſe rendit à Verſailles à la tête du Corps de Ville, & préſenta au jeune Prince, une épée, un fuſil, & deux piſtolets, le tout travaillé

avec beaucoup de délicateſſe, & proportionné à ſon âge. Le Préſident Turgot, Prévôt des Marchands, le complimenta. Il préſagea dans ſon diſcours l'uſage qu'il feroit un jour, en faveur de l'Etat, de ces armes qui n'étoient encore, ajouta-t-il, qu'un amuſement dans ſes jeunes mains. En effet, le Dauphin étoit beaucoup plus frappé de leur brillant, que du compliment flatteur auquel elles donnoient occaſion. Il les examina l'une après l'autre, il ne ſe laſſoit point de les admirer. Pendant que le Duc de Gêvres lui ceignoit ſa petite épée : » ah! » s'écria-t-il, que je ſuis content de la » bonne Ville de Paris ; je l'aime de tout » mon cœur «.

Quoiqu'il fût d'uſage de laiſſer les Princes entre les mains des femmes juſqu'à l'âge de ſept ans, comme le tempérament & l'eſprit avoient prévenu l'âge dans le Dauphin, on jugea auſſi à propos de commencer ſon éducation avant l'époque ordinaire, & dès qu'il eut atteint ſa ſixieme année. Le Roi lui donna pour Gouverneur le Comte, depuis Duc, de Châtillon. Ce Seigneur joignoit la vertu à la naiſſance, & avoit fait preuve de valeur dans nos armées. On lui nomma pour Précepteur l'Evêque

de Mirepoix, Prélat, qui n'avoit pour prétendre à cet emploi important, d'autres titres que ceux qui l'avoient fait connoître à la Cour, ſon mérite & ſon auſtere probité. Il eut pour Sous-Gouverneurs les Comtes du Muy & de Polaſtron; & pour Sous-Précepteur l'Abbé de Saint-Cyr. Son Lecteur fut l'Abbé de Marbœuf.

Quand le Dauphin apprit que le Comte de Châtillon étoit nommé ſon Gouverneur, il lui en fit ſon compliment, & lui en témoigna la plus grande ſatisfaction : » Je ſuis ravi, lui dit-il, » que le Roi vous ait fait mon Gouver» neur, je vous aimerai de tout mon » cœur «. Il dit à-peu-près la même choſe à ſon Précepteur. Cependant le moment de ſa ſéparation d'avec la Ducheſſe de Ventadour fut cruel. On lui dit qu'il falloit remercier cette Dame des ſoins qu'elle avoit pris de ſon enfance : il courut auſſi-tôt ſe jetter à ſon cou. Mais il ne put lui témoigner ſa reconnoiſſance que par l'abondance de ſes larmes, langage du cœur toujours plus expreſſif que celui des levres. Quoi qu'on pût faire pour le diſtraire & l'amuſer, il conſerva pendant pluſieurs jours un fond de triſteſſe qui ſe peignoit

ſur ſon viſage, & donnoit même des inquiétudes pour ſa ſanté. C'eſt à ces traits qu'on commence à connoître le bon cœur & l'heureux naturel d'un enfant.

A peine le Dauphin fut-il ſorti de ſa premiere enfance, & en âge de diſcerner le bien d'avec le mal, qu'on découvrit en lui une ſouveraine horreur pour le vice & pour toute eſpece de baſſeſſe. Il n'eût pas ſouffert qu'on proférât en ſa préſence une ſeule parole qui pût bleſſer la vérité, l'honnêteté, ou la réputation d'un abſent. Une des Princeſſes ſes ſœurs, âgée d'environ huit ans, ayant laiſſé échapper un propos indiſcret, il la menaça de renoncer à ſon amitié, & lui fit une réprimande ſi vive, qu'elle ne l'a pas encore oubliée. A cette averſion pour le vice, qui lui étoit comme naturelle, il joignoit un grand reſpect pour la Religion. Tout ce qui y avoit quelque rapport, paroiſſoit l'intéreſſer. On commença bientôt à entrevoir quel ſeroit le fond de ſon caractere : une phyſionomie prévenante, un air ouvert, annonçoient ſa franchiſe. Ordinairement, & plus ſouvent qu'on n'eût voulu, il étoit diſpoſé à rire & à folâtrer. Une tournure d'eſprit fine & agréable, lui

fourniſſoit toujours quelque expédient heureux pour ſe ſouſtraire aux reproches. Sans avoir recours au menſonge, ni à la ruſe, il ſavoit faire agréer une excuſe à ceux qui étoient chargés de ſon éducation. Il laiſſoit appercevoir dans l'occaſion, la fermeté d'ame & le courage d'un homme fait. Il lui étoit ſurvenu un abcès à la joue droite. Les Médecins ayant jugé néceſſaire qu'on en fit l'ouverture, on lui rendit compte de leur avis. Sur le champ il conſentit à l'opération, s'y prêta de la meilleure grace, & la ſoutint avec une conſtance que tout le monde admira. Le Roi qui étoit préſent, en fut touché juſqu'aux larmes, & l'embraſſa tendrement.

De toutes les bonnes qualités qui commençoient à ſe développer en lui, la ſenſibilité de ſon cœur étoit celle qui ſe manifeſtoit davantage. Un jour qu'il voyoit paſſer un Officier de bonne mine, mais qui n'avoit pas l'air des plus aiſés, il s'informa qui il étoit, & où il alloit ? Sur ce qu'on lui apprit que c'étoit un brave Officier qui alloit rejoindre ſon régiment, dans lequel il ſervoit depuis long-tems avec honneur; il le fit appeller, lui donna, ſans compter, tout l'argent qu'il avoit dans ſa bourſe, &

l'obligea même de recevoir plusieurs petits bijoux qu'il portoit avec lui, & qui lui plaisoient beaucoup.

Un autre Officier qui avoit contracté une incommodité au service du Roi, étoit venu solliciter à la Cour une gratification qui le mît en état de se faire guérir. Le Dauphin ayant eu occasion de le voir, fut si touché de son état, qu'il demanda à son Gouverneur la permission de lui faire lui-même la gratification qu'il vouloit attendre du Roi. On le lui permit : il lui donna sur le champ, avec une satisfaction incroyable, le double de ce qu'il demandoit, en lui disant : » Tenez, Monsieur, vous vien» drez, si vous voulez, solliciter votre » gratification, quand vous serez guéri. Son Gouverneur ayant remarqué plusieurs fois, qu'il donnoit avec trop peu de discrétion, tout ce qu'il avoit, au premier qui lui demandoit, fixa à un écu ses libéralités envers les pauvres mendians. Alors, quand il en rencontroit un, dont l'état lui paroissoit plus misérable, il glissoit adroitement un louis sous l'écu qu'il lui donnoit. Il fut un jour si touché de la misere d'une pauvre femme, que n'osant, en présence de son Gouverneur, la soulager

auſſi efficacement qu'il l'eût voulu, il lui dit tout bas de ſe rendre devant ſon appartement pour le tems qu'il lui aſſigna. A l'heure marquée, il ouvrit ſa fenêtre, reconnut la femme, & lui jetta quelques louis.

A l'âge d'environ huit ans, on ſuppléa les cérémonies de ſon Baptême. Il fut nommé Louis par le Duc d'Orléans & la Ducheſſe Douairiere de Bourbon. Cet acte de Religion fit ſur lui une impreſſion aſſez avantageuſe pour qu'on pût en conclure, malgré la légéreté de l'âge, qu'il avoit le cœur fait pour goûter un jour les charmes de la vertu. Les commencemens de ſon éducation cependant furent aſſez orageux; & à travers ſes bonnes qualités naiſſantes, on découvrit en lui le germe de pluſieurs autres qui donnoient quelqu'inquiétude. Si on en excepte un petit nombre d'enfans qu'on pourroit appeller malheureuſement nés, & un plus petit nombre encore en qui il ſembleroit qu'Adam n'eût pas péché, il eſt aſſez ordinaire de remarquer dans l'enfance, ce conflit de bonnes & de mauvaiſes inclinations, quoique plus ou moins marqué, ſelon la diverſité des caracteres. Mais les plus grandes Ames, pour l'ordinaire, nour-

riſſent en elles, dès l'âge le plus tendre, je ne ſçais quel principe d'activité & de force, qui, ſelon le bon uſage, ou l'abus qu'elles en font, dans la ſuite, les éleve à l'héroïſme de la vertu, ou les précipite dans les excès contraires. Tel étoit le jeune Prince; il étoit aiſé de preſſentir qu'il ne ſeroit jamais à demi ce qu'il ſeroit. Il avoit le caractere ardent & impétueux : il s'irritoit facilement quand on combattoit ſes goûts, & il étoit entier dans ſes réponſes envers ceux qui vouloient le troubler dans la poſſeſſion de faire ſes volontés. Il n'avoit pas encore dix ans que ſon eſprit, dans ces occaſions ſur-tout, ſe produiſoit déjà par ces ſaillies vigoureuſes qui décelent une Ame faite pour penſer d'après elle-même. Le Cardinal de Fleury aſſiſtant un jour à ſon dîner, entreprit de lui faire une leçon de modération : il fit pour cela l'énumération de tout ce qui l'environnoit, & à chaque choſe qu'il nommoit, il ajoutoit : » Cela, » Monſieur, eſt au Roi, cela vient du » Roi, rien de tout cela ne vous ap» partient «. Le Dauphin écouta fort impatiemment la remontrance, ſans pourtant interrompre le Cardinal. Quand il eut fini, voyant qu'il avoit tout donné

au Roi, ſans lui rien laiſſer : » Eh ! bien, » reprit-il avec émotion, que tout le » reſte ſoit au Roi, au moins mon cœur » & ma penſée ſont à moi «. Une replique d'un ſi grand ſens, étonna le Roi & toute la Cour, & annonça que l'enfant qui étoit capable de la faire, ne ſeroit pas un homme ordinaire, & qu'il étoit de la plus grande importance de ne rien négliger, pour plier de bonne heure ſes inclinations au bien.

Du caractere dont étoit le Dauphin, on peut imaginer, que ce qui offenſoit ſon amour-propre, le piquoit toujours au vif. Ayant ſu qu'un de ſes Valets de Chambre avoit parlé au dehors d'une choſe qu'il croyoit de ſon honneur de tenir ſecrette, il lui en témoigna ſon indignation ; & l'on eut toutes les peines du monde à l'engager à lui pardonner. On remarquoit encore en lui de l'éloignement pour les choſes ſérieuſes, & quelquefois même pour les perſonnes qui vouloient l'y appliquer. Les leçons de ſon Gouverneur lui plaiſoient beaucoup plus que celles de ſon Précepteur. Examiner un automate qui repréſentoit un cheval de bataille, voir faire l'exercice, aſſiſter aux revues du Roi, monter à cheval, voir ruiner un tertre par une

batterie de petits canons, tirer ſur du gibier qu'on lui raſſembloit dans un foſſé, c'étoient là autant d'exercices qui le tranſportoient, & l'occupoient tout entier.

Louis XV, pour exercer ſes troupes pendant la paix, ayant ordonné un camp devant Compiegne, profita de la circonſtance pour donner à ſon Fils, âgé de dix ans, la premiere leçon d'expérience dans l'Art Militaire. Ce qui ſe paſſe entre deux armées ennemies, attaque, défenſe, priſe de Place, retraite, marche, contre-marche, ruſe de guerre, tout, excepté l'effuſion du ſang, étoit imité au naturel par les troupes du camp partagées en deux corps. Le Dauphin ſuivit toutes les opérations avec un intérêt incroyable; rien n'échappoit à ſon attention. Son Gouverneur eût voulu, pour la premiere fois, ſe contenter de lui faire faire les grandes obſervations; mais il l'obligeoit par ſes queſtions à deſcendre juſques dans les moindres détails. Toute eſpece d'occupation tumultueuſe étoit du goût du jeune Prince. Mais quand il falloit enſuite paſſer au ſérieux de l'étude, prendre une leçon de Géographie, d'Hiſtoire, ou de Langues, on ne ſçauroit imaginer combien il lui en coûtoit,

& il lui arriva quelquefois de dire net qu'il n'en feroit rien ; qu'il ne falloit pas être Dauphin de France pour avoir tant de mal: Cependant on tenoit ferme, & il falloit que la tâche qu'on lui avoit imposée fût remplie, sous peine de rester en pénitence, & de ne point sortir de son appartement. L'expérience qu'il en fit quelquefois, l'obligea à marquer dans la suite moins de résistance.

Louis XV prenoit quelquefois plaisir à lui faire raconter ses petites peines. Quoique ce Prince aimât tendrement ses enfans, il souscrivoit toujours aux dispositions de ceux qu'il avoit prépposés à leur éducation, & faits dépositaires de son autorité en cette partie. Il se permettoit seulement de solliciter de tems en tems quelques graces en faveur du Dauphin, mais sans jamais les exiger, & souffrant même qu'on lui représentât quelquefois, qu'il ne seroit pas à propos qu'on les lui accordât. Les Enfans des Rois sucent, pour ainsi dire, avec le lait, le sentiment de leur grandeur. Toutes les marques extérieures de respect que leur prodiguent ceux qui les environnent, leur font bientôt appercevoir qu'ils sont au-dessus de tous. Jamais Prince ne commença à le sentir

plutôt que le Dauphin : il étoit encore ſous la conduite de ſa Gouvernante, qu'il ſe prévaloit de la prééminence de ſon rang : une des Princeſſes ſes ſœurs, étant à table avec lui, ſe mettoit en devoir de ſe ſervir la premiere : » j'aurois » cru, Madame, lui dit le petit Dauphin, » que quand je ſuis ici, c'eſt à moi que » les honneurs ſont dus, « & en parlant il ſe fit juſtice à lui-même. Ce trait lui attira de la part de ſa Gouvernante, le reproche de connoître mieux les droits de ſa naiſſance, que ceux de la politeſſe. Quand il commandoit, c'étoit toujours en maître abſolu ; il portoit ſes prétentions juſqu'à croire que les élémens devoient auſſi lui être ſoumis : un jour que paſſant par un corridor, il entendoit le vent ſiffler à ſes oreilles d'une maniere déſagréable, il ſe retourna vers les Officiers de ſa ſuite, & leur dit avec vivacité » faites donc taire ce vent là «. Mais ce qui choquoit toutes ſes idées, c'étoit de voir qu'au milieu des égards & de la ſoumiſſion de tous les Courtiſans qui l'approchoient, quelques particuliers priſſent avec lui le ton de maîtres, & prétendiſſent lui faire la loi, & contredire habituellement ſes penchans les plus chers : » M. de Saint-Cyr, diſoit-il

» un jour au Roi, eſt un homme qui » n'entend point raiſon : j'imagine bien, » répondit le Prince, que votre raiſon » ne doit pas être tout-à-fait d'intelli- » gence avec la ſienne, mais avec le » tems elles pourront ſe rapprocher, & » faire la paix «. Jamais prédiction ne ſe vérifia plus parfaitement.

L'Abbé de Saint-Cyr étoit un de ces hommes rares, faits pour ſuivre avec ſuccès l'éducation d'un jeune Prince. Il joignoit à une ame ſolidement vertueuſe, un eſprit orné de toutes les connoiſſances néceſſaires ou utiles à ſon Eleve. Il étoit d'un caractere modéré, ferme & uniforme, ſçachant employer à propos les motifs les plus capables d'exciter l'émulation d'un enfant, & les moyens les plus ſûrs pour lui rendre la vertu aimable & le travail agréable. Convaincu que ſon premier devoir étoit d'être utile à ſon Eleve, il ne négligea rien pour gagner ſon affection ; mais il étoit fort éloigné de la mendier en flattant ſes goûts, ou en diſſimulant ſes défauts. Et c'eſt-là, ſans doute, la regle que ſuivroient les inſtituteurs de la jeuneſſe, ſur-tout ceux des Grands, s'ils étoient toujours conduits par la Religion, ou même par une prudence mieux

entendue ſur leurs véritables intérêts. Il eſt bien rare qu'on prépare ſa fortune, en ſe faiſant le fauteur ou le miniſtre des paſſions d'un enfant. Mais un maître fidele aux devoirs ſacrés de ſa profeſſion, eſt toujours ſûr de l'eſtime de ſon éleve: &, ſi c'eſt une Ame bien née, il peut compter ſur toute ſa reconnoiſſance. C'eſt ainſi que le Dauphin, après ſon éducation, admit l'Abbé de Saint-Cyr au nombre de ſes amis les plus intimes.

Ce qui dégoûte des ſciences les eſprits les plus propres à s'y diſtinguer, & rebute ſur-tout les caracteres vifs, c'eſt la ſéchereſſe des premiers élémens: ils n'apperçoivent pas d'abord le but où l'on veut les conduire; ils s'irritent, & déſeſperent de jamais y arriver; mais ce premier obſtacle ſurmonté, on les voit s'avancer à grands pas, & laiſſer bien loin derriere eux, ceux qui courent la même carriere. Quand une fois le Dauphin commença à entendre les Auteurs qu'on lui faiſoit expliquer, la curioſité lui en rendit la lecture agréable. Un degré de connoiſſances qu'il acquerroit, le charmoit & lui faiſoit deſirer d'en acquérir un nouveau. Quelque jeune qu'il fût, il ne ſe borna jamais, comme la plupart des enfans, à rendre

des mots pour des mots : les choſes étoient toujours ce qui l'occupoit le plus ; & ſouvent le deſir de voir le dénouement d'une négociation, ou l'iſſue d'une bataille l'emportoit beaucoup au-delà de la tâche qu'on lui avoit aſſignée, & lui faiſoit oublier de prendre ſa récréation. Voici ce qu'écrivoit de lui un homme qui ne ſçut jamais flatter, l'Evêque de Mirepoix ſon Précepteur : » à peine fût-il ſorti de l'enfance, qu'on » remarqua en lui une conception aiſée, » une mémoire qui s'emparoit de tout, » une curioſité ſçavante qui étonnoit ſes » maîtres, des applications promptes & » juſtes de ce qu'il ſavoit déja. Juſques » dans les inſtans d'ennui, que la ſéche- » reſſe des premiers élémens lui appor- » toit quelquefois, il laiſſoit échapper » des traits qui décéloient ſes diſpoſi- » tions ; & l'on preſſentoit à ſon inſu, » que dans le genre qu'il voudroit, il » ſeroit un jour ſçavant, pour ainſi dire, » malgré lui «.

Ayant lu dans la vie d'un ancien Philoſophe, qu'il ne parloit jamais ſans néceſſité, & que pour dire des choſes ſenſées, il lui prit envie de l'imiter ; &, ſans communiquer ſon deſſein à qui que ce fût, il prit tout à coup un air grave

& composé, des manieres sérieuses, & contre son ordinaire, il se mit à l'étude en silence ; il étudia avec la plus grande application. Si on lui adressoit la parole, il ne répondoit que par monosyllabes. Quand son Précepteur, en lui donnant sa leçon, vouloit, selon sa coutume, l'égayer par des réflexions amusantes : » Suivons notre objet, lui disoit-il, ne » faisons pas les enfans «. Si on lui disoit quelque chose qui ne fût pas du plus grand sens, il gardoit un silence stoïcien, ou il répondoit : *Fades propos, paroles inutiles que tout cela ; quand est-ce que les hommes penseront avant de parler ?* Le personnage étoit trop étranger à son caractere, pour qu'il pût jamais se le rendre propre. Il le soutint néanmoins quelque tems, & jusqu'à acquérir assez d'empire sur son imagination pour pouvoir étudier, sans se distraire, deux heures de suite le matin, & autant le soir. Ce qui lui coûtoit alors, n'étoit plus tant l'étude, que le passage des amusemens & de la récréation à l'étude. Un jour que l'Abbé de Saint-Cyr l'avertissoit qu'il étoit tems de prendre sa leçon : » Je suis bien sûr, lui dit-il, qu'on » n'a pas assujetti tous les Princes à ap- » prendre le latin comme moi ; parlez-moi en

» en conſcience, cela n'eſt-il pas vrai ? » Je ne vous le diſſimulerai pas, lui » répondit l'Abbé, cela n'eſt que trop » vrai, nos Hiſtoires en font foi, & nous » offrent quantité de Princes qui ſe ſont » rendus mépriſables par une groſſiere » ignorance «. Le Dauphin ſentit toute l'énergie de cette réponſe ; il ne l'oublia jamais, & elle fut dans la ſuite comme une barriere inſurmontable à la vivacité de ſon caractere. Paſſer de l'amuſement du jeu au ſérieux du travail, lui paroiſſoit bien dur ; mais être un Prince ignorant avoit quelque choſe de ſi humiliant à ſes yeux, que rien ne lui ſembloit impoſſible pour en éviter la honte. Quoique ce ne fût encore là que ſacrifier une paſſion à une autre, l'amour du plaiſir à l'amour de la gloire, on fut cependant charmé de reconnoître ces diſpoſitions dans le jeune Prince, parce qu'on ne doutoit pas que la raiſon éclairée par la Religion, ne dût bientôt les épurer & les perfectionner.

En effet, à meſure que le Dauphin avançoit en âge, il s'appercevoit lui-même de ſes défauts, il en convenoit, & il travailloit ſincerement à s'en corriger. Le Comte de Châtillon lui parloit un jour de ſes vivacités : » Je vous

» avertis, Monſieur, lui dit-il, que je » déſavoue par avance toutes les ſottiſes » que je pourrai faire à l'avenir : ima- » ginez-vous, dans ces momens, que » c'eſt le vent qui ſouffle «. Un jour qu'il ſe laiſſoit emporter à ſon humeur, ſon Gouverneur, faiſant alluſion au propos qu'il lui avoit tenu, dit que le vent étoit bien grand : » Oui, oui, Monſieur, re- » prit-il avec émotion, & la foudre n'eſt » pas loin ». Le Gouverneur contrefai- ſant l'homme qui avoit peur, ſe bou- cha les oreilles : le Prince ſe mit à rire, vint l'embraſſer, & lui dit : » j'avois » pourtant bien promis de ne plus me » mettre en colere, je vous en fais mes » excuſes «.

Le Dauphin, fort jeune encore, étoit très-curieux de ſa bibliotheque, il n'y vouloit que de beaux livres ; & n'étant pas encore en état d'apprécier le mérite de l'Auteur, il portoit ſon jugement ſur celui de l'Imprimeur & du Relieur. C'eſt à la délicateſſe de ſon goût que nous ſommes redevables de pluſieurs belles éditions du Louvre faites en ſa faveur. Il avoit ſur-tout une prédilection mar- quée pour les livres de piété qui étoient à ſon uſage, il en prenoit un ſoin par- ticulier. Il lui prit un jour envie de faire

relier en verd tous ceux qui étoient d'une autre couleur. Il en parla à l'Abbé de Saint-Cyr, qui lui dit qu'il le satisferoit volontiers, s'il pouvoit lui donner quelque raison plausible de ce goût qui ne lui paroissoit qu'une fantaisie d'enfant. L'Abbé, en disant ces paroles, passa pour un instant dans une chambre voisine. Le Dauphin piqué de ce qu'on supposoit qu'il pût se déterminer sans raison, en chercha une que la vivacité de son esprit lui présenta sur le champ. Il l'écrivit promptement sur le premier morceau de papier qu'il trouva sous sa main; & avant que l'Abbé de Saint-Cyr fût rentré, il la mit sur son bureau, elle étoit en latin, & conçue en ces termes: *naturam sequi ducem ac Magistram semper debemus: cum autem natura sit ubique viridis, non immeritò volo omnes libros meos devotionis esse virides.* Ce qu'on peut rendre ainsi: » nous devons toujours » nous rapprocher de la nature, & la » prendre pour modele; or, comme la » nature n'offre par-tout à nos regards » que de la verdure, ce n'est pas sans » fondement que je demande que tous » mes livres de piété soient reliés en » verd «. Si le goût étoit d'un enfant, il faut en convenir, la maniere de le

juſtifier, étoit bien d'un homme fait.

Cependant la Reine ne ceſſoit de demander à Dieu que le fils qu'il lui avoit donné, pour être l'appui du Trône, devînt auſſi celui de la Religion: & comme ceux qui étoient témoins des gémiſſemens de Monique ſur les égaremens d'Auguſtin, diſoient: que le fils de tant de larmes ne pouvoit pas périr; ceux auſſi qui connoiſſoient tout ce que faiſoit cette pieuſe mere, pour obtenir de Dieu que le Dauphin fût un Prince ſelon ſon cœur, euſſent pu dire également que le fils de tant de bonnes œuvres, ne pouvoit manquer de devenir un modele de vertu. Tout l'argent dont cette Princeſſe pouvoit diſpoſer, étoit employé en œuvres de charité; & comme le Dauphin avoit auſſi ſa caſſette, elle en dirigeoit l'uſage, en faiſant ſemblant de le lui abandonner, & tâchoit ſur-tout de le former par ſes exemples à la compaſſion pour les malheureux. Ayant appris que l'éducation des pauvres enfans de Paris étoit abandonnée, elle réſolut d'y pourvoir autant qu'elle le pourroit; & pour inſpirer au Dauphin les mêmes ſentimens, elle lui peignit un jour le malheur de ces pauvres enfans qui, lorſqu'il avoit lui-même tout en abondance,

manquoient des secours les plus essentiels pour le corps & pour l'ame. Elle lui ajouta qu'elle étoit disposée à contribuer à leur faire donner une éducation Chrétienne. Le Dauphin dit aussitôt qu'il vouloit avoir part à cette bonne œuvre, qu'il donnoit tout ce qu'il y avoit dans sa cassette. C'est ainsi qu'une mere Chrétienne sait tirer de ses vertus le double mérite de les pratiquer elle-même, & de les inspirer à ses enfans.

Mais rien peut-être ne fut plus avantageux à l'enfance du jeune Prince, & ne contribua plus efficacement à adoucir & former son caractere, que l'étroite amitié qu'il lia avec Madame Henriette & Madame Adélaïde. Il ne m'est permis de parler ici que de l'aînée de ces deux Princesses. Quoiqu'elle fût d'un caractere assez opposé à celui du Dauphin, elle sut gagner toute sa confiance, dont elle usa toujours pour le porter au bien, & lui inspirer le goût de la vertu. L'étroite union qui régnoit entre eux charmoit le Roi & la Reine. Ils ne se voyoient jamais assez : leurs entretiens étoient toujours trop courts à leur gré : Ils eussent passé ensemble les journées entieres sans s'ennuyer. Dans un de ces momens où ils s'ouvroient leurs cœurs avec cette

aimable franchiſe que donne une confiance réciproque ; » mon frere, dit la » jeune Princeſſe au Dauphin, nous » ſommes environnés de flatteurs intéreſſés à nous déguiſer la vérité ; notre » intérêt pourtant eſt de la connoître ; » convenons d'une choſe : vous m'avertirez de mes défauts, je vous aver» tirai des vôtres «. La propoſition fut acceptée. Il étoit bien rare que le Dauphin trouvât à reprendre dans la conduite de la Princeſſe ; mais cette régularité même qu'il remarquoit en elle, le diſpoſoit de plus en plus à la confiance, & donnoit un nouveau poids aux avis qu'elle lui donnoit. Long-tems avant qu'il fit ſa Premiere Communion, elle l'entretenoit de la grandeur de cette action, & de l'influence qu'elle a ſur tout le reſte de la vie ; & ces leçons d'amitié faiſoient ſur ſon cœur les plus heureuſes impreſſions.

Il reçut le Sacrement de Confirmation au mois de Février 1741. On continua enſuite à lui faire les inſtructions qui devoient le diſpoſer plus prochainement à ſa Premiere Communion : il la fit au mois d'Avril de la même année à la Paroiſſe du Château. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de douze ans. Les ſentimens

de foi & d'amour qu'il fit paroître aux approches & le jour de cette auguſte cérémonie, annoncerent qu'il ſentoit parfaitement le bienfait du Seigneur qui ſe communiquoit à lui. Il avoit dès-lors l'ame ferme & conſtante : ſa piété ne reſſembla point à celle de la plupart des jeunes gens, qui s'affoiblit inſenſiblement, & paroît quelquefois entiérement éteinte peu d'années après une Premiere Communion : elle alla toujours croiſſant, ſans jamais ſe démentir ; & ſa perſévérance doit ſans doute être attribuée à la réſolution qu'il forma & ſuivit toujours fidelement, de faire toute ſa vie un ſaint & fréquent uſage du Sacrement qu'il recevoit pour la premiere fois.

Perſonne ne douta plus alors que ſes inclinations ne ſe fixaſſent dans le bien. Il lui échappoit encore de tems en tems quelques fautes ; mais elles étoient du nombre de celles qu'on pardonne aiſément à la jeuneſſe, & toujours ſon cœur les déſavouoit. Son Précepteur lui faiſant un jour parcourir la Table Chronologique des Rois ſes Ancêtres, lui demanda auquel de tous il aimeroit mieux reſſembler : » A Saint Louis, répondit-il » auſſi-tôt, je voudrois bien devenir un » Saint comme lui ! «

La vertu dans un jeune Prince a des attraits bien puiſſans : le François, naturellement attaché à ſes maîtres, ſembloit éprouver pour le Dauphin un amour de prédilection, qu'il lui témoignoit dans les occaſions. Le jour qu'il fit ſa premiere entrée dans Paris, fut pour lui le plus beau jour de triomphe, & pour les Habitans un vrai jour de fête. Curieux de jetter un regard ſur la Capitale, après avoir entendu la Meſſe dans la Métropole, il monta ſur une des tours de cette Egliſe, d'où il contempla à loiſir la vaſte enceinte de la Ville. Il partit enſuite pour le Château de la Meute, d'où il ſe rendit l'après dîner au Jardin des Thuilleries. Les rues par où il paſſa étoient bordées d'une foule innombrable de peuple, qui pouſſoit des cris de joie, & qui jettoit ſur lui les regards de complaiſance d'une mere ſur ſon fils unique. On croyoit découvrir dans ſa phyſionomie les indices du bonheur futur de la Nation. On étoit charmé de l'air de nobleſſe & de bonté qui étoit peint ſur ſon viſage ; & l'on jugeoit par tout ſon extérieur, que la flatterie n'avoit point de part aux éloges qu'on donnoit tous les jours aux qualités de ſon cœur. Le jeune Prince avoua lui-même que

cette joie universelle dont il avoit été témoin, l'avoit flatté beaucoup plus agréablement que le brillant appareil de la cérémonie; & comme le Roi lui demandoit ce qui lui avoit fait plus de plaisir dans Paris, » c'est, lui répon» dit-il, de voir que j'y étois le Bien» venu «.

La légéreté de l'âge, jointe aux autres défauts dont nous avons parlé, avoit retardé pour un tems le progrès de l'éducation du Dauphin; mais comme le mal n'avoit point son principe dans le cœur, il céda bientôt à la réflexion; & la raison, dirigée par la Religion, ne l'eut pas plutôt éclairé sur ses vrais devoirs, qu'il se porta de lui-même à les remplir. Ses heureuses inclinations ne trouvant plus d'obstacles, se développerent de la maniere la plus sensible, au grand contentement de la Famille Royale. Chaque jour sembloit ajouter quelque chose au précédent. C'est alors que la Reine parut au comble de ses vœux: & dans un de ces momens où elle goûtoit pleinement la douce satisfaction de se voir mere d'un Fils vertueux, on lui entendit dire: » Je n'ai » qu'un Fils: mais le Ciel qui me l'a » donné, a pris plaisir à le former sage,

» vertueux, bienfaiſant, tel enfin que » j'aurois à peine oſé l'eſpérer.

» Ses défauts, écrivoit le Duc de » Châtillon, ne m'ont donné d'inquié- » tude que juſqu'à ce que j'aie reconnu » la ſource d'où ils partoient. Une viva- » cité bouillante, & le ſentiment pré- » coce de ſa deſtinée en ſont le principe; » mais le cœur eſt trop bon pour qu'on » ait à craindre des ſuites. Il me dit bien » que je me moque de lui, qu'il ſaura » en rabattre de ce que j'exige : ſa mau- » vaiſe humeur dure un moment, il » vient l'inſtant d'après m'offrir la paix » en avouant ſes torts «.

Ce que le Dauphin corrigea le plus difficilement dans ſon caractere, ce fut un penchant violent pour la plaiſanterie mordante, grand défaut dans un Prince: on lui attribue pluſieurs alluſions ingénieuſes, pluſieurs bons-mots pleins de ſel & d'énergie. Sa vivacité naturelle lui avoit fait contracter dès l'enfance l'habitude de remuer les pieds lorſqu'il ſe tenoit debout. Une Dame de la Cour, qui avoit coutume de lui dire librement ſa façon de penſer, lui donnoit un avis à ce ſujet. Le Prince, qui avoit appris depuis peu que la même Dame s'étoit conduite dans une affaire d'une maniere

peu conforme aux principes rigoureux de droiture dont elle ſe piquoit, lui répondit en plaiſantant: » Je vous avoue, » Madame, que plus j'étudie la Cour, » plus je me perſuade qu'il eſt bon de » ſavoir s'y tenir tantôt ſur un pied, » tantôt ſur l'autre «. La Dame, qui ne manquoit pas d'eſprit, ſentit bien où le coup portoit; & le Courtiſan, qui entend à demi mot, n'eut pas beſoin d'explication.

Une tournure d'eſprit délicate & enjouée, lui fourniſſoit quelquefois des traits de ſatyre déſeſpérans pour ceux qui en étoient atteints. Il s'éleva un jour à cette occaſion une conteſtation fort vive entre lui & le Chevalier de Montaigu. Comme ils ne purent pas s'accommoder, le Dauphin prétendant que le propos qu'il avoit tenu, n'étoit qu'une vérité qu'il étoit permis de dire ſans conſéquence, & le Chevalier de Montaigu ſoutenant qu'il renfermoit une médiſance impardonnable, on convint de part & d'autre de prendre pour arbitre du différend, l'Abbé de Saint Cyr: il étoit abſent, le Dauphin lui écrivit: » On » pourroit peut-être, lui dit-il dans ſa » lettre, m'accuſer de médiſance, ſi je » diſois que Monſieur N. n'entend rien à

» la guerre : que Monſieur N. remplit ſa » charge à faire pitié : que Monſieur N. » a manqué ſa vocation ; mais me faire » un cas de conſcience d'avoir dit mon » ſentiment ſur la conduite de Monſieur » N., c'eſt pouſſer trop loin le ſcrupule. » Au reſte, nous vous avons fait l'ar- » bitre de notre procès, vous pouvez » prononcer, votre jugement ſera notre » regle «. L'Abbé de Saint Cyr lui répondit qu'il étoit fâché de ne pouvoir faire pencher la balance de ſon côté ; qu'il auroit pû, ſur ſon expoſé, ſoupçonner le Chevalier de Montaigu d'être d'une morale trop auſtere ; mais qu'il lui étoit tombé entre les mains, une piece qui faiſoit preuve contre lui en faveur de ſon Adverſaire : il lui indiqua la date de la lettre que nous venons de citer, & lui ajouta, qu'en ſa qualité de Juge, il le condamnoit à tous dépens & dommages envers les perſonnes léſées, & que pour compenſer le droit d'épices, dont il vouloit bien lui faire remiſe, il l'obligeoit ſeulement à réciter le troiſieme chapitre (*) de l'Epître de

(*) Il y eſt parlé des maux que cauſe la langue.

Saint Jacques. C'eſt ſur ce ton de plaiſanterie que l'Abbé de Saint Cyr donnoit ſes leçons au Dauphin, quand il reconnut qu'il ſuffiſoit de lui montrer le bien, pour qu'il s'y portât. Ce ne fut cependant que par de longs efforts de vertu qu'il vint à bout de réprimer cette humeur ſatyrique qui le dominoit dans ſa jeuneſſe. Il en éprouva même encore quelquefois les ſaillies dans un âge plus avancé; mais c'étoient alors des ſurpriſes que ſa vivacité naturelle pouvoit excuſer, & que ſon bon cœur & ſa religion ne lui pardonnoient jamais. Depuis quelque tems un Seigneur & une Dame, par des aſſiduités indiſcrettes, procuroit aux Courtiſans déſœuvrés la double ſatisfaction de pouvoir charmer leur ennui en exerçant leur malignité. Le Dauphin avoit ouï parler plus d'une fois du prétendu commerce de galanterie qu'on ſuppoſoit entre ces deux perſonnes. La Dame, ſur ces entrefaites, vint faire ſa cour au Prince. Dans la converſation elle lui offrit une occaſion ſi favorable de placer un bon-mot relatif aux bruits qui couroient ſur ſon compte, qu'il n'y réſiſta pas; mais le trait ne fut pas ſi-tôt parti, qu'on eût dit qu'il s'en étoit bleſſé lui-même; &

plus on s'en divertiſſoit à la Cour, plus il ſentoit augmenter ſon regret : » Non, » diſoit-il, je ne me pardonnerai jamais » d'avoir ſi cruellement affligé cette pau- » vre Dame, que j'ai toujours cru dans le » fond plus imprudente que coupable «. Ce ſentiment du Dauphin étoit d'autant plus juſte, que ce qu'on pourroit imaginer de plus mordant, le ſeroit moins que la plaiſanterie qui lui étoit échappée. Mais je croirois offenſer ſa mémoire en donnant une nouvelle publicité à un trait de ſatyre qu'il a lui-même déſavoué par le repentir, & qu'il eût voulu pouvoir enſevelir dans le plus profond oubli.

Les différentes occaſions mettoient de jour en jour en évidence la nobleſſe de ſes inclinations. Lorſqu'en 1744 il vit que le Roi ſe diſpoſoit à partir pour ſe mettre à la tête de ſes armées, (il n'étoit alors âgé que de quatorze ans) il lui fit mille inſtances, pour obtenir qu'il lui permît d'aller combattre avec lui les ennemis de l'Etat. Le Roi ne crut pas devoir le lui accorder ; mais pour adoucir la peine que lui cauſoit ce refus, il fut obligé de lui promettre qu'ils feroient enſemble la premiere campagne, & nous verrons qu'il lui tint parole.

Ce fut pendant cette guerre que Louis XV eſſuya la maladie cruelle qui penſa l'enlever à la France. Le Prince Charles, frere de l'Empereur, ayant paſſé le Rhin, & pénétré dans l'Alſace, le Roi avoit laiſſé ſous les ordres du Maréchal de Saxe les troupes qu'il avoit jugé néceſſaires pour contenir les Impériaux du côté de la Flandre; & lui-même, avec le reſte de ſon armée, avoit dirigé ſa marche vers la Lorraine. Arrivé à Metz, il fut attaqué d'une maladie, dont le danger parut d'abord extrême. La Reine, à la premiere nouvelle de cet accident, étoit partie pour ſe rendre auprès de lui. Le Dauphin voulut la ſuivre, & dès le lendemain il ſe mit en route. Le Roi en fut informé, & craignant autant pour la ſanté de ſon fils que pour la ſienne, il lui envoya ordre de reprendre le chemin de Verſailles. Il étoit déja à Verdun, quand il rencontra l'Officier chargé de lui notifier les intentions de Sa Majeſté. Ce qui l'eût arrêté en toute autre circonſtance, ne lui parut point un obſtacle en celle-ci; & conſultant plus ſon cœur que ſon Gouverneur, il ſe perſuada qu'il étoit dans le cas où la tendreſſe pouvoit le diſpenſer de l'obéiſſance; il ſe trouvoit

d'ailleurs à très-peu de diſtance de l'endroit où le Roi étoit malade : il ne put ſe réſoudre à retourner ſans l'avoir vu. Le Duc de Châtillon le ſuivit plutôt qu'il ne le conduiſit. Mais où parut d'une maniere bien touchante toute la ſenſibilité de ſon cœur, ce fut au moment où on lui donna le faux avis que le Roi étoit à la derniere extrémité, & ſans nulle eſpérance de guériſon. Un jeune Prince de quinze ans, fils moins affectionné, eût pû découvrir dans le brillant d'une Couronne & dans la perſpective de l'indépendance, un motif de conſolation : mais le Dauphin ne vit dans la nouvelle qu'on lui annonçoit que le malheur affreux de perdre un Pere : & c'eſt dans le premier tranſport de ſa douleur, que lui échappa cette exclamation ſi attendriſſante, dont on a parlé dans toute la France : » Ah ! pauvres peuples, qu'allez-» vous devenir ? Quelle reſſource il vous » reſte ! moi .... un enfant .... ô Dieu ! » ayez pitié de ce Royaume, ayez pitié » de moi «. Le Roi étoit en pleine convaleſcence quand le Dauphin arriva à Metz : il le reçut avec bonté, excuſant ſa faute par le motif ; mais comme il régnoit des maladies dans le pays, & qu'il avoit eu un léger accès de fievre

en arrivant, il le fit partir peu de jours après pour Verſailles. Il n'uſa pas de la même indulgence envers le Duc de Châtillon : ce fut à l'occaſion de ce voyage qu'il reçut ordre de ſe retirer dans ſes terres. On ne peut s'empêcher de prendre part à la diſgrace de ce Seigneur, ſans qu'on puiſſe dire néanmoins qu'elle n'ait pas été méritée, n'eût-elle eu d'autre fondement que de n'avoir pas obligé le Dauphin de retourner à Verſailles, lorſqu'il ſut que c'étoit la volonté du Roi : les ordres du Prince, quand ils ſont formels, ne doivent point être interprétés, mais exécutés ; à moins qu'on ne ſe trouve dans la circonſtance rare de ne pouvoir le faire, ſans manquer à ce qu'on lui doit, ou à ce qu'on doit à ſa propre conſcience. Mais il paroît aſſez probable que le motif principal de la diſgrace du Duc, fut qu'ayant cru la maladie du Roi déſeſpérée, il avoit donné au jeune Prince ſon éleve, des conſeils relatifs à la poſition où il le croyoit ; & cette conjecture eſt fondée ſur ce que diſoit un jour Louis XV à un Seigneur qui tenoit note des anecdotes de la Cour : il lui demanda s'il ſe rappelloit ce qui étoit arrivé il y avoit quatre ans à pareil jour ? Sur ce que le Seigneur lui répondit

qu'il ne ſe le rappelloit pas : » Conſultez » votre Journal, lui dit le Roi, vous y » verrez la diſgrace du Duc de Châtil- » lon. Vraiment, ajouta-t-il, il ſe croyoit » déjà Maire du Palais «. C'eſt ainſi que ce qui pourroit être enviſagé comme un trait de ſageſſe, devient quelquefois, par l'événement, une imprudence impardonnable. Le Dauphin fut vivement affligé d'une diſgrace qu'il s'imputoit à lui-même. Plein de reſpect cependant pour les volontés du Roi, ſes regrets ne furent mêlés d'aucunes plaintes : il s'abſtint même pendant quelque temps de parler de ſon Gouverneur. La premiere fois qu'il le fit, ce fut en ſe promenant dans le Parc de Verſailles avec l'Abbé de Marbœuf : » Je me rappelle, lui dit-il » en lui montrant un banc, qu'un jour » que j'étois aſſis en cet endroit avec M. » de Châtillon, il me donna des avis » que je n'oublierai jamais «. Il lui reſta toujours ſincérement attaché. Il ſe fit un devoir de le protéger en toute occaſion, lui, ſa famille, ſes amis ; & le Roi, loin de s'en offenſer, applaudiſſoit à ſon bon cœur.

Cependant la maladie que Louis XV venoit d'eſſuyer, le fit penſer à affermir ſon Trône par le mariage du Dauphin.

Il jetta les yeux sur Marie-Thérese, Infante d'Espagne. M. de Vauréal, Evêque de Rennes, fut chargé de négocier cette alliance auprès de Philippe V. Elle étoit trop honorable à ce Prince, pour qu'il ne s'empressât pas de la conclure. Mais la Princesse parut beaucoup plus flattée de l'exposé fidele qu'on lui fit du mérite personnel du Dauphin, que de la perspective du premier Trône de l'Europe. La surveille du jour où elle devoit arriver, le Roi s'avança avec le Dauphin à sa rencontre. Ils se joignirent un peu au-dessus d'Etampes, où ils revinrent coucher. Le lendemain on dîna à Sceaux. Le Roi & le Dauphin partirent le soir pour Versailles. La future Dauphine s'y rendit le lendemain matin, 23 de Février 1745, jour auquel étoit fixée la célébration du mariage.

Marie-Thérese ne manquoit d'aucune des qualités qui pouvoient lui attacher le Dauphin. Elle avoit de l'élévation dans les sentimens, de la douceur & de l'aménité dans le caractere, une piété solide. Dieu bénit une alliance où deux jeunes époux, sous les auspices de la Religion, se consacroient mutuellement les prémices de leur cœur : & le tems qu'ils vécurent ensemble, ils le passerent

dans l'union la plus intime, ſans que le plus léger nuage refroidît d'un ſeul inſtant leur tendreſſe réciproque. Rien, ce ſemble, ne manquoit au bonheur de ces illuſtres Epoux; mais le bonheur, ici-bas, n'eſt qu'un fantôme qui échappe quand on le ſaiſit, & que nulle puiſſance humaine ne ſauroit fixer à ſa ſuite: le Dauphin ne vécut avec l'Infante d'Eſpagne qu'autant de tems qu'il en falloit pour apprécier tout ſon mérite, & ſentir plus amérement ſa perte. Cette Princeſſe s'étoit déjà montrée à la Nation ſous des rapports ſi intéreſſans qu'elle emporta en mourant ſes regrets les plus ſinceres. Elle laiſſa une Princeſſe qui ne lui ſurvécut que deux ans.

La tendreſſe que le Dauphin avoit pour ſon Epouſe, n'avoit point de bornes: la douleur qu'il reſſentit de ſa perte, fut extrême. Et, quoiqu'il ſe ſoumît par religion aux ordres de la Providence, il étoit aiſé de s'appercevoir que la plaie faite à ſon cœur n'étoit pas encore fermée. Cependant comme il étoit ſeul héritier du Trône, on lui propoſa bientôt de nouveaux engagemens; l'amour du bien public obtint ſon conſentement, malgré ſes répugnances; & ſix mois après avoir perdu une Epouſe qu'il ai-

moit uniquement, il donna ſa main à la fille d'un Prince qui étoit aſſis ſur le Trône du Roi Staniſlas ſon Aïeul. C'eſt ainſi que les alliances des enfans des Princes, au lieu d'être pour eux, comme pour les particuliers, le plus doux exercice de leur liberté, ſont ſouvent de vrais ſacrifices commandés par l'intérêt de l'Etat, ſacrifices pourtant dont on ne penſe pas même à leur tenir compte. Mais les bienfaits oubliés des hommes, ſont ceux que le Ciel prend ſoin de récompenſer plus libéralement : Marie-Joſephe de Saxe, que le Dauphin n'épouſa que par la ſeule conſidération du bien public, fit le bonheur de ſa vie par ſes vertus, comme elle faiſoit celui de l'Etat par une heureuſe fécondité.

Cette Princeſſe étoit fille de Frédéric-Auguſte, troiſieme du nom, Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Elle naquit à Dreſde le 4 Novembre 1732. Quelques perſonnes ont cru que ſa mere, par un amour de prédilection, avoit ſuivi plus particuliérement ſon éducation que celle des autres Princeſſes ſes Sœurs ; mais cette Reine étoit trop judicieuſe & trop bonne mere, pour ne pas partager également ſes faveurs & ſes ſoins entre tous ſes enfans : cette conjecture n'étoit fondé

ſans doute que ſur les progrès rapides que fit la jeune Princeſſe dans les différens genres d'étude auxquels on l'appliqua. Juſqu'à l'âge de ſept à huit ans, on ne lui mit en mains que des livres de Religion; on ne lui donna que des leçons relatives à cet objet. Elle ſavoit dès-lors l'hiſtoire de l'ancien & du nouveau Teſtament. Elle étoit parfaitement inſtruite ſur les regles de la morale. Elle avoit ſur le dogme toutes les connoiſſances qui conviennent à une Princeſſe; & ce ne fut que par un certain reſpect pour l'uſage qu'on différa de lui faire faire ſa premiere Communion. Sa piété répondoit à ſes connoiſſances: & une perſonne qui a partagé les ſoins de ſon éducation, & qui l'a ſuivie en France à ſon Mariage, écrivoit qu'elle étoit née vertueuſe; & que depuis qu'elle eut le premier uſage de la raiſon juſqu'à ſa mort, on ne s'étoit point apperçu que ſa ferveur ſe fût ralentie un ſeul jour. » Sa piété, ajoute-t-elle, fut toujours » également vive, ſincere & active «. Elle étoit d'un caractere aimable, mais vif & ardent. Elle avoit l'eſprit juſte; &, ſans aimer à diſputer, elle tenoit aſſez à ſon ſentiment, qui étoit en effet preſque toujours le meilleur. Quoique

plusieurs des Princes & Princesses, ses Freres & Sœurs, eussent sur elle l'avantage de l'âge, elle avoit le talent de les amener à sa façon de penser, sans même qu'ils s'en apperçussent. Mais ayant l'ame élevée & le cœur bon, jamais elle n'usa que pour des vues louables, de cette espece d'empire que lui donnoit la supériorité de son esprit & de ses connoissances. Outre sa langue naturelle, on lui enseigna la Latine, la Françoise, & l'Italienne. L'Histoire, le Dessein, la Danse & la Musique entrerent aussi dans le plan de son éducation. Elle étoit d'une avidité extraordinaire pour apprendre. Lorsque les Maîtres, chargés de lui donner ses différentes leçons, retardoient de quelques instans : » Voilà, » leur disoit-elle en regardant sa montre, » tant de minutes perdues «. Ses progrès répondoient à son ardeur pour l'étude, & étonnoient ses Instituteurs. Elle parvint à expliquer, à livre ouvert & avec la plus grande aisance, les Auteurs Latins & Italiens, Poëtes & autres. Le François étoit, des Langues qu'elle savoit, celle qui lui étoit la moins familiere ; mais peu de tems après son arrivée en France, elle l'écrivit & le parla dans sa plus grande pureté ; &, à un

petit accent près, qu'elle conſerva toujours dans la prononciation, & qui ne déplaiſoit pas, on n'eût point ſoupçonné, à l'entendre, qu'elle parlât une Langue étrangere.

La Princeſſe étoit âgée d'environ treize ans, lorſqu'il lui fut annoncé d'une maniere aſſez ſinguliere, qu'elle deviendroit Dauphine de France. La curioſité l'avoit conduite dans l'intérieur du Monaſtere des Dames du Saint-Sacrement à Varſovie. Etant entrée dans les dortoirs, qu'elle parcouroit à pas précipités, une Religieuſe qui vivoit dans la maiſon en grande réputation de ſainteté, ſe trouva ſur ſon paſſage, la prit ſans façon par la main, & l'arrêta tout court au milieu d'un dortoir. » Madame, » lui dit-elle, en la fixant attentivement, » connoiſſez-vous celle qui a l'honneur » de vous tenir la main ? Je crois, lui » répondit la Princeſſe qui l'avoit déjà » vue, que vous êtes la Mere Saint-Jean. » Oui, lui répliqua la Religieuſe ; mais » je m'appelle auſſi Dauphine : & je vous » déclare, ſouvenez-vous-en un jour, » qu'une Dauphine tient la main d'une » autre Dauphine «. Autant le compliment eût paru flatteur dans une autre circonſtance, autant il parut déplacé,

&

& en quelque ſorte impertinent dans l'état actuel des choſes. Car, outre que les intérêts de la Cour de France étoient abſolument oppoſés à ceux de la Maiſon de Saxe, Louis XV avoit déjà fait la demande de l'Infante d'Eſpagne pour le Dauphin. Les Gazettes avoient annoncé par toute l'Europe, la concluſion de cette alliance : les Dames du Saint-Sacrement ne l'ignoroient point. Auſſi la jeune Princeſſe attribua-t-elle à la foibleſſe de l'âge ce que lui diſoit la Religieuſe : Elle dit même aux Dames de ſa ſuite, que la Mere Saint-Jean commençoit un peu à radoter ; & elle ne fit pas plus de cas de ſa prédiction, que n'en fait une perſonne ſenſée des pronoſtics d'un diſeur de bonne-aventure : enſorte que lorſqu'elle fut ſur le point de ſe vérifier, elle ne ſe la rappella nullement. Mais quelques jours avant ſon départ pour la France, la Religieuſe lui fit dire, qu'elle lui demandoit pour grace de ne la pas regarder comme une radoteuſe. La Princeſſe fut étrangement frappée, en comparant l'événement avec la prédiction qui lui en avoit été faite. Les Dames du Saint-Sacrement rendirent la choſe publique à Varſovie : & bientôt

on en parla en France, & ſur-tout à la Cour. Mais comme la Dauphine n'en avoit jamais rien dit, les perſonnes prudentes avoient toujours traité ces bruits de fables populaires. L'Abbé Soldini, ſon Confeſſeur, étoit de ce nombre; & pour être en état de les décréditer avec plus d'autorité, il en parla à la Dauphine, & la pria de lui dire ce qui auroit pû y donner occaſion. La Princeſſe le ſurprit beaucoup, en l'aſſurant que tout ce qu'on lui avoit raconté, étoit vrai, juſques dans la moindre circonſtance. Elle ajouta qu'elle ne croyoit point que ce fût à elle à divulguer ce fait; mais que puiſqu'il étoit bien aiſe d'en être éclairci, elle ne pouvoit ſe diſpenſer de rendre ce témoignage à la vérité.

Laiſſant à chacun, comme la Dauphine, la liberté de penſer ce qu'il voudra ſur la nature de cette prédiction, il me ſemble au moins qu'on ne ſauroit méconnoître dans ſon accompliſſement, cette Providence admirable, qui préſide à tous les événemens, qui tourne à ſon gré le cœur des Rois, & donne de tems en tems à l'Univers de ces ſpectacles qui étonnent & déconcertent la politique &

la ſageſſe humaine : un traité de paix avoit aſſuré à Frédéric la poſſeſſion de la Pologne, & conſervé ſeulement à Staniſlas le titre de Roi. Mais quel fond peut-on faire ſur un traité, par lequel un Roi cede ſa Couronne ? C'eſt un feu qu'on a couvert & qui peut, au premier ſouffle, ſe rallumer avec plus de fureur. Louis XV, en Prince judicieux & ſincérement ami de la paix, crut qu'il n'y avoit pas de moyen plus ſûr de la fixer entre les deux Puiſſances que le mariage du Dauphin avec une Princeſſe de la Maiſon de Saxe ; il le fit propoſer : le Duc de Richelieu fut chargé d'aller faire la demande de la Princeſſe Marie-Joſephe, dont le mérite n'étoit pas inconnu à la Cour de Verſailles. La propoſition ſurprit agréablement le Roi de Pologne. L'Alliance fut conclue, & peu de tems après la Princeſſe partit pour la France. Deux jours avant ſon arrivée à la Cour, le Roi & le Dauphin s'avancerent à ſa rencontre : on ſe joignit près de Brie-Comte-Robert, la Princeſſe deſcendit la premiere de voiture, courut ſe jetter aux genoux du Roi, & lui demanda ſon amitié. Le Roi la releva en l'embraſſant, & la préſenta au Dauphin.

Après les complimens de la premiere entrevue, le Roi, le Dauphin & la Princeſſe monterent dans le même carroſſe, & vinrent coucher à Corbeil. On dîna le jour ſuivant à Choiſy. Le Roi & le Dauphin en partirent le ſoir pour Verſailles. La Princeſſe s'y rendit le lendemain 8 Février 1747 : jour auquel étoit fixée la célébration des Noces.

Par cette Alliance, la Maiſon de Saxe a ſervi à perpétuer les deſcendans d'un Prince qu'elle avoit dépouillé de ſes Etats : nous vîmes habiter en même-tems, ſous le même toît, deux Princeſſes de Pologne, filles de deux Rois rivaux, & dont l'une eût pu dire à l'autre : votre pere a détrôné le mien. Mais où parut bien l'empire de la religion, c'eſt dans cette union inaltérable, qui régna toujours entre la Reine & la Dauphine : c'eſt ſur-tout dans cette tendre affection que Staniſlas témoigna toute ſa vie à la fille de celui qui étoit aſſis ſur ſon Trône. Ce Prince avoit pour elle les ſentimens d'un pere pour ſa fille : les malheurs qu'elle eſſuya pendant ſon ſéjour en France, devinrent les ſiens par la part qu'il y prit. Il reçut à ſa Cour, & il combla de mille marques de bonté, le

Comte de Luſace ſon frere, & la Princeſſe Chriſtine ſa ſœur : j'en trouve les preuves dans une infinité de lettres que lui adreſſe la Dauphine : » Les bontés » que Votre Majeſté m'a toujours témoi- » gnées, lui dit-elle entre autres choſes, » me font eſpérer que vous voudrez bien » auſſi les accorder, à ma recommanda- » tion, au Comte de Luſace, qui aura » l'honneur de vous faire ſa cour & de » vous remettre cette lettre... Je voudrois » pouvoir exprimer de vive voix à Votre » Majeſté, toute la reconnoiſſance dont » je ſuis pénétrée pour les bontés dont » vous venez de combler ma ſœur; mais » je ne puis que la ſentir. Plus heureuſe » que moi, elle va être à portée de vous » faire ſa cour; j'oſe encore vous la re- » commander. La douleur que j'ai de me » ſéparer d'elle, ne trouve d'adouciſſe- » ment que dans les bontés que vous lui » témoignez . . . «

La raiſon peut bien admirer ces beaux ſentimens, mais la Religion peut ſeule en être le principe. Non, il n'y a qu'une religion ſainte & divine qui puiſſe rapprocher ainſi & unir ſi étroitement des cœurs, que les intérêts les plus puiſſans & les plus ſenſibles ſembloient de

voir mettre pour jamais en opposition.

La Dauphine, à la vérité, ne manquoit d'aucune des qualités qui peuvent intéresser; mais qualités, les plus rares aux yeux de la prévention, ne sont souvent que des défauts: & dans une Cour aussi polie, mais moins religieuse que ne l'étoit celle de France, c'eût été beaucoup pour la jeune Princesse que ses empressemens n'eussent été payés que par des froideurs; & tout son mérite ne l'auroit point mise à l'abri de bien des désagrémens. Dès son arrivée à Versailles, elle reconnut la disposition des cœurs, & jugea qu'elle n'avoit à craindre, de qui que ce fût, ni ressentiment, ni indifférence; mais cela ne lui suffisoit pas. Pouvant assez compter sur l'amitié du Roi, puisqu'elle étoit à la Cour par son choix, elle voulut d'abord gagner l'affection de la Reine, le cœur du Dauphin, la confiance de la Famille Royale, & l'estime de tous. L'entreprise étoit digne de son cœur & de sa religion; elle y réussit.

La France & l'Europe entiere avoient les yeux fixés sur cette jeune Princesse, & la plaignoient de se trouver dans une situation si critique. On se demandoit

comment elle vivroit avec la Reine, comment elle gagneroit l'affection du Dauphin ? Le Peuple politiquoit ; le Courtiſan examinoit ; mais Dieu agiſſoit, ſa ſageſſe dirigeoit la Princeſſe, qui parut toujours la moins embarraſſée de tous. Nous nous contenterons de citer ici quelques traits pris entre une infinité d'autres, qui tous étoient bien propres à lui concilier les cœurs, & à donner de ſa perſonne l'idée la plus avantageuſe. Quand le Dauphin, la premiere nuit de ſes noces, entra dans ſon appartement, à la vue de pluſieurs meubles qui avoient été à l'uſage de ſa premiere Epouſe, tous les ſentimens de ſa douleur ſe réveillerent ; quelques efforts qu'il fit, il ne fut pas maître de retenir ſes larmes ; la Dauphine les vit couler. Toute autre, en pareille circonſtance, eût cru s'être tirée avec adreſſe, en feignant de ne pas les appercevoir ; mais elle entra dans les ſentimens du Dauphin ; elle prit part à ſa douleur, & mêlant ſes larmes aux ſiennes : » Donnez, Monſieur, lui dit-elle, » un libre cours à vos larmes, & ne » craignez point que je m'en offenſe ; » elles m'annoncent au contraire ce que

» j'ai droit d'eſpérer moi-même, ſi je » ſuis aſſez heureuſe pour mériter votre » eſtime «. Le troiſieme jour après ſon mariage, elle devoit ſuivant l'étiquette, porter en bracelet le portrait du Roi ſon pere. Quoiqu'on ſe fût déjà fait de part & d'autre des proteſtations bien ſinceres d'oublier pour toujours les démêlés des deux Cours, on ſent aſſez qu'il devoit en coûter à la fille de Staniſlas, de voir porter comme en triomphe dans le Palais de Verſailles, le portrait de Frédéric. Une partie de la journée s'étoit déjà paſſée, ſans que perſonne eût oſé fixer ce bracelet, qui avoit quelque choſe de plus brillant que ceux des jours précédens. La Reine fut la premiere qui en parla : » Voilà donc, ma fille, lui dit-» elle, le portrait du Roi votre pere ? » Oui, maman, répondit la Dauphine » en lui préſentant ſon bras, voyez qu'il » eſt reſſemblant : « c'étoit celui de Staniſlas. Ce trait fut admiré & applaudi de toute la Cour. La Reine ſentit tout ce qu'il valoit : elle en témoigna ſa ſatisfaction à la jeune Princeſſe, qui lui devenoit plus chere de jour en jour.

Cependant le Dauphin n'avoit pas encore perdu le ſouvenir de ſa premiere

Epouſe ; il en parloit toujours avec complaiſance ; la Dauphine de ſon côté paroiſſoit pleine de vénération pour ſa mémoire : elle engageoit elle-même le Dauphin à l'entretenir de ſes rares qualités, & lui proteſtoit en toute occaſion, que tous ſes ſoins ſe porteroient à conſerver ſes vertus, & toute ſon ambition à lui rendre heureux ne pouvoient manquer d'être ſecondés ſi généreux ne pouvoient manquer plus vive impreſſion ſur le Dauphin. Il ſentoit croître de jour en jour ſon attachement pour ſa nouvelle Epouſe, & pouvoit à peine en croire ſon cœur. Mais rien ne lui fit mieux connoître le tréſor qu'il poſſédoit en ſa perſonne, & combien elle étoit digne de toute ſa tendreſſe, que la maladie qu'il eſſuya en 1752. C'étoit une petite vérole, qui s'annonça par des ſymptomes effrayans. La Dauphine s'étant rappellée qu'un jour il lui avoit dit qu'il redoutoit cette maladie, parce que ſouvent elle ne laiſſe pas au malade le tems de ſe reconnoître, elle forma le deſſein de lui en laiſſer ignorer la nature, & elle y réuſſit. Elle imagina de compoſer & de faire imprimer, exprès pour lui, une Gazette de France dans laquelle, ſans avancer

cependant rien de faux, elle parloit de ſa maladie en termes généraux, & propres à éloigner de ſon eſprit tout ſoupçon que ce pût être la petite vérole. Elle paſſoit la journée entière auprès de lui, & ne ſortoit de ſa chambre que fort avant dans la nuit, lorſqu'on l'obligeoit d'aller prendre quelque repos. Lui préſenter peu pour ſa tendreſſe qu'il prenoit, de chercher à l'égayer par ſes propos, elle avoit la plus grande attention à lui procurer une ſituation commode dans ſon lit; elle ſe livroit avec un air de ſatisfaction aux offices les plus rebutans, & dont je craindrois que le détail n'offenſât la délicateſſe du Lecteur : enſorte qu'un célebre Médecin, qu'on avoit mandé par extraordinaire, & qui ne connoiſſoit point la Cour, frappé de tout ce qu'il voyoit faire à la Princeſſe, la prit pour une garde-malade. » Voilà, dit-il » en la montrant à quelqu'un, une petite » femme qui eſt impayable pour ſes at» tentions, ſon air aiſé & ſon aſſiduité à » ſervir M. le Dauphin : comment l'ap» pellez-vous ? « Sur ce qu'on lui répondit que c'étoit Madame la Dauphine, il ſe reprocha beaucoup de ne lui avoir

pas donné, dans les occaſions, les marques de reſpect qui lui étoient dues. » Oh » bien, s'écria-t-il enſuite, que je voie » encore nos petites Dames de Paris faire » les précieuſes, & craindre d'entrer » dans la chambre de leurs maris quand » ils ſont malades, comme je les enver- » rai à cette école! « Un jour qu'on repréſentoit à la Princeſſe le danger auquel elle expoſoit elle-même ſa ſanté, en ſe ménageant ſi peu, & en reſpirant habituellement l'air d'une maladie contagieuſe, elle fit cette belle réponſe : » eh qu'importe que je meure, pourvu » qu'il vive! La France ne manquera ja- » mais de Dauphine, ſi je puis lui con- » ſerver ſon Dauphin «.

Ce Prince ſentit tout le prix des attentions de ſa vertueuſe Epouſe; & pendant ſa convaleſcence, il ne ſe laſſoit pas d'en parler. » Non, diſoit-il quel- » quefois, ce n'eſt qu'à ſes ſoins & à ſes » prieres que je ſuis redevable de la vie. » Vous m'avez fait prendre le change ſur » la nature de ma maladie, lui diſoit-il » un jour en riant, cela n'eſt pas bien : » avez vous eu ſoin d'en tenir note dans » votre examen de conſcience? Oh! » vraiment, lui répondit la Dauphine,

» j'aurois bien de la peine à m'exciter à » la contrition de la faute que vous » m'imputez ; car il me ſemble qu'en » pareille occaſion, j'y retomberois tout » de nouveau «.

Fin du Livre premier.

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE SECOND.

Tout ſembloit inviter le Dauphin à ſe produire ſur le théatre de la Cour : ſon rang, ſon âge & ſon eſprit pouvoient lui répondre qu'il y paroîtroit d'une maniere diſtinguée. L'appât étoit ſéduiſant, mais le Prince étoit prudent, il ſut s'en défendre. Il ne s'en tint pas là : perſuadé que l'héritier du Trône, ſans aſpirer à la réputation précoce d'homme inſtruit, ne doit ſonger qu'à la mériter par l'étude de ſes devoirs, il réſolut de conſacrer ſes travaux & ſes veilles à s'inſtruire de toutes les connoiſſances néceſſaires ou utiles au gou-

vernement des peuples ; & il s'appliqua à donner le change au Courtisan sur l'étendue de ses vues, & le genre de ses occupations. Il y réussit parfaitement. Pendant son enfance on ne parloit que de son esprit ; mais après son éducation, il sembla rester dans l'inertie, on n'en fit plus mention. Ceux qui parloient le plus avantageusement du Dauphin, disoient de lui, » c'est un bon Prince «. On relevoit quelquefois les qualités de son cœur ; mais on gardoit le silence sur celles de son esprit. Comme les intrigues de Cour, le jeu, la table, & tous ces amusemens frivoles qui occupent l'oisiveté de la plupart des Grands, ne prenoient aucun de ses momens, bien des gens ne pouvoient imaginer à quoi il passoit le tems, & rien n'étoit plus ordinaire que d'entendre faire cette question : » *Qu'est-ce donc que fait le Dauphin ?* A cela, les uns répondoient d'un air de pitié : » *Hélas ! On n'en sait rien* ». D'autres d'un ton affirmatif & en gens mieux instruits, disoient : » *il passe le tems à apprendre la musique ; on l'entend souvent chanter avec la Dauphine* «. Le Prince, au lieu de se montrer, pour faire tomber ces bruits impertinens, se cachoit avec un nouveau soin, comme s'il eût été

bien aiſe de les accréditer. Mieux inſtruit que perſonne des affaires, il ſe comportoit en public comme s'il n'y eût pris aucune part : ſes converſations ne rouloient jamais que ſur des objets indifférens & de nulle conſéquence. Il avoit, [illegible] d'orner les choſes les plus communes de toutes les graces du diſcours. Mais ceux qui avoient la ſimplicité de croire, que les matieres qu'il traitoit en leur préſence, étoient ſes affaires ſérieuſes, devoient naturellement le mettre au rang des beaux diſeurs de riens. « Avouez, Madame, di-
» ſoit-il un jour à une perſonne d'eſprit
» qui aſſiſtoit ſouvent à ſes repas, que
» pour quiconque a un bon eſprit, nos
» propos ſont bien fades, & nos con-
» verſations bien décharnées. Mais que
» faire ? Il faut bien nous monter à l'u-
» niſſon : comment donner notre con-
» fiance à des hommes, dont les uns
» ſont continuellement ſur la défenſive
» avec nous, & les autres ne nous écou-
» tent que pour tirer des conſéquences
» ridicules à l'occaſion d'une parole qui
» nous ſera échappée ſans deſſein ? «

Quelque deſir cependant qu'eût le Dauphin de laiſſer ignorer les qualités de ſon eſprit, elles jettoient par elles-

mêmes un si brillant éclat, qu'il eût eu peine à y réussir, si l'envie ne l'eût secondé : mais il avoit trop de vertu pour que bien des gens ne profitassent pas des moindres apparences désavantageuses qui pouvoient prêter à leur malignité. La nouvelle Philosophie ne lui donna jamais que des lumieres très-bornées ; & bien convaincue que son regne finiroit où commenceroit celui de ce Prince, on eût dit qu'elle vouloit préparer par avance une sorte de consolation à son impiété, en s'efforçant d'obscurcir la gloire de celui qui devoit lui porter le dernier coup. Le Dauphin étoit parfaitement instruit de cette disposition de la secte à son égard, & il en rioit : un jour qu'un Seigneur de sa confiance, après avoir passé quelque tems à Paris, venoit lui faire sa cour : « Eh bien, lui dit-il en plaisantant, que » disent nos grands génies & nos Phi» losophes de Paris, qu'ils ont bien de » l'esprit, & que le Dauphin en a une » bien petite dose ? » Il aimoit la vérité ; on lui avoua qu'il devinoit juste ; « vrai» ment, reprit-il, il y auroit là de quoi » me donner de l'amour-propre : j'ai tou» jours cru qu'un Dauphin devoit éloi» gner de lui jusqu'au soupçon de pré-

» tendre au ſuffrage de ces beaux eſprits; » je croirois preſque avoir réuſſi ».

Quand ce Prince eut fini ſon éducation, à cette époque périlleuſe, où tant de jeunes gens ſe laiſſent follement éprendre des charmes d'une liberté dont la jouiſſance même les conduit au repentir, c'eſt alors qu'on le vit s'attacher plus fortement à la pratique de la vertu, & faire ſes délices d'une vie ſérieuſe & occupée. Il compara, ſans ſe flatter, ſes connoiſſances avec l'étendue des devoirs d'un Prince deſtiné à régner : cette comparaiſon l'effraya, & lui fit ſentir, comme il le diſoit un jour à l'Evêque de Senlis, la néceſſité de *reprendre ſon éducation ſous œuvre.* Cette parole, qui fut rendue publique, induiſit bien des gens en erreur; & au lieu d'y reconnoître les vues étendues d'un jeune Prince qui avoit aſſez bien profité de ſes premieres études, pour en ſentir l'inſuffiſance, & la néceſſité de s'y perfectionner, on jugea qu'il les avoit entiérement négligées, ou qu'il n'en avoit tiré qu'un médiocre avantage : la concluſion n'étoit pas juſte. Il n'étoit encore qu'un enfant, que l'idée ſeule de l'ignorance l'effrayoit; & toute ſa vie il la regarda comme un vice capital dans un Prince. « Il eſt rare, dit-il,

» qu'un Roi forme, de ſang-froid, le » projet de mettre ſes Sujets en eſcla- » vage : l'humanité s'y oppoſe, ſon inté- » rêt propre l'en détourne ; mais l'igno- » rance y conduit : de-là tous les maux ». D'après ce principe, & pour mieux aſſurer l'exécution du plan qu'il s'étoit tracé, il aſſocia à ſon travail l'Abbé de Saint-Cyr, dont il connoiſſoit les lumieres, & qui eut alors plus de peine à modérer ſon ardeur pour l'étude, qu'il n'en avoit eu à l'exciter dans ſon enfance.

Il reprit d'abord l'étude des Belles-Lettres. Cicéron & Horace étoient parmi les Latins ſes Auteurs favoris. Il lut les diſcours & les ouvrages philoſophiques du premier. Il fit des notes ſur ſon Traité des Offices, & il les écrivit de ſa main ſur la marge d'un exemplaire de l'Edition de l'Abbé d'Olivet. Ce livre eſt dans la Bibliotheque de Louis XVI. Horace lui étoit ſi familier, qu'il le ſavoit preſqu'entiérement par cœur. « Quelque piece de ce Poëte qu'on lui » commençât, me diſoit le reſpecta- » ble Prélat, Précepteur des Princes ſes » Fils, il étoit prêt à la continuer ». Il ſavoit apprécier les beautés de la Langue Latine, il en ſentoit toute la délica-

teſſe à la ſimple lecture. M. le Beau, Profeſſeur d'Eloquence au College Royal, lui préſenta un jour un diſcours qu'il avoit compoſé à l'occaſion de la paix : il voulut le lire avec lui ; les plus beaux morceaux ne lui échapperent pas : il fit remarquer à l'Auteur qu'un certain verbe dont il avoit fait uſage, étoit moins énergique & moins propre qu'un autre qu'il lui cita : l'Académicien ſentit & avoua auſſi-tôt que la réflexion du Prince étoit juſte, & ſubſtitua le mot indiqué.

Sa facilité pour les Langues, étoit ſi grande, qu'ayant entrepris d'apprendre l'Anglois ſans le ſecours d'aucun Maître, il parvint en fort peu de tems à le ſavoir parfaitement. Il prenoit plaiſir à traduire les endroits les plus intéreſſans des meilleurs Ouvrages écrits en cette Langue. Ce qui ſuit eſt du *Spectateur Anglois*. « Je ne connois pas de » plus grand mal ſous le Soleil, que l'a» bus de l'eſprit ; & cependant il n'y a » pas de mal plus commun. Il eſt ré» pandu dans les deux Sexes & dans tous » les états . . . Il n'y a rien de plus monſ» trueux dans la nature, qu'un méchant » homme qui poſſede de grands talens.

» J'ai ſouvent réfléchi ſur cette étrange » humeur des femmes, qui ſont toujours

» frappées de ce qui a de l'apparence, &
» n'eſt que ſuperficiel... Je me rappelle
» une jeune Dame que deux Rivaux im-
» portuns recherchoient en mariage avec
» un égal empreſſement. L'un & l'autre,
» pendant pluſieurs mois, firent tout ce
» qu'ils purent pour ſe faire valoir par
» leurs manieres officieuſes, & par l'en-
» jouement de leurs converſations. Ce-
» pendant comme la rivalité ſubſiſtoit
» toujours, & que la Dame n'étoit point
» encore déterminée ſur ſon choix, l'un
» de ces jeunes amans s'aviſa d'ajouter
» un galon de plus à ſes habits de livrée;
» ce qui fit un ſi bon effet, qu'elle l'é-
» pouſa la ſemaine d'après.

» La converſation des femmes con-
» tribue beaucoup à entretenir en elles
» cette foibleſſe de ſe laiſſer prendre par
» les dehors & les apparences. Parle-t-on
» de nouveaux mariés ? Elles demandent
» d'abord s'ils ont un carroſſe à ſix che-
» vaux, de la vaiſſelle d'argent, &c.
» Prononcez le nom d'une Dame ab-
» ſente, il y a dix contre un à parier
» que vous apprendrez quelque choſe
» de ſa robe & de ſa coëffure. Le Bal
» leur eſt d'un grand ſecours pour les
» converſations. Une parure de pierres
» précieuſes, une juppe, une veſte, un

» chapeau avec un bouton de diamant, » ſont des ſujets toujours prêts pour » elles. Elles ne conſiderent dans les per- » ſonnes que leur habillement, ſans ja- » mais porter leurs regards ſur ces orne- » mens de l'ame, qui les rendent illuſtres » par elles-mêmes & utiles aux autres.

» Amélie, quoique femme de grande » qualité, fait ſes délices de la vie retirée » de la campagne, où elle paſſe la plus » grande partie de ſon tems. Son mari » qui eſt en même-tems ſon ami le plus » intime, & ſon compagnon dans la ſo- » litude, n'a jamais ceſſé de l'aimer de- » puis qu'il l'a connue. Ils ont beaucoup » de bons ſens, une vertu achevée... » Leur famille eſt ſi bien réglée, qu'elle » ſemble être une petite république. On » y partage ſon tems entre les devoirs » de la piété, les occupations, les repas » & les amuſemens... Ils ſont aimés de » leurs enfans, adorés de leurs domeſti- » ques: ils ſont les délices de tous ceux » qui les connoiſſent.

» Combien eſt différente la vie de Ful- » vie! Elle regarde ſon mari comme ſon » intendant. L'attention ſur l'économie, » & ſur tout ce qui ſe paſſe dans la mai- » ſon, lui paroît de petites vertus bour- » geoiſes, indignes d'une femme de qua-

» lité. Elle croit perdre ſon tems, quand » elle eſt dans ſa famille. Elle s'imagine » n'être pas au monde, quand elle n'eſt » pas à des Cours, à des Spectacles, à » des aſſemblées. Elle ne ſe trouve jamais » bien dans un endroit, quand elle penſe » qu'ailleurs il y a plus de monde. Man- » quer à la premiere repréſentation d'un » Opéra, lui feroit plus de peine que de » perdre un de ſes enfans. Elle a pitié » des perſonnes les plus eſtimables de ſon » ſexe, qui menent une vie décente, mo- » deſte & retirée : elle dit qu'elles n'ont » ni eſprit, ni politeſſe. Quelle mortifi- » cation ne ſeroit-ce point pour Fulvie, » ſi elle ſavoit que plus elle ſe montre, » plus elle paroît ridicule, & qu'elle de- » vient plus mépriſable à meſure qu'on » la voit davantage ! »

Ce Prince liſoit volontiers Pope. Voici comment il rend ſa comparaiſon d'Homere avec Virgile : » Homere fut le plus » grand génie, & Virgile le meilleur » Artiſte. Dans l'un nous admirons plus » l'Auteur, & dans l'autre l'ouvrage. » Homere nous tranſporte & nous en- » traîne avec empire & impétuoſité ; » Virgile nous attire par une majeſté ſé- » duiſante. Homere répand avec une gé- » néreuſe profuſion ; Virgile diſtribue

» avec une magnificence réglée. Ho-
» mere, ſemblable au Nil, verſe ſes ri-
» cheſſes avec une eſpece de déborde-
» ment; Virgile eſt ſemblable à une ri-
» viere qui, renfermée dans ſes limites,
» coule avec conſtance & modération.
» Quand je conſidere leurs batailles, ces
» deux Poëtes me paroiſſent reſſembler
» aux Héros qu'ils ont célébrés. Homere,
» comme Achilles, ne connoît ni limites,
» ni réſiſtance : il renverſe tout ce qui
» s'oppoſe à lui : & plus ſa témérité aug-
» mente, plus il paroît brillant; Virgile
» hardi, mais avec tranquillité, comme
» Enée, paroît ſans trouble au milieu
» même de l'action. Il arrange tout ce
» qui eſt autour de lui; & il eſt encore
» tranquille après la victoire. Quand
» nous conſidérons leurs Divinités, Ho-
» mere, ſemblable à ſon Jupiter, ébranle
» l'Olympe, fait briller des éclairs, &
» met tout le Ciel en feu. Virgile reſſem-
» ble au même Dieu, lorſqu'il tient ſes
» conſeils avec les Dieux inférieurs,
» qu'il forme des plans pour les Empires,
» & qu'il met l'ordre & la regle dans
» tout ce qu'il a créé ».

Le ſoin que prit le Dauphin de cul-
tiver cette langue, étoit conforme à
ce qu'il dit dans un de ſes Ecrits : « Il

» convient qu'un Prince ſache la langue » des peuples avec leſquels il doit traiter » plus ſouvent, & ſur les matieres les » plus importantes. » Il joignoit à cette grande facilité pour les langues, une mémoire heureuſe, dont il faiſoit ſur-tout uſage pour apprendre les plus beaux morceaux, & quelquefois des pieces & des diſcours entiers des meilleurs Auteurs anciens & modernes. Le Chancelier d'Agueſſeau, étant venu lui faire ſa cour : M. le Chancelier, lui » dit-il, me réciteriez-vous bien le diſ- » cours que vous avez prononcé en telle » occaſion ? « Tout ce que ce ſavant Chef de la Magiſtrature pût s'en rappeller, c'eſt qu'il étoit, de tous ceux qu'il avoit faits, celui dont il étoit le plus content ; « eh bien, lui dit le Dauphin, » je ſuis charmé que mon jugement s'ac- » corde avec le vôtre ; j'ai trouvé cette » piece ſi belle, que je l'ai appriſe par » cœur, & je crois me la rappeller aſſez » bien pour vous la déclamer ». Ce qu'il fit ſur le champ, mais en mettant dans ſon action tant d'ame & de feu, que le Chancelier en fut attendri juſqu'aux larmes ; & il diſoit depuis, que jamais ſes productions ne lui avoient paru ſi énergiques que dans la bouche du Dauphin.

Ce

Ce Prince retenoit auſſi ſûrement qu'il apprenoit avec aiſance ; ſix mois après qu'on lui avoit parlé d'une affaire, il ſe la rappelloit dans toutes ſes circonſtances, comme ſi on l'en eût entretenu le jour même. Il demandoit à l'Evêque de Mirepoix ſon ſentiment ſur l'endroit d'un ouvrage qui paroiſſoit depuis long-tems : l'Evêque lui répondit qu'il n'en avoit point d'idée : » vous n'avez donc pas lu » l'ouvrage, lui dit le Dauphin ? Je l'ai » lu dans le tems, reprit le Prélat, mais » je ne l'ai pas appris par cœur. Ni moi » non plus, répliqua le Dauphin, mais » je vous dirois bien encore tout ce qu'il » contient, « & en même-tems il en fit l'analyſe avec autant de netteté & de préciſion que s'il n'eût fait que de le lire.

Tant d'heureuſes diſpoſitions, jointes à un travail ſuivi, lui ornerent l'eſprit des plus belles connoiſſances. Après avoir étudié, il compoſa lui-même. A l'âge de dix-ſept ans il s'exerça ſur divers ſujets d'éloquence ; & ſes premiers eſſais, en ce genre, furent ſi heureux qu'on les eut regardés plutôt comme les chefs-d'œuvres d'un maître de l'art, que comme les productions d'un jeune Prince. » Il écri- » voit, dit le Cardinal de Luynes, avec

» toute la pureté d'un Grammairien, & » en même-tems avec cette nobleſſe de » ſtyle, aſſortie à la ſublimité de ſon » rang : j'ai vu des morceaux de ſa com- » poſition, dignes des plus grands Ora- » teurs. « Quand il étoit plein de ſon ſu- jet, il le traitoit avec une aiſance mer- veilleuſe, les tours & les expreſſions les plus heureuſes ne lui coûtoient rien. L'Officier chargé de ſa bibliotheque m'aſſura qu'il avoit ſouvent écrit ſous a dictée, des pieces qui avoient toute la perfection de ſtyle dont elles étoient ſuſceptibles. Nous aurons occaſion de citer dans la ſuite quelques morceaux de ſa compoſition, qui ont été imprimés tels qu'il les avoit dictés, & qui portent l'empreinte du bon goût. La lettre ſuivante qu'il écrit à l'Abbé de Saint-Cyr annonce une critique fine & judicieuſe.

» Le porteur de ma lettre, cher Abbé, » vous donnera des nouvelles de ma » ſanté. Quant à mes occupations, j'ai » fort bien profité de l'avis que vous » m'aviez donné de n'en prendre qu'à » mon aiſe. J'ai beaucoup lu, & j'eſ- » pere, Dieu merci, n'avoir gueres pro- » fité de mes lectures. J'ai, ſur-tout, lu » force Diſcours Académiques, dont

» quelques-uns m'auroient aſſez plu pour » le ſujet ; mais on voit régner par-tout » dans ces nouveautés, un ſtyle à pré- » tentions qui révolte, & paſſe ſouvent » de beaucoup les bornes communes » du ridicule. N'en attendez point d'ana- » lyſe. Voici, en général, ce qui m'en » eſt reſté : l'un couche ſur le papier » quelques centaines de propoſitions, » de quatre mots chacune, avec un » point au bout, & prétend avoir don- » né un Diſcours. Un autre, non con- » tent de parler en ſyllogiſmes, a ſoin » de m'en avertir en diſant : *c'eſt ainſi » que je procede, voici comme je démontre ;* » & ſes démonſtrations, & ſes proceſ- » ſions ne finiſſent point, & menent tou- » jours fort loin de la région du bon- » ſens. J'en vois qui, hériſſés de Philo- » ſophie, ne parlent que par *raiſon di- » recte* ou *inverſe*, par *quantités* & *quoti- » tés*, par *produits*, par *ſomme*, & par » *maſſe.*

» Le ſtyle oriental eſt du goût de la » plupart ; mais on eſt ſurpris, en liſant, » de voir leurs phraſes coloſſales, n'ac- » coucher que d'idées puériles, ou ſans » vigueur. Il s'en trouve qui, poſſeſſeurs » d'un certain nombre de tours de phraſes » qui ne ſont qu'à eux, les diſtribuent,

» le compas à la main, pour l'ornement
» de leurs discours. Plusieurs, persuadés
» sans doute qu'il est beau de se faire
» étudier, & qu'un homme d'esprit ne
» s'énonce point, comme un autre, pour
» se faire entendre, ne nous parlent que
» sur le ton énigmatique de Nostrada-
» mus. Je vous condamne à lire une
» piece que j'ai lue moi-même d'un bout
» l'autre, sans pouvoir deviner le but de
» l'Auteur : il m'est seulement resté un
» violent soupçon qu'il a voulu compa-
» rer les anciens Ecrivains avec les mo-
» dernes ; je suis curieux de savoir si
» vous penserez comme moi là-dessus.
» Savez-vous le trait d'un Prédicateur,
» dont l'Evêque (*) ne doute nullement,
» & qui mérite au moins d'être vrai : las
» de prêcher sans auditoire, le nouveau
» Cottin s'avisa, par le sage conseil d'un
» Bédeau de Paroisse, de substituer les
» mots de *bienfaisance* & d'*humanité* à
» celui de *charité* qui régnoit aupara-
» vant dans son sermon sur l'amour du
» prochain, ce qui lui mérita sur-le-
» champ une de ces réputations qui font
» tourner la tête : au point qu'il de-
» mandoit fort sérieusement, si les ter-
» mes *Chrétiens*, *mes Freres*, &c. com-

(*) M. L'Evêque de Verdun.

» mençant à vieillir, il ne ſeroit pas à » propos d'y ſubſtituer celui de *François*, » ce qui nous rapprocheroit des anciens » Orateurs, qui, quand ils parloient en » public, diſoient : *Athéniens*, *Romains*. » A cela certain goguenard s'écrie que » le projet de réforme eſt digne d'im- » mortaliſer ſon Auteur ; mais il ajoute » que comme nos Prédicateurs ne ſont » pas cenſés parler à tout le peuple, » comme les Orateurs dans l'Aréopage » ou dans le Sénat, il vaudroit mieux » encore particulariſer, & dire, par » exemple, *Sulpiciens* quand on parle- » roit aux paroiſſiens de Saint Sulpice, » *Jacobins* dans l'Egliſe de Saint Jacques, » ainſi du reſte ; & l'on s'en tint à cet avis » moyen. Qu'en penſez-vous, l'Abbé ? » Pour moi, je vous conſeille d'être le » premier, s'il eſt poſſible, qui le met- » tiez à profit, & vous pouvez compter » que Bourdaloue ni Maſſillon ne méri- » teront plus de vous être comparés. » Mais, à propos de ſermons, ne man- » quez pas de venir me débiter les vô- » tres : j'éprouve à chaque inſtant le be- » ſoin que j'en ai. Sur-tout ne mangez » point l'ordre : au 24, je vous l'intime » de nouveau, & ſuis avec les ſenti- » mens que vous m'inſpirez, *LOUIS* » *DAUPHIN* «.

L'Abbé de Saint-Cyr, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de donner au jeune Prince quelque leçon utile, lui fit cette réponſe :

» Monſeigneur, votre lettre m'annonce aſſez que vous profitez de mon » avis, & j'en ſuis très-flatté : il faut » vous délaſſer, parce que je vous prépare de la beſogne. Vous ne vous exprimez pas tout-à-fait juſte, quand » vous dites que vous n'avez point profité de vos lectures, votre lettre vous » trahit ; mais cela s'entend. Je vois que » vous connoiſſez parfaitement ce que » valent ces Littérateurs à la mode ; & » vous ſentez mieux que moi, ſans doute, que le tort qu'ils peuvent faire dans » la république des Lettres, n'approche » point de celui qu'ils font tous les jours » à la Religion & aux mœurs. Et c'eſt-là, Monſeigneur, le point qui intéreſſe » ſpécialement un grand Prince.

» Semblables aux Charlatans qui attroupent le peuple par leurs quolibets » pour débiter leur orviétan, ces hommes audacieux à la faveur de leur langage nouveau, fixent l'attention de la » multitude qu'ils ſéduiſent d'autant plus » ſûrement, qu'ils prennent toujours les » intérêts de la licence contre l'autorité

» qui la réprime. A les entendre, ils ſont
» les hommes du monde les plus déſin-
» téreſſés, les plus généreux : ils ne plai-
» dent que la cauſe commune du genre
» humain, contre les tyrans qui l'oppri-
» ment. Ils le diſent, & le bon public les
» en croit ſur leur parole. Mais ſuivez-
» les, vous aurez bientôt découvert leurs
» manœuvres: vous verrez que ces hom-
» mes, nés pour la plupart dans l'obſcu-
» rité, vivent dans une ſorte d'opulence.
» N'avez-vous jamais obſervé, Monſei-
» gneur, que, quand ils prêchent la bien-
» faiſance, ils ne manquent pas d'inſinuer
» qu'elle n'eſt jamais plus louable que
» lorſqu'elle a pour objet un homme de
» Lettres, un Savant, un Philoſophe ſans
» fortune. Voyez quand ils font l'éloge
» d'un homme en place, comme ils re-
» hauſſent le prix de ſa magnificence en-
» vers les Gens de Lettres! Il eſt plus
» grand, à les en croire, par ce ſeul en-
» droit, que par tous les ſervices qu'il a
» rendus à la Patrie. C'eſt en flattant ainſi
» à tous propos la folle vanité des Riches
» qu'ils provoquent leur généroſité, &
» qu'ils ſe ménagent véritablement, par
» la bienfaiſance d'autrui, une fortune
» qu'ils n'alterent pas beaucoup par la
» leur. Mais qui ne voit que la bienfai-

» ſance des Riches, que cette ſecte fa-
» mélique interçepte de toute part, ſe
» répandroit bien plus utilement pour
» l'humanité, ſur le pauvre qui gémit
» dans la miſere ? Pour moi, je ſuis de
» bonne compoſition, il me ſemble que
» ſi j'étois en place, je dirois volontiers
» à ces hommes remuans : eſcrimez-
» vous, tant qu'il vous plaira, ſur le
» langage, mais ſur la vie, reſpectez
» la Religion, les mœurs & l'autorité.
» Je me diſpoſe, Monſeigneur, à vous
» tenir parole ; & quand je ſaurai ſur
» quoi il faut que je vous ſermonne, je
» ne manquerai pas de me conformer à
» vos intentions. Sans être un Bourda-
» loue, ni un Maſſillon, on peut dire
» des vérités ; & on les dit toujours
» avec confiance, Monſeigneur, quand
» c'eſt à vous qu'on a l'avantage de les
» adreſſer » ....

Cependant l'Abbé de Saint-Cyr, qui craignoit que l'attrait du Dauphin pour la Littérature, ne dégénérât en paſſion, & ne lui inſpirât de l'éloignement pour les études plus eſſentielles à un Prince, lui en parla avec ſa liberté ordinaire, & il lui fit un jour, relativement à la Rhétorique, une eſpece de reproche ſemblable à celui que Philippe faiſoit à ſon

fils Alexandre au ſujet de la danſe : il lui demanda s'il n'avoit pas honte d'en connoître ſi bien les règles ? Il lui repréſenta qu'il étoit tems de ſe porter à de plus grandes choſes ; que le grand art d'un Prince de ſon rang, n'étoit pas tant de ſavoir bien parler, que de ſavoir gouverner avec ſageſſe. Quoique jeune encore, le Dauphin ſentit parfaitement combien l'avis étoit ſenſé, & faiſant céder le goût au devoir, il réſolut de faire déſormais ſon unique occupation du ſoin de préparer le bonheur des peuples : c'eſt vers ce but qu'il dirigea toutes ſes études.

Il s'occupa d'abord de la Philoſophie. Il en ſavoit déjà ce que ſait un écolier au ſortir de ſes claſſes : il l'étudia dans les ſources. Il lut les anciens & les modernes qu'il compara ; il fit des notes ſur Platon. La réputation avec laquelle l'Abbé Nollet donnoit ſes leçons dans l'Univerſité de Paris, lui fit deſirer de l'entendre ; & ce célebre Phyſicien fit pluſieurs voyages à Verſailles, pour exécuter devant lui ſes expériences. Les Mathématiques lui plurent beaucoup, il y fit de grands progrès en peu de tems. Il poſſédoit parfaitement le Génie & l'Architecture ; il meſuroit des yeux la lar-

geur d'un foſſé, la hauteur d'une muraille, toutes les dimenſions d'un bâtiment. Il ſe plaiſoit à conférer avec les plus habiles Ingénieurs : il examinoit avec eux le plan d'une Citadelle, les fortifications d'une Place frontiere, il les entretenoit avec une égale facilité ſur les différentes parties de leur art. » Au premier coup d'œil, diſoit un an» cien Officier très-verſé dans le Génie, » M. le Dauphin jugeoit une place ; il » en indiquoit ſur le champ le fort & le » foible : il nous expoſoit comment il » en formeroit le ſiege, & les moyens » qu'il voudroit employer pour le ſou» tenir. Il entendoit aſſez les fortifica» tions, pour s'appercevoir de certaines » fautes qui échappent quelquefois aux » plus grands maîtres, & pour faire voir » comment on eût pû les éviter, & ce » qu'on pourroit faire pour les répa» rer «. Quelquefois il prenoit plaiſir à tracer le plan d'une Fortereſſe ou d'une Maiſon Royale, & par-tout on reconnoiſſoit ſon goût. Ce fut lui qui diſtribua, quelques mois avant ſa mort, le Camp que le Roi avoit ordonné devant Compiegne. Les perſonnes à portée d'obſerver ſes inclinations, n'étoient pas ſans une certaine appréhenſion qu'il ne don-

nât dans le faſte ruineux des bâtimens, lorſqu'un jour il leur fit connoître d'une maniere non équivoque, que l'amour des peuples auroit toujours un empire abſolu ſur ſes goûts particuliers: il montroit à l'Evêque de Verdun le plan d'une Maiſon Royale, qu'il avoit tracé avec beaucoup de ſoin. Le Prélat loua l'économie de la diſtribution, l'élégance des décorations, la nobleſſe de l'enſemble. Quand il eut fini ſes obſervations: » Vous me paroiſſez avoir du goût, lui » dit le Prince; je crois cependant que » vous n'avez pas apperçu ce qu'il y a » de mieux dans mon château «. L'Evêque l'examina encore, & ne trouvant matiere à aucune nouvelle obſervation, il pria le Prince de vouloir bien lui indiquer ce qu'il n'appercevoit pas lui-même. » C'eſt, lui répondit-il en riant, » que ce beau château ne ſera jamais » bâti qu'en crayon, & qu'il ne coûtera » rien au peuple «.

Le Dauphin examina auſſi les productions de ces hommes que notre ſiecle qualifie du nom de Philoſophes «. Autrefois, diſoit-il à l'Abbé de Sailly, le » nom de *Philoſophe* inſpiroit de la vé- » nération : aujourd'hui, dire à quel- » qu'un, *vous êtes un Philoſophe*, c'eſt

» une injure atroce, & pour laquelle il » pourroit vous faire des affaires en Juſ» tice. Je les ai étudiés, écrivoit-il en » une autre occaſion, j'ai paſſé de leurs » principes à leurs conſéquences; & j'ai » reconnu dans les uns des hommes li» bertins & corrompus, intéreſſés à dé» crier une morale qui les condamne, à » éteindre des feux qui les effrayent, à » jetter des doutes ſur un avenir qui les » inquiete: dans les autres, des eſprits » ſuperbes, qui, emportés par la vanité » de vouloir penſer en neuf, ont ima» giné de raiſonner par ſyſtême ſur la » Divinité, ſes attributs & ſes myſteres, » comme il eſt permis de le faire ſur ſes » ouvrages «. Ce ne fut pas aſſez pour ce Prince d'avoir, ſi je puis ainſi parler, reconnu ces ennemis de Dieu & de l'Etat; il voulut encore les combattre lui-même; il réfuta ceux de leurs ouvrages qui faiſoient le plus de bruit par la célébrité de l'Auteur, ou l'impiété de ſes aſſertions; & il le fit d'une maniere ſimple, préciſe & lumineuſe, ſe contentant preſque par-tout de les oppoſer eux-mêmes à eux-mêmes, en rapprochant leurs principes de leurs conſéquences. L'erreur & le menſonge ne ſoutiennent point ce parallèle. » Suivant les principes

» de nos nouveaux Philoſophes, dit ce » Prince dans un de ſes Ecrits, le Trône » ne porte plus l'empreinte de la Divi- » nité : ils décident qu'il fut l'ouvrage de » la violence, & que ce que la force eut » le droit d'élever, la force a le droit de » l'abattre & de le détruire ..... que le » peuple ne peut jamais céder l'autorité, » qu'il ne peut que la prêter, toujours en » droit de la communiquer & de s'en reſ- » ſaiſir, ſelon que le lui conſeille l'intérêt » perſonnel, ſon unique maître.

» Ce que les paſſions ſe contenteroient » d'inſinuer, nos Philoſophes l'enſeignent: » que tout eſt permis au Prince quand il » peut tout, & qu'il a rempli ſes devoirs » quand il a contenté ſes deſirs ; car en- » fin, ſi cette loi de l'intérêt, c'eſt-à-dire » du caprice des paſſions humaines, ve- » noit à être généralement adopté, au » point de faire oublier la Loi de Dieu ; » alors toutes les idées du juſte & de l'in- » juſte, de la vertu & du vice, du bien » & du mal moral ſeroient effacées & » anéanties dans l'eſprit des hommes : les » Trônes deviendroient chancelans, les » Sujets ſeroient indociles & factieux, les » Maîtres ſans bienfaiſance & ſans huma » nité. Les Peuples ſeroient donc toujour » dans la révolte ou dans l'oppreſſion »

Pouvoit-on mieux saisir les conséquences de ces monstrueux systêmes ?

Mais il importe peu à ces hommes audacieux d'être réfutés, fût-ce par un grand Prince, ils n'en deviennent que plus vains. » Qu'importe à un de nos » Philosophes, disoit le Dauphin à l'Evêque de Verdun, qu'on brûle son livre au pied du grand escalier, si on le » laisse tranquillement dans son cabinet » en préparer un plus méchant encore ? « C'est d'après cette considération, qu'il sollicita du Roi une Déclaration contre ces Ecrivains ; & qu'en toute occasion il pressa les personnes en place (*) d'user

(*) Un de nos premiers Magistrats, (M. Séguier, Requisitoire du 7 Septembre 1775,) entroit bien dans les vues du Dauphin, lorsqu'invitant le Clergé & la Magistrature à une sainte ligue contre ces Ecrivains audacieux, il disoit au milieu des Chambres assemblées, avec cette éloquence qui lui est propre : » le moment est » arrivé où le Clergé & la Magistrature doivent » se réunir, & par un heureux accord, écarter » les atteintes que des mains impies voudroient » porter au Trône & à l'Autel. Les Magistrats, » en veillant à la tranquillité publique, & en » rendant la justice aux Citoyens, feront en » même-tems respecter nos Saintes Ecritures, » nos Dogmes sacrés, nos Divins Mysteres ; » & les successeurs des Apôtres, qui sont dé-

contr'eux de toute la ſévérité des Loix. Il fit plus encore : ce fut lui qui leur mit en tête l'Adverſaire (*) le plus incom-

» poſitaires de la doctrine & Juges de la foi, en » annonçant la parole de Dieu & en inſtruiſant » les Fideles, feront reſpecter l'autorité des » Loix, entretiendront les Peuples dans la ſou- » miſſion qu'ils doivent à leurs Souverains, & » leur apprendront à regarder les Oracles de » la Juſtice, comme une portion de la Juſtice » Divine elle-même, qui veut qu'on obéiſſe » aux Puiſſances que le Ciel a établies ſur la terre.

» Cette précieuſe harmonie bannira bientôt » du milieu d'un Peuple religieux & ſoumis, » cette foule d'Ecrits licentieux, de Brochures » ſcandaleuſes, de Libelles impies, qui atta- » quent également & la Majeſté Divine & la » Majeſté Royale. Les Ecrivains du ſiecle, que » rien n'a pû contenir juſqu'à ce jour, redou- » teront cette union tant deſirée du Sacerdoce » & de l'Empire ; ils craindront également & » les cenſures Eccléſiaſtiques, & les regards » vengeurs des Miniſtres de la Loi. On ne les » verra plus tourner en dériſion les allégories » Sacrées employées dans nos Saintes Ecritu- » res ; ils ne ſe feront plus un jeu de répandre » à pleines mains ce ridicule que la gaieté fran- » çoiſe ſaiſit avec avidité, qu'ils prodiguent au » défaut de raiſons, & qui finiroit par détruire » l'antique croyance de nos peres, dont la » ſimplicité étoit bien préférable à la légéreté » de nos principes & de nos mœurs... »

(*) L'Auteur de l'Année Littéraire.

mode qu'ils aient eu dans ce siecle ; & qui l'encouragea à dévoiler, en toute rencontre, le poison de leurs Ecrits. En un mot, il fit contre cette Secte impie : tout ce que pouvoit faire un Dauphin, & il laissa voir ce qu'il eût fait s'il eût été Roi.

L'étude des Loix occupa long-tems ce Prince. L'Abbé de Saint-Cyr, qui étoit fort instruit dans cette partie, fut son premier guide. Il lut les ouvrages les plus estimés, qui traitent du Droit public & des Loix du Royaume. Il en fit, selon sa coutume, des extraits, auxquels il ajouta ses propres réflexions. Il distribua tout, avec ordre, dans deux traités qu'il écrivit de sa main, & qui contiennent chacun plusieurs Livres. Il parle des Parlemens, des fonctions de Conseillers d'Etat, des regles que doivent suivre les Magistrats dans l'administration de la Justice. Personne ne connut mieux que lui la considération & l'étendue d'autorité qu'un Prince sage doit accorder à ces Tribunaux respectables, chargés de rendre en son nom la justice qu'il doit à ses Sujets. Il avoit à cet égard les vrais principes, ceux que suit son auguste Fils : principes d'après lesquels la Magistrature jugera, le Sacerdoce en-

ſeignera, & le peuple jouira. Il aimoit à conſulter le Chancelier d'Agueſſeau & M. d'Aubert, Premier Préſident du Parlement de Flandres : il eut avec eux de fréquentes conférences.

Il prit ſur le Droit civil & criminel toutes les connoiſſances qui peuvent convenir à un Prince, en qui devoit réſider un jour la plénitude du pouvoir légiſlatif. Ce fut toujours avec une véritable indignation qu'il entendit parler des chicanes & des rapines de ces Officiers ſubalternes, qui, s'attribuant les premiers droits ſur les biens qui ſont en litige, rendent la juſtice onéreuſe aux particuliers, & leur font redouter de gagner un procès. Le Roi étant un jour entré dans ſon appartement, voyoit ſur ſa table pluſieurs livres qui traitoient de la Juriſprudence criminelle : « il y a » apparence, lui dit-il en riant, que » vous voulez vous faire recevoir Avo» cat à la Tournelle : ſans prétendre au » titre, répondit le Dauphin, je ne ſe» rois pas fâché d'avoir quelque choſe » des connoiſſances d'un Avocat ; & la » vie d'un homme eſt un bien qui lui eſt » ſi propre & ſi précieux, qu'on ne ſau» roit trop approfondir les titres qui peu» vent autoriſer à l'en dépouiller ». Il ne

dédaignoit pas de ſuivre certaines Cauſes qui ſe plaidoient au Palais : celle de M. du Lau, Curé de Saint Sulpice, l'intéreſſa d'une maniere ſi particuliere, que lorſqu'il apprit qu'elle avoit été jugée en ſa faveur, il lui écrivit en ces termes. « J'aurois peine à vous exprimer, Monſieur, la joie que j'ai reſſentie du ſuccès » de votre affaire, & plus encore de la » maniere dont la Paroiſſe y a applaudi. » Jouiſſez de votre triomphe, il n'eſt » point celui de l'orgueil, mais de la » vertu, qui ſait toujours recouvrer ſes » droits, quand elle eſt véritable. Elle » doit auſſi vous être un ſûr garant de » mes ſentimens ».

Le Dauphin fit pendant pluſieurs années une étude ſérieuſe de l'Hiſtoire, qu'il appelloit *la leçon des Princes, & l'école de la Politique.* « L'Hiſtoire, diſoit-» il un jour à l'Abbé de Marbœuf, eſt » la reſſource des Peuples, contre les » erreurs des Princes. Elle donne aux » enfans les leçons qu'on n'oſoit faire » au pere ; elle craint moins un Roi » dans le tombeau, qu'un Payſan dans » ſa chaumiere ». M. le Beau lui ayant préſenté deux volumes de ſon Hiſtoire du Bas-Empire, il les montra à l'Abbé de Saint-Cyr, & lui dit en riant : « l'Abbé,

» avis aux Princes ». Vous avez raiſon, » M., lui répondit l'Abbé ; & c'eſt un » avis ſur lequel on peut compter : le » Prince le plus puiſſant ne le ſeroit point » aſſez pour corrompre l'Hiſtoire : en ga- » gnant un Hiſtorien, il n'auroit fait que » lui fermer un œil, mais elle en a cent. » Oui, reprit le Prince, les Hiſtoriens » ſont des échos fidélement indiſcrets, » qui ne manquent jamais de répéter au » ſiecle futur ce qu'ils ont entendu dans » le leur ».

On eût dit à entendre raiſonner le Dauphin ſur l'Hiſtoire, qu'il avoit fait ſon unique étude de cette partie. Il ſavoit l'Hiſtoire Sacrée & Profane, l'Hiſtoire ancienne & moderne, celle des Peuples étrangers, & celle de la Nation. Le ſoin qu'il avoit d'étudier l'Hiſtorien avant ſon Hiſtoire, rendoit ſa critique ſage & judicieuſe. Le Duc de Nivernois, & le Préſident Hainault, eurent avec lui pluſieurs entretiens, dont ils ſortoient toujours pénétrés d'admiration. On étoit ſur-tout étonné de la ſageſſe avec laquelle il ſavoit apprécier les faits conteſtés & les préſenter ſous le point de vue le plus vraiſemblable. « M. le Dauphin, diſoit le Préſident Hai- » nault, m'a quelquefois inſtruit en me

» consultant; & j'avoue qu'en une occa-
» sion il m'a mis en défaut ».

Outre la science des faits, le Dauphin avoit trouvé dans l'étude qu'il avoit faite de l'Histoire, ce qu'il y avoit cherché plus particuliérement, sa propre instruction. Tout autre Prince eût borné là ses vues, & nous l'eussions admiré : mais le Dauphin voyoit en tout plus loin que le commun des hommes. Il conçut, relativement à l'Histoire, un projet qui a échappé à toute l'antiquité ; & dont le simple exposé suffiroit pour faire connoître la justesse & l'étendue de son génie. En considérant tout ce qu'il lui avoit coûté de tems & de recherches pour parcourir les différentes branches de l'Histoire, & sur-tout pour en extraire les conséquences de pratique qu'il vouloit adapter au plan de gouvernement qu'il méditoit, il se représenta un jeune Prince, auquel des circonstances d'âge, de tems, ou de goût ne permettroient pas de se livrer comme lui à ce genre d'étude : de-là, il conclut qu'il ne pourroit laisser rien de plus utile à ses successeurs, qu'un monument historique, qui leur assureroit tout le fruit de ses recherches & de ses réflexions, en leur en épargnant le travail. Cet Ouvrage, selon

qu'il le concevoit, doit être une ſavante école de politique, & le livre propre des Rois & des Miniſtres. Le principal but qu'on s'y propoſe, eſt de faire connoître à un Prince, l'origine & l'étendue de ſon autorité, ſans lui laiſſer ignorer l'uſage qu'il en doit faire pour le bonheur des peuples, & la gloire de celui de qui ſeul il la tient. Pour cet effet, il veut qu'on parcoure d'abord l'Hiſtoire de la Nation : que l'on conſidere les différens regnes dans leur enſemble, plutôt que dans les détails. Pour rendre l'ouvrage le moins volumineux qu'il eſt poſſible, on n'entre point dans les diſputes qui partagent les Sçavans : on ne s'occupe que du fond, & l'on compte pour peu les circonſtances qui n'y changent rien. On entre dans le Conſeil du Prince, on y appelle ſes Miniſtres ; on examine ſi c'eſt à eux ou à lui, ou à tous enſemble, qu'on doit attribuer le bonheur ou la miſere des peuples. Le commerce a langui dans un regne, on en cherche la cauſe. La guerre s'eſt allumée dans le tems où l'on eût eu le plus beſoin de la paix, qu'elle en a été l'occaſion ? L'ambition du Prince, ou les intérêts particuliers d'un Miniſtre ? l'iſſue de cette guerre a été funeſte : eſt-ce au découra-

gement des troupes, à l'inexpérience du Général, ou à quelqu'intrigue de Cour qu'on doit l'attribuer ? Tel Prince ſe fit aimer de ſes peuples, lors même qu'ils étoient dans la miſere ; tel autre en fut déteſté au milieu de l'abondance ; celui-ci contint tous les Ordres de l'Etat dans le devoir, & en fut reſpecté : celui-là leur laiſſa uſurper une partie de ſon autorité, & en fut mépriſé : d'où viennent ces différences ? En un mot à quelles cauſes doit-on rapporter la proſpérité qui en tel tems a élevé la Nation, & les revers qui en tel autre l'ont humiliée ?

De l'Hiſtoire de France, on paſſe à celle des peuples étrangers, & d'abord à celle des peuples qui, par leur voiſinage, doivent avoir plus d'intérêts à concilier avec la Nation. On examine ſur-tout leur génie, leur caractere, leurs prétentions. On paſſe enfin à l'Hiſtoire des différens peuples, qu'on parcourt d'une maniere plus générale, & toujours ſuivant la même marche & les mêmes vues de politique. Ce plan honorera ſans doute ſon Auteur dans les ſiecles futurs ; & nos Neveux béniront avec attendriſſement la mémoire d'un Prince qui s'occupoit de leur bonheur, en traçant des leçons de ſageſſe & de modération à ceux

de ſes Deſcendans qui devoient les gouverner. Les différentes occupations auxquelles ſe livroit le Dauphin, ne lui permettant pas de compoſer lui-même cet ouvrage, l'exécution en fut confiée à M. Moreau. Si elle répond au plan, nous aurons un chef-d'œuvre, & l'on eſt en droit de l'attendre de l'Auteur.

Après avoir étudié les hommes dans l'Hiſtoire, le Dauphin s'appliqua encore à connoître d'une maniere plus particuliere ceux au milieu deſquels il avoit à vivre. Cette connoiſſance lui paroît eſſentielle à un Prince. « Connoître les » hommes, dit-il dans un de ſes Ecrits, » eſt la véritable ſcience des Rois »; Et dans un autre endroit : « le plus grand » art des Rois eſt celui de connoître les » hommes, d'apprécier leurs talens, & » de les placer dans les emplois qui leur » conviennent ». Pour arriver plus ſûrement à la fin qu'il ſe propoſoit, il ſe garda bien de ſe précipiter dans le tourbillon. En vrai Sage, il ſe tint à l'écart, aſſez près pour tout reconnoître, aſſez loin pour n'être apperçu de perſonne. Du fond de ſon cabinet, ſeul avec la Dauphine & quelques amis choiſis, il contemploit à loiſir ce choc continuel des paſſions qui ſe raſſemblent tumul-

tuairement autour du Prince, pour le disputer les faveurs qui tombent de sa main & qui leur servent d'aliment. Il suivoit, dans leurs plus sombres détours, ces manœuvres de l'ambition, ces rivalités, ces intrigues d'intérêts qui se croisent : rien ne lui échappoit. Ayant, si je puis ainsi parler, la clef du système général, il savoit à quel parti tel ou tel appartenoit : il n'étoit pas surpris que celui-là fût le patron de la Philosophie moderne ; que cet autre opinât dans le Conseil en faveur d'une autre secte. Le fruit qu'il tiroit de ces observations étoit d'examiner comment un Prince judicieux & sans foiblesse, pourroit, sinon fixer absolument ces agitations, au moins les calmer assez pour qu'elles ne nuisissent pas au bien général. « Il faut sur-tout, disoit-il, que les » hommes en place, & dignes d'y être, » soient affranchis du soin de faire face » à leurs envieux ; & c'est au Prince à » pourvoir à ce qu'ils ne soient point ré- » duits à la condition de ce peuple mal- » heureux, qui ne pouvoit servir sa pa- » trie que d'une main, ayant à combattre » ses ennemis de l'autre ».

Un quart-d'heure de conversation suffisoit ordinairement à ce Prince pour connoître

connoître un particulier. Il lui faiſoit quelques queſtions comme au haſard ; & ſes réponſes, qu'il comparoit enſuite, lui donnoient le tableau de ſon ame, ſans qu'il ſe doutât qu'il eût été étudié. Quoiqu'il fût ſi habile dans l'art d'analyſer les caracteres, il ſe plaignoit cependant quelquefois de ne pouvoir parvenir à la connoiſſance des hommes qu'à force de travail, & en les étudiant chacun en particulier. « Plus j'acquiers de » connoiſſances, diſoit-il un jour à M. » d'Aubert, plus je ſens qu'il manque aux » Princes, élevés comme moi au ſein » de la grandeur, une multitude d'idées » communes & familieres aux particu- » liers, ſur-tout de celles qui aident à » diſcerner les caracteres & le mérite » des hommes. Les Princes me paroiſſent » à cet égard dans le cas d'une perſonne » qui, ayant beſoin de devenir très-élo- » quente, n'auroit cependant pour s'ex- » primer qu'un tiers, ou la moitié des » lettres de l'alphabet. ». Le Magiſtrat lui répondit que les Princes avoient au moins l'avantage de pouvoir s'approprier l'expérience d'autrui : « c'eſt ce » que j'ai tenté, lui dit le Dauphin ; je » me ſuis livré à pluſieurs perſonnes de » ce pays-ci ; mais je m'en ſuis repenti.

» Vous pouvez m'en croire, lui ajouta-» t-il en riant, puiſque vous me voyez » donner toute ma confiance à un Fla-» mand ». Voici ce qu'il écrivoit à un homme qu'il conſultoit volontiers, pour l'engager à lui communiquer ſes lumieres ſur la connoiſſance du cœur humain. « Que votre premiere lettre ſoit ſur les » moyens de connoître à fond les hom-» mes, l'aptitude de leur eſprit, la droi-» ture ou la duplicité de leur cœur, les » motifs qui les dirigent, l'intérêt qui les » anime, l'étendue de leurs lumieres, » leur degré de ſagacité, & ſinguliére-» ment l'étendue de leurs connoiſſances » ſur des matieres ſur leſquelles je ne » ſuis nullement ou que médiocrement » inſtruit. Car cet article me paroît la » magie noire, ainſi que de juger des » ſentimens du cœur. Traitez toutes ces » matieres méthodiquement, intelligible-» ment & avec étendue. Qu'aucun des » moyens pour parvenir à cette fin ne » vous échappe : conduiſez vous-même » mon eſprit dans tous ceux que j'aurai » beſoin de connoître ; introduiſez-le » dans les cœurs les plus tortueux, em-» ployez s'il le faut des cahiers entiers. » Si par-deſſus tout cela, vous m'appre-» nez à éviter les jugemens téméraires,

» je dirai que vous avez rempli toute » juſtice ». Ne pourroit-on pas conclure de cette lettre, qu'il étoit en état de donner lui-même des leçons ſur la matiere dont il demande à être inſtruit ? « Je vous eſtime heureux, diſoit-il » un jour à l'Abbé de Marbœuf, vous » voyez ſouvent des hommes. Il me » ſemble, M., répondit l'Abbé, que » vous en voyez bien autant que moi. » Vous vous trompez, reprit le Dau» phin ; ceux qui ſont pour vous des » hommes, ne ſont plus devant nous » que des perſonnages de tapiſſeries, » des automates que nous ne faiſons » remuer que par reſſorts ». Le Courtiſan, plus ouvert en apparence, eſt, ſelon lui, le plus diſſimulé de tous. Il cherche dans les inclinations du Prince, les vertus qu'il peut montrer & les vices qu'il doit cacher. « Les Courtiſans, dit» il dans un de ſes Ecrits, conduits par » l'ambition, ne ſe montrent au Prince » que du côté favorable, pour tâcher, » par une vertu affectée, de gagner ſon » eſtime, & de ſe faire croire capables » d'être mis en place. Ces hommes, dit-il » dans un autre endroit, cherchent à ſe » concilier les bonnes graces des Princes » par la flatterie & par une complaiſance

» outrée pour toutes leurs volontés. Dès » qu'ils voient une passion s'élever dans » leur cœur, au lieu de les avertir d'être » en garde contr'elle, ils cherchent à la » fomenter, afin de conserver leur crédit, en s'en faisant les ministres. Craignant toujours de leur déplaire, jamais » ils ne leur disent des vérités dures qui » les blessent. Rien pourtant de plus nécessaire aux Rois, que de connoître la » vérité ».

Ces belles maximes n'étoient point oisives dans le Dauphin. Il ne négligeoit aucuns des moyens de connoître la vérité. Il l'accueilloit quand elle se présentoit : il l'invitoit lorsqu'elle n'osoit se produire. Le Président d'Aubert, en lui parlant pour la premiere fois, paroissoit un peu embarrassé : « eh quoi, lui dit-il, » du ton le plus capable de le rassurer, » vous vous troublez, est-ce que je vous » intimiderois ? » Il le prit par la main, & le fit asseoir dans un fauteuil à côté de lui, en ajoutant : » songez que je ne » prends ici avec vous que la qualité » d'ami ». Par ce libre accès qu'il donnoit aux gens de bien, souvent il savoit ce que tout le monde ignoroit à la Cour. Il est des vérités qu'on dit rarement aux Princes, telles sont celles qui choquent

ouvertement leurs inclinations : une perſonne de la Cour ne craignit point de donner un jour au Dauphin un avis de cette nature. Ce Prince, trop parfait pour ſe croire ſans défaut, le reçut avec reconnoiſſance, & ne s'en vengea que par des bienfaits.

La prudence, vertu utile à tous les hommes, eſt eſſentielle à un Dauphin. Héritier de la Couronne & le ſecond du Royaume, il eſt auſſi le premier des Sujets, & ſa conduite doit être en tout la plus ſoumiſe & la plus reſpectueuſe envers la perſonne du Prince. Les paſſions de ceux qui l'environnent lui rendent encore la circonſpection plus néceſſaire. Il eſt rare qu'il ne ſe trouve pas dans les Palais des Rois, de ces hommes qui, ſous une fauſſe apparence de zele, s'efforcent d'établir leur crédit aux dépens de celui des enfans de la maiſon, dont ils ſe conſtituent les obſervateurs & les juges : toujours prêts à interpréter malignement les intentions les plus droites : vrais ennemis du bonheur des Princes, en qui ils alterent cette confiance & cette cordialité réciproques, qui doivent régner entre le Pere & le Fils, le Frere & le Frere, & qui font le plus doux charme de la vie. Le Dauphin connoiſſoit tout le prix

de la prudence, & il ſavoit en faire uſage. « La diſſimulation & la défiance, diſoit-il, ſont des vices odieux : la prudence porte des fruits plus utiles & plus aſſurés ; elle eſt la vertu propre des grands Princes. » Sa conduite répondoit à ces principes : un des plus grands Seigneurs de la Cour l'avoit prié, de parler au Roi ſur une affaire fort délicate & de la plus grande importance : il s'en défendit d'abord ; le Seigneur inſiſta : le Dauphin l'écouta avec bonté, & ſe contenta de lui dire en ſouriant : « Je vois bien, Monſieur, que vous n'avez jamais été Dauphin ».

Il n'alloit jamais au Conſeil, ſans avoir mûrement réfléchi ſur les matieres qui devoient s'y traiter ; & il avoit l'eſprit trop juſte & trop pénétrant pour qu'aucunes conſidérations étrangeres puſſent jamais lui faire prendre le change ſur le fond des choſes. Son avis étoit ſouvent conforme à celui de Louis XV ; & l'on ſait que ce Prince joignoit à l'expérience d'un long regne, un diſcernement exquis. Le premier jour qu'il fut admis au Conſeil des Dépêches, (il avoit alors vingt-un ans) M. de Moras, Contrôleur Général, commença le rapport d'une affaire très-

compliquée concernant les Domaines du Roi, mais il ne put, pendant cette Séance, qu'établir ſes principes. Le Dauphin lui dit en ſortant : Le Bret » jette beaucoup de lumieres ſur cette » matiere : il me ſemble, d'après vos » principes, que vos Concluſions diffé- » reront peu des ſiennes. » Elles devoient en effet être les mêmes. M. de Moras, qui ne croyoit pas le Prince ſi inſtruit, fut tellement frappé de ce trait qu'il le racontoit encore pluſieurs années après.

Ce fut particuliérement dans le Conſeil d'Etat qu'on fut à portée de reconnoître l'étendue de ſes connoiſſances, ſur tout ce qui concerne l'adminiſtration publique. Il étoit âgé de vingt-huit ans quand il y fut admis. Eclairé dans ſes vues, juſte dans ſes principes, prudent dans ſes moyens, il ne haſardoit point un avis, qu'il ne l'eût auparavant comparé avec les regles invariables de la Religion, du bien des peuples, & de la Conſtitution Monarchique. Toujours en garde contre ſes propres lumieres, il ne prenoit jamais le ton déciſif : après avoir expoſé ſon ſentiment avec modération, ſi celui d'un autre étoit jugé meilleur, il en faiſoit le ſacrifice ſans opiniâtreté, pour ſe réunir à la plura-

lité des ſuffrages. On ne le vit jamais ſe prévaloir de la ſupériorité de ſon rang ſur les Miniſtres. Il les regardoit comme ſes égaux dans le Conſeil, & ſouvent il les écoutoit comme ſes Maîtres. Il s'étoit fait une loi d'éviter avec le plus grand ſoin, tout ce qui eût pu altérer, le moins du monde, ce concert qui doit régner entre les perſonnes chargées du noble emploi de concourir avec le Monarque à rendre les peuples heureux. Voici le témoignage que lui rendoit un Miniſtre qui avoit ſéance avec lui dans le Conſeil d'Etat. « M. le Dauphin ex-» póſoit ſon ſentiment avec beaucoup de » modération, ſur-tout quand il n'étoit » pas conforme à celui du Roi. Quelque-» fois même il n'opinoit que par ſon ſi-» lence. La Religion, les mœurs publi-» ques, le maintien des Loix & des Pri-» vileges des différens Ordres de l'Etat, » le bonheur des Peuples, la gloire de la » Nation, & l'autorité du Roi, étoient » les points cardinaux qu'il ne perdoit » pas de vue. Jamais on ne s'eſt repenti » d'avoir ſuivi un avis qui avoit été le » ſien ».

Mais ce Prince ne fit jamais paroître plus de ſageſſe & de prudence dans le Conſeil, que dans cette circonſtance

malheureuſe où il fut obligé d'y préſider en la place du Roi : circonſtance digne d'un éternel oubli, & que je ne rappellerois pas ici, ſi elle n'étoit déjà conſignée dans des monumens publics ; & ſi le plus ſcélérat des hommes n'avoit ſervi à mettre de plus en plus en évidence les bonnes qualités du Prince dont j'écris la vie : le 5 Janvier 1757, ſur les ſix heures du ſoir, Louis XV, accompagné du Dauphin, ſe diſpoſoit à partir pour Trianon, où il devoit ſouper avec la Famille Royale. Au moment où il alloit monter en carroſſe, le nommé Robert Damiens, qui s'étoit poſté dans un petit enfoncement, ſous un eſcalier à portée de l'endroit où devoit s'avancer la voiture, ſortit de ſa retraite, s'ouvrit un paſſage à travers les Gardes, heurta en paſſant le Dauphin, & pénétrant juſqu'au Roi, le frappa au côté droit d'un inſtrument en forme de canif. Tout cela ſe fit ſi promptement, qu'aucun de ceux qui auroient dû arrêter ce malheureux, ne l'apperçut; il faut obſerver qu'on n'étoit éclairé que par des flambeaux. Le Roi lui-même ne le vit pas quand il lui porta le coup. Il dit ſeulement : « on m'a donné un furieux » coup de poing ; » mais ayant paſſé la

main ſous ſa veſte, il la retira teinte de ſang, & s'écria : « je ſuis bleſſé. » Au même inſtant, il ſe retourna, apperçut Damiens qui avoit le chapeau ſur la tête. Il dit en le montrant : « c'eſt cet homme » qui m'a frappé, qu'on l'arrête, & qu'on » ne lui faſſe point de mal ». On s'en ſaiſit, & il fut conduit à la ſalle des Gardes du Corps. Dès qu'il fut arrêté, il répéta deux ou trois fois ; « qu'on prenne garde » à M. le Dauphin..., que M. le Dau» phin ne ſorte point de la journée ».

On auroit peine à imaginer le ſaiſiſſement dont fut frappé ce Prince, au moment où le Roi dit qu'il étoit bleſſé. Il le ſuivit dans ſon appartement, & tandis qu'on s'empreſſoit de lui procurer les ſecours de la Religion & de la Médecine, & qu'on ignoroit encore ce qu'on avoit à craindre ou à eſpérer, on vit le Dauphin s'abandonner à toute la ſenſibilité de ſon cœur, & dans un état de déſolation, qui partageoit entre lui & le Roi, l'alarme & l'affliction des aſſiſtans. Il ne parut ſortir de ſon accablement que quand les Médecins, après la viſite de la plaie, lui eurent aſſuré qu'elle n'étoit pas mortelle. Mais, en Prince religieux, qui ne connoiſſoit point les êtres chimériques de bonheur & de haſard, il

attribua la conſervation d'une tête qui lui étoit ſi chere, à cette Providence ſuprême qui veille au ſalut des Rois : dans le premier tranſport de ſa reconnoiſſance, il oublia l'avis qu'on venoit de lui donner à lui-même, de prendre garde à ſa perſonne : & ſortant preſque ſeul, il alla droit à la Chapelle, ſe proſterner aux pieds du S. Sacrement, & rendre graces à Dieu de ce qu'il n'avoit pas permis qu'un ſi monſtrueux attentat fût conſommé.

Après cet acte de religion, remarquable par la circonſtance, il rentra dans l'appartement du Roi, & s'approcha de ſon lit. Ce Prince le prit par la main, & en la lui ſerrant, il lui remit la clef d'une caſſette pour qu'il allât en retirer quelques papiers de conſéquence. Il lui ordonna enſuite d'aſſembler le Conſeil, & d'y préſider en ſa place. Les Miniſtres, conſternés d'un événement ſi étrange, étoient incertains & irréſolus dans leurs avis : le Dauphin qui venoit de ſe recueillir devant Dieu, paroiſſoit ſeul avoir toute ſa préſence d'eſprit : il les raſſura ; & dans une affaire ſi délicate, & qui mettoit en défaut toutes les regles de la politique, il procéda avec une profondeur de ſageſſe & de prudence qui

étonna tous les membres du Conseil; & l'un d'eux en sortant s'écria : « Quelle » tête! chacune de ses paroles est un trait » de lumiere ».

A la premiere nouvelle de l'attentat commis contre le Roi, les principaux Officiers du Parlement, c'est-à-dire de la Grand'Chambre, les autres ayant donné leurs démissions, vinrent lui exprimer les sentimens de leur Compagnie sur un événement qui consternoit toute la Nation. Ce Prince les envoya prendre les ordres du Dauphin. Introduits à son audience, ils lui exposerent l'accablement où ce coup avoit jetté tout le Corps de la Magistrature, & le supplierent qu'il lui plût ordonner que le parricide, qui étoit sous la Juridiction de la Prévôté de l'Hôtel, fût remis entre les mains du Parlement, & qu'il fût permis à tous ceux qui avoient donné leur démission, d'assister à l'instruction du Procès.

Le Dauphin loua le Parlement du zele avec lequel il se portoit à venger le crime commis contre la personne du Roi. Quant aux demandes que lui faisoit la Compagnie, il répondit à la premiere : » que le Criminel étoit en mains » sûres & integres : à la seconde, que

» les Magiſtrats qui avoient donné leurs » démiſſions, ne pouvoient pas exercer » des charges dont ils s'étoient privés ; » que les leur rendre pour inſtruire ce » Procès, étoit une affaire trop impor- » tante, pour n'en pas laiſſer la déciſion » au Roi ſeul. Au reſte, ajouta-t-il, Sa » Majeſté n'étant, Dieu-merci, en au- » cun danger, ſera bientôt en état de » prendre connoiſſance de tout par elle- » même. » La crainte de s'éloigner des intentions du Roi, & de lui témoigner ſon affection par un zele précipité, l'engagea à n'uſer qu'avec la plus grande réſerve du plein pouvoir dont il étoit revêtu ; & l'événement juſtifia la ſageſſe de ſa conduite, car le Roi n'accorda au Parlement que la premiere de ſes demandes.

Voici comment ce Prince parloit de ce monſtrueux attentat à l'Evêque de Verdun : « vous me pardonnerez aiſé- » ment, je crois, de n'avoir point ré- » pondu à votre lettre de bonne-année ; » j'avois de trop cruels ſujets d'occupa- » tion pour y penſer, & je crois que » l'impreſſion de cet abominable évé- » nement n'aura gueres été moins forte » ſur vous que ſur moi : car les ſenti- » mens d'un auſſi bon Sujet que vous

» approchent un peu de ceux d'un fils. » Pour moi, il m'eſt impoſſible de vous » détailler tout ce qui s'eſt paſſé dans » mon ame. Je n'ai ſenti d'abord que » la douleur & le déſeſpoir de perdre » un Pere qui me témoignoit une ten- » dreſſe, qui redoubloit encore les dé- » chiremens de mon cœur. A peine ai-je » été raſſuré ſur ſa vie, que l'image de » l'attentat commis a étouffé en moi » tout ſentiment de joie. Je l'ai vu, & » ne puis le croire: j'étois préſent, & » quand j'y penſe, je me crois dans » l'horreur d'un ſonge; il me ſemble que » je vis dans un autre ſiecle. De quel- » ques malheurs que les diſſentions pré- » ſentes m'offriſſent le tableau, celui-là » ne s'étoit jamais préſenté à mon ima- » gination ». On reconnoît également la religion, la tendreſſe filiale, & la prudence du Dauphin dans toute la conduite de cette affaire.

En ſe formant à une vertu, ce Prince ne négligeoit pas celles d'un autre genre. Il eſt peu de ſciences qu'il ait approfondies comme celle de la guerre. Il l'étudia dès ſon enfance par inclination, & depuis par raiſon; il eut l'avantage de faire avec Louis XV la glorieuſe campagne de 1745. Tout reſpiroit encore la

joie qu'avoient répandu dans les cœurs les fêtes qu'on venoit de donner à l'occaſion de ſon mariage, lorſque le Roi fit ordonner des prieres publiques, pour demander à Dieu le ſuccès de ſes armes, & ſe diſpoſa à paſſer en Flandre, pour ſe mettre à la tête de ſes troupes. On ne devoit pas s'attendre qu'un jeune Prince, dans de pareilles circonſtances, penſât à s'éloigner d'une Epouſe qui poſſédoit & méritoit toute ſa tendreſſe, pour aller s'expoſer aux haſards des combats; mais la premiere paſſion des grandes Ames, fut toujours de voler où l'honneur & le devoir les appelle: il ne balança point à rappeller au Roi la promeſſe qu'il lui avoit faite l'année précédente, & il le conjura de ne pas lui refuſer de faire avec lui cette campagne. Louis XV ravi de trouver en ſon fils de ſi généreuſes diſpoſitions, ſouſcrivit à ſa demande. On diſpoſa tout pour le départ; & le Vendredi 7 Mai, tous deux en habits militaires, monterent dans la même voiture, pour ſe rendre au Camp devant Tournay, où ils arriverent le lendemain. Dès qu'ils parurent, ce ne fut de toutes parts qu'acclamations & cris de joie. Les troupes n'avoient point encore vu le Dauphin. Il étoit d'une taille avantageuſe, d'une

complexion vigoureuſe & capable de ſoutenir les fatigues d'une campagne. Il avoit les traits du viſage agréablement formés, le teint de la plus grande fraîcheur, des yeux pleins d'eſprit. Une noble ſimplicité, dans tout ſon extérieur, ſembloit annoncer en lui l'union d'un bon cœur à une grande ame. Il n'eut beſoin que de ſe montrer, pour gagner l'affection du Soldat. Sa préſence & celle du Roi, inſpirerent à toute l'armée une ardeur incroyable : on ne demandoit plus qu'à combattre.

Le Maréchal de Saxe, après pluſieurs marches feintes, pour couvrir ſon deſſein à l'ennemi, avoit jugé à propos d'ouvrir la campagne par le ſiege de Tournay, place importante de la Flandre Autrichienne. Il pouſſoit vivement ſes travaux, lorſque l'armée combinée des Autrichiens, Anglois, Hollandois & Hanovriens, s'avança pour l'obliger à lever le Siege, ou pour lui livrer bataille.

Près de Tournay, ſur les bords de l'Eſcaut, s'offre une plaine aſſez découverte, au milieu de laquelle eſt le village de Fontenoy : c'eſt l'endroit que le Maréchal avoit deſtiné pour le champ de bataille, en cas d'une action générale. Le

Roi, à ſon arrivée au Camp, alla avec le Dauphin reconnoître le terrain : & de l'avis des Officiers généraux, il arrêta que l'armée s'y poſteroit pour attendre l'ennemi. Le Mardi 11, de grand matin, le Duc de Cumberland, campé dans les environs, s'avança en ordre de bataille. A cette nouvelle, le Roi & le Dauphin paſſerent l'Eſcaut au pont de Calonne, & parurent à la tête de l'armée auprès de Fontenoy. Quand ils eurent reconnu l'Ennemi, le Maréchal de Saxe leur conſeilla de repaſſer la riviere; mais tous deux refuſerent de ſe rendre à ſon avis; & ſe placerent aſſez près du feu, pour qu'on pût dire qu'ils partageoient le péril de l'action; & aſſez loin, pour éviter le reproche de s'expoſer trop témérairement.

Vers les cinq heures, les armées ſe trouverent en préſence. La droite de la nôtre s'étendoit vers le Village d'Antoin : la gauche vers le bois de Barry; le centre étoit à Fontenoy. L'armée ennemie ſe préſentoit en trois Corps. Le Comte de Konigſeck commandoit l'aîle droite, le Prince de Waldeck la gauche : le Duc de Cumberland occupoit le corps de bataille. Sur les ſix heures les Ennemis tirerent un coup de canon, qui

fut comme le ſignal de l'Action. L'artillerie étant également bien ſervie de part & d'autre, on ſe canonna longtems avec un égal ſuccès, ou pour mieux dire, avec une perte égale : chaque décharge éclairciſſoit les rangs, & jonchoit la terre de morts.

Enfin l'armée ennemie s'ébranla ; & s'avançant dans la plus belle ordonnance, elle fit mine de vouloir attaquer nos trois Corps en même-tems ; mais ſe repliant tout-à-coup ſur elle-même, elle vint fondre ſur le centre de bataille. L'attaque fut terrible : on s'y attendoit, la défenſe fut vigoureuſe. Notre artillerie placée à propos, ſillonnoit l'armée ennemie : les Soldats de part & d'autre tiroient à bout portant. Toutes les décharges des nôtres étoient ſuivies des cris de *vive le Roi & Monſeigneur le Dauphin.* Quoiqu'on perdît beaucoup de monde des deux côtés, on combattoit avec le plus grand ſang froid. On vit des Officiers Anglois & François ſe ſaluer avec civilité & ſe défendre de l'honneur de tirer les premiers. Cependant l'affaire n'avançoit point : le Duc de Cumberland fit changer ſon ordre de bataille, & du centre, il ſe porta vers notre gauche. Les décharges

de mouſqueterie recommencerent alors, & continuerent long-tems dans un ordre preſque invariable. Nos troupes avoient perdu du terrein, & ſe trouvoient à trois cens pas au-deſſous de Fontenoy. Cette poſition, par l'événement, devint funeſte à l'Ennemi, qui étoit tout à la fois expoſé au feu des redoutes du bois de Barry, & à celui de l'artillerie de Fontenoy. Mais le Duc de Cumberland, en Capitaine qui ſavoit prendre ſon parti, fit faire volte-face aux dernieres lignes de ſon armée, qui forma par ce moyen un quarré long, dont l'un des côtés devoit continuer de preſſer notre aîle gauche, & l'autre envelopper les redoutes du bois de Barry, & faire tête au poſte de Fontenoy. Cette diſpoſition réuſſit aux Ennemis au-delà de leurs eſpérances. Leur unique bataillon faiſoit face de toutes parts, ils avoient un plus grand nombre de coups à tirer, & tous les coups portoient. Leurs lignes étoient ſerrées & en bon ordre; les nôtres étoient rompues en pluſieurs endroits.

Cependant le Maréchal de Saxe, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois en litiere, car il étoit malade, ſe portoit où le péril étoit plus grand. Par-

tout il voyoit notre armée faire des prodiges de valeur, mais qui ne ſervoient qu'à augmenter ſes pertes. Si quelquefois le Soldat cédoit pour un inſtant aux efforts de cette colonne redoutable qu'il avoit en tête, il revenoit à la charge, ſans jamais ſe rebuter, quoique toujours ſans ſuccès.

Déjà l'Ennemi, comptant ſur la victoire, jettoit des cris d'allegreſſe, qui l'annonçoient au loin; & les Tournéſiens, qui, du haut de leurs murailles, étoient ſpectateurs du combat, ſe préparoient à rendre complette la défaite des François. La garniſon tenta une ſortie; mais des Miliciens & des Troupes de nouvelle levée, qu'on avoit laiſſées à la garde de la tranchée, firent ſi bien leur devoir, que l'Ennemi fut repouſſé avec perte.

Ce fut dans cet inſtant critique, qu'on ſe détermina à faire un nouvel effort, & par une triple attaque à charger l'Ennemi de front & par les flancs. Ce mouvement fit eſpérer que les choſes changeroient de face. Et les Troupes ſe montrant auſſi pleines d'ardeur, que ſi elles n'euſſent point encore combattu, la charge recommença. Jamais deux armées rivales, pouſſées par le deſir de

la vengeance, ne s'entrechoquerent avec plus de furie. C'eſt en cette occaſion que la Maiſon du Roi, qui n'avoit pas encore donné, ſe couvrit de gloire. Tous les Régimens, François & Etrangers, Cavalerie & Infanterie, ſe précipiterent ſur l'Ennemi avec une égale impétuoſité. La colonne Ennemie fit face aux trois attaques, & les ſoutint avec intrépidité. On la foudroyoit par des charges vives & continuelles; elle répondoit par un feu également meurtrier: le carnage fut effroyable de part & d'autre. L'Ennemi cachoit ſes pertes; les nôtres étoient ſenſibles. On vit les Régimens du Roi, de la Couronne & d'Aubeterre ſe retrancher derriere des monceaux de cadavres. L'armée des Confédérés faiſoit ferme, & ſoutenoit ſes premiers ſuccès par de nouveaux avantages: nos lignes écraſées plutôt qu'enfoncées, paroiſſoient en déſordre en pluſieurs endroits. Cependant on ne vouloit point céder: pluſieurs détachemens, ne prenant conſeil que de leur valeur, allerent, tête-baiſſée, heurter ce bataillon formidable, rien ne fut capable de l'entamer.

Le Maréchal de Saxe, qui ne s'inquiétoit pas ſans raiſon, fit dire au Roi &

au Dauphin, qu'il étoit tems qu'ils ſongeaſſent à mettre leurs Perſonnes en ſûreté, en repaſſant l'Eſcaût : ſon avis ne fut point ſuivi. Peu de tems après, on parla de retraite, & pluſieurs braves Officiers la jugeoient néceſſaire au ſalut de l'armée. On avoit réſervé quatre pieces de canon pour la favoriſer en cas d'accident : on penſoit à en faire uſage. Le Duc de Richelieu crut devoir s'y oppoſer : « Point de retraite, s'écria-t-il, le » Roi ne veut pas, & entend que ces ca» nons ſervent à la victoire ». En effet, on les braque ſur l'armée ennemie, qui n'étoit qu'à quelques pas : on en fait précipitamment pluſieurs décharges. La certitude d'être foudroyé l'inſtant d'après, fait craindre au Soldat d'occuper la place de celui qui vient d'être renverſé. Cette colonne, juſqu'alors impénétrable, laiſſe enfin appercevoir un défaut ; on le cherchoit depuis long-tems : la Maiſon du Roi le ſaiſit & s'y inſinue : les Gendarmes & les Carabiniers élargiſſent le paſſage : les autres Régimens ſuivent. Animés par ces ſuccès, les Corps chargés des autres attaques, ſe précipitent ſur les lignes qu'ils ont en tête, & les rompent en pluſieurs endroits. Ce fut alors qu'on en vint aux armes blanches.

La mêlée fut ſanglante : mais le Soldat François ayant ſon adverſaire en face, la partie ne fut plus égale. Bientôt le déſordre & la confuſion s'étant communiqués juſqu'aux derniers rangs de l'armée ennemie, d'un excès de confiance, elle paſſa au découragement. Les Troupes Angloiſes furent celles qui firent mieux leur devoir en cette occaſion ; mais il fallut céder à la force. Tout plia, tout ſe débanda. Le Soldat irrité d'une réſiſtance ſi opiniâtre, ne faiſoit point de quartier, & maſſacroit ſans pitié tout ce qui tomboit ſous ſa main. Ceux qui échappoient au fer du Fantaſſin, étoient écraſés par la Cavalerie. Les chevaux enſanglantés juſqu'au poitrail, avoient peine à ſe débarraſſer des tas de cadavres, dont la plaine étoit jonchée. Ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que cette déroute générale d'une armée, peu d'heures avant ſi formidable, fut l'ouvrage d'un inſtant. Le François étonné de ne rencontrer par-tout que des François, reſpire enfin, & ſent tout le prix d'une victoire ſi long-tems diſputée.

Chacun raiſonna comme il étoit affecté, ſur la cauſe du gain de la bataille. Les uns l'attribuerent à la préſence du

Roi & du Dauphin ; d'autres à l'habileté du Maréchal de Saxe : ceux-ci à la charge vigoureuſe de la Maiſon du Roi, ceux-là à l'avis du Duc de Richelieu : d'autres enfin, à la valeur opiniâtre de nos Troupes que rien ne put décourager. Peut-être pourroit-on dire que tous avoient raiſon, & qu'il ne falloit rien moins que le concours de toutes ces circonſtances, pour nous aſſurer la victoire. Tous les Régimens perdirent du monde. Quelques-uns ſe firent écraſer & ne ſauverent que leur nom. Pluſieurs Officiers ſe ſignalerent en cette journée par des traits de valeur, qui euſſent honoré les Héros de l'ancienne Rome. Mais les détails ne ſont point de mon ſujet, qui ne me permet que de donner une idée générale d'une Action à laquelle aſſiſta le Dauphin.

Ce Prince, en cette occaſion, annonça à toute la France, qu'il étoit l'héritier des nobles ſentimens, comme du Sceptre des Bourbon. Si on pouvoit lui faire quelque reproche, ce ſeroit d'avoir trop bravé le danger, & voulu s'expoſer moins en Dauphin qu'en Soldat. Mais l'âge de ſeize ans eſt plutôt celui de la bouillante valeur, que de la parfaite prudence. Dès le commencement

de

de l'Action un boulet de canon renversa & couvrit de terre à quatre pas de lui, M. d'Arbaud, qui fut depuis Colonel. Louis XV avoit chargé un Officier de faire ramasser par les valets de l'armée, les boulets qui faisoient voler la poussiere au bas de l'éminence où il s'étoit posté. S'étant apperçu qu'il en étoit tombé un aux pieds du Dauphin, il lui cria en riant, « M. le Dauphin, renvoyez-» le aux ennemis, je ne veux rien avoir » à eux; » mais l'action l'occupoit tout entier; il ne répondit rien au Roi. Il ne fit pas même attention à un autre coup, qui renversa derriere lui un des domestiques du Comte d'Argenson. Il vit avec le plus grand intérêt, le Régiment qui portoit son nom, se distinguer entre les autres, sous les ordres du Comte de la Vauguyon, qu'il estima dès-lors pour sa bravoure; & plus encore depuis, quand il sut qu'il honoroit le mérite guerrier par la vertu.

Dès les premieres décharges des Ennemis, la campagne avoit paru couverte de fuyards, qui sembloient annoncer que tout étoit perdu: le Dauphin voulut les arrêter; &, par prieres & par menaces, il s'efforça de leur inspirer des sentimens plus généreux. Mais ceux à qui

il parloit n'étoient point des Soldats ; c'étoient les goujats de l'armée que la peur avoit saisis, & qui ne tenoient à leurs Régimens que par l'uniforme qu'ils déshonoroient. Au fort de l'action il demanda au Roi, qu'il lui permît de s'avancer à la tête de sa Maison, contre cet épais bataillon, dont la résistance avoit déjà coûté tant de sang à l'armée Françoise. Le Roi rejetta sa demande : jamais refus ne l'attrista davantage. Sur ce qu'un Seigneur de sa suite, pour l'en consoler, lui représenta que sa vie étoit trop précieuse à l'Etat, pour que le Roi pût consentir à ce qu'il l'exposât au hasard d'une mêlée : « Ma vie, reprit-il en » soupirant, ah ! ce n'est point la mienne, c'est celle d'un Général, qui est » précieuse en un jour de bataille ». Un instant après, s'appercevant que les choses alloient de mal en pis, & qu'en certains endroits, nos troupes étoient poussées jusques sur les bords de l'Escaut, il oublia les ordres du Roi ; & se laissant emporter par son ardeur, il tire l'épée, s'échappe du milieu de ceux qui l'environnent, & croyant déjà voir les troupes ranimées par sa présence, il leur crie d'un ton de voix plein de feu : » Marchons, François ; où est donc

» l'honneur de la Nation ? J'ai eu l'a-
» vantage, dit le Marquis de Contades,
» de voir alors M. le Dauphin montrer
» non-ſeulement le ſang froid du plus
» grand courage, mais des traits d'une
» habileté peu commune. Il a voulu
» charger lui-même, à la tête des Gre-
» nadiers à cheval, cette troupe pour
» ainſi dire invincible. Il fallut un ordre
» du Roi, pour qu'il ne joignît pas l'En-
» nemi, & il s'en tint toujours trop à
» portée. Il encourageoit les Soldats qui
» alloient au combat; il conſoloit les
» bleſſés qui paſſoient ſans ceſſe ſous ſes
» yeux. Cette bonté paternelle s'éten-
» doit juſqu'au dernier des Soldats, &
» ſa charité toujours agiſſante s'occupa,
» après cette ſanglante journée, à re-
» cueillir les reſtes languiſſans des vic-
» times de la gloire, & à leur procurer,
» par les ordres les plus précis, tous les
» ſecours imaginables ». Le Baron d'Eſ-
pagnac, qui étoit préſent à l'action, rend
le même témoignage à ſa valeur, dans
ſon Hiſtoire du Comte de Saxe. « M. le
» Dauphin, dit-il, couroit l'épée à la
» main, à la tête de la Maiſon du Roi;
» on eut bien de la peine à l'arrêter ».
On ne lui laiſſa pas cependant le tems
de joindre l'Ennemi, & on le ramena

auprès du Roi, qui le fit reſter à ſes côtés juſqu'à la fin de l'action. Mais dès que le champ de bataille fut libre, ce Prince, afin de lui inſpirer l'horreur qu'il eut toujours lui-même pour les guerres les plus juſtes, le lui fit parcourir. Il vit là, au naturel ce qu'il n'avoit jamais vu que dans l'Hiſtoire: l'humanité dégradée par la main des hommes, une vaſte plaine abreuvée de ſang humain, des membres épars & ſéparés de leurs troncs, des monceaux de cadavres, des milliers de mourans qui faiſoient de vains efforts pour ſe dégager d'un tas de morts. Il racontoit lui-même qu'il en avoit vu, qui, oubliant qu'ils étoient Ennemis, ſe bandoient mutuellement les plaies qu'ils venoient de ſe faire. D'autres luttant avec la mort, ſe rouloient dans leur ſang, & mordoient la pouſſiere; quelques-uns levoient la tête & rappelloient un reſte de vie, pour crier *vive le Roi, & Monſeigneur le Dauphin.* Pluſieurs, tout occupés du ſalut de leur ame, conjuroient le Dieu des batailles d'être pour eux en ce moment le Dieu des miſéricordes. De quelque côté qu'il prêtât l'oreille, il n'entendoit que des cris plaintifs & des gémiſſemens lamentables.

A cet affreux ſpectacle, qui n'eſt pas

pour un jeune Prince un ſpectacle inutile, il s'attendrit; le Roi qui s'en apperçut, lui dit: « voyez, mon Fils, qu'il » en coûte à un bon cœur de remporter » des victoires! » Le Prince ne lui répondit qu'en eſſuyant ſes larmes. Ce fut dans le même moment, que Louis XV, ſans y penſer, & en ſuivant ſon penchant naturel, lui donna une autre leçon bien digne d'un Prince Chrétien: on vint lui demander comment il vouloit qu'on traitât les bleſſés du parti ennemi? « Comme » les nôtres, répondit-il, ils ne ſont plus » nos ennemis ». Le Dauphin écrivit du champ de bataille à la Reine & à la Dauphine. « J'ai été témoin, dit-il dans ſa » lettre, à la Dauphine, de la bravoure » du Soldat, qui a combattu comme un » lion ». Et dans une autre, qu'il lui écrivit quelques jours après, il lui raconte d'une maniere plus détaillée comment le Roi conduiſit cette affaire.

» Dimanche à une heure après midi, » le Roi apprit que les Ennemis n'étoient » qu'à une lieue de nous. Auſſi-tôt il fit » paſſer l'Eſcaut à ſon armée. Après qu'il » eut dîné, il la joignit, ſur les cinq » heures du ſoir..... Il y trouva une » ardeur incroyable: il s'avança à la tête » du Camp, dans un endroit d'où on dé-

» couvroit une partie des Ennemis. Il y » eut le ſoir quelques coups de fuſils ti- » rés entre les Huſſards ennemis & nos » Graſſins, qui ont fait ces jours-ci des » merveilles.

» Sur les neuf heures, le Roi repaſſa » l'Eſcaut ſur un pont qu'on avoit fait à » une demi-lieue de Tournay, du côté » de la Citadelle, & s'en vint coucher » dans une méchante maiſon d'un Villa- » ge appellé Calonne, où tout le mon- » de coucha ſur la paille, excepté lui » & moi.

» Le lendemain lundi, le Roi ſe leva » à trois heures & demie, & dîna à huit. » Il ne monta à cheval qu'à midi, pour » aller examiner la ſituation des Enne- » mis. Il trouva que leur Camp paroiſ- » ſoit davantage. Nos poſtes avancés ti- » railloient quelques coups de fuſil, ſans » que pour cela les armées s'ébranlaſ- » ſent. Comme le Roi s'en revenoit, ſur » les trois heures après midi, il rencon- » tra des fourageurs qui avoient jetté » leurs trouſſes, & qui retournoient à » toute bride au Camp, diſant qu'il y » avoit une alerte. Le Roi revint ſur ſes » pas . . . . . Il vit en effet que les Enne- » mis faiſoient marcher leur gauche vers » le Village d'Antoin. On ne pouvoit

» encore s'imaginer qu'ils en vinſſent à » une attaque, par ce que, diſoit-on, ils » flairoient trop long-tems la médecine, » pour avoir envie de l'avaler. Ainſi ce » ce ſoir-là il n'y eut rien, on ne fit que » s'arranger pour le lendemain.

» Le Roi ſe leva avant quatre heures » du matin; il monta à cheval, paſſa » l'Eſcaut, & s'arrêta un peu en deçà » d'une Chapelle appellée Notre-Dame-» des-Bois. Enſuite il s'avança ſur une » petite hauteur, d'où il découvrit par-» faitement l'armée ennemie comme la » nôtre..... A neuf ou dix heures, il » demanda à déjeûner. Comme on alloit » lui en apporter, les Ennemis commen-» cerent l'attaque du poſte de Fontenoy, » d'où M. de la Vauguyon, à la tête de » la Brigade de Dauphin, les repouſſa » vigoureuſement, ſi bien qu'ils n'oſe-» rent plus y remordre..... Le Roi fut » obligé de quitter ſa petite hauteur, » parce que le canon des Ennemis y » donnoit en plein. Il ne put jamais faire » revenir au combat des fuyards, dont » une grande partie étoient des valets, » qui donnoient l'épouvante au reſte. » Pendant cette retraite, qui lui perçoit » le cœur de douleur, ſon viſage ne » changea pas, & il donna ſes ordres

» avec une tranquillité que tout le mon-
» de admira..... Quand les Ennemis
» eurent abandonné le champ de ba-
» taille, le Roi y vint & y fut reçu avec
» des cris de joie incroyables. Il ordon-
» na qu'on prît ſoin des bleſſés, amis ou
» ennemis. On a donné à cette affaire le
» nom de *Bataille de Fontenoy*. Le ſoir,
» ſur les neuf ou dix heures, le Roi ap-
» prit que les Ennemis s'étoient retirés
» en mauvais ordre, qu'il y avoit beau-
» coup d'aigreur entre les Anglois & les
» Hollandois, & qu'à leur appel il leur
» avoit manqué quinze mille hommes ;
» au lieu que nous n'en avons perdu
» que deux mille. Ainſi vous voyez que
» le Roi a remporté une victoire com-
» plette. Le pauvre Duc de Grammont
» fut tué d'un boulet qui lui caſſa la
» cuiſſe : adieu, ma chere femme, je
» vous aime plus que moi-même ».

Après cette fameuſe journée, on preſſa le ſiege de Tournay. Le Dauphin en ſuivit toutes les opérations : par-tout il animoit le Soldat par ſa préſence. Dans une revue qu'il fit du Régiment Dauphin, Infanterie, il nomma Chevaliers de Saint Louis pluſieurs Officiers qui s'étoient diſtingués entre les autres à la journée de Fontenoy ; & il répéta à la

tête de ce Régiment ce qu'il avo
quelques jours avant, en allant
la tranchée : » je ſais, Meſſieurs, c
» vous ſavez faire. Il n'eſt pas p
» que la place tienne long-tems d
» des troupes ſi courageuſes ». En
peu après il y fit ſon entrée avec l
le jour de l'Octave de la Fête-Di
les Autrichiens qui avoient déjà re
ſa valeur, furent encore édifiés
religion. Pendant la proceſſion du
Sacrement, à laquelle il aſſiſta, l
bitans de la Ville admirant ſon rec
ment & ſa piété, ſe diſoient les u
autres : (*) « qu'on ne devoit poi
» tonner que le Ciel ſe fut déclar
» une armée qui avoit à ſa tête un
» ſi religieux ». La garniſon s'éto
rée dans la Citadelle : cette pla
encore quelques jours, & fut obl
capituler. De-là Louis XV & le D
s'avancerent à la tête de l'armé
rieuſe vers la Ville de Gand : on
la nuit. Le Comte de Lowendal
le premier à l'eau, paſſa le foſſé

(*) Un Bourgeois de la Ville de
qui avoit entendu ces paroles, me
portées.

pliquer les échelles de toutes parts. En un inſtant les murailles furent eſcaladées, & les remparts bordés de François, qui allerent ouvrir les portes au reſte de l'armée. Elle entra dans la place ſans coup férir ; & tout cela s'exécuta avec tant d'ordre, de promptitude, & de ſilence, que, comme le dit agréablement un Ecrivain, les Bourgeois qui s'étoient endormis Autrichiens, furent tout ſurpris de ſe réveiller François. Bruges ouvrit ſes portes au vainqueur. Oudenarde ſe défendit vigoureuſement, & fut emportée. Dendermonde ne tint pas long-tems. Enfin l'armée parut ſous les murs d'Oſtende, Oſtende cette Ville fameuſe par le ſiege qu'elle ſoutint pendant trois ans, contre une armée commandée par un des plus habiles Capitaines de ſon ſiecle, Spinola. Cette place eſt défendue d'un côté par la mer, de l'autre, par des forts & des baſtions, aux pieds deſquels ſont des foſſés larges & profonds, que le Commandant tient à ſec, ou qu'il inonde à ſon gré. Elle renfermoit une bonne garniſon. Sa défenſe fut vigoureuſe ; mais il n'eſt point d'obſtacles inſurmontables pour une armée Françoiſe qui combat ſous les yeux de ſon Roi & de ſon Dauphin : Oſtende ne

ſoutint que dix jours de tranchée. Nieuport & pluſieurs autres places moins importantes ſubirent la loi du Vainqueur. Louis XV ayant terminé cette campagne, & pourvu à la ſûreté de ſes conquêtes, revint en France avec le Dauphin : ils arriverent à Paris dans le courant de Septembre.

A l'ouverture de la campagne ſuivante, le Dauphin qui deſiroit paſſionnément d'accompagner le Roi dans les nouvelles expéditions qu'il méditoit, lui en demanda la permiſſion ; mais il la lui refuſa conſtamment, conſeillé, dit-on, par quelques perſonnes en place qui craignoient que la vertu du jeune Prince n'éclairât de trop près leurs opérations, & déterminé, comme on l'a cru, par la crainte aſſez bien fondée que ſon ardeur ne le précipitât dans quelque fâcheux accident. Mais depuis la journée de Fontenoy, jamais il ne témoigna plus de deſir de ſe ſignaler contre les ennemis du nom François, qu'au moment où il apprit la défaite de Crevels. Il étoit alors à Verſailles : le Roi étoit allé à Saint Hubert. Le Maréchal de Belle-Iſle, à qui le Courier avoit remis les papiers, les envoya au Roi, & vint ſur le champ rendre compte au Dauphin des particu-

larités de cette malheureuſe journée. Le découragement des troupes fut ce qui le le toucha le plus. Sans perdre un inſtant, il écrit au Roi pour lui demander la permiſſion d'aller ſe mettre à la tête de l'armée battue. Il emploie dans ſa lettre les motifs les plus preſſans pour le perſuader. Il prévient les difficultés qu'on pourroit oppoſer à ſa réſolution : il proteſte qu'il ne fera rien que de l'avis des Officiers Généraux : « non, dit-il en finiſ-» ſant, je ſuis ſûr qu'il n'y a point de » François dont le courage ne ſoit rani-» mé, & qui ne devienne invincible à » la vue de votre fils unique, qui le me-» nera au combat. » Le Roi lui fit cette réponſe : « votre lettre, mon fils, m'a » touché juſqu'aux larmes ; il ne faut pas » ſe laiſſer accabler par les malheurs. » C'eſt aux grands maux qu'il faut de » grands remedes : ceci n'eſt qu'une » échaufourée. Je ſuis ravi de recon-» noître en vous les ſentimens de nos » peres. Mais il n'eſt pas encore tems que » je vous ſépare de moi. Je plains bien » le pauvre Maréchal de Belle-Iſle, ſon » fils nous manquera. Je ſerai à Ver-» ſailles à une heure «.

Le Dauphin, outre le courage qu'on remarquoit en lui, & une connoiſſance

exacte de toutes les parties de l'art militaire, avoit encore, dans un degré supérieur, ce qu'on peut appeller l'esprit de commandement; &, ce qui n'est pas le moindre mérite d'un Général, le talent merveilleux de s'affectionner les troupes. Ce qui faisoit dire au Maréchal de Broglie : « il n'a manqué à M. le Dau» phin que l'occasion pour se montrer » un des plus grands Héros de sa race ». Au dernier Camp de Compiegne, portant déjà depuis long-tems dans le sein le germe de la maladie dont il mourut, on le vit diriger les travaux, comme le plus habile Ingénieur : commander les évolutions avec la dignité d'un Roi, le ton, l'aisance & la précision du Général le plus expérimenté. On remarqua surtout qu'il étoit actif, se trouvant le premier à toutes les opérations; généreux, jusqu'à anticiper sur ses revenus, pour gratifier le Soldat; affable, disant dans l'occasion un mot à un Officier, faisant à l'autre un signe gracieux, donnant à tous quelque marque d'attention. Il sortit un jour en uniforme après son dîner, pour aller visiter le quartier des Dragons-Dauphin, qui étoit fort éloigné de la Ville. Les Officiers qui n'étoient pas avertis, étoient alors absens; mais quel-

ques Soldats l'ayant reconnu à ſon uniforme & à ſon cordon-bleu, ſe mirent à crier : « voilà notre Colonel ». Tous à l'inſtant ſe raſſemblerent autour de lui, jettant leurs caſques en l'air, & pouſſant mille cris de joie. Comme ils n'avoient pas de ſiege à lui préſenter, ils lui offrirent une botte de paille, ſur laquelle il ne fit point de difficulté de s'aſſeoir : les Officiers avertis de ſon arrivée, ſe rendirent auprès de lui avec un empreſſement qu'il eſt aiſé d'imaginer : il s'entretint familiérement avec eux, & leur demanda la grace de quelques Dragons qui étoient aux arrêts, « ne voulant pas, » dit-il, qu'il y eût aucun malheureux » dans un jour qui lui cauſoit tant de » joie ». Un ancien Officier Général diſoit à cette occaſion, qu'il ſe regarderoit comme un perſonnage dans l'Etat, s'il étoit ſimple Dragon dans le Régiment Dauphin.

Quelque tems avant le départ de Compiegne, après avoir commandé un exercice : « mes enfans, dit-il aux Sol» dats, je ſuis d'autant plus content de » vous, que vous avez très-bien fait, » quoique je vous aie moi-même fort» mal commandé ». Le Prince de Condé lui diſoit en revenant du Camp, qu'il

avoit été charmé de la maniere dont il avoit paru à la tête de ſon Régiment, & de l'air martial qu'avoient tous ſes Dragons; « n'eſt-ce pas bien dommage, lui » dit le Dauphin en riant, que je ne me » ſois pas trouvé avec ces braves gens » dans des occaſions plus brillantes ? » Il voulut un jour ſouper ſous la tente au milieu des Officiers : le repas fut, à la vérité, mieux ſervi qu'il ne l'eſt ordinairement dans un Camp; mais ce qui en fit le principal aſſaiſonnement, ce fut la bonne humeur du Prince, les propos obligeans qu'il adreſſoit aux convives, ſachant ſi bien faire diſtinction de rang & de mérite, que tous étoient ſatisfaits, & ſe croyoient placés dans ſon eſtime au degré qui leur étoit dû. La Dauphine, curieuſe de voir une armée rangée en bataille, ſe rendit un jour au Camp. A ſon arrivée, le Dauphin alla à ſa rencontre, lui donna le bras; & s'avançant vers les troupes : « Approchez, mes en» fans, leur dit-il, voilà ma femme ». Paroles bien éloquentes dans la bouche d'un Dauphin. A peine furent-elles prononcées, que tout le Camp retentit de cris réitérés de *vive Monſeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine.* Les Soldats des derniers rangs, qui avoient crié

ſans ſavoir pourquoi, recommençoient quand ils apprenoient de leurs camarades, la maniere militaire dont le Dauphin venoit de leur préſenter la Dauphine.

Quoique ce Prince fût guerrier par inclination, on pouvoit cependant compter que s'il eût monté ſur le Trône, il eût été pacifique par amour pour les peuples, & qu'il eût préféré le plaiſir de faire le bonheur de ſes Sujets, à la gloire d'humilier ſes voiſins. » Les plus » grands Conquérans, dit-il dans un de » ſes Ecrits, ſont fort au-deſſous des » Rois pacifiques, juſtes & humains : il » eſt bien plus beau d'être les délices du » monde, que d'en être la terreur. Un » Prince, ajoute-t-il, qui entreprend une » guerre uniquement pour ſa gloire perſonnelle, eſt également en horreur & » à Dieu & aux hommes ; mais un Roi, » digne de l'être, l'évite ſans la craindre, » & la ſoutient avec courage quand elle » eſt inévitable : il ſe montre dans l'occaſion prodigue de ſon ſang, & toujours avare de celui de ſes Sujets ».

Dans un de ſes Ecrits, où il traite particuliérement de ce qui concerne les Offices militaires, « il y a, dit-il, pluſieurs » ſortes de crimes, qu'on peut commet-

» tre dans les Offices militaires : 1°. la » trahiſon : 2°. révéler aux Ennemis le » ſecret d'une entrepriſe : 3°. déſerter » aux Ennemis : 4°. violer la diſcipline » militaire en points eſſentiels. Tous ces » crimes emportent peine de mort. La » lâcheté & la poltronnerie, quoique » moins criminelles, peuvent être ſu- » jettes à la même punition, les conſé- » quences en étant quelquefois auſſi fu- » neſtes que celles de la trahiſon. Quel- » ques Etats ont pouſſé la rigueur juſqu'à » punir les mauvais ſuccès ; mais c'eſt » une barbarie inutile & auſſi dangereu- » ſe qu'elle eſt contre le droit des gens. » Enfin le dernier crime, qu'à bien juſte » titre les Capitaines payent de leur tête, » c'eſt de détourner à leur profit, par » avarice, la paie & la nourriture du » Soldat ».

La journée de Fontenoy, mieux que tous les préceptes qu'on eût pu lui donner, avoit fait ſentir au Dauphin ce que c'étoit qu'être Roi ; & plus la Nation lui avoit paru en cette occaſion affectionnée au ſervice de ſes Maîtres, & docile à leur voix, plus il ſe croyoit obligé d'apprendre à ne lui commander qu'avec ſageſſe. Depuis ce moment, la perſpective du Trône, qui préſente une idée ſi

flatteuſe aux yeux du vulgaire, qui ne ſait point en apprécier les charges, eut pour lui quelque choſe d'effrayant : une Couronne lui parut un fardeau accablant ; & lorſqu'il parloit, ou même qu'il écrivoit ſur ce qu'il ſe propoſoit de faire, ſi Dieu l'appelloit au gouvernement des Peuples, il avoit coutume de dire : *ſi j'ai le malheur de monter ſur le Trône.* C'eſt d'après ces diſpoſitions, qui avoient toujours fait la regle de ſa conduite, qu'au lit de la mort, il diſoit à ſon Confeſſeur : « je n'ai jamais été » ébloui par l'éclat du Trône auquel ma » naiſſance m'appelloit, parce que je ne » l'ai jamais enviſagé que du côté des » devoirs redoutables qui l'accompa- » gnent, & des périls qui l'environ- » nent ». Ces ſentimens ne partoient point d'une ame puſillanime : ce Prince, au lieu de ſe décourager à la vue d'une Couronne qu'il redoutoit, ſe prépara par un travail qui ne finît qu'avec ſa vie, à en ſoutenir tout le poids, s'il plaiſoit à la Providence de l'en charger un jour.

Il s'appliqua d'une maniere particuliere à connoître les droits comme les obligations attachés à l'Autorité ſouveraine ; & cette connoiſſance lui paroît

eſſentielle dans un Prince. « Ne point » connoître, dit-il, l'origine, l'étendue » & les bornes de ſon autorité, c'eſt » pour un Prince ne connoître ni la na- » ture, ni les propriétés de ſon être ». Les Rois, ſelon lui, tiennent leur autorité de Dieu ſeul, dont ils ſont comme les Lieutenans ſur la terre. « Tout vient » de Dieu, dit-il, tout doit retourner à » Dieu .... C'eſt Dieu qui a mis dans le » cœur des hommes les premieres idées » d'un Etre ſuprême, & les premiers » principes de la juſtice, de la droiture » & de la bonté, pour les diriger dans » leurs actions. C'eſt lui-même qui, en » diſtribuant aux ſociétés les régions di- » verſes qu'elles habitent, leur donne » des Chefs qui les gouvernent ..... » N'admirez-vous pas la bonté par ex- » cellence qui réſide en Dieu ? Son » amour pour le bien, ſa haine pour » le vice ? ſa bonté qui nous aime avec » tant de tendreſſe, qui nous attend » avec tant de patience ; ſa juſtice qui » punit auſſi ſévérement qu'elle récom- » penſe avec uſure ; ſon amour qui ne » s'occupe qu'à faire notre bonheur. » N'admirez-vous pas la ſageſſe & la » ſublimité de ſes Loix ? La paix que » leur obſervation fait régner dans

» l'ame : le trouble & le désordre que » leur violement ne manque pas d'y » produire ?

» Mais peut-on réfléchir sur ces gran- » des vérités, sans se convaincre que la » puissance des Rois n'est établie que » pour exercer en particulier celle de » Dieu ? Pour récompenser & pour pu- » nir ; pour effrayer par les châtimens, » attirer par les bienfaits, faire naître » une noble émulation, maintenir le bon » droit, le défendre contre la violence, » terminer les dissensions & les querel- » les, entretenir l'union entre tous les » Membres de l'Etat, alléger, autant » qu'il est possible, le joug de l'autorité, » tourner au profit des peuples, les tré- » sors dont on est dépositaire ; s'occuper » tout entier de ce qui peut faire leur » bonheur, leur sacrifier son tems, son » plaisir, sa vie & sa gloire même : voilà » les traits de ressemblance que l'auto- » rité des Rois doit avoir avec celle de » Dieu.... Quel bonheur pour les peu- » ples, quand les Princes cherchent en » Dieu même, les règles de la conduite » qu'ils doivent tenir pour les gouver- » ner : quand ils interrogent, en quelque » sorte, la bonté, la justice & la sagesse » de l'Etre suprême, pour apprendre de

» lui la maniere de conduire les hom-
» mes, & les moyens de les rendre heu-
» reux ?

» Tout bon Gouvernement, dit-il
» encore, doit avoir pour baſe la juſ-
» tice & la raiſon «. C'eſt-à-dire, com-
me il l'explique lui-même fort au long,
que les droits de Dieu, du Souverain &
des Peuples, doivent y être reſpectés
ſelon les regles de la droite raiſon : que
Dieu doit y être ſervi par le Souverain
& par les peuples ; le Souverain reſpecté
de ſes peuples, & les peuples protégés
par le Souverain. Quant à l'autorité,
n'en donnant aucune au plus puiſſant
Monarque pour faire le mal, il veut
qu'il l'ait pleine & entiere pour faire le
bien, & cette autorité lui étant néceſ-
ſaire pour aſſurer le repos de l'Etat &
le bonheur des peuples, elle eſt, ſelon
lui, de l'eſſence d'un Souverain. « Un
» Prince, dit-il, n'exiſte dans le monde
» politique qu'à raiſon de ſon autorité.
» La foibleſſe dans un Roi, dit-il ail-
» leurs, lui rend toutes ſes vertus inu-
» tiles ». Il ſuffiroit pour ſe convaincre
de la juſteſſe de ces principes, d'ouvrir
nos Hiſtoires : on y voit par-tout que
les Etats n'ont jamais été plus agités de
troubles, & les peuples plus malheureux

que ſous les gouvernemens foibles. Et, preſque toujours, le Prince le moins jaloux de ſon autorité, eſt celui qui en prépare à ſes peuples l'uſage le plus rigoureux, pour le jour où il ſentira la néceſſité de recouvrer ſes droits.

Cette Autorité ſuprême, que le Dauphin reconnoît dans un Souverain, n'a ſans doute aucun de ces caracteres odieux que lui prête la Philoſophie moderne. Elle prévient les abus plutôt qu'elle ne les punit. Elle n'eſt ni deſpotique, ni tyrannique, mais bienfaiſante & modérée. L'empire qu'elle exerce eſt tout à l'avantage de la Société dont elle contient tous les membres dans cette heureuſe harmonie qui fait le bonheur & la force des Empires. C'eſt toujours ſur le modele le plus parfait, que ce Prince veut qu'un Souverain ſe regle dans l'exercice du pouvoir ſuprême. « Un Monarque, dit-il, » image de la Divinité ſur la terre, doit » la prendre pour modele dans l'uſage de » ſa puiſſance. Elle encourage les hom- » mes à la vertu par l'attrait des récom- » penſes : elle les détourne du vice par » la crainte des châtimens : elle dirige » tout, ſelon l'ordre admirable qu'elle a » établi dans l'univers : immuable com- » me elle, le Monarque doit reſpecter

» lui-même les Loix qui ſont émanées de » de ſa puiſſance ; & s'il n'a pas de Juge » ici-bas, il ne doit jamais oublier qu'il » en eſt un dans le Ciel, qui juge égale- » ment & les Rois & les Peuples ».

L'autorité paternelle lui paroît encore une image naturelle de celle qu'un Souverain doit exercer ſur ſes peuples. « Le » Monarque, dit-il, doit ſe regarder » comme le chef d'une nombreuſe fa- » mille. Il doit aimer ſes Peuples ; non » comme un Maître aime ſes eſclaves ; » mais comme un pere aime ſes propres » enfans : il leur doit le même ſoin, la » même protection, la même applica- » tion à les rendre heureux. Il doit avoir » le même deſir d'entretenir & d'aug- » menter leur reſpect & leur amour pour » la Religion. Il doit être jaloux de leur » réputation & de leur gloire ». Le principal objet de l'attention d'un Roi, dit-il ailleurs, « eſt le ſoulagement de ſes Peu- » ples ; & ſa plus grande gloire, eſt de » les rendre heureux ». Voici comment il termine un Traité, dans lequel il rédige, par extraits, les ſentimens des Auteurs les plus eſtimés, qui traitent des droits & des devoirs de la Royauté. « Je » ne puis finir cet Ouvrage, ſans faire

» reſſouvenir les Rois eux-mêmes, de
» la dépendance où ils ſont du Roi des
» Rois. Plus ils ſont élevés & puiſſans,
» plus le juſte Juge, leur demandera un
» compte exact du pouvoir qu'il leur a
» confié. L'éclat de la Couronne & l'élé-
» vation du Trône, enivrent ſouvent les
» Ames les mieux nées... Que les exem-
» ples frappans de vengeance que le Ciel
» exerce contre les Conquérans, la ter-
» reur du monde, & les tyrans de leurs
» propres Sujets, ſoient toujours préſens
» à leurs yeux. Qu'ils ſongent qu'ils ne
» commandent que pour faire la félici-
» té, la gloire & le repos de leurs Peu-
» ples; que tout autre motif de leurs dé-
» marches, eſt un crime aux yeux du
» Souverain Maître; & que c'eſt dans
» la balance redoutable que leurs actions
» ſeront peſées, pour recevoir une ré-
» compenſe d'autant plus abondante, ou
» des châtimens d'autant plus terribles,
» que c'eſt pour cette ſeule fin qu'ils ont
» été élevés au-deſſus des autres mor-
» tels ».

Après avoir diſcuté les différentes matieres qui concernent l'adminiſtration publique, le Dauphin s'appliqua à les rapprocher avec ordre, pour former ſon

ſon plan de gouvernement. Il travailloit à cet Ouvrage (*) quand la mort nous l'a enlevé. Il le diviſe en trois Parties. Voici le titre des matieres. PREMIERE PARTIE..... Religion, Conſeils, Miniſtres, Juſtice, Tribunaux, Procès; SECONDE PARTIE.... Finances, Perception des Deniers, Néceſſité des Impôts, Guerres, Subſides, Paix, Marine, Cour, Récompenſes, Libertés, Avarice, Amas. TROISIEME PARTIE.... Police, Commerce, Abondance, Priviléges, Sévérité, Indulgence, Repréſentations, Amis, Favoris, Plaiſirs, Liberté, Société.

Voici comment le Dauphin communiqua un jour ſes vues de gouvernement au Préſident d'Aubert, en les réduiſant à une ſeule maxime générale : « la gloire » & le bonheur d'un Roi conſiſtent, ſe» lon moi, à ſavoir allier la ſageſſe, la » force & la bonté pour s'aſſurer la ſou» miſſion, l'eſtime & la reconnoiſſance » de la Nation ; afin que de tous ces ſen» timens réunis, ſe forme entre lui & » elle cet amour mutuel, & cette con» fuſion d'intérêts qui conſtituent la vraie

(*) Voyez l'Ouvrage intitulé : *Les Devoirs des Princes*, compoſé par M. *Moreau*, d'après le plan & les vues du Dauphin.

» puiſſance, & qui aſſurent la durée des » Empires, auxquels l'eſprit de conquête » & la terreur des armes, ne donnent » qu'un éclat paſſager, acheté au prix du » ſang, de l'aiſance & de la tranquillité » des Sujets, ſuivi par conſéquent, de » l'affoibliſſement de l'Etat, dont l'ame » & le nerf au dedans, ainſi que la con- » ſidération au-dehors, dépendent de la » population, de l'abondance, & de » l'harmonie intérieure ». Voilà des principes clairs & lumineux : l'Evangile & la droite raiſon n'en ont jamais reconnu d'autres. Qu'une Secte impie & ſéditieuſe s'efforce de les traveſtir : que ſous le ſpécieux prétexte d'éclairer les hommes, elle les invite à la révolte contre toute autorité légitime ; qu'elle aille même juſqu'à décrier ouvertement la forme de gouvernement, de l'aveu des plus grands Politiques, la plus parfaite de toutes ; c'eſt de quoi le Dauphin ne fut jamais ſurpris, ſuivant cette maxime qu'il citoit ſouvent : « qui ne craint pas » ſon Dieu, ne reſpectera point ſon Roi, » qui n'en eſt que la foible image ».

Ce Prince, ſuivant le plan qu'il s'étoit formé, de s'occuper uniquement du ſoin de rendre les Peuples heureux, étudia ſérieuſement la partie des Finances.

Il connoiſſoit l'état des différentes Provinces, leurs richeſſes réelles, & celles qui proviennent de l'induſtrie des habitans : ce qui le mettoit à portée de juger, en quelle proportion chacune d'elles pouvoit, ſans s'épuiſer, contribuer aux beſoins de l'Etat. Pour procéder plus ſûrement dans une matiere ſi importante, il chargeoit différentes perſonnes également inſtruites & déſintéreſſées, de lui remettre des mémoires qu'il comparoit entr'eux & avec ſes propres lumieres. Peut-être avoit-il trouvé ce qu'on cherche depuis ſi long-tems, ce ſyſtême moins diſpendieux pour la perception des Impôts, & ſuivant lequel chacun contribueroit aux charges de l'Etat, en raiſon de ſes facultés. Mais dans la crainte de compromettre quelques-unes des perſonnes qui l'avoient ſervi ſi fidelement, il eut l'attention, pendant ſa derniere maladie, de faire jetter au feu les différens mémoires qu'on lui avoit remis, tant ſur cette matiere que ſur les autres parties de l'adminiſtration publique. Quand il ſentit que ſa fin approchoit, il appella l'Officier qui étoit chargé de ſon cabinet d'étude à Verſailles. Il lui confia les clefs de deux ſecrétaires, lui donna la note des papiers qu'il y trouveroit,

& lui désigna ceux qu'il devoit brûler. Il porta l'attention jusqu'à lui recommander de s'enfermer dans son cabinet, afin que personne ne fût témoin de son opération. L'Officier muni de ces instructions, partit en poste de Fontainebleau, pour se rendre à Versailles : il trouva tout dans l'ordre qui lui avoit été indiqué. Il eut à brûler une si prodigieuse quantité de papiers, écrits tant de la main du Prince que de mains étrangeres, qu'il lui fallut plusieurs heures pour s'acquitter de sa commission. De retour à Fontainebleau, il alla rendre compte au Dauphin, de la maniere dont il avoit exécuté ses ordres. Le Prince le fit repartir sur le champ, pour aller jetter au feu quelques autres pieces, auxquelles il n'avoit pas pensé d'abord.

Comme les voyages de la Cour ne l'empêchoient point de suivre son plan d'étude, & de s'occuper des affaires les plus importantes, il avoit aussi à Fontainebleau quantité de papiers qu'il fit brûler. « Il me fit appeller, dit la Dauphine, » il me confia ses clefs, & me dit de » chercher tous les papiers qui étoient » dans son bureau & dans son secrétaire : » je les lui présentai ; il les prit, me les » rendit l'un après l'autre, me dit en

» riant ce qu'ils contenoient, & m'or-
» donna de les brûler «. Quoique ſa prudence nous ait ravi un grand nombre de pieces, précieuſes ſans doute, ce qui nous eſt parvenu de ſes Ecrits eſt plus que ſuffiſant pour nous faire connoître l'étendue & la ſageſſe de ſes vues en matiere de gouvernement. Il eſt par-tout d'un ſtyle ſi expreſſif & ſi lumineux, que ſouvent il dit en quatre mots, ce qui ſeroit pour un autre la matiere d'un diſcours : « toute impoſition ſur les peu-
» ples, dit-il, eſt injuſte lorſque le bien
» général de la Société ne l'exige pas ». Perſuadé qu'un Prince, après avoir cherché les moyens de percevoir les revenus de l'Etat de la maniere la moins onéreuſe au Peuple, doit encore donner tous ſes ſoins à ce qu'ils ſoient adminiſtrés par des mains ſages & intégres, il ne fait pas difficulté de dire : « un Etat doit périr né-
» ceſſairement, lorſque ſes revenus ne
» ſont pas adminiſtrés avec la plus exac-
» te & la plus prudente économie ; » &, comme s'il eût pu craindre la tentation de diſſiper en dépenſes ſuperflues les deniers arroſés de la ſueur du Laboureur & de l'Artiſan : « Le Monarque, dit-il en-
» core, n'eſt que l'économe des revenus
» de l'Etat : » maximes que perſonne n'i-

gnore, mais qui raviſſent dans la bouche d'un Prince deſtiné au Trône.

En parlant du crime de péculat, dont peuvent ſe rendre coupables ceux qui ont part au maniment des Finances: « nos » Rois, dit-il, ont fait avec juſtice les » Ordonnances les plus ſéveres contre » ceux qui malverſent dans le maniment » des Finances. François I. ordonne que » le péculat ſera puni par *confiſcation de* » *corps & de biens.* Il y eut de grandes » conteſtations ſur le ſens de cette ex- » preſſion : les uns entendant ſimplement » la mort civile ; & les autres peine de » la vie : je ſuis de ce dernier ſentiment ; » car on voit que les Romains, d'après » leſquels la plupart de nos Loix ont été » faites, n'ayant d'abord décerné qu'une » reſtitution du quadruple, ont été for- » cés par les cas multipliés, de punir de » mort le péculat ; & notre Hiſtoire four- » nit des exemples d'une pareille rigueur.

» Ce crime ſe contracte, & lorſqu'on » dérobe l'argent du Prince, & lorſqu'on » en fait commerce : lorſqu'on fait des » gains illicites & dommageables au pu- » blic, dans la fourniture des munitions » de guerre, dans les conſtructions des » Edifices publics & autres pareilles en- » trepriſes....

» Les Rois doivent être infiniment ré-
» ſervés à accorder à des particuliers des
» exemptions de tailles & de ſubſides,
» qui diminuent le revenu de l'Etat, &
» font retomber ſur le pauvre peuple,
» tout le poids dont la faveur ſoulage un
» petit nombre. Il y a déjà, par toutes
» ſortes de charges & d'emplois, un ſi
» grand nombre d'exempts, que l'aug-
» menter, ſeroit véritablement une in-
» juſtice odieuſe : les exemptions ſont
» ſouvent plus contraires à l'humanité,
» que les Impôts même «.

L'Agriculture parut au Dauphin un objet digne de toute ſon attention. Il protégea, en pluſieurs occaſions, ces Sociétés qui ont travaillé avec tant de ſuccès à perfectionner cet art, la ſource des vraies richeſſes d'un Etat. Il reçut leurs mémoires, & les lut avec plaiſir. Il appelle les Laboureurs, « *une claſſe* » *d'hommes utile & précieuſe à la Société.* » Il faut, dit-il, que les Laboureurs, ſans » être riches, ſoient dans un état d'ai-» ſance, & ne craignent point, en ren-» trant des champs au logis, de trouver » les Huiſſiers à leurs portes : prétendre » s'enrichir en les dépouillant, c'eſt tuer » la poule qui pond des œufs d'or ». Comme on lui repréſentoit que ſes re-

venus étoient trop bornés, & qu'à ſon âge, le Dauphin, fils de Louis XIV, avoit cinquante mille francs par mois pour ſa caſſette : « il ne me ſeroit pas » difficile, répondit-il, d'obtenir du » Roi la même ſomme : mais comme je » ne la recevrois que pour la donner, » j'aime mieux que le pauvre Laboureur » en profite, & qu'elle ſoit retranchée » ſur ſes Tailles ».

Il avoit coutume de dire qu'il étoit plus jaloux d'être aimé des Payſans que des Courtiſans. Quelquefois, pendant les voyages du Roi, il prenoit plaiſir à ſe faire raconter ce que diſoient de lui les habitans des campagnes : on lui rapportoit un jour qu'un Laboureur Picard après s'être expliqué fort cavaliérement ſur le compte de quelques Seigneurs de la Cour, avoit ajouté qu'il aimeroit toujours M. le Dauphin, parce qu'à la chaſſe il n'entroit point dans les terres encore couvertes de leurs moiſſons. « N'admi- » rez-vous pas ces bonnes gens, dit alors » le Dauphin à l'Abbé de Saint-Cyr, ils » nous aiment parce que nous ne leur » faiſons point de mal ; & des Courti- » ſans raſſaſiés de nos bienfaits, n'ont » pour nous que de l'indifférence ». Aucun Laboureur en effet n'eut jamais à ſe

plaindre que ce Prince eût causé le moindre dommage dans son champ. Un jour qu'il chassoit avec le Roi dans les environs de Compiegne, son Cocher vouloit traverser une piece de terre dont la moisson n'étoit pas encore levée ; s'en étant apperçu, il lui cria de rentrer dans le chemin : le Cocher lui observa qu'il n'arriveroit pas à tems au rendez-vous. « Soit, répliqua le Prince, j'aimerois » mieux manquer dix rendez-vous de » chasse, que d'occasionner pour cinq » sols de dommage dans le champ d'un » pauvre Payſan ». Belle leçon pour ces Seigneurs qui se croyent tout permis dans leurs terres, parce qu'ils y peuvent tout impunément, & que leurs vassaux, dans la crainte de plus grands maux encore, n'osent demander justice de ceux dont ils les font gémir.

Le Dauphin avoit sur le commerce toutes les connoissances nécessaires pour opiner prudemment dans le Conseil sur les moyens de le faire fleurir. Il savoit quelles marchandises il étoit plus avantageux à l'Etat de recevoir & de faire passer en commerce. Il disoit sur quelle mer telle marchandise s'embarquoit, à quel port telle autre abordoit : ayant un jour donné audience à un Officier de

marine ; après l'avoir entendu ſur ſa demande, il l'entretint de la mer & de tout ce qui concernoit ſa profeſſion, d'une maniere ſi intéreſſante, que l'Officier dit tout haut au ſortir de ſon audience : « je ne crois pas qu'il y ait » d'homme en France qui entende mieux » la marine que M. le Dauphin : » ſes principes ſur le commerce, comme ſur toute autre matiere, furent toujours conformes à ceux qu'il s'étoit formés ſur la Juſtice, la Religion & les Mœurs. Il n'entendit parler qu'avec horreur de cette maxime que la politique de la Philoſophie moderne ne rougiſſoit pas d'établir : « qu'un Prince doit laiſſer la li» berté de la preſſe, & fermer les yeux » ſur tous les ouvrages qui paroiſſent » dans ſes Etats, pour ou contre la Re» ligion & les Mœurs, parce que la Li» brairie forme une branche de commer» ce : » & c'eſt à cette occaſion qu'il répondoit un jour à la Reine : « Maman, je » penſe comme vous, & je dis, malheur » à l'Etat, qui auroit beſoin pour ſubſiſ» ter, de tolérer ce commerce d'iniqui» té, ou tout autre ſemblable : c'eſt un » malade réduit à n'avoir que du poiſon » pour remede ».

Il enviſageoit la licence des Mœurs

comme un principe deſtructeur des Etats les mieux affermis : & ſi la Providence l'eût placé ſur le Trône, il ſe ſeroit cru obligé de faire uſage de tous les moyens que le pouvoir ſuprême lui eût mis en main pour rappeller la Nation à l'innocence des mœurs antiques. Son exemple, mieux qu'un Edit, eût eu force de loi, ſur un peuple qui s'en fait toujours une de copier les mœurs de ſes Souverains. Suivant ce principe qu'il adopte par-tout, « qu'un Roi doit ſe regarder » dans ſes Etats, comme un pere de fa» mille au milieu de ſes enfans ; » il met au rang de ſes obligations les plus étroites, de veiller ſur les mœurs de ſes Sujets. « Le Monarque, diſoit-il dans un de » ſes Ecrits, doit apporter les ſoins d'un » pere, à régler les mœurs de ſes Su» jets. Je n'ai jamais douté, diſoit-il en» core, que la morale d'Epicure, à la» quelle on attribue la décadence de » l'Empire Romain, ne doive entraîner » la ruine de toutes les Nations chez leſ» quelles elle s'introduira ». Auſſi ne compta-t-il jamais les excès honteux de la débauche au nombre de ces abus, ſur leſquels il eſt quelquefois prudent de fermer les yeux, pour en prévenir de plus grands : il étoit perſuadé, & il le

disoit lui-même, qu'il ne pouvoit en exister de plus préjudiciable au bien même physique d'un Etat, que celui qui arrête le cours de la population, qui invite le luxe & la fainéantise; qui trouble souvent la tranquillité publique, & toujours l'ordre domestique; qui ruine les familles, qui conseille les vols & les rapines; qui prépare les empoisonnemens, les suicides & les assassinats; qui moissonne tous les ans plus de Citoyens que le fer ennemi; qui fait de la Capitale un rendez-vous de libertinage, l'école de tous les vices & le tombeau de la jeunesse. « La débauche, dit ce Prince, est » mere de beaucoup de filles qui sont » des furies bien redoutables au sein d'un » Etat «.

Après avoir considéré le Monarque comme le pere de ses Sujets, pour l'obligation de régler leurs mœurs, il veut qu'il se regarde lui-même, pour le devoir de régler les siennes, non comme un grand Prince, en qui la flatterie ne manque jamais d'excuser les foiblesses les plus condamnables, mais comme un Prince Chrétien qui n'est pas moins comptable à Dieu de sa conduite, que le reste des hommes. « Un Roi, dit-il, » ne doit point avoir de favoris : le

» nom de Maîtreſſe fait horreur à un » Chrétien ». Il ne laiſſa jamais ignorer ce qu'il penſoit de ces femmes ſans pudeur, qui ne rougiſſent point de chercher à ſe faire un nom par la voie de l'infamie, & qui s'applaudiſſent, comme d'un triomphe, quand elles ont ſu jetter dans un cœur honnête & vertueux les premieres étincelles d'un feu illégitime ; il regardoit ces ames baſſes & artificieuſes comme les plus grands ennemis de la gloire des Princes, & le mépris qu'il avoit pour elles alloit juſqu'à l'indignation. Je ſupprime pluſieurs anecdotes populaires relatives à ce ſujet, & qu'il eſt permis de révoquer en doute ; mais elles ont eu au moins pour fondement les inclinations & les ſentimens décidés du Dauphin ; & l'on ne ſauroit douter que le titre de *Reſtaurateur des Mœurs*, que le vœu des gens de bien a déjà décerné à Louis XVI, ſon auguſte Fils, n'eût été un de ceux qui l'euſſent le plus agréablement flatté.

Perſuadé cependant, comme il le diſoit un jour à l'Evêque de Verdun, « qu'il étoit » plus facile de former les Mœurs d'une » Nation, que de les réformer, » l'éducation de la jeuneſſe lui paroiſſoit un des objets les plus dignes de fixer l'attention

d'un ſage Gouvernement. « Il n'eſt point » de naturel ſi heureux, dit ce Prince » dans un de ſes Ecrits, qui ne puiſſe ſe » corrompre par le vice de l'éducation, » comme il n'en eſt point de ſi ingrat » qu'on ne puiſſe améliorer par une ap- » plication conſtante & des ſoins aſſi- » dus.... Dans toute Société, une par- » tie des hommes conduit l'autre ; ceux » qui ont eu l'eſprit cultivé par les let- » tres, ſe trouvent naturellement à la » tête de ceux qui n'ont point eu le même » avantage, & leur communiquent né- » ceſſairement leurs vices ou leurs ver- » tus..... Rien peut-être n'influe plus » directement ſur les mœurs d'une Na- » tion, que l'éducation publique ; les » plus beaux jours de Lacédémone, fu- » rent ceux où elle éleva ſa jeuneſſe avec » des ſoins plus particuliers ; Rome ne » fut plus ſemblable à elle-même, quand » ſa jeuneſſe commença à ſe corrompre ».

L'éducation de la jeuneſſe l'intéreſſoit encore par cette affection qu'on éprouve naturellement pour cet âge, celui de la candeur & de l'ingénuité. Il aimoit les jeunes gens, mais de cet amour ſage qui ne perd point de vue leurs véritables intérêts. Un des Pages de la Dauphine, dont il eſtimoit le pere, mar-

quoit de la légéreté & de l'inconſtance dans ſa conduite ; il le fit appeller, il lui rappella pluſieurs époques où l'on avoit été content de lui, & il ajouta : « il faut » que je vous guériſſe aujourd'hui d'une » erreur : n'eſt-il pas vrai que vous vous » étiez imaginé qu'on pouvoit ſervir » Dieu par quartiers ? Détrompez-vous, » le ſervice de Dieu eſt un ſervice de » Pages, il eſt de tout tems & de toute » ſaiſon. Servez Dieu comme vous ſer- » vez Madame la Dauphine : vous ſen- » tez que ſi vous prétendiez ne l'accom- » pagner que par fantaiſie, elle ne s'ac- » commoderoit point de vos ſervices ». Si quelque Seigneur préſentoit au Dauphin un de ſes fils étudiant dans un College, il ne manquoit jamais de l'exhorter à ſe diſtinguer par ſon application au travail, & par ſon amour pour la vertu. On le vit quelquefois aſſiſter à des exercices d'écoliers, & honorer de ſes applaudiſſemens leurs triomphes littéraires. Un de ſes Valets de chambre (car il ne dédaignoit pas de s'entretenir avec eux) lui parloit de ſon fils qu'il faiſoit étudier à Paris, & lui diſoit qu'il s'étoit arrangé avec ſes maîtres, afin qu'il ne fût jamais puni : « Sans doute, lui dit le Dauphin, » que vous avez auſſi pris vos arrange-

» mens avec votre fils pour qu'il évite » de tomber dans les fautes qui mérite- » roient punition ? » L'Officier perſiſtant à dire, que quelque choſe que pût faire ſon fils, il ne conſentiroit jamais à ce qu'on le punît, le Prince le plaiſanta beaucoup : & quand il vit ſes autres valets de chambre, il leur parla du ſyſtême d'éducation de leur camarade, & leur recommanda de lui en faire compliment. Ayant appris qu'un Page à qui il vouloit du bien, avoit perdu au jeu une ſomme de vingt-cinq louis, il le fit appeller pour lui en témoigner ſon mécontentement : « je ne croyois pas, lui dit-il, que vous » euſſiez la bourſe ſi bien garnie ; cepen- » dant, perdre vingt-cinq louis, c'eſt » jouer gros jeu pour un Page ». Comme ce Prince conſervoit toujours quelque choſe de l'air de bonté qui lui étoit naturel, lors même qu'il étoit obligé de faire un reproche, le jeune homme ne ſentit pas qu'il lui en faiſoit un, & lui répondit qu'il avoit quelquefois perdu des ſommes plus conſidérables encore. « Oh, vraiment, lui dit le Dauphin, » je me trompois donc bien ſur votre » compte : car je vous croyois de la con- » duite ; mais l'aveu que vous me faites, » me donne tout lieu de craindre que

P

» vous
» bre de
liers de
ſon paſſa
le ſaluer
le Princ
tête le
deſiroien
ſalut, s'a
ture, &
quelques
» fans,
» d'hui,
» voudri
» Surem
» tion qu
» préjud
» Roi a
paroles
ton de b
éleva le
redoubl
retour à
eſpece d
ples, c
fait con
ſciences
Tout
doient à
Officier

contoit que ſouvent il entroit avec lui dans les moindres détails, relatifs à la ſubſiſtance du bas peuple. Il s'informoit de ce que pouvoit gagner la claſſe des ouvriers qui gagnent le moins; il calculoit les petites dépenſes néceſſaires pour leur nourriture, & celle de la famille qu'il leur ſuppoſoit. Le prix du pain, des légumes & des denrées les plus communes, n'échappoit point à ſes recherches. Un jour qu'il s'informoit de l'état du pauvre peuple; ſur ce qu'on répondit qu'en général il n'y avoit point lui de miſere: « il faut, reprit-il, que la » Providence y veille: car, ſuivant mon » calcul, il devroit y en avoir ». Toutes les calamités publiques lui devenoient perſonnelles; il ſouffroit avec le peuple, quand il le voyoit réduit à une de ces diſettes, que ni la puiſſance, ni la ſageſſe du Monarque le plus humain ne ſauroient détourner. Une guerre ſanglante ou diſpendieuſe l'affligeoit ſenſiblement: une nouvelle impoſition devenue néceſſaire pour la ſoutenir, le faiſoit gémir; en un mot, chaque charge de l'Etat en étoit une pour ſon cœur. Le Duc de la Vauguyon, à l'occaſion d'une fête qui s'étoit donnée à Verſailles pour la naiſſance d'un Prince, diſoit

qu'il ne comprenoit pas comment Aſſuerus avoit pu tenir à la fatigue des feſtins qu'il donna pendant cent quatre-vingt jours aux Grands de ſon Royaume : « & » moi, dit le Dauphin, je ne ſais com» ment il a pu ſubvenir à la dépenſe ; & » je préſume que ce feſtin de ſix mois à » ſa Cour, aura été expié par un jeûne » ſolemnel dans ſes Provinces ». Il faudroit, diſoit-il dans une autre occaſion, à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, « pour qu'un » Prince goûtât une joie bien pure au » milieu d'un feſtin, qu'il pût y convier » toute la Nation, ou que du moins il » pût ſe dire en ſe mettant à table : *au» cun de mes ſujets n'ira aujourd'hui cou» cher ſans ſouper* ». Le Dauphin ne connut jamais ces dépenſes de fantaiſie ou de pure ſomptuoſité, que le peuple, quelquefois bon juge, qualifie de folles dépenſes ; & il ſe fit une Loi, qu'il n'enfreignit jamais, de n'en occaſionner à l'Etat aucune de cette nature. Pluſieurs même ont cru que portant ſes vues de bien public juſqu'après ſa mort, il n'avoit demandé d'être enterré à Sens, que pour épargner à la Nation, les frais d'une pompe funebre depuis Fontainebleau juſqu'à Saint Denis. Mais c'étoit peu pour lui de n'être point à charge à

l'Etat : il étoit du petit nombre de ces ames ſenſibles qui ne goûtent point de véritable ſatisfaction tant qu'ils connoiſſent des malheureux. Il contribuoit au ſoulagement des Peuples aux dépens de ſes plaiſirs & de ſes amuſemens les plus légitimes, on pourroit même dire de ſes beſoins. Quand il fut guéri de ſa petite vérole, le Roi lui aſſigna une ſomme aſſez conſidérable, afin qu'il ſe procurât les petits agrémens capables d'adoucir les ennuis d'une convaleſcence qui devoit être longue : il ne voulut point la recevoir ; & il dit à la perſonne qui vint lui faire part de cette diſpoſition du Roi en ſa faveur : « je puis me paſſer de cette » ſomme, & le pauvre peuple en a be» ſoin «. Après s'être appliqué pendant pluſieurs années à connoître l'état actuel de nos Provinces, il crut qu'il lui ſeroit également utile & agréable de vérifier ſur les lieux la fidélité des rapports qui lui avoient été faits : il témoigna au Roi le deſir qu'il avoit de voyager en France. Le Roi y conſentit, en louant le motif qui l'y engageoit, & il fixa le terme de ſon départ. Le Dauphin, avant qu'on ordonnât les préparatifs, eut l'attention de demander à combien pourroient monter les frais indiſpenſables de ce

voyage, on lui en remit un état : quand il le vit : « oh ! en vérité, s'écria-t-il, » toute ma perſonne ne vaut pas aupau» vre peuple ce que lui coûteroit ce voya» ge, je ne veux plus y penſer «. En 1750 il fit paſſer à l'Evêque de Chartres des ſecours abondans pour les Habitans d'un canton du pays Chartrain, qu'un violent ouragan avoit ravagé. Quelques années auparavant, il avoit contribué efficacement à réparer les pertes immenſes qu'un incendie avoit occaſionnées dans deux fauxbourgs de la même Ville. En 1751, la naiſſance du Duc de Bourgogne, le premier de ſes fils, le mit dans le cas de manifeſter ſes libéralités, qui étoient ſouvent ſecrettes : & afin que les pauvres priſſent part à la joie que cauſoit à toute la Nation la naiſſance d'un nouvel appui du Trône, il leur fit diſtribuer d'abondantes aumônes. Ayant appris que la Ville de Paris deſtinoit une ſomme conſidérable aux fêtes qu'elle préparoit, il repréſenta au Roi qu'il verroit avec peine *tant d'argent s'en aller en fumée ;* qu'il lui paroîtroit plus glorieux, & plus utile à l'Etat que cette ſomme fût employée en faveur des pauvres. Louis XV entrant dans ſes vues, fit connoître aux Habitans de la Capitale, qu'ils ne pouvoient rien faire qui fût plus con-

forme à ſes propres deſirs, & qui flattât plus agréablement le Dauphin, que de conſacrer au ſoulagement des malheureux la ſomme qu'ils deſtinoient aux réjouiſſances publiques. La Ville applaudit à ces diſpoſitions; les fêtes furent moins brillantes: on paya la dot de ſix cens pauvres filles, & l'exemple de la Capitale fut ſuivi par pluſieurs Villes de nos Provinces. En 1752 la diſette s'étant fait ſentir dans les environs d'Angers, il fit parvenir à l'Evêque une quantité conſidérable de riz, pour être diſtribuée aux pauvres de ſon Diocèſe.

Nos Provinces les plus reculées reſſentirent dans le beſoin les effets de la bienfaiſance du Dauphin. La nobleſſe indigente, comme le pauvre peuple, pouvoit s'adreſſer à lui avec confiance. Ce qu'il ne pouvoit pas faire par lui-même, il le faiſoit ou par ſes repréſentations auprès du Roi, ou bien en faiſant contribuer la Reine, la Dauphine, & les Princeſſes ſes ſœurs, & quelquefois en puiſant dans la bourſe de ſes amis. Il témoignoit ſa reconnoiſſance à ceux qui pourvoyoient aux néceſſités du pauvre peuple, comme s'ils l'euſſent fait à ſa décharge. Plus d'une fois des perſonnes aiſées & charitables qui, dans des tems de miſere publique, s'étoient diſtinguées

par leur zele à ſoulager les malheureux, furent ſurpriſes d'en recevoir des remerciemens de la part de ce bon Prince. L'Abbé de Saint-Cyr fut pluſieurs fois porteur de ſemblables complimens. On parloit un jour en préſence du Dauphin d'une banqueroute conſidérable, & des riſques que couroient les particuliers en plaçant leur argent. Les uns diſoient qu'il falloit qu'ils exigeaſſent pluſieurs cautions, d'autres qu'ils ne devoient point placer toute leur fortune d'un côté. « Tout » cela, reprit le Prince, ne vaut pas le » ſecret de Madame la Comteſſe de Tou» louſe : elle place à fonds perdus; & » pour plus de ſûreté, elle met hypothe» que ſur l'humanité toute entiere, qui, » de l'hiver dernier, lui eſt redevable » de la vie de pluſieurs milliers de mal» heureux, en danger de périr de miſere » ſi elle ne fût venue à leur ſecours ». L'état d'épuiſement où ſe trouvoit la France en 1759, ayant engagé le Roi Staniſlas à ſe ſurcharger lui-même pour ſoulager la miſere commune, il lui écrivit en ces termes.

« Monſieur, mon Frere, & très-cher » Grand-Pere, la France reçoit tous les » jours de nouvelles marques de l'affec» tion que vous lui portez. Vous venez » de lui en donner encore une bien ſen»

» ſible dans cette triſte circonſtance. Je » ne puis exprimer à Votre Majeſté, » combien j'en ai été touché : puiſſe » tout le monde ſuivre en tout vos » exemples & vos leçons ; c'eſt le ſou- » hait le plus avantageux qu'on puiſſe » former pour l'humanité : pour moi, » en particulier, vous ſavez ce que j'en » penſe . . . . »

Dans une circonſtance où toutes ſes reſſources étant épuiſées, il lui reſtoit encore un nombre de malheureux à ſecourir, il ne crut pas qu'il fut indigne d'un Dauphin de faire par motif de charité, ce que la paſſion du jeu juſtifie tous les jours aux yeux des Grands : il eut recours à l'emprunt ; &, ne prenant conſeil que de ſon grand cœur, il en fit un, dont le rembourſement devoit lui coûter des privations de pluſieurs années. S'étant rappellé au lit de la mort, qu'il ne l'avoit pas encore entiérement acquitté, il pria le Roi de le faire à ſa décharge. Voici ce qu'il lui marqua dans une lettre qui renferme ſes dernieres diſpoſitions. « Ayant été redevable à M. de Mont- » martel d'une ſomme très-conſidérable, » dont j'ai déjà acquitté la plus grande » partie, je vous prie d'ordonner que le » reſte lui ſera payé : je n'en ai pas d'état,

» ayant

» ayant négligé de garder les reçus ; mais » M. de Montmartel eſt d'une probité » aſſez reconnue, pour qu'on puiſſe s'en » rapporter à lui ». Il paroît que cette ſomme étoit *très-conſidérable*, comme dit le Prince, puiſque, la plus grande partie acquittée, il en reſtoit encore cent mille écus, dont Louis XV ordonna le paiement.

La France étoit comme le théatre privilégié de ſes bienfaits, mais elle n'étoit pas le ſeul : ce bon Prince portoit tous les hommes dans ſon cœur ; & bien autrement ami de l'humanité, que ceux qui en ont continuellement le nom ſur les levres, il l'alloit chercher au-delà même des mers, pour lui faire éprouver ſes bienfaits. Sa charité embraſſoit juſqu'aux régions infidelles ; & plus d'une fois il ſeconda par ſes libéralités, le zele de ces Hommes Apoſtoliques qui travaillent à étendre dans les Indes le culte du vrai Dieu. Etonné de tout le bien qu'il lui voyoit faire, un Seigneur de ſa ſuite, lui diſoit un jour que tous ſes pas étoient marqués par des bienfaits, & qu'on pourroit dire de lui comme du Sauveur ; *pertranſiit benefaciendo*. « Ah ! » reprit le Prince, que n'eſt-il en mon » pouvoir, de faire qu'on ajoute encore,

» *& ſanando omnes ?* » (*) Cependant le zele avec lequel il ſe portoit à ſoulager la miſere générale des peuples, n'épuiſoit pas entiérement ſa charité : & nous verrons dans la ſuite qu'il en faiſoit encore reſſentir les effets à une infinité de particuliers. Mais ce qui annonce combien étoit ſincere & éclairé l'amour qu'il avoit pour les peuples, c'eſt qu'en s'appliquant ſi généreuſement à les ſouſtraire aux rigueurs de l'indigence, il deſiroit beaucoup plus encore de les rendre heureux du bonheur que procure la vertu : & ce fut toujours là, comme nous l'avons vu, le but & la fin principale vers laquelle il dirigea toutes ſes études, à laquelle il rapporta tous ſes ſoins. « L'homme vertueux, diſoit-il un jour à la » Dauphine, en préſence de l'Abbé de » Saint-Cyr, n'eſt jamais malheureux ; » l'homme vicieux l'eſt toujours. Qu'on » banniſſe de la Société les déſordres du » vice, on verra diſparoître la plupart » des maux qui l'affligent. »

(*) Ce Seigneur lui diſoit qu'on pourroit dire de lui : *il fit du bien par-tout où il paſſa :* le Dauphin lui répond : ah ! que n'eſt-il en mon pouvoir de faire qu'on ajoute, *& il guérit tous les malades.*

Fin du Livre ſecond.

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE TROISIEME.

L'ÉLÉVATION des Princes devient pour eux un engagement à plus de vertus. Il n'eſt pas néceſſaire au commun des hommes de poſſéder toutes les vertus du Prince ; mais le Prince doit allier aux vertus propres de ſa condition, toutes les vertus de l'homme. Le Dauphin les réuniſſoit dans le plus haut degré de perfection.

Jamais Fils ne fut plus reſpectueux envers ſon Pere, & ne l'aima plus tendrement. Il ne voyoit dans ſa qualité de Dauphin, que celle de premier Sujet du Roi, & une obligation plus étroite de

donner au peuple l'exemple de la ſoumiſſion due à l'autorité Paternelle & Souveraine. Si quelquefois il s'entretenoit du Roi avec les perſonnes qu'il honoroit de ſon amitié, ce n'étoit que pour relever la bonté de ſon cœur, ſon amour pour la paix, la juſteſſe de ſes vues, la prudence de ſes avis dans le Conſeil. En bon Fils, comme en bon Citoyen, il ſe faiſoit un devoir d'attacher tous les Sujets à leur Souverain. Protecteur zélé de tous les malheureux, jamais on ne le vit écouter un mécontent. On ſe rappelle comment s'expliqua ſa tendreſſe filiale dans les deux circonſtances qui penſerent ravir Louis XV à la France. Il n'étoit pas néceſſaire que ce Prince lui ſignifiât ſes volontés, il s'étoit fait une loi de les étudier lui-même pour s'y conformer en tout; & le ſacrifice de ſes inclinations les plus chères, ne lui coûtoit rien pour lui faire plaiſir. Ses diſpoſitions à cet égard alloient quelquefois juſqu'à l'inquiétude, comme on vit dans ſa derniere maladie. « Il regrettoit infiniment, » dit la Dauphine dans un de ſes Ecrits, » d'avoir voulu aller à Fontainebleau, » parce qu'il ſentoit que cela occaſion» noit du dérangement au Roi. Il lui en » parla ſouvent, & encore quelques jours

» avant ſa mort. Sur ce que le Roi lui » dit que cela ne le dérangeoit pas : je » ſens bien, lui répondit-il, que vous le » direz par bonté pour moi ; mais il n'en » eſt pas moins vrai que ſi nous étions à » Verſailles, vous iriez à Belle-Vue, » Trianon ou Choiſy ; & je me repro- » cherai toujours d'avoir eu la fantaiſie » de quitter Verſailles. Le Roi lui ayant » proteſté de nouveau, qu'il n'y avoit » aucun regret ; quoi, lui dit-il, me » parlez-vous en conſcience ? Le Roi le » lui aſſura. Ah ! lui répondit-il, que » vous me ſoulagez ! ».

La tendreſſe qu'il avoit pour la Reine, étoit également affectueuſe, & avoit quelque choſe de plus démonſtratif, & de plus libre. Elle étoit fondée moins encore ſur le bienfait de la naiſſance, que ſur celui de la vertu dont il ſe reconnoiſſoit redevable à ſes ſoins & à ſes exemples. La Reine de ſon côté voyoit avec raviſſement toutes ſes vertus reproduites dans le cœur de ſon Fils, & lui témoignoit un amour réciproque. Elle en fit le premier de ſes amis, & le confident dans le ſein duquel elle dépoſoit, avec le plus de confiance & de conſolation, toutes les mortifications, compagnes inſéparables de la grandeur.

La conformité de caractere, d'inclinations & de ſentimens, autant que les liens du ſang, uniſſoit de la maniere la plus intime le Dauphin au Roi Staniſlas. Le petit Fils admiroit dans ſon Aïeul un modele de vertu qui, en augmentant ſon eſtime & ſa tendreſſe, excitoit ſon émulation : & l'Aïeul voyoit avec complaiſance un autre lui-même dans la perſonne de ſon petit-Fils : ils ſe conſoloient par leurs lettres de n'être pas à portée de ſe voir plus ſouvent : & quand une circonſtance leur procuroit cette ſatisfaction, ils regrettoient de ne pouvoir la faire durer plus long-tems. Je crois qu'on verra avec plaiſir quelques lettres du Dauphin à Staniſlas, écrites de ſa main, & que j'ai copiées, comme les autres que je cite, ſur les originaux.

» Monſieur, mon Frere & très-cher » Grand-Pere, je charge un Courier (*) » qui, j'eſpere, ne vous ſera pas déſa» gréable, de remettre cette lettre à » Votre Majeſté, afin que la partie de la » famille qu'elle verra ne lui faſſe pas » oublier l'autre. Mais je vous avoue » que ce n'eſt pas ſans jalouſie, que je

(*) Madame Adélaïde.

» la vois ſur le point de jouir du plaiſir de
» vous voir & de paſſer avec vous l'en-
» tre-deux ſaiſons. J'aurois été bien tenté
» de me donner quelqu'embarras au foie
» ou à la rate pour ſervir de prétexte à
» un voyage qui m'auroit procuré tant
» de ſatisfaction : mais puiſqu'il faut que
» j'en ſois privé, j'eſſaie au moins de
» m'en conſoler, en m'entretenant de mes
» regrets, & en chargeant mes Sœurs de
» vous rendre fidellement tout ce que je
» penſe & ce que je ſens, & ſur-tout les
» ſentimens de vive tendreſſe que vous
» me connoiſſez depuis que je ſuis au
» monde, & avec leſquels je ſuis de Vo-
» tre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-
» Fils, LOUIS.

» Monſieur, mon Frere & très-cher
» Grand-Pere, Madame la Dauphine
» vient d'accoucher très-heureuſement
» d'un très-gros Garçon. Je crois que
» cette nouvelle vous fait autant de plai-
» ſir qu'à moi.... M. de Lomont, qui vous
» remettra cette lettre, vous inſtruira
» des bontés que le Roi a pour lui en fa-
» veur de ſon futur mariage avec Made-
» moiſelle de Rochechouart, qui eſt une
» Fille de la plus grande naiſſance, mais
» ſans fortune. Si Votre Majeſté, pour y

» ſuppléer, vouloit bien avoir la bonté
» de lui conſerver ſes appointemens, &
» de lui procurer une penſion de ſix mille
» livres, telle que celle qui vient d'être
» accordée au Vicomte de Chabot, ce
» ſeroit une grace qui uniroit deux grands
» noms. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette
» occaſion pour reparler encore au Roi
» du Marquis de Boufflers, en lui repré-
» ſentant le deſir que vous avez de l'o-
» bliger; il m'a répondu qu'il paſſeroit
» immanquablement après le Comte de
» Grammont & le Marquis de Roche-
» chouart. Je ne négligerai rien, je met-
» trai tout en œuvre pour achever au
» plutôt une choſe qui peut vous plaire,
» & j'oſe me flatter que vous êtes bien
» convaincu que ſi le devoir & la recon-
» noiſſance ne me l'ordonnoient pas, un
» ſentiment plus libre, mais plus fort &
» plus vif, me feroit toujours courir au-
» devant de tout ce qui doit vous être
» agréable .... »

Le Roi Staniſlas lui ayant demandé, en plaiſantant, de l'emploi dans le Régiment Dauphin, « c'eſt aſſurément avec
» bien de la ſatisfaction, lui récrivit ce
» Prince, que je vous accorde une Sous-
» Lieutenance réformée, en attendant

» qu'il en vaque une en pied : le Régi-
» ment eſt en garniſon à Thionville. Je
» vous prierois, ce qui ne vous détour-
» nera pas beaucoup, de me l'amener ici
» l'année prochaine, afin que je vous y
» reçoive vous-même. Mais ſavez-vous,
» avec toute votre bonne humeur, que
» je ne prétends point du tout plaiſanter,
» & que le regret de ne pouvoir partager
» avec la Reine le plaiſir de vous em-
» braſſer, ne me donne nulle envie de
» rire. Non, je ne puis exprimer à Votre
» Majeſté toute la vivacité de mon re-
» gret ; & tout ce qui me conſole, c'eſt
» la certitude où je ſuis du bon état de
» votre ſanté ; la mienne eſt tout-à-fait
» rétablie. Je ſuis abſolument ſans fievre
» depuis trois jours, & j'ai été purgé ce
» matin pour la derniere fois ; il ne me
» manque plus qu'un peu de forces qui
» ſeront bientôt recouvrées : je vous re-
» nouvelle encore mes regrets qui par-
» tent de la plus tendre amitié .... La
» Reine, lui dit-il dans une autre lettre,
» veut que je vous donne moi-même
» des nouvelles de ma ſanté à laquelle
» vous voulez bien vous intéreſſer. Elle
» eſt de beaucoup meilleure, ma toux eſt
» diminuée, quoiqu'elle ſubſiſte encore ;
» mes forces ſont augmentées ſenſible-

» ment depuis que je ſuis ici, & mon » ſommeil, quoiqu'interrompu, eſt très- » bon. Le lait d'âneſſe me fait fort bien, » & commence même à m'engraiſſer. Je » voudrois bien que vous puiſſiez en » juger par vous-même, ne connoiſſant » pas de plus grande ſatisfaction que celle » de pouvoir vous aſſurer, de vive voix, » de la tendre amitié avec laquelle je » ſuis, de Votre Majeſté, le très-reſpec- » tueux Petit-Fils, LOUIS ».

Cette lettre écrite de Fontainebleau, en date du 16 Octobre 1765, eſt la derniere que ce Prince écrivit lui-même à ſon Aïeul. Il ſe ſervit depuis ce tems-là de mains étrangeres pour l'informer de l'état de ſa ſanté, & lui donner, juſqu'aux derniers inſtans de ſa vie, de nouveaux témoignages de la vive & reſpectueuſe amitié qu'il avoit toujours eue pour lui.

Ces empreſſemens de piété filiale dans le Dauphin, ne refroidiſſoient ni ſa tendreſſe fraternelle, ni l'amour conjugal : ſon bon cœur étoit inépuiſable en beaux ſentimens. L'union qui régnoit entre lui & les Princeſſes ſes Sœurs alloit juſqu'à la plus parfaite intimité. Il les plaçoit toutes au même rang dans ſon cœur ; & les égards privilégiés qu'il ſembloit

avoir pour Meſdames Henriette & Adélaïde, étoient fondés ſur l'âge, plutôt que ſur aucun ſentiment de prédilection: auſſi les autres Princeſſes ne s'en offenſerent-elles jamais. C'eſt dans ce ſanctuaire de l'amitié chrétienne, la ſeule véritable, que ſe trouvoient encore réunies la ſimplicité, la franchiſe, la cordialité, & toutes ces vertus aimables qu'une froide philoſophie voudroit exiler de la Société, pour y ſubſtituer des ſimulacres de vertus, dont les noms même étoient ignorés de nos peres. Quoique le Dauphin fût, à tant de titres, le chef & le centre de cette petite ſociété, jamais il n'y prétendit de droit, que celui d'être plus ardent & plus empreſſé dans ſa tendreſſe. La Princeſſe qui lui parloit l'appelloit *mon Frere*, & il l'appelloit *ma Sœur*, ou plus ſouvent par ſon nom de baptême, *Henriette*, *Adélaïde*, &c. Jamais on ne vit parmi eux l'ombre de jalouſie, de déguiſement ou de ſoupçon. On ouvroit ſon cœur avec une confiance réciproque. Si on avoit beſoin d'un conſeil ou d'un motif de conſolation, on étoit ſûr de le trouver. Le ſentiment de l'un devenoit bientôt un ſentiment commun à tous. La peine ainſi partagée, en étoit plus légere, & la joie plus ſenſible. La Dauphine,

bien loin d'affoiblir en rien cette belle union, ne faiſoit qu'y ajouter un nouvel intérêt; & l'on eût dit qu'elle ne vouloit poſſéder le cœur de ſon Epoux, que pour le tourner vers les Princeſſes ſes Sœurs. Ce portrait eſt ſi charmant, que j'aurois à craindre qu'on en ſuſpectât la ſincérité, ſi je parlois dans des tems aſſez reculés pour qu'il fût impoſſible de la vérifier.

Le Dauphin & la Dauphine, membres de cette ſociété que compoſoit la Famille Royale, en formoient une enſemble que les nœuds ſacrés du mariage rendoient plus étroite encore. Elevés dans des Contrées différentes, & ſelon des mœurs qui n'avoient entre elles rien de commun, leurs inclinations d'abord ne ſympathiſoient pas en tout. Mais les caracteres & les climats n'ont rien entre eux de ſi oppoſé, que la Religion ne puiſſe concilier. Il ne leur fallut, pour fixer réciproquement leur tendreſſe, que le tems de s'étudier & de ſe connoître; & comme tous les deux s'y prêtoient également, & tendoient au même but, bientôt leurs humeurs & leurs goûts ſe rapprocherent de telle ſorte, qu'on peut dire qu'ils ne faiſoient plus qu'un cœur & qu'une ame: & toute leur vie, comme un beau jour,

ſe paſſa ſans que le moindre nuage en altérât la ſérénité. Ce fut toujours même façon de penſer & d'agir, même éloignement de tout ce qu'on appelle intrigues de Cour, même application à remplir les devoirs de leur rang, même ſoin à veiller ſur l'éducation des Princes & Princeſſes leurs enfans, même attrait pour la piété, même ardeur pour s'y perfectionner par l'exercice de toutes les vertus Chrétiennes, & ſur-tout par un ſaint & fréquent uſage des Sacremens. Et tout cela ſe faiſoit avec cet air ſimple & naturel qui caractériſe la ſolide vertu, avec ce diſcernement qui apprécie les circonſtances, dans ce bel ordre qui ne confond jamais les devoirs avec les goûts. La confiance que la Dauphine avoit dans le Dauphin, étoit ſi entiere, qu'elle ne faiſoit pas de difficulté de l'admettre dans ſon conſeil de conſcience, de lui découvrir ſes diſpoſitions les plus intérieures, & tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Une perſonne ayant relevé cette particularité dans un eſſai qu'elle lui préſenta ſur la vie de ſon Epoux, la Princeſſe ne put ſe la rappeller ſans s'attendrir : « Je vous » avoue, lui dit-elle, les larmes aux » yeux, que la privation de ce ſecours

» rend ma perte infiniment plus amere » & m'en rappelle à chaque inſtant le » ſouvenir ». Une ſi belle ame ne pouvoit que gagner à être connue : auſſi le Dauphin payoit-il ſa confiance par un juſte retour ; & il la pria de l'aimer aſſez pour l'avertir elle-même des défauts qu'elle pourroit remarquer en lui. L'union eſt bien intime, & la vertu bien parfaite, quand des Epoux vont juſqu'à ſe donner réciproquement de pareils gages de confiance.

La naiſſance de huit enfans, cinq Princes & trois Princeſſes, fut le fruit d'une alliance ſi chrétienne & ſi bien aſſortie. La premiere demande que le Dauphin faiſoit au Ciel quand il lui naiſſoit un fils, c'étoit qu'il fût vertueux. Le Roi Staniſlas l'ayant félicité ſur la naiſſance du Comte d'Artois, il lui avoue, avec cette franchiſe d'amitié qui ſe permet la vérité, ſans penſer à flatter, que la joie qu'il reſſent d'être pere de quatre Princes, ne lui laiſſe plus rien à deſirer, ſinon de les voir un jour imitateurs de ſes vertus. « Je » ſuis infiniment ſenſible, lui dit-il, à » la part que vous prenez à ma joie qui, » je vous l'avoue, ne ſauroit être plus » grande. Je me vois quatre garçons :

» tout ce que je ſouhaite à préſent, c'eſt » que Dieu les conſerve & qu'il les faſſe » reſſembler à leur bis-Aïeul. Ils n'au- » roient pas beſoin d'autre recomman- » dation pour être aimés & reſpectés, » pour faire le bonheur du pays qu'ils » habiteront : pardonnez-moi cette vé- » rité, elle a échappé au ſentiment qui » me pénetre .... »

On imagine aiſément qu'avec de tels ſentimens le Dauphin devoit regarder l'éducation de ſes enfans comme un de ſes devoirs les plus ſacrés. Il leur donna pour Gouverneur le Duc de la Vauguyon, Seigneur d'une valeur & d'une probité reconnues ; & pour Précepteur l'Evêque de Limoges, Prélat qui joignoit au ſavoir la noble franchiſe des mœurs antiques, & qu'il ſuffit de nommer pour rappeller l'idée de la vertu. Il leur déclara qu'il leur transféroit toute ſon autorité ; & qu'il vouloit que des enfans deſtinés par leur naiſſance à commander un jour à la Nation, commençaſſent par reſpecter eux-mêmes les regles de la dépendance & de la ſoumiſſion. Ce ne fut point aſſez pour ce Prince d'avoir fait le choix de ceux qui devoient préſider à l'éducation de ſes enfans ; afin que la vertu défendit de toutes

parts leur innocence, & fermât toutes les avenues au vice, il s'assura encore de la probité de tous les Officiers qui devoient avoir avec eux les moindres rapports de service ; & après de si sages précautions, ne se croyant pas encore déchargé de ce qu'il leur devoit, il voulut avoir lui-même sa partie dans leur éducation, & il la remplît avec un zele & une assiduité, dont aucun Prince de son rang ne lui avoit donné l'exemple. Deux fois la semaine, le Mercredi & le Samedi, à une heure réglée, le Prélat, Précepteur des jeunes Princes, les conduisoit à l'appartement de la Dauphine, où le Dauphin lui-même se trouvoit. Ce Prince examinoit leur travail, & leur faisoit rendre compte de ce qui avoit fait la matiere de leurs études depuis la derniere répétition. Afin de leur rendre cet exercice plus utile, en suivant également tous les objets, & en particularisant les détails, il se déchargea sur la Dauphine de ce qui regardoit la Religion & l'Histoire, & se réserva la partie des langues. Pour prévenir les inconvéniens qui résultent nécessairement du peu d'accord qui regne entre ceux qui ont part à la même éducation, il convint d'un plan fixe & in-

variable avec toutes les perſonnes qui devoient concourir à celle des jeunes Princes.

Il ſavoit exciter leur émulation par des récompenſes, ou des privations ménagées à propos. Il applaudiſſoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Un terme bien choiſi, une regle heureuſement appliquée, une conſtruction aiſée, un tour élégant, une phraſe harmonieuſe devenoient la matiere de ſes éloges. Quelquefois il paroiſſoit charmé de leurs progrès, d'autrefois, il leur en témoignoit ſa ſurpriſe, & l'eſpérance de les voir bientôt auſſi inſtruits que lui. Celui qui n'avoit pas eu de part à ſes éloges, étoit toujours dans la réſolution de faire tous ſes efforts pour les mériter au prochain exercice. On ne ſauroit imaginer avec quel ſuccès il faiſoit uſage de ces reſſources innocentes pour leur élever le courage & enflammer leur ardeur. L'un d'entr'eux, tranſporté par ſon petit enthouſiaſme, juſqu'à penſer à devenir l'émule de ſon pere dans la ſcience, diſoit un jour : « que je ſerois con» tent, ſi je pouvois ſavoir quelque » choſe que Papa ne ſût point ».

Mais les bonnes qualités du cœur étoient celles que le Dauphin recon-

noiſſoit avec le plus de ſatisfaction dans ſes enfans ; & les perſonnes prépoſées à leur éducation, étoient ſûres de lui cauſer la joie la plus ſenſible, en lui racontant quelque trait de leur part qui annonçât une vertu, ſur-tout ſi c'étoit la droiture du cœur, le goût de la piété ou la ſenſibilité envers les malheureux. Il portoit juſqu'au ſcrupule l'attention à éloigner d'eux ce qui auroit pû donner la moindre atteinte à l'innocence de leurs mœurs ; & quoique leur âge les garantît encore des dangers de la lecture, il avoit déjà pris des précautions pour qu'il ne leur tombât entre les mains aucune de ces productions frivoles ou licencieuſes, qui, en inſpirant le dégoût du ſolide, jettent ſouvent dans un jeune cœur les premieres étincelles d'un feu qui doit cauſer ſa perte. « Je me rappelle, diſoit-il un jour, d'avoir ſurpris » la vigilance de mon Précepteur, pour » lire quelques Romans qu'un Valet-de-» Chambre m'avoit procurés. Je n'apper-» cevois pas alors comme aujourd'hui, » le poiſon qu'ils cachoient : mais je ſe-» rois au déſeſpoir que les mêmes tom-» baſſent entre les mains de mes enfans ». Paroles qui, en ſuppoſant que ces ouvrages de ténebres pénetrent quelque-

fois juſqu'au cabinet des enfans des Rois, nous font connoître quels doivent être à cet égard les ſoins inquiets des peres de famille & des maîtres qui les repréſentent.

Le Dauphin ſaiſiſſoit toujours, & faiſoit ſouvent naître les occaſions de donner aux jeunes Princes quelques leçons utiles : il leur en fit une des plus frappantes le jour qu'on ſuppléa les cérémonies de leur Baptême : après que leurs noms furent inſcrits ſur le Regiſtre de la Paroiſſe, il ſe le fit apporter ; & l'ayant ouvert, il leur fit remarquer que celui qui les précédoit étoit le fils d'un pauvre artiſan, & leur dit ces belles paroles : « vous le voyez, mes enfans, aux » yeux de Dieu les conditions ſont éga» les, & il n'y a de diſtinction que celles » que donnent la foi & la vertu : vous » ſerez un jour plus grands que cet en» fant dans l'eſtime des peuples ; mais il » ſera lui-même plus grand que vous » devant Dieu, s'il eſt plus vertueux ». Quelque-tems avant ſa mort, comme il conſidéroit combien ſes bras étoient maigres & décharnés ; « voilà, mes enfans, » dit-il, en s'adreſſant au Duc de Berry » & au Comte de Provence, ce que c'eſt » qu'un grand Prince ; Dieu ſeul eſt im-

» mortel ; & ceux qu'on appelle les Maî-
» tres du monde, ſont, comme les au-
» tres, ſujets aux maladies & à la mort ».

Il fut toujours en garde contre cette indulgence aveugle, l'écueil le plus ordinaire de l'éducation des enfans des Grands. Il avoit pour les Princes ſes fils toute la tendreſſe d'une mere, & toute la fermeté d'un pere. S'étant apperçu dans quelques répétitions, que le petit Duc de Berry n'avoit pas travaillé comme il eût pu le faire, il lui déclara qu'il ne ſeroit point de la Chaſſe de Saint-Hubert, qui devoit ſe faire quelques jours après. Cette Chaſſe eſt des plus brillantes : les Ambaſſadeurs des Cours Etrangeres y ſont invités ; les Princes & les Seigneurs de la Cour y aſſiſtent. On ſent combien la privation d'une partie de plaiſir de cette nature doit être ſenſible à un enfant : la Reine & les Dames de France la jugerent accablante, & ſe réunirent pour fléchir le Dauphin, mais ce fut inutilement : il proteſta, & on le ſavoit aſſez, qu'il avoit pour ce jeune Prince plus de tendreſſe que qui que ce fût ; mais il ajouta que c'étoit pour cela même qu'il vouloit ſuivre de plus près ſon éducation, & ne négliger aucun des moyens

qui pouvoient contribuer à en assurer le succès. Le Roi étoit charmé de voir les jeunes Princes. « Quand vous empêchez » vos Enfans de se trouver à mes Chasses, » disoit-il au Dauphin, c'est moi-même, » autant qu'eux, que vous mettez en pé- » nitence. Vous savez, lui répondit le » Dauphin, combien je serois mortifié » de vous occasionner la moindre peine, » je n'ai jamais envisagé que le bien de » mes Enfans dans la conduite que je » tiens à leur égard : mes dispositions, au » reste, sont toujours subordonnées aux » vôtres ; & ils vous accompagneront » toutes les fois que vous le jugerez à » propos ». Louis XV cependant, sentant assez que cette fermeté du Dauphin étoit dirigée par un zele éclairé sur les véritables intérêts de ses Enfans, ne voulut jamais rien ordonner en cette partie, que de concert avec lui.

Cette attention qu'apporte un Pere sage à corriger les défauts de l'enfance, peut aigrir & éloigner un mauvais cœur ; mais elle ne fait qu'exciter davantage la tendresse & la reconnoissance d'une Ame bien née : le Dauphin étoit autant aimé de ses Enfans, qu'il les aimoit lui-même. Tous s'empressoient à l'envi d'aller au-devant de ce qui pouvoit lui faire plaisir,

tous craignoient de lui donner le moindre ſujet de mécontentement. Un témoignage de bonté, un air de ſatisfaction de ſa part les tranſportoit de joie : le plus léger reproche, un ton de voix plus élevé que de coutume, les affligeoit à l'excès, & quelquefois juſqu'aux larmes. Un jour où devoit ſe faire une revue générale des Troupes, qui formoient le Camp de Compiegne, le Dauphin ayant apperçu le carroſſe des jeunes Princes, qui paſſoit devant les premieres lignes, s'avança à ſa rencontre, le fit arrêter, & mit la tête à la portiere : tous à l'inſtant ſe précipiterent ſur ſon cou : il les embraſſa tendrement l'un après l'autre, ce qui fit pour toute l'Armée un ſpectacle raviſſant. On entendoit de toutes parts l'Officier & le Soldat s'écrier avec tranſport : « oh ! voyez comme il aime ſes Enfans, & combien il en eſt aimé ! »

Mais ce fut ſur-tout dans la circonſtance de ſa derniere maladie, que parut dans le plus grand jour, ſa tendreſſe Paternelle : après avoir reçu les derniers Sacremens, & dans le tems où, tout occupé de ſon Eternité, il n'avoit plus que de l'indifférence pour toutes les choſes d'ici-bas, il ne perdit point de vue ſes Enfans : il les raſſembloit à des heures

réglées autour de ſon lit, pour leur donner ſes inſtructions. Voici ce qu'en écrit la Dauphine : « Tout le tems qui s'eſt » paſſé depuis qu'il reçut ſes Sacremens » pour la premiere fois, juſqu'à quinze » jours avant ſa mort, il a toujours continué de donner ſes leçons à ſes Enfans, » comme il le faiſoit en ſanté, quoique » ſouvent cet exercice le fit touſſer, ou » lui fatiguât la tête. Quelques jours » après qu'il fut adminiſtré, ſur ce qu'il » apprit qu'ils étoient inſtruits de ſon » état, il les fit venir ; & dans la con» verſation, il dit au Duc de Berry : eh » bien, mon Fils, vous penſiez donc que » je n'étois qu'enrhumé ? Puis, en riant » & en plaiſantant, ſans doute, ajouta» t-il, que quand vous avez appris mon » état, vous aurez dit : *tant mieux, il ne » m'empêchera plus d'aller à la chaſſe ?* Un » autre jour pendant la converſation, le » propos tomba ſur la rapidité avec la» quelle le tems paſſe : le Duc de Berry » dit que le tems de la journée, qui lui » paſſoit le plus promptement, étoit ce» lui de l'étude. M. le Dauphin, tranſ» porté de joie, lui dit ; ah ! mon Fils, » que vous me faites de plaiſir ! Car puiſ» que le tems de l'étude vous paſſe vîte, » cela me prouve que vous vous y appli-

» quez. Je le fis approcher de ſon lit, » il l'embraſſa tendrement. Le Duc de » Berry lui avoua pourtant que quand » l'étude n'alloit pas bien, le tems lui » paſſoit plus lentement. M. le Dauphin » prit de-là occaſion de lui peindre l'a- » vantage & le bonheur d'un homme qui » ſait faire un bon uſage de ſon tems, & » au contraire le malheur de ceux qui » aiment l'oiſiveté, ou qui ne ſavent pas » s'occuper eux-mêmes. Après que les » Enfans furent ſortis, il me répéta en- » core le plaiſir qu'il reſſentoit de ce que » le Duc de Berry lui avoit dit ».

Ce ne fut point aſſez pour le Dauphin d'avoir employé juſqu'aux derniers inſtans de ſa vie à l'inſtruction de ſes Enfans : ne pouvant ſe diſſimuler combien ſa mort leur ſeroit préjudiciable, il pria le Roi de lui donner ſa parole qu'il laiſſeroit la Dauphine Maîtreſſe abſolue de leur éducation.

La veille de ſa mort, il témoigna le deſir qu'il auroit eu de les voir encore une fois, & de leur donner ſa bénédiction ; mais l'extrémité où il ſe trouvoit ne lui en laiſſant pas la force, il fit appeller leur Gouverneur : « M. de la Vau- » guyon, lui dit-il, je vous charge de » dire à mes Enfans, que je leur ſouhaite » toute

» toute ſorte de bonheur & de bénédic-
» tions..... » A ces mots ſon cœur ſe ſerra, il jetta un profond ſoupir; & ſe tournant vers ſon Confeſſeur, il lui dit: » ah, Monſieur, il ne m'eſt pas poſſible » de pourſuivre, achevez de dire en » mon nom ce dont nous ſommes con-» venus. M. le Dauphin, reprit le Con-» feſſeur, recommande par-deſſus tout » aux jeunes Princes la crainte du Sei-» gneur & l'amour de la Religion: il » leur recommande de profiter de la » bonne éducation que vous leur don-» nez: d'avoir pour le Roi la plus par-» faite ſoumiſſion & le plus profond reſ-» reſpect, de conſerver toute leur vie » pour Madame la Dauphine, l'obéiſſan-» ce qu'ils doivent à une Mere ſi reſpec-» table ».

Le ſuccès ne pouvoit manquer de répondre à tant de ſoins. Le Dauphin avoit la conſolation de voir ſe développer avec l'âge les précieuſes ſemences qu'il jettoit dans le cœur de ſes Enfans; &, à juger des autres par ceux d'entre eux dont il pouvoit déjà reconnoître les inclinations & les ſentimens, il avoit droit d'eſpérer que tous retraceroient un jour aux yeux de la Nation ſon zele pour la Religion, ſon amour pour les peuples, & l'image de toutes ſes vertus.

Ce Prince, auſſi bon Maître que bon Pere, étoit l'homme de la Cour le moins difficile pour le ſervice. Ses quatre Valets-de-Chambre, au lieu de le ſervir par quartier, comme il eſt d'uſage à la Cour, s'étoient arrangés entre eux, avec ſon agrément, pour le ſervir chacun leur ſemaine. Comme tous quatre étoient de caracteres ſinguliérement oppoſés, il prenoit à l'égard de chacun d'eux un ton & des manieres toutes différentes; & l'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer comment le caractere de celui qui étoit de ſervice ſympathiſoit toujours avec le ſien. Il auroit mieux aimé cependant que chaque Office fût deſſervi par un ſeul. Un Seigneur lui diſoit qu'il avoit un Valet-de-Chambre qui *ſe mettroit en quatre* pour ſon ſervice. « Oh, » ſur ma parole, lui dit le Dauphin, ne » ſouffrez pas qu'il envienne à l'exécu- » tion, car depuis qu'on s'eſt mis *en* » *quatre* pour le ſervice de la Cour, on » n'y a plus que des quarts de Valets-de- » Chambre; & j'aimerois beaucoup » mieux en avoir un, comme le vôtre, » tout d'une piece ».

Il étoit en toute occaſion d'une humeur égale. S'il faiſoit un reproche à quelqu'un de ſes Officiers, c'étoit tou-

jours avec cet air de bonté qui corrige ſans décourager. Quelquefois il ſe donnoit la peine d'inſtruire lui-même ceux qui entroient à ſon ſervice de ce qu'ils avoient à faire ; & quand il leur échappoit quelque faute, il ſe contentoit d'en rire. Souvent, pour ménager le tems, dont il étoit économe juſqu'au ſcrupule, il ſe raſoit lui-même : « j'ai plutôt fait, » diſoit-il, que mes Valets-de-Chambre » n'ont échaffaudé ». L'un d'eux, qui le raſoit pour la premiere fois, commen- » çoit à trembler : « ne craignez pas, lui » dit-il, ſi vous me faites quelque en- » taille, on ne s'en prendra pas à vous, » on croira que j'ai vu l'Ennemi de près : » le Baigneur ne trembla plus. En voyant paroître pour la premiere fois dans ſon appartement un de ſes Officiers, à un renouvellement de quartier. « Oh ! s'écria- » t-il, je friſſone quand je vous vois ». Ces paroles déconcerterent celui à qui elles s'adreſſoient : le Dauphin, s'en étant apperçu, ajouta : « quand je dis » que vous me faites friſſonner, j'en- » tends la ſaiſon que vous m'annoncez ». L'Officier témoigna alors au Prince qu'il étoit au déſeſpoir de lui cauſer tous les ans ce déſagrément, & le pria d'ordonner qu'il fît ſon ſervice pendant un autre

quartier. Mais le Dauphin qui n'auroit pu intervertir l'ordre qu'au préjudice d'un autre, répondit à celui-ci : « je me » garderai bien de suivre votre avis, j'ai- » me au contraire que les mauvaises nou- » velles me soient apportées par un mes- » sager agréable ». Il étendoit ses bontés jusque sur le dernier de ses Valets : un Piqueur ayant été blessé à sa suite d'une chûte de cheval, il recommanda sur le champ qu'on lui envoyât son Médecin & son Chirurgien : le lendemain il fit une promenade, qui le conduisit comme par hasard auprès de sa demeure, & en passant, il dit à un de ses Officiers : » je crois que c'est ici que loge le pauvre » Philippe, allez demander de ma part » comment il va ? » Pendant sa derniere maladie, il s'informoit quelquefois si l'assiduité des services qu'exigeoit son état, ne fatiguoit personne. « Par bonté pour » ses Garçons de la Chambre, & pour » les soulager, dit la Dauphine, il ima- » gina de faire veiller alternativement » avec eux ses Valets de Garde-Robe. Il » donna l'ordre devant eux ; mais son » premier Valet-de-Chambre lui ayant » représenté que ses Garçons de la Cham- » bre étoient affligés de partager le ser- » vice, il envoya chercher un de ses

» Valets de Garde-Robe, & lui dit lui-
» même : mes Garçons de la Chambre ne
» trouvent pas le ſervice trop fatiguant :
» ainſi je vous diſpenſe vous & votre
» camarade de me veiller, & vous re-
» mercie de votre bonne volonté ». Ce Prince, par une conduite ſi pleine d'humanité, avoit attaché beaucoup plus à ſa perſonne qu'à ſon rang, tous les Officiers qui étoient à ſon ſervice. J'en ai vu pluſieurs, & je n'en ai trouvé aucun qui ne ſe ſoit attendri à ſon ſeul ſouvenir, & qui ne m'ait parlé de lui avec des tranſports de reconnoiſſance pour ſes bienfaits, & d'admiration pour ſes vertus.

Le Dauphin, dans un rang ſi ſublime, eut des amis, il en trouva même à la Cour : il en eut peu cependant, parce qu'il fut toujours moins jaloux de les compter par leur nombre que par leurs vertus. Un homme dont il eſtimoit l'eſprit & les talens, qu'il honoroit même pour quelques qualités particulieres, n'étoit pas pour cela ſon ami. Un Courtiſan qui ſavoit lui plaire par la douceur de ſon caractere, la politeſſe de ſes mœurs, & l'heureux aſſemblage des vertus ſociales, étoit encore fort éloigné de ſa confiance. Oſer dans l'occaſion lui dire

une de ces vérités qu'on dit rarement aux Princes, eût été un titre plus sûr pour y prétendre. Mais quels que fussent les motifs qui l'engageassent à accorder son amitié, on pouvoit croire que la vertu avoit eu la plus grande part dans sa détermination : pour être son ami, il fallut toujours l'être de la Religion. La conformité de sentimens & d'inclinations, est le premier fondement de l'amitié : sans le vouloir & sans y penser, on cherche dans ses amis des copies de soi-même, & les plus ressemblantes sont toujours celles qui plaisent davantage ; aussi a-t-on coutume de juger les hommes par leurs liaisons ; & l'on peut dire en effet que si on avoit perdu l'histoire des vertus du Dauphin, on la devineroit sur le nom de ses amis.

Nous avons déjà vu comment il savoit allier la qualité de Fils, d'Epoux & de Frere à celle d'ami intime. Aux divers bienfaits dont il combla ceux qui avoient été chargés de son éducation, il ajouta celui de leur donner part à son amitié. Le Duc de Châtillon exilé de la Cour, ne le fut jamais de son cœur : il lui écrivoit les lettres les plus touchantes, & les plus propres à adoucir la rigueur de sa disgrace. Le nom seul de ce

Seigneur valoit auprès de lui la plus puiſſante recommandation. Il conſerva toujours pour ſon Précepteur l'attachement le plus tendre & le plus reſpectueux. Quand ce Prélat fut chargé de la feuille des Bénéfices : « Monſieur, lui » dit-il, ce n'eſt pas à vous que je ferai « compliment, mais au Roi : toute la » peine ſera pour vous, & tout l'avan» tage pour la Religion ». Le compliment étoit flatteur, mais il étoit vrai.

L'amitié que le Dauphin témoignoit au Duc de Châtillon & à l'Evêque de Mirepoix, deux perſonnages également graves & ſérieux, étoit plutôt fondée ſur la reconnoiſſance & la vertu que ſur aucune conformité de caractere. Celle qu'il avoit pour l'Abbé de Saint-Cyr étoit plus démonſtrative, & tenoit de la familiarité. Son Cabinet lui étoit toujours ouvert ; & ſouvent il travailloit avec lui. En le préſentant à la Dauphine pour ſon Aumônier ordinaire : « Ma» dame, lui dit-il, conſidérez bien ces » petits yeux perçans, ces ſourcils noirs, » ce front impoſant : vous voyez l'hom» me qui m'a fait le plus de peur dans » ma vie ». Cette amitié de préférence étoit la juſte récompenſe de la franchiſe avec laquelle cet Abbé lui diſoit toutes

les vérités qui pouvoient lui être utiles. Il ſe trouvoit un jour chez la Dauphine avec lui : la converſation tomba ſur les flatteurs. « Tout le monde nous flatte, » dit le Prince ; & chacun a ſes raiſons » pour le faire : le Courtiſan veut ga- » gner notre eſtime ; & les gens de bien, » en nous ſuppoſant des vertus que nous » n'avons pas, veulent nous faire ſentir » que nous devons travailler à les acqué- » rir ». La Dauphine lui demanda ſi elle étoit du nombre de ſes flatteurs : » Quel- » quefois, lui dit-il, ſur-tout quand je » ſuis malade ». Et Adélaïde, pourſuivit la Princeſſe ? « Oh ! pour Elle & l'Abbé, » répondit-il, en ſouriant à l'Abbé de » Saint-Cyr, je les crois bien diſpoſés à » me redreſſer toutes les fois que je n'i- » rai pas droit «. La lettre ſuivante annonce combien l'Abbé de Saint-Cyr étoit digne de la confiance du Dauphin.

« Monſeigneur, non, je ne ſuis point » ſurpris du conſeil qu'on a oſé vous » donner. L'Auteur, quel qu'il ſoit, ne » peut être qu'un homme ſans probité & » ſans religion, & je ne ſuis pas plus » curieux de le connoître, que celui qui » prétendoit autrefois vous faire ſa cour » à mes dépens. Mais ce qui m'auroit ſur- » pris, Monſeigneur, ce ſeroit que cet

» homme ne vous eût pas trouvé tel que
» vous devez être, & que, par la grace
» de Dieu, vous ſerez toujours : voilà,
» Monſeigneur, ce qui auroit eu droit
» de m'étonner, ce qui auroit plongé
» mon ame dans l'affliction. La lâche &
» indigne flatterie environnera toujours
» les Princes ; & dès qu'ils paroîtront le
» ſouhaiter, ils ne manqueront jamais
» d'approbateurs & de panégyriſtes des
» plus coupables excès. Rufin ne voyoit,
» dans le maſſacre d'une multitude d'in-
» nocens confondus avec les coupables,
» qu'un châtiment légitime. Les Courti-
» ſans de Néron lui faiſoient compliment
» ſur les reſſources ingénieuſes qu'il ima-
» ginoit lui-même pour laſſer la conſ-
» tance des Chrétiens ; & les barbares
» cruautés, qui le rendoient l'exécration
» de tout l'Empire, étoient, à leur avis,
» l'effet d'une politique éclairée. Lorſ-
» que Caligula fit aux dignes confidens
» de ſes projets, l'ouverture du deſſein
» qu'il conçut d'élever ſon cheval au
» Conſulat, j'imagine que ce fut à qui
» le féliciteroit d'un choix ſi judicieux ;
» & ces jeunes Seigneurs, qui s'empreſ-
» ſoient à faire cortege au Prince quand
» il couroit les rues de Rome revêtu
» d'une peau de bête, n'auroient pas été

» les derniers à rendre hommage au nou-
» veau Conſul. Heureuſement, Monſei-
» gneur, vous ſavez depuis long-tems
» de quoi ſont capables des hommes ſans
» religion & ſans honneur, & que s'ils
» ſont auprès des Princes, ils s'étudie-
» ront toujours à faire naître dans leur
» cœur des paſſions violentes, dont ils
» peuvent eſpérer d'être d'abord les
» confidens ſecrets, & bientôt après
» les Miniſtres néceſſaires....»

L'Evêque de Verdun avoit la plus grande part à l'amitié du Dauphin. Pendant ſa maladie, c'eſt à lui qu'il s'adreſſoit de préférence pour les petits offices de confiance. Il l'avoit fait dépoſitaire de pluſieurs papiers importans qui ſont entre les mains du Roi. S'appercevant un jour que la fatigue & l'inſomnie lui avoient altéré les traits du viſage: « vous
» reſſemblez pour le moment, lui dit-il,
» à M. de ***, vous avez le même vi-
» ſage. Vous pouvez, lui dit l'Evêque,
» en ſuivant la plaiſanterie, confondre
» mon viſage avec les plus triſtes; mais
» je vous prie de ne pas confondre les
» cœurs: oh! pour cela ne craignez pas,
» lui dit le Prince, je ne m'y tromperai
» jamais ». La nuit qui précéda ſa mort, adreſſant la parole au Prélat, « je vous

» en prie, lui dit-il, exercez votre zele » envers un mourant ; ſoulagez mon » Confeſſeur, & tâchez de me ſuggérer » les ſentimens qui doivent m'animer en » ce dernier moment : » l'Evêque lui obéit ; lorſqu'il eut fini : « ce que vous » me dites me touche & m'attendrit, lui » dit-il ; puis lui prenant la main, il la » ſerra ſur ſon cœur, en lui diſant ; vous » ne me quitterez ſûrement pas ».

Le Comte de Muy occupoit une place diſtinguée dans le cœur du Dauphin : en voici une preuve qui me paroît bien intéreſſante : ce Seigneur étoit parti pour aller joindre nos Armées ; le Dauphin qui, ſans craindre pour lui-même, avoit ſollicité l'agrément du Roi pour les commander en Perſonne, craignit exceſſivement pour la vie d'un ami qu'il croyoit digne de ſa tendreſſe & de toute ſa confiance. Mais, en Prince Religieux, il voulut lui témoigner ſon affection plus efficacement que par la crainte : il eut recours à Dieu ; & en lui demandant le ſalût de nos Armées, il crut pouvoir lui demander ſpécialement la conſervation d'une tête qui lui étoit ſi chère ; & tous les jours juſqu'à la fin de la campagne, il lui adreſſa la Priere ſuivante, qu'il avoit lui-même compoſée. « Seigneur,

» Dieu des Armées, ſeul arbitre de la » vie & de la mort, vous qui, du mi- » lieu des combats, détournez, quand » il vous plaît les coups de deſſus ceux » que vous voulez ſauver, exaucez, je » vous en conjure, l'humble Priere que » je vous adreſſe; conſervez (*) L. N. V. » votre fidele ſerviteur: ſervez-lui Vous- » même de bouclier: détournez de de- » vant lui le fer & le feu: préſervez-le » de tout accident, ſoutenez-le dans ſes » fatigues; afin que de retour en ſanté, » il puiſſe continuer à m'aſſiſter de ſes » bons conſeils, m'aider à faire triom- » pher la Juſtice & la Religion, & m'en- » ſeigner toujours la voie droite qui con- » duit à vous ».

Dans un des derniers momens de ſa vie, voyant le Comte aux pieds de ſon lit, & s'appercevant que ſa douleur étoit extrême, il lui dit du ton le plus affectueux & le plus tendre: « ne vous » abandonnez donc point à la douleur; » conſervez-vous pour ſervir mes En- » fans: ils auront beſoin de vos lumie- « res & de vos vertus. Faites pour eux » ce que vous avez fait pour moi: je » compte ſur cette derniere preuve de

(*) Louis-Nicolas-Victor.

» votre tendreſſe. J'eſpere que Dieu les » protégera ; mais ſur-tout que leur jeu- » neſſe ne vous éloigne jamais d'eux ».

Louis XVI ne fut pas plutôt monté ſur le Trône, qu'il invita le vertueux ami de ſon pere à venir l'aider de ſes conſeils en qualité de Miniſtre de la Guerre. Ce Seigneur, par un principe qu'il ſeroit fâcheux pour l'humanité que tous les gens de bien adoptaſſent, s'étoit déjà refuſé à l'honneur d'une pareille marque de confiance que lui avoit donnée Louis XV ; & la même crainte de ne pas faire aſſez de bien dans cette place éminente, en y faiſant tout le bien qu'il pourroit, l'auroit encore arrêté, s'il n'eût cru devoir ſacrifier en cette occaſion ſa façon de penſer aux vœux du Dauphin mourant : quand on vint lui annoncer que le Prince l'appelloit au Miniſtere ; « j'aurois en- » core refuſé le Roi, dit-il ; mais je ne » puis refuſer le fils de M. le Dauphin ».

Perſonne ne s'eſt montré plus inconſolable de la mort du Dauphin que ce vertueux & fidele ami. Ayant obtenu du Roi qu'il ſeroit enterré à ſes pieds, il déſigna lui-même l'endroit de ſa tombe, ſur laquelle il fit graver l'expreſſion de ſa douleur : *huc uſque luctus meus.* « Ma dou- » leur m'a ſuivi juſqu'ici. »

Le Duc de la Vauguyon & l'Evêque de Limoges étoient au nombre des amis du Dauphin avant d'être appellés à l'éducation des Princes ſes fils. Le Cardinal de Luynes avoit auſſi beaucoup de part à ſa confiance. Il voyoit avec plaiſir le Cardinal de Rochechouart, & il honoroit l'Archevêque de Paris d'une eſtime particuliere. Pendant ſa derniere maladie, il voulut le voir pluſieurs fois : & le Roi, à qui il en témoignoit un jour le deſir, écrivit lui-même ſur le champ au Prélat, pour lui ordonner de ſe rendre aux vœux de ſon fils. Dans un des derniers entretiens qu'il eut avec lui, il lui avoua, dit la Dauphine, « que ce » qui l'inquiétoit le plus, c'étoit qu'il ne » ſe ſentoit pas aſſez de crainte des ju» gemens de Dieu ; & qu'il appréhen» doit que cette diſpoſition de ſon ame » ne fût un effet de la préſomption ». Enfin, toujours conſtant dans ſon attachement & ſa confiance pour ſon Paſteur, quelque-tems avant de mourir, il exigea de lui, avec cette ſimplicité de foi que la Religion ſeule ſait apprécier, qu'il lui donnât ſa derniere bénédiction.

Ce Prince avoit uſé de tant de circonſpection dans le choix de ſes amis, qu'au lit de la mort il s'applaudiſſoit en-

core de leur avoir donné ſa confiance. « Juſqu'aux derniers momens de ſa vie, » écrit la Dauphine, il conſerva les mê- » mes ſentimens pour toutes les perſon- » nes qu'il avoit honorées de ſon amitié : » il voyoit fort ſouvent la Ducheſſe de » Caumont, & l'Evêque de Verdun : il » leur parloit avec la même gaieté qu'il » eût fait en ſanté. Quelque-tems avant » ſa mort, il fit venir la Comteſſe de » Marſan, il lui marqua toute l'amitié » qu'il avoit toujours eue pour elle, & » lui témoigna beaucoup de regret de » la voir partir. L'amitié de préférence » qu'il avoit pour les Princes du Sang, » leur fit ſentir amérement ſa perte ».

Je ne prétends point rappeller ici tous ceux qui ont eu part à la confiance du Dauphin ; & il en eſt ſans doute, dont le nom ne me ſera point parvenu. Mais il n'étoit pas néceſſaire d'être ſon ami pour l'aimer, il ſuffiſoit de le connoître, de l'entendre ou même de l'avoir vu : chaque trait de ſon viſage ſembloit annoncer une vertu de ſon cœur. Il vint quelquefois, quoique plus rarement dans les dernieres années de ſa vie, ſe promener ſur les Boulevards, au Cours-la-Reine, & juſqu'aux Thuilleries : à l'inſtant une foule de peuple ſe rangeoit au-

tour de lui, & lui laiſſoit à peine le paſſage libre: les peres le montroient à leurs enfans, les François aux Etrangers : « & » ſouvent, diſoit un Seigneur qui étoit » ordinairement à ſa ſuite, au lieu de » dire en le montrant, *voilà M. le Dau-* » *phin*, on diſoit : *Voilà notre Dauphin*, » ou *notre bon Dauphin* ». Sa vue ſeule ſuffit toujours pour détruire dans l'eſprit du peuple les impreſſions ſiniſtres que s'efforçoient de donner de ſa perſonne ceux qui craignoient ſes vertus.

Le Dauphin ayant de ſon propre fonds tout ce qu'il falloit pour intéreſſer en ſa faveur, étoit ennemi de toute affectation dans la parure : la ſolidité de ſon eſprit ſembloit s'annoncer juſques dans la noble ſimplicité de ſes habits. Il eſt à la vérité des circonſtances d'appareil où les Rois doivent briller de tout l'éclat du Diadême, & donner en quelque ſorte à tout ce qui les environne, l'empreinte de leur grandeur : perſonne, en ces jours de cérémonies, ne paroiſſoit, après le Roi, plus grand que le Dauphin. Mais, excepté ces occaſions rares, on ne le voyoit point ſe parer de ces étoffes ſomptueuſes qui invitent le peuple au luxe, & à la magnificence. Une riche broderie n'avoit d'attrait pour lui, que

lorſqu'elle étoit l'ouvrage des Princeſſes ſes ſœurs.

Pendant le dernier voyage qu'il fit à Compiegne, un jour qu'il revenoit du Camp en ſimple uniforme, & accompagné ſeulement de quelques Officiers de ſon Régiment, Milord Harcourt vint ſe joindre à eux pour leur faire quelques queſtions relatives à la diſpoſition du Camp. Le Dauphin qui en avoit tracé le plan, étoit plus en état qu'aucun de la compagnie de le ſatisfaire ; ce fut lui qui prit la parole. La converſation s'engagea, & roula particuliérement ſur l'Art des Campemens, les Uniformes, & les armes défenſives. Le Dauphin avoit reconnu le Milord qu'il avoit vu une fois ; mais celui-ci croyoit avoir affaire à un ſimple Officier, & pendant trois quarts d'heure que dura la converſation, il ſe conduiſit à ſon égard avec toute la familiarité qu'on ſe permet entre égaux : il lui tira même fort librement ſon caſque des mains pour le conſidérer. Quand le Dauphin ſe retira, voilà, dit-il à M. de Beuvron, en le lui montrant, un jeune Officier qui me paroît ſinguliérement inſtruit pour ſon âge : comment l'appellez-vous ? Ce Seigneur qui vouloit jouir plus long-tems du plaiſir de ſa mépriſe,

lui dit que c'étoit le Colonel du Régiment Dauphin : l'Anglois insista, & dit qu'il voudroit bien savoir son nom, qu'il retiendroit, parce qu'il n'avoit jamais rencontré de François plus aimable ; alors M. de Beuvron lui dit que son nom étoit Bourbon, mais qu'ordinairement on l'appelloit *Monsieur le Dauphin*. Le Milord, fort surpris, se reprocha la liberté qu'il avoit prise avec lui, & sentit augmenter son respect & son admiration pour un Prince dont il avoit conçu la plus haute estime, lorsqu'il ne le considéroit que comme un particulier. Quand on raconta au Dauphin que ce Seigneur ne l'avoit pas reconnu : « il est vrai, ré-» pondit-il, que j'ai été un peu surpris » du ton de familiarité qu'il prenoit avec » moi, mais j'ai cru que ce pouvoit être » un effet des libertés Angloises ».

Ce que le Dauphin parut aux yeux de cet Etranger, il le fut toujours à l'égard de ceux qui avoient l'avantage de s'entretenir avec lui. Il instruisoit, quand il traitoit une matiere sérieuse ; il intéressoit, en parlant des choses les plus indifférentes : on sortoit toujours satisfait de sa conversation. Le fond de bonté qui lui étoit naturel, ne lui suggéroit que des propos obligeans ; & dans l'occasion

perſonne ne ſavoit faire un compliment flatteur avec plus de ſel & de délicateſſe que lui. Un jour qu'après une revue de ſon Régiment, il étoit rentré chez lui accompagné de pluſieurs Seigneurs & Officiers, le Prince de Condé examinant ſon caſque, lui dit qu'il lui paroiſſoit peſant. « Vous vous trompez, lui » dit le Dauphin : eſſayez-le. » Le Prince de Condé ſe l'étant mis ſur la tête, avoua qu'il étoit moins peſant qu'il ne l'auroit cru, & ajouta qu'il ſembloit avoir été fait pour ſa tête. Le Dauphin ſe couvrit lui-même du chapeau du Prince de Condé, & trouvant qu'il lui faiſoit fort bien, « cela eſt vrai, dit-il, ma tête reſ» ſemble parfaitement à la vôtre, il y » auroit bien de quoi me donner de » l'amour-propre. » Un jour, qu'il n'avoit pû s'empêcher de ſourire de l'embarras d'une perſonne qui lui faiſoit un compliment, l'Abbé de Saint-Cyr à qui il en parloit, lui dit qu'il commençoit à oublier les leçons qu'il avoit reçues dans ſon enfance ; « vous avez raiſon, l'Ab» bé, répondit-il, je crois que je ſerai » enfant toute ma vie : auſſi me garderai» je bien de vous éloigner jamais de » moi ». Un homme qui joignoit à beaucoup de mérite une grande modeſtie, lui

disoit, en le remerciant d'un emploi qu'il lui avoit procuré, sans en être sollicité : » je ne sais, Monseigneur, quelle figure » je ferai à côté de mon prédécesseur, » qui jouissoit de toute l'estime publi- » que ». Oh ! point d'inquiétude lui ré- » pondit le Dauphin, une belle aurore » n'empêcha jamais le soleil de briller » avec éclat ».

Sa gaieté naturelle ne l'abandonnoit jamais, lors même qu'il s'occupoit des affaires les plus sérieuses, ou qu'il se livroit aux études les plus profondes : un jour qu'il s'entretenoit avec le Président d'Aubert sur des matieres de la plus grande importance, il apperçut sur une terrasse vis-à-vis son appartement, le Pere Berthier, son Bibliothécaire, qu'il estimoit pour sa vertu & pour son profond savoir. Il ouvrit sa fenêtre & l'appella : « connoissez-vous, lui dit-il, le » Premier Président du Parlement de » Flandres ? quel homme pensez-vous » que ce soit ? » Je l'ai vu quelquefois, répondit le Religieux, c'est un honnête-homme & un Magistrat éclairé : « c'est » ce que je voulois savoir, lui dit le » Dauphin ; » & il referma la fenêtre ; puis se tournant vers le Président : « je » me doutois bien, dit-il en riant, qu'il

» alloit vous rendre cette juſtice ; mais » avouez qu'il auroit été plaiſant qu'il ait » dit quelque mal de vous : nous nous » ſerions divertis à ſes dépens juſqu'à ce » qu'il nous eût fourni ſes preuves ; & » nous nous ſerions divertis long-tems ». Auſſi-tôt il reprit la converſation préciſément au point où il l'avoit interrompue.

Quelquefois, après avoir étudié pendant pluſieurs heures une queſtion épineuſe, il reprenoit haleine, & s'il y avoit quelqu'un dans ſon cabinet, il s'égayoit avec lui, en lui adreſſant quelques propos ſur le ton de la plaiſanterie. Dans une circonſtance où il avoit travaillé long-tems, & avec application, ſur le Livre *de la Concorde du Sacerdoce & de l'Empire*, de M. de Marca, il dit tout-à-coup à l'Abbé de Saint-Cyr ; « hé- » las, mon cher Abbé, qu'il en coûte de » peines pour accorder les hommes en- » tr'eux ! Un Berger, la houlette à la » main, met tout ſon peuple en mouve- » ment d'un coup de ſifflet : deux chiens » ſont ſes ſeuls Miniſtres : ils aboient » quelquefois, ſans preſque jamais mor- » dre, & tout eſt en paix. » L'Abbé lui répondit que ſi un Roi avoit plus de peine qu'un Berger, il avoit l'avantage

de conduire un troupeau d'Etres raiſonnables : « auſſi ne voudrois-je pas, re-» prit le Dauphin, en ſuivant la plaiſan-» terie, que ſes Miniſtres reſſemblaſſent » à ceux d'un Berger ; mais convenez » pourtant que ces Etres raiſonnables de-» vroient bien ſe montrer un peu plus » moutons, & s'accorder entr'eux plus » raiſonnablement qu'ils n'ont coutume » de faire. »

Les perſonnes attachées au ſervice de ce Prince n'avoient à eſſuyer, de ſa part, aucun de ces accès d'humeur chagrine, dont la vertu même n'affranchit pas toujours les plus heureux naturels. La longue & cruelle maladie dont il mourut, n'altéra pas d'un inſtant ſa douceur & ſa ſérénité. « Les moindres ſervices qu'on » lui rendoit, écrit la Dauphine, étoient » payés de mille marques de bonté. » La veille de ſa mort il fit appeller ſes grands Officiers pour leur témoigner combien il étoit reconnoiſſant de leurs ſervices, & ſenſible au ſouvenir des attentions qu'ils avoient toujours eues pour lui. Il demanda enſuite qu'on introduisît ſes Menins. Quand ils parurent ; « appro-» chez, Meſſieurs, leur dit-il, que je » vous voie tous : je vous remercie bien » des peines que vous vous êtes données

» pour moi, & ſur-tout de l'attachement » que vous m'avez conſtamment témoi- » gné : j'en ſuis très-reconnoiſſant. J'ai » quelquefois exercé votre patience en » vous faiſant attendre ; je vous en de- » mande pardon, & je ſuis ſûr que vous » me le pardonnez de bon cœur. Adieu » donc, Meſſieurs, je vous prie de vous » ſouvenir encore de moi. » Quelques momens après, comme le Prince de Turenne lui préſentoit à boire, il le regarda, & ne ſe rappellant pas de l'avoir vu parmi les grands Officiers à qui il venoit de marquer ſa reconnoiſſance ; » quoi ! M. de Turenne, lui dit-il, je ne » vous ai encore rien dit ! ce ſeroit bien » mal à moi de vous oublier, car je dois » être vraiment touché de votre aſſidui- » té, & je vous en remercie de tout » mon cœur. »

Il étoit dans le caractere du Dauphin de faire tout le bien qu'il pouvoit à ceux qu'il protégeoit, & quelquefois on lui reprocha, défaut ordinaire aux bons cœurs, de protéger facilement ; mais perſuadé que la juſtice étoit la premiere regle de la bienfaiſance, ſur-tout dans un Prince deſtiné au Trône, il ſe fit un devoir de lui ſacrifier en toute rencontre la recommandation, & même ſa propre

inclination. Dans la diſtribution des places dont il pouvoit diſpoſer par lui-même ou par ſon crédit, il ſavoit faire un juſte diſcernement des emplois auxquels les talens ſeuls doivent donner droit, d'avec ceux que la faveur peut diſpenſer; & ſes faveurs même étoient réglées par une ſorte de juſtice: il les déterminoit par les beſoins des concurrens, ou par l'importance de leurs ſervices. Dans l'impuiſſance de faire autant d'heureux qu'il eût voulu; il fixoit ſon choix ſur ceux en qui il découvroit des titres de préférence. Quand de bonnes raiſons l'avoient déterminé à placer un bienfait, rien n'étoit capable d'en détourner la deſtination; & les ſollicitations des perſonnes qu'il avoit le plus à cœur d'obliger, ne l'auroient pas engagé à faire tomber ſur la tête d'un Protégé, un emploi qu'il auroit cru devoir être le prix du mérite, ou la récompenſe privilégiée des ſervices. Quoiqu'il ſe montrât toujours auſſi ardent à prévenir les vœux du Roi Staniſlas, que ce Prince l'étoit lui-même à ſeconder les ſiens, il ne faiſoit point difficulté de lui repréſenter dans l'occaſion, avec les ménagemens de la tendreſſe & du reſpect, que ce qu'il ſouhaitoit qu'on accordât comme grace

grace à la perſonne qu'il protégeoit, il le deſtinoit à une autre à titre de juſtice. Voici comment il écrivoit à ce Prince, ſur ce ſujet : « c'eſt avec une véritable » peine que j'avoue à Votre Majeſté que » les idées que j'avois ſur ce qu'elle m'a » demandé, n'étoient pas les mêmes que » les ſiennes. Mais cette affaire eſt d'une » trop grande conſéquence pour celui à » qui je ne m'intéreſſe, pour que je ne » vous expoſe pas avec confiance ſa ſi- » tuation : c'eſt le Comte de l'Orge, un » de mes plus anciens Menins, qui, n'é- » tant pas fort riche, manqueroit ſans » cela un mariage très-convenable à ſa » fille, avantage que je deſire beaucoup » de lui procurer ; avec cette condition » cependant, que dès qu'il jouira d'un » bienfait que le Roi lui a fait eſpérer » pour dans quelques années, il renon- » cera aux deux mille écus en faveur de » qui vous jugerez à propos. Vous ſen- » tez qu'il ne falloit rien moins qu'une » néceſſité auſſi urgente, pour que je » fiſſe cette repréſentation à Votre Ma- » jeſté.... Les expreſſions me manquent, » dit-il, dans une autre occaſion, pour » témoigner à Votre Majeſté la recon- » noiſſance que j'ai de ſes bontés, & » ſur-tout de cette maniere obligeante &

» flatteuſe au-delà de ce qu'on peut dire, » avec laquelle elle a mis le ſceau à la » grace qu'elle m'a accordée. Les termes » dans leſquels vous vous exprimez à » mon égard, me comblent de joie, mais » ne ſauroient augmenter mon attache- » ment & ma tendreſſe.

» Vous m'ordonnez de vous parler » avec vérité, & de vous dire tout na- » turellement ce que je penſe au ſujet de » ce que vous me propoſez : ce ſera tou- » jours autant par inclination que par de- » voir, que je me ferai une loi d'aller au- » devant des moindres choſes qui pour- » ront vous être agréables, & un homme » qui me viendra de votre main me ſera » toujours infiniment cher ; j'ai trois en- » gagemens pour les premieres places de » Menins : le Marquis de Boufflers eſt en- » core bien jeune, c'eſt à vous à décider. » Si vous m'ordonnez de paſſer outre, » j'expoſerai au Roi & vos ordres & le » deſir que j'ai de vous plaire. J'attends » votre réponſe pour m'y conformer » avec la plus grande exactitude. »

Plus d'une fois ce Prince, ſans en être ſollicité que par ſon bon cœur, fit appeller dans ſon cabinet des Seigneurs attachés à ſon ſervice, dont il connoiſſoit

le peu de fortune ; & après les avoir conſulté eux-mêmes ſur ce qu'il pourroit faire en leur faveur, il leur facilitoit les moyens d'éteindre une dette contractée au ſervice de l'Etat, de donner une éducation honnête à leurs enfans, de conclure une alliance avantageuſe à leur famille ; en un mot, il leur procuroit lui-même, ou il leur obtenoit du Roi, quelqu'un de ces bienfaits qu'il regardoit, avec raiſon, comme le patrimoine de la Nobleſſe indigente.

La part qu'il prenoit aux diſgraces & aux malheurs d'autrui, ne ſe borna jamais à un ſtérile ſentiment de compaſſion : il ne connoiſſoit pas de plaiſir plus doux que celui de porter la conſolation dans un cœur affligé. Le Roi n'étoit pas à Verſailles quand on y apprit la défaite de Crevels : grand nombre de Seigneurs de la Cour ſe rendirent à l'appartement du Dauphin, pour ſavoir quelques nouvelles poſitives des Officiers, au ſort deſquels ils s'intéreſſoient. On en avertit le Prince, qui ſortit de ſon cabinet, & vint leur détailler les circonſtances de cette triſte journée. Il s'attendrit avec ceux qui avoient perdu un parent ou un ami : il leur ſuggéra les plus puiſſans motifs de conſolation, il leur promit ſa

protection auprès du Roi, & il leur parla à tous avec tant de bonté, que ceux mêmes auxquels il annonça les nouvelles les plus affligeantes, se sentirent déchargés d'une partie de leur douleur avant de sortir de son audience. « Il nous releva tellement le courage, disoit un » des parens du Maréchal de Belle-Isle, » dont le fils avoit été tué, que nous » eussions desiré nous-mêmes être dans » l'occasion de prodiguer notre vie pour » un Prince si généreux & si compatis- » sant. »

Le Prince de Galles, fils du Roi Jacques, dans une visite qu'il lui rendit, lui faisoit le récit des malheurs de sa Maison; le Dauphin, après l'avoir écouté avec attendrissement, lui dit en l'embrassant: « votre fermeté d'ame, Mon- » sieur, vous éleve au-dessus de la plus » haute fortune; & vos malheurs unis- » sent pour jamais mon cœur au vôtre. » Tous les malheureux qui pouvoient lui faire parvenir le desir d'avoir une audience, étoient sûrs de l'obtenir. Souvent on l'a vu prévenir lui-même des personnes qui n'eussent osé s'adresser à lui dans leurs peines; & par des marques d'estime & de bonté données à propos, ranimer dans le devoir des

hommes en place qui avoient eſſuyé quelques déſagrémens capables de les décourager. La journée la mieux remplie à ſes yeux, étoit toujours celle où il avoit conſolé un plus grand nombre d'affligés, ou ſoulagé plus de miſérables.

Un bienfait pécuniaire ne lui coûtoit pas plus qu'un témoignage de bonté : on ſe rappelle ce que nous avons dit ailleurs. Sa charité n'étoit jamais oiſive : quand elle n'avoit pas pour objet le ſoulagement des Peuples, elle s'occupoit de celui des particuliers. Soutenir un établiſſement utile à la Religion, ouvrir l'aſyle du Cloître à une Ame déſabuſée du monde, procurer une ſubſiſtance honnête à une autre qui s'étoit arrachée à l'erreur par le ſacrifice de ſa fortune, venir au ſecours d'un accuſé dont l'innocence lui étoit connue, aider un pere de famille à élever ſes enfans, faciliter une alliance ſortable à une jeune perſonne qui n'avoit pour dot que ſa vertu, aſſurer la vie à un Militaire qui l'avoit lui-même expoſée pour l'Etat : c'étoient-là pour le Dauphin des traits de bienfaiſance de tous les jours. Ayant appris qu'une Communauté qui édifioit la Capitale par ſa régularité, étoit menacée d'une entiere extinction, parce qu'elle

manquoit des fonds néceſſaires pour relever ſes bâtimens, il lui en procura. Il vint un jour *incognito* viſiter lui-même les travaux ; & ſur ce que la Supérieure lui repréſentoit que la Maiſon ſeroit bâtie trop magnifiquement : « oh ! pour » cela, lui dit-il, vous me diſpenſerez » de prendre vos avis : faites votre af» faire de prier Dieu pour nous, je ferai » la mienne de vous loger. » La Communauté ne ſachant comment lui témoigner ſa reconnoiſſance, avoit imaginé de mettre au frontiſpice de la Maiſon une inſcription qui annonçât que le Prince en avoit été le reſtaurateur : on lui demanda ſon agrément. « J'ai déjà dit à ces bon» nes Dames, répondit-il, que je n'avois » beſoin que de leurs prieres ; ainſi point » d'inſcription, ou je ferme ma bourſe. »

Il protégeoit la Maiſon des Nouveaux Convertis : il lui paya juſqu'à ſa mort une penſion de ſix cens livres. Louis XV avoit aſſigné, par Arrêt du Conſeil d'Etat, une portion de terres incultes ſituées en Normandie à un jeune Seigneur Turc, iſſu du ſang de Mahomet, qui étoit paſſé en France pour embraſſer le Chriſtianiſme : le Dauphin ayant appris que la perſonne chargée de le faire jouir, traînoit l'affaire en longueur, lui écrivit, ſe plai-

gnit de ſes délais, & lui déclara qu'il entendoit que les diſpoſitions du Roi euſſent au plutôt leur effet ; & que le fils de Mahomet ne fût pas plus long-tems privé d'un bienfait néceſſaire à ſa ſubſiſtance : il voulut voir pluſieurs fois le jeune Schérif, à qui il donna toutes ſortes de marques de bonté.

La premiere fois qu'on lui paya les mille écus qui lui étoient dûs en qualité de Chevalier de l'Ordre : « voilà, dit-il, » un bien qui m'appartient en propre, & » dont je ſuis maître de diſpoſer ; » & ſur le champ il aſſigna ſur ce revenu des penſions à différentes perſonnes dont il vouloit récompenſer les ſervices ou ſoulager la miſere. Tous les mois il envoyoit aux deux Curés de Verſailles, & aux Sœurs de la Charité, une ſomme pour être diſtribuée aux pauvres de la Ville.

Un jour qu'on lui apportoit l'acquit de ſa caſſette, il en marqua auſſi-tôt l'emploi en faveur de quelques perſonnes qu'il ſavoit être dans une néceſſité preſſante. On lui repréſenta qu'il ſeroit de la prudence d'en réſerver un tiers : « je ne vois pas, répondit-il, que j'aie » beſoin de rien. » On inſiſta ſur ce que ce beſoin pouvoit lui venir au moment

qu'il ne s'y attendroit pas : « il n'y a gueres » d'apparence, répliqua-t-il, qu'un Dau- » phin ſe trouve jamais dans une néceſſité » bien urgente ; & aſſurément j'aimerai » toujours mieux manquer du ſuperflu, » que de voir des malheureux manquer » du néceſſaire. » La ſomme entiere fut diſtribuée. Le dernier voyage qu'il fit à Marly, lui procura le moyen le plus inattendu de ſatisfaire ſon penchant à ſoulager les malheureux : quoiqu'il eût plus d'éloignement que d'attrait pour le jeu, il ſe prêtoit quelquefois aux uſages, & ne refuſoit pas, dans l'occaſion, de faire ſa partie : il fit un jour un gain conſidérable. « Il voyoit avec une ſorte de dépit » les monceaux d'or s'accumuler devant » lui, dit une perſonne qui étoit pré- » ſente, & il étoit aiſé de s'appercevoir » qu'il ſouffroit de tant gagner, aux dé- » pens des autres. » La fortune l'ayant favoriſé conſtamment toute la ſéance, il gagna environ cent mille francs : « en » vérité, dit-il, je ſuis honteux de me » voir ſi riche. » Il ne le fut pas longtems : un jour lui ſuffit pour répandre ce qu'une nuit lui avoit procuré ; & dès le lendemain il ſe débarraſſa de toute la ſomme, qu'il diſtribua en aumônes & en bienfaits de toute eſpece. « Vous

» l'euſſiez pris ce jour-là, me dit un Of-
» ficier qui étoit à ſon ſervice, pour un
» homme employé dans les finances : il
» ne fut occupé qu'à compter, & à or-
» donner les diſtributions des différentes
» ſommes qu'il deſtinoit aux perſonnes
» qui lui avoient été recommandées, ou
» qu'il connoiſſoit par lui-même. « Le
ſurlendemain l'Evêque de Limoges lui
propoſa de contribuer à la dot religieu-
ſe d'une Demoiſelle : « vous vous y pre-
» nez bien tard, lui dit le Prince ; je
» doute fort que vous y ſoyez encore à
» tems : » il appella l'Intendant de ſa caſ-
ſette, qu'il chargea de lui apporter ce
qui reſtoit ; il ne lui apporta que dix
louis qu'il remit au Prélat, en lui di-
ſant : « Je ſuis bien fâché, pour la pau-
» vre Demoiſelle, qu'il ne s'en ſoit pas
» trouvé cinquante, je les lui aurois don-
» nés bien volontiers. »

Content du mérite de la bienfaiſance, il n'en recherchoit point la réputation : ſes bienfaits n'étoient connus que lorſqu'il ne dépendoit pas de lui qu'ils reſtaſſent ignorés. Pluſieurs perſonnes qui recevoient des ſecours annuels de ſa libéralité, n'en connurent la ſource que lorſqu'elle tarît par ſa mort. Il ne vouloit point qu'on achetât ſes faveurs par des

ſollicitations : à peine ſouffroit-il qu'on les reconnût par un remerciment. « Un » bienfait, diſoit-il, perd la moitié de » ſon prix, quand on ne ſait pas épar- » gner à un homme de naiſſance la honte » de le mendier. » Ayant appris que les affaires d'un Seigneur qui lui étoit attaché étoient fort dérangées, il lui fit un don qui le mit dans une ſituation commode, & ne lui demanda, pour témoignage de reconnoiſſance, qu'un profond ſecret. Le Seigneur ſe mettoit en devoir de le remercier, il l'interrompit, & lui dit en riant : « taiſez-vous, taiſez-vous, » car aſſurément je vous ai fait attendre » aſſez long-tems. » Un autre à qui il avoit procuré des ſecours abondans pendant qu'il étoit incommodé, n'attendit pas ſon rétabliſſement pour venir lui marquer ſa reconnoiſſance : « ah ! Mon- » ſieur, lui dit le Dauphin, le ſervice » que je vous rends n'eſt rien ; mais je » m'eſtimerois heureux, & je recevrois » volontiers vos remercimens ſi je pou- » vois vous rendre la ſanté. »

On a peine à imaginer comment, avec des revenus aſſez bornés, ce Prince trouvoit le moyen de multiplier ſes bienfaits en tant de manieres. Jamais cependant il ne fit une libéralité privée aux dépens du

Public ; & ſi quelquefois il intéreſſa l'Etat, ce n'étoit qu'en faveur de l'Etat lui-même. Mais un Dauphin trouve toujours bien du ſuperflu quand il ſait ſe contenter du néceſſaire. Il s'interdiſoit toutes les dépenſes de goût ou de fantaiſie : il n'aimoit ni le jeu ni les fêtes : il ne connoiſſoit aucune de ces paſſions famélíques, qu'on n'entretient qu'à frais immenſes. Auſſi économe pour lui-même, que grand & généreux pour les autres, après avoir répandu cent mille francs en un ſeul jour dans le ſein de l'indigence, il ne ſe ſeroit pas pardonné la dépenſe inutile de cent écus pour ſa perſonne. « On le vit, dit un de nos Ci» toyens (*), qui l'a le plus étudié, on » le vit réduire ſes propres dépenſes, » dès qu'il crut que l'exemple de ce re» tranchement pouvoit être utile : j'ai» me à le voir calculer juſqu'au prix d'un » habit ; & chercher, par la ſimplicité de » ſa parure, à conſoler des peuples que » le Roi ſouffroit de ne pouvoir ſoula» ger. » Sa table étoit une école de ſobriété. Un grand repas lui étoit à charge, & il ne trouvoit de plaiſir dans une longue ſéance à table, que lorſqu'elle lui

(*) M. Moreau, Diſcours ſur la Juſtice.

procuroit l'occaſion de lier une converſation intéreſſante. Jugeant que le vin devoit lui être plus nuiſible que ſalutaire, eu égard à ſa complexion robuſte & ſanguine, il s'en interdit tout uſage, & l'eau faiſoit ſa boiſſon ordinaire. Ce que ſes Officiers jugeoient à propos de lui ſervir, étoit toujours ce qui lui convenoit. Il n'eût pas ſouffert qu'ils fiſſent la moindre dépenſe extraordinaire pour un mets recherché. On parloit un jour en ſa préſence d'un repas ſomptueux qu'avoit donné un particulier, & du prix qu'il avoit mis à un ſeul plat. « Je ſerois » bien fâché, dit-il, qu'il eût paru ſur » ma table, ayant coûté ſi cher. » Il rappella à cette occaſion les feſtins d'Antoine & de Cléopâtre, & ajouta, « il y » a encore aujourd'hui de ces petits An» toines qui bravent l'humanité autant » qu'il eſt en eux. »

Le même ſentiment d'amour pour les Peuples l'animoit en tout. Le deſir de ſe former dans l'art de les rendre heureux, l'attachoit plus fortement au travail que les paſſions d'intérêt & de gloire n'y attachent le commun des hommes : il eſt peu de particuliers qui menent une vie auſſi ſérieuſement occupée que l'étoit la ſienne. « Il ne comprenoit pas, écrit

» l'Abbé de Saint-Cyr à un de ſes amis, » comment un homme raiſonnable pou- » voit reſſentir les dégoûts de l'ennui: » jamais je ne lui entendis faire cette » queſtion ſi commune dans la bouche » des Grands : *que ferai-je demain!* » Après avoir ſatisfait à ſes devoirs de Religion & d'état, l'étude faiſoit ſon unique occupation. Naturellement ami de l'ordre, il en vouloit par-tout, & en mettoit dans toute ſa conduite : quoiqu'il ne lui fût pas poſſible de fixer invariablement l'heure de ſon coucher, celle de ſon lever étoit toujours la même ; & c'eſt aux dépens de ſon repos qu'il vouloit rentrer dans l'ordre, quand des circonſtances l'obligeoient de l'interrompre. Lorſqu'il craignoit, en ſe mettant au lit, de ne pouvoir pas le lendemain s'arracher des bras du ſommeil, il diſoit à l'Officier chargé de ſon réveil : « ſouvenez-vous qu'il faut » que je ſois levé demain pour telle heu- » re, c'eſt à vous de vous arranger en » conſéquence ; » & il arriva plus d'une fois, qu'en exécution de ſes ordres on le fit ſortir du lit, lorſque le ſommeil l'accabloit encore. Ces ſacrifices rigoureux auxquels il ſe condamnoit par affection pour les Peuples, ne parurent jamais lui coûter, lors même qu'il ſavoit

qu'une classe de méchans Citoyens ne lui en tenoient nul compte, & se demandoient encore, « qu'est-ce que fait » le Dauphin pour le bien de l'humanité ? »

Les personnes qui lui étoient attachées lui firent souvent les plus pressantes représentations, pour l'engager à se ménager par un usage plus modéré du travail: il promettoit d'y faire attention; mais toujours entraîné par son penchant, il avoit peine à y résister, dans le tems même qu'on s'appercevoit sensiblement du dépérissement de sa santé.

Une vie si occupée & si dure exigeoit des délassemens, ceux qu'il se permettoit le plus communément, étoient la promenade à pied, & la conversation avec sa famille, & quelques amis choisis. Il avoit du goût pour la Musique, mais pour cette musique mâle qui éleve l'ame. Le chant de nos Hymnes Sacrées avoit pour ses oreilles une harmonie que n'eurent jamais les accens profanes de la volupté. Quelquefois, seul dans son cabinet, ou avec la Dauphine, il faisoit, du chant d'un Pseaume, le délassement innocent d'une séance à l'étude qui l'avoit fatigué; & c'est ce que traiterent souvent de petitesse, certaines

gens qui euſſent jugé ſans doute qu'il eût été plus grand & plus digne d'un Prince de chanter une Ariette.

Nous verrons ailleurs ce qu'il penſoit des Spectacles. Au milieu des fêtes les plus bruyantes, où le devoir le conduiſoit quelquefois, contre ſon inclination, après s'être prêté, autant qu'il le falloit, à ce qui étoit de convenance ou d'uſage, ſon attrait le portoit à rejoindre les Princeſſes ſes Sœurs : & ſouvent, tandis qu'une joie profane tranſportoit les eſprits, & enivroit les cœurs, il s'entretenoit avec elles des plaiſirs bien plus doux que procure la vertu, & du vuide inquiétant que ces pompeuſes vanités laiſſent toujours dans un cœur qui s'y livre. En un certain jour de fête, où il avoit danſé avec la Princeſſe Henriette ſa Sœur, quelqu'un lui faiſoit compliment ſur la maniere aiſée & gracieuſe dont il ſavoit cadencer ſes pas : un homme, au caractere duquel il convenoit peu de louer la danſe, s'aviſa de ſe joindre au flatteur : c'étoit bien mal lui faire ſa cour ; auſſi paya-t-il le compliment d'une ironie bien propre à faire ſentir le peu de cas qu'il en faiſoit : « oui, » oui, dit-il en plaiſantant, une danſe » faite avec délicateſſe & ſelon les re-

» gles de l'art, a ſon mérite ; mais pour » rendre la cérémonie plus majeſtueuſe » encore, il faudroit que quand un Dau- » phin danſe, ce fût un Evêque qui jouât » du violon. »

Quelques-uns des Panégyriſtes de ce Prince lui donnent pour la chaſſe un attrait qu'il n'eut jamais, afin de donner par-là plus de prix au ſacrifice qu'il fit de cet amuſement ; mais celui qui réunit tant de vertus réelles, n'a pas beſoin qu'on lui en prête d'imaginaires : il prenoit de tems en tems cet exercice, moins par goût que par raiſon de ſanté, & par complaiſance pour le Roi qui l'aimoit beaucoup. Un accident le détermina à y renoncer pour jamais : au mois d'Août de l'année 1755, il lui arriva ce qu'il appella toujours depuis, & ce qui eſt véritablement pour un cœur ſenſible, le plus grand des malheurs, celui de tuer un homme en revenant d'une chaſſe qu'il avoit faite aux environs de Verſailles, où il étoit reſté avec la Dauphine pendant le voyage de la Cour à Compiegne, il voulut décharger ſon fuſil, le coup porta dans l'épaule gauche d'un de ſes Ecuyers, nommé Chambord, qu'un corps intermédiaire l'empêchoit d'appercevoir. C'eſt encore ſans fonde-

ment qu'on a écrit que ce Gentilhomme s'étoit expoſé imprudemment : l'accident arriva ſans ſa faute, & ſans celle du Dauphin. Aux cris lamentables qu'il pouſſa, le Prince ſoupçonnant le malheur, jette ſon fuſil, & court vers l'endroit où il avoit dirigé ſon coup : quel ſpectacle ! Il apperçoit un homme renverſé par terre, & qui ſe rouloit dans la pouſſiere : il s'approche de plus près, il reconnoît Chambord qu'il aimoit. A la vue de ſon corps enſanglanté, il eut le cœur percé de douleur ; il ſe précipita ſur lui, & le conjura, en l'arroſant d'un torrent de larmes, de vouloir bien lui pardonner : l'Ecuyer touché de l'état où il voyoit le Dauphin, lui dit ce qu'il pût pour le conſoler lui-même. Le Prince auſſi-tôt le fit conduire à Verſailles pour être remis entre les mains des plus habiles Chirurgiens. Pour lui, la douleur dans le cœur, le viſage abattu, l'eſprit tout occupé de ſon malheur, il s'avança juſqu'au Château tête nue, les cheveux en déſordre, & ſans s'appercevoir qu'il fût encore en veſte. Son accablement étoit ſi profond qu'on n'oſoit pas même entreprendre de l'en diſtraire. Quelqu'un de ſa ſuite croyant, qu'un tel excès de déſolation ne pouvoit venir

que de la perſuaſion où il étoit que ſon Ecuyer étoit bleſſé à mort, lui dit pour le conſoler, qu'il pourroit bien guérir de ſa bleſſure : « eh quoi ! lui répondit-» il, faudra-t-il donc que j'aie tué un » homme pour être dans la douleur ? »

Quelqu'extrême que fût ſon affliction, il ſe vit encore obligé de la diſſimuler, & d'en cacher ſoigneuſement la cauſe à la Dauphine, alors enceinte du Comte de Provence ; il prit un verre de liqueur, qu'il crut propre à ranimer les traits de ſon viſage : il compoſa de ſon mieux tout ſon extérieur, avant de ſe rendre, ſelon ſa coutume, à l'appartement de la Princeſſe. Une douleur profonde ſe déguiſe difficilement à une épouſe : elle ne le vit pas plutôt, qu'elle lui demanda quelle étoit la cauſe de ſa triſteſſe ; & elle le preſſa tellement, qu'il ne lui fut pas poſſible de lui en faire un ſecret. Elle s'empreſſa auſſi-tôt de lui ſuggérer les motifs les plus capables de le tranquilliſer ; mais la ſeule choſe qui le ſoulagea en ce moment, ce fut de n'avoir plus à ſe faire violence pour diſſimuler ſa douleur : il s'y abandonna ſans réſerve, & juſqu'à donner ſujet de craindre pour ſa ſanté. L'Officier ne mourut qu'au bout de ſept jours. Le Dauphin pendant tout ce tems, ne

penſa qu'à lui, ne s'occupa que de lui. Non content d'avoir donné les ordres les plus précis pour qu'il fût traité avec toute ſorte de ſoins, il voulut encore s'en aſſurer par pluſieurs viſites qu'il lui fit, quoique ſa vue ſeule, comme il l'avouoit lui-même, lui perçât le cœur. Sa mort lui porta un nouveau coup plus ſenſible encore. « Hélas ! s'écria-t-il, quand on lui en apprit la nouvelle, « il eſt donc vrai » que j'ai tué un homme : ô Dieu ! quel » malheur ! » Cette affligeante penſée ne le quittoit ni le jour ni la nuit : rien n'étoit capable de l'en diſtraire. Il étoit tellement pénétré du ſentiment de ſa douleur, que quelquefois il le communiquoit à ceux mêmes qui eſſayoient d'en modérer l'excès. Un jour qu'on lui repréſentoit qu'il ne devoit pas s'imputer un malheur dont il n'étoit que la cauſe innocente : « vous direz tout ce que vous voudrez, reprit-il, mais ce pauvre hom- « me eſt toujours mort, & mort d'un » coup qui eſt parti de ma main ; non, » je ne me le pardonnerai jamais. » Et dans une autre occaſion : « oui, dit-il, » je vois encore l'endroit où s'eſt paſſée » cette ſcene affreuſe, j'entends encore » les cris de ce pauvre malheureux, & » il me ſemble le voir à chaque inſtant,

» qu'il me tend ſes bras enſanglantés, » & me dit : quel mal vous ai-je fait » pour m'ôter la vie ? Il me ſemble voir » ſa femme éplorée, qui me demande : » pourquoi me faites-vous veuve ? & » ſes enfans qui me crient : pourquoi » nous rendez-vous orphelins ? Ces pen- » ſées importunes me ſuivent par-tout ; » & l'uſage de ma réflexion ne ſert qu'à » me convaincre de plus en plus que ce » ne ſont point des chimeres. »

On ne ſauroit ſe rappeller ſans attendriſſement la part que toute la Cour prit à cet accident, & combien elle s'y montra ſenſible. Accoutumé que l'on eſt, dans ce ſiecle inquiet, aux déclamations ſéditieuſes de ces méchans Citoyens, qui ne reſpectent pas plus le Trône que l'Autel, on ſeroit tenté de croire que la ſenſibilité ne ſauroit ſiéger dans le cœur des Rois & des Souverains, & que ne voyant jamais les objets qu'en grand, ils comptent les hommes par bataillons plutôt que par tête : & voici que deux Villes, Verſailles & Compiegne, ſont dans le deuil ; un Dauphin & une Dauphine dans la douleur ; un Roi, une Reine & toute leur famille dans l'inquiétude & les alarmes, un Royaume entier dans une ſorte d'agitation, & cela parce qu'un parti-

culier a été bleſſé par une main innocente.

Louis XV n'eut pas plutôt appris l'accident qui étoit arrivé à ſon Fils, qu'il partit de Compiegne pour ſe rendre auprès de lui. Rien ne fit plus de plaiſir au Dauphin, que la promeſſe que lui fit le Roi de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit pour la famille de Chambord. Dès que cet Officier fut mort, il le pria de faire une penſion à ſa veuve. Il n'eſt point de faveurs & de bienfaits que lui-même ne lui prodiguât. Il lui déclara qu'il vouloit être ſon protecteur & celui de ſes enfans. Voici comme il lui écrit : « Vos intérêts, Madame, ſont » devenus les miens, je ne les enviſa» gerai jamais ſous un autre point de » vue. Vous me verrez toujours aller » au-devant de tout ce que vous pour» rez ſouhaiter, & pour vous, & pour » l'enfant que vous allez mettre au mon» de. Vos demandes ſeront toujours ac» complies ; & je ſerois bien fâché que » vous vous adreſſaſſiez, pour l'exécu» tion, à un autre qu'à moi. Sur qui » pourriez-vous compter avec plus d'aſ» ſurance ? Après l'horrible malheur, » dont je n'oſe me retracer l'idée, mon » unique conſolation ſera de contribuer,

» s'il eſt poſſible, à la vôtre, & d'adou-
» cir, autant qu'il dépendra de moi, la
» douleur que je reſſens comme vous. »

Jamais le ſouvenir de ce fâcheux accident ne s'effaça de ſa mémoire; &, comme s'il eût été coupable, il s'en punit, en s'interdiſant l'exercice de la chaſſe pour le reſte de ſa vie: il ſe le reprochoit encore au lit de la mort.

Fin du Livre Troiſieme.

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE QUATRIEME.

SI le Dauphin, à un eſprit orné de tant de connoiſſances & un cœur ſi bienfaiſant, eût joint une ame moins vertueuſe & moins chrétienne, il n'en eût été que plus grand aux yeux de ces prétendus Philoſophes, aſſez déréglés pour croire qu'on peut ſe ſouſtraire à l'opprobre du vice par le mépris de la vertu; mais ce Prince fut toujours perſuadé qu'on ne pouvoit être grand, d'une véritable & ſolide grandeur, que par la fidélité aux devoirs de cette triple juſtice qu'on ſe doit à ſoi-même, & qu'on doit également aux hommes & à Dieu. Et c'eſt

d'après la conviction de ce principe, que lui-même établit dans ſes Ecrits, qu'il travailla conſtamment à réunir aux qualités propres du Prince & de l'homme, toutes les vertus qui forment le parfait Chrétien.

L'enfance eſt l'âge des défauts. La ſienne n'en fut point exempte; & il eut tous ceux qu'on peut regarder dans un enfant comme les ſuites naturelles d'un caractere bouillant & impétueux: mais jamais les fautes dans leſquelles il tomboit, ne furent de nature à inquiéter ſur ſa religion. Lors même qu'en certains momens d'humeur, où s'abandonnant à ſes petits chagrins, il affectoit de ne craindre perſonne, la crainte de Dieu le contenoit & le faiſoit rentrer en lui-même. Si quelquefois il témoignoit de la répugnance, ce n'étoit jamais pour ſes devoirs de Chrétien; toujours il s'en acquittoit religieuſement & avec goût. Parmi les Officiers attachés à ſa Perſonne, ceux en qui il reconnoiſſoit plus de piété, étoient ceux qu'il aimoit davantage. On étoit ſûr de l'intéreſſer & de lui faire plaiſir en lui liſant, ou en lui racontant un trait édifiant; & toujours il témoignoit un vif deſir d'imiter les exemples de vertu qu'on lui propoſoit.

On

On ſe rappelle que fort jeune encore, il dit à l'Evêque de Mirepoix que S. Louis étoit de tous les Rois ſes Aïeux, celui auquel il aimeroit mieux reſſembler. Il le prit en effet pour modele ; & la ſuite de cet ouvrage nous fera reconnoître de plus en plus ſa fidélité à retracer ſes vertus.

Jamais Prince ne fut plus inſtruit de ſa Religion que ne l'étoit le Dauphin. Il l'avoit étudiée comme Chrétien pendant ſon éducation : il l'étudia dans la ſuite en Prince deſtiné à en être un jour le Protecteur & l'appui. Il ſavoit rapprocher méthodiquement toutes les preuves qui en démontrent la divinité. Il diſoit dans quel tems une erreur s'étoit élevée, dans quel Concile elle avoit été condamnée. L'Evêque de Verdun, dans un entretien qu'il avoit avec lui ſur la Religion, lui parloit du danger qu'il y a pour des Fideles peu inſtruits d'entrer en diſpute avec les partiſans de l'erreur. « Non, lui dit le Prince, ils ne doivent » pas entrer en diſcuſſion avec gens qui » peuvent être plus ſubtils qu'eux : mais » il me ſemble que le Payſan le plus ſim- » ple peut confondre le plus ſavant Hé- » réſiarque, & mettre de ſon côté tous » les gens de bon ſens, en oppoſant à ſes

» vains raiſonnemens, ce ſeul mot de » S. Auguſtin : *vous n'étiez pas hier.* »

Les productions de la nouvelle Philoſophie, ſi funeſtes à tant d'eſprits, ſuperficiellement inſtruits de leur Religion, ne firent jamais ſur lui qu'une impreſſion d'horreur : nous avons vu ailleurs ce qu'il en penſoit. Les ſubtilités les plus captieuſes des Impies n'avoient pas même de quoi l'étonner : on l'a vu analyſer en peu de jours leurs ſyſtêmes les plus compliqués, en découvrir tout le poiſon, & y oppoſer le véritable antidote. Souvent, le livre en main, il réfutoit leurs ſophiſmes, à la premiere lecture, & ſans aucune préparation. Un jour qu'il parcouroit, avec l'Abbé de Saint-Cyr, une Brochure contre la Religion, la Dauphine entra dans ſon cabinet : « ap» prochez, lui dit-il, nous faiſons une » lecture édifiante, vous en profiterez. » La Princeſſe, qui ne s'apperçut pas qu'il plaiſantoit, le pria de continuer ; il n'eut pas plutôt lu la premiere phraſe, qu'elle ſe récria, & lui dit que s'il vouloit pourſuivre, elle alloit lui tirer ſa révérence. « Vous avez raiſon, lui dit le Dauphin, » en riant, il ne faut pas ſcandaliſer les » foibles, » & il ferma le livre. Quand la Princeſſe fut ſortie, il le reprit & tom-

ba ſur un endroit qui avoit quelque choſe de ſéduiſant. L'Abbé de Saint-Cyr faiſant alors alluſion à ce qu'il venoit de dire à la Dauphine, lui dit : « voilà un » ſophiſme qui pourroit en ſcandaliſer » d'autres que des foibles : je ne me ſou- » viens pas de l'avoir jamais entendu » propoſer. » Comment, M. le Docteur, » lui dit le Dauphin, parce que cette » vieille chicane de Celſe eſt habillée à » la Françoiſe, vous ne la reconnoiſſez » pas ? » Il lui cita en même-tems l'Auteur Eccléſiaſtique qui l'avoit réfutée. La premiere fois que l'Evêque de Senlis (*) entendit ce Prince raiſonner ſur les matieres de Religion, il en fut ſurpris juſqu'à l'admiration : & il dit de lui qu'il la ſavoit autant en Docteur qu'en Prince. « Vous pouvez vous flatter, m'écrit ce » Prélat, que ſi vous faites connoître M. » le Dauphin tel qu'il a été, vous aurez » offert aux Grands de la Terre un des » plus parfaits modeles qu'ils puiſſent imi- » ter. Soit que l'on conſidere l'étendue de » ſes connoiſſances, ſoit qu'on enviſage » la perfection de ſes vertus, on peut » bien lui appliquer ce que dit Horace : » *Quandò ullum invenient parem ?* »

(*) M. de Roquelaure.

Il eſt aiſé de juger, par ce que nous venons de dire, combien il étoit éloigné du ſentiment que lui prête un de ſes Panégyriſtes, qui le fait bénir le Ciel d'être né dans le ſiecle éclairé de la Philoſophie. « Il eût parlé bien plus juſte, » (c'eſt une réflexion de la Dauphine) » en diſant qu'il gémiſſoit de vivre dans » un ſiecle qui abuſoit ſi criminellement » de ſes lumieres. » Cette Princeſſe aſſura qu'elle n'avoit point reconnu le Dauphin au portrait qu'en a tracé le même Auteur; & entre une infinité de reproches, elle lui en fit trois principaux: le premier, de ce qu'il ſemble rougir des vertus dont ſon Héros ſe tenoit le plus honoré: en effet, comme ſi le patriotiſme n'avoit rien de commun avec la Religion, l'Ecrivain, à la faveur de la qualité qu'il ſe donne d'Orateur de la Patrie, ſe diſpenſe de parler des vertus chrétiennes du Dauphin; il n'en dit pas un mot. Il annonce ſeulement qu'il parlera de l'eſprit de Religion qui l'animoit, & au lieu de tenir parole, il ſe contente de jetter au haſard quelques définitions arbitraires, qui ſemblent inſinuer que l'eſprit de Religion n'eſt autre choſe, pour un Prince, que l'art de faire entrer la Religion dans ſon plan de Gou-

vernement, comme un frein propre à contenir les Peuples dans le devoir, par la crainte des châtimens ou des remords qui ſuivent le crime : vues intéreſſées d'un Politique, qui fait ſervir indifféremment le ſacré & le profane à ſa propre utilité : les vues du Dauphin étoient bien plus droites, plus nobles & plus dignes d'un bon Prince. Enviſageant la Religion comme l'unique moyen de conduire l'homme au ſouverain bonheur, il veut qu'un Roi s'applique à la faire fleurir dans ſes Etats ; mais qu'il le faſſe de bonne foi, & avec le cœur d'un Pere, plutôt qu'avec les yeux d'un Politique. « Le Monarque, dit-il, doit s'appliquer » dans ſes Etats, comme un Pere dans » ſa famille, à entretenir & augmenter » dans ſes Sujets le reſpect & l'amour » pour la Religion ».

La Dauphine ne put paſſer à l'Orateur de s'être étudié à rapprocher le Dauphin de cette claſſe d'hommes, pour laquelle il eut toute ſa vie le plus grand éloignement, en le repréſentant comme tout occupé *à développer en lui* ce qu'il appelle *le germe de l'eſprit philoſophique qui ſuit la chaîne des événemens, à rapprocher des ſyſtêmes, à preſſer des abus, à ſaiſir de grands réſultats, à jetter un coup d'œil ſur*

le cahos des Loix, à faire ſortir du milieu des chocs & des réſiſtances la plus grande ſomme de bonheur; en un mot, en ne faiſant valoir dans ce Prince que les vertus ſociales; *ſa raiſon, ſa bienfaiſance, ſon humanité*, ſelon lui, *la premiere des vertus.*

La Princeſſe trouva encore fort mauvais, qu'il eût diſpoſé de l'amitié du Dauphin en faveur de l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*, & qu'il eût ſuppoſé entre eux des conférences, qui n'eurent jamais lieu. Ce Prince, il eſt vrai, conféroit volontiers avec les Savans, & il en voyoit ſouvent; mais jamais ceux dont les ſentimens ou la conduite étoient décriés, ou même équivoques. Son inclination particuliere, autant que la crainte de paroître les honorer aux yeux des Peuples, lui interdiſoit toute eſpece de commerce avec eux. Quant à ſes relations avec le Préſident de Monteſquieu, ce qu'il y a de vrai, au rapport de la Dauphine, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'il vit paroître ſon Traité *ſur les Loix*, il voulut le lire, & il s'en occupa ſérieuſement; il en fit même des extraits. Mais le jugement qu'il porta de cet Ouvrage eſt: « qu'il renfermoit pluſieurs » vérités utiles ſemées parmi beaucoup » d'erreurs dangereuſes. » Il ne vit qu'une

fois l'Auteur, à la ſollicitation de ſes Protecteurs; & au ſortir de l'audience qu'il lui donna, il le caractériſa fort ingénieuſement, en diſant: « je trouve que » M. de Monteſquieu raiſonne en Philo» ſophe, mais en Philoſophe trop Phy» ſicien. »

La conduite de ce Prince étoit en tout conforme à ſes lumieres & à ſa foi. Ses actions extérieures pouvoient être regardées comme une cenſure du vice & un encouragement à la vertu. Sans s'écarter jamais des regles de la politeſſe, ni des égards dûs à la naiſſance, au caractere ou aux emplois, il ſavoit ſe montrer indifférent envers ceux qui l'étoient pour la Religion. Il étoit rare qu'il fit un compliment déſagréable, même à un homme notoirement décrié ſur l'article de la Religion ou des mœurs; mais, pour peu qu'on le connût, on s'appercevoit aiſément à ſon ton, à ſon air, à ſes expreſſions ménagées, qu'il n'avoit pour lui que de l'éloignement & du mépris. Toujours il donnoit à l'extérieur des marques de conſidération aux Miniſtres de la Religion; mais il étoit encore aiſé de diſtinguer quand elles s'adreſſoient à la perſonne, ou ſeulement au caractere.

En refuſant au vice juſqu'aux moindres

apparences de ſon eſtime, il la réſervoit toute pour la vertu. Souvent on le vit, dans ſes audiences publiques, diſtinguer par l'accueil le plus honorable un homme vertueux qu'il appercevoit dans la foule. Il étoit ſatisfait quand il pouvoit être de quelque utilité à la Religion. Il la protégeoit de tout ſon pouvoir, non pas ſeulement en Politique, & parce qu'elle eſt le ſeul lien capable d'attacher ſincérement les Peuples à l'autorité légitime, mais parce qu'il la regardoit comme l'unique voie qui conduiſe l'Homme au ſouverain bonheur; & l'on peut dire qu'il l'honora & la ſervit beaucoup plus utilement encore par la pratique exacte des devoirs qu'elle impoſe, que par le crédit que lui donnoit ſon rang. Rien ne fera mieux connoître combien la piété de ce Prince étoit ſincere & éclairée que ſes propres écrits. Il eſt vrai que dans la morale chrétienne comme dans la Foi, perſonne ne peut faire de nouvelles découvertes. On ne peut dire ſur cette matiere que ce qu'ont dit Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres, & ce qu'une infinité d'Auteurs ont répété: auſſi prétends-je bien moins faire un mérite au Dauphin d'avoir écrit les plus belles maximes de piété, que de les

avoir gravées profondément dans ſon cœur ; il ne les avoit inſérées dans ſes Ecrits que par le deſir de ſe les rendre plus familieres, & d'en faire juſqu'à ſa mort la regle invariable de ſa conduite. Je ne crains point de propoſer l'extrait que je vais en faire dans la ſuite de ce Livre, comme un excellent abrégé de Morale.

« La pratique de la Religion chrétienne, écrit ce Prince, conſiſte dans » l'exercice de toutes les vertus. Dieu, » qui eſt le maître de l'homme, demande l'homme tout entier ; & l'homme, » pour être entiérement à Dieu, doit » être vertueux dans tous les inſtans & » dans toutes les occaſions. Parmi les » vertus chrétiennes, il y en a pluſieurs » qui plaiſent au monde, & méritent » ſon eſtime ; telles ſont la prudence, la » généroſité, le déſintéreſſement ; mais » on ne doit pas ſe contenter de celles-» là, qui ne peuvent que flatter l'amour-» propre ; on doit s'attacher plus particuliérement à celles qui ſont oppoſées » à l'eſprit du monde : telles ſont la patience, le pardon des injures, la fuite » des pompes & des divertiſſemens du » ſiecle. Une Ame généreuſe aime à ſouffrir pour l'intérêt de ſa patrie, pour

» celui même de la Religion. Les calom-
» nies de ſes envieux, les préventions
» de la multitude ne ſauroient l'ébran-
» ler : elle réſiſte aux traits de la jalouſie,
» & ſon amour-propre ſe nourrit de la
» qualité d'illuſtre malheureux ; une telle
» vertu n'appartient point au Chriſtia-
» niſme. »

Voici comment il s'exprime ſur la piété. « Rien de plus ordinaire que de » s'en former de fauſſes idées ; les mon- » dains cherchent à la décrier, en repré- » ſentant ceux qui la pratiquent comme » gens triſtes & inſociables, qui inſpirent » à tout le monde leur humeur mélan- » colique. Mais la vraie dévotion, loin » de nuire à la Société, eſt ſeule capable » d'y maintenir le bon ordre. Elle ſait » varier ſes effets ſelon la diverſité des » états, parce que le Dieu qu'elle doit » honorer, eſt l'auteur de toutes les con- » ditions. Ainſi, pour remplir les devoirs » d'Evêque, de Prince, de Magiſtrat ou » d'Artiſan, il faut ſuivre les voies di- » verſes que ces états mêmes indiquent, » & s'appliquer à ſe perfectionner dans » ſon état & ſelon ſon état. Il eſt des ver- » tus qui ſont de toutes les conditions : » perſonne ne peut être diſpenſé d'aimer » Dieu plus que toutes choſes, d'être

» chaſte, tempérant, doux, humain, » charitable, modeſte, déſintéreſſé; mais » il en eſt d'autres qui ſont propres aux » différens états : le grand zele, par » exemple, pour venger les droits de la » Divinité, ne doit être exercé que par » les perſonnes aſſez élevées & aſſez puiſ- » ſantes pour en impoſer au vice : un » Evêque ne feroit point ſon ſalut dans » la ſolitude, un Solitaire dans les tra- » vaux de l'apoſtolat : un Artiſan s'éloi- » gneroit de la dévotion en reſtant toute » la journée à l'Egliſe, ainſi qu'une per- » ſonne mariée en pratiquant la pauvreté » réelle d'un Capucin. On peut juger de- » là combien eſt condamnable l'opinion » de ceux qui s'imaginent que la piété » eſt incompatible avec les conditions » relevées, l'état du mariage ou la pro- » feſſion des armes; quand elle eſt bien » réglée, elle ſe ménage le tems de va- » quer & aux exercices ſpirituels & aux » devoirs de l'état. »

La foi du Dauphin étoit auſſi humble qu'elle étoit vive & éclairée. Il croyoit avec toutes les lumieres d'un Sçavant, & toute la ſimplicité d'un enfant. L'Egliſe ſeule étoit l'interprete de ſa foi, & ſes déciſions faiſoient la regle de ſa conduite. En ſe faiſant un devoir, comme

Prince, de la protéger de tout ſon crédit, il s'en faiſoit un, comme Chrétien, de la recommander à celui qui a promis de la faire triompher de toutes les puiſſances de l'Enfer. Je trouve dans ſes Ecrits la priere ſuivante : « ô Jeſus, » Protecteur & Chef de votre Egliſe, » ſouvenez-vous de la promeſſe que » vous lui avez faite de ne l'abandonner » jamais : ſoyez toujours ſa lumiere » & ſa force : étendez ſon empire, multipliez ſes enfans, & conduiſez-les au » ſéjour de l'éternité. »

Les maux de la Religion, qu'il regardoit comme les plus grands maux de l'Etat, étoient auſſi ceux qui portoient l'atteinte la plus douloureuſe à ſon cœur. Au récit qu'on lui faiſoit des progrès du libertinage & des excès de l'impiété, on l'a ſouvent vu, contre ſon naturel, ami de la gaieté, s'abandonner à une triſteſſe profonde que rien ne pouvoit diſſiper, que l'eſpérance qu'on s'efforçoit de lui faire concevoir d'un avenir plus conſolant.

Sa piété rappelloit tout à Dieu, & ne lui montroit, dans les avantages & les diſtinctions de la grandeur, que les motifs d'une plus humble & plus vive reconnoiſſance : « le monde, écrivoit-il,

» ſubſiſte depuis bien des ſiecles, & moi,
» qu'étois-je il y a peu d'années, & où
» étois-je ? Je n'étois nulle part, j'étois
» le néant. C'eſt de ce néant que Dieu
» m'a fait ſortir, pour me faire ce que je
» ſuis, non qu'il ait beſoin de moi, mais
» parce qu'il eſt bon. Il m'a rangé dans
» la premiere claſſe des Etres : il m'a
» donné l'entendement pour le connoî-
» tre, la mémoire pour me ſouvenir de
» lui, la volonté pour l'aimer, l'imagi-
» nation pour me peindre ſes bienfaits,
» les yeux pour contempler ſes ouvra-
» ges, la langue pour le louer, & ainſi
» des autres facultés. Tous les maux dont
» je ſuis exempt.... L'aiſance dans la-
» quelle je vis, la portion d'eſprit que
» je dois reconnoître en moi, ſans vaine
» complaiſance, & les moyens de la cul-
» tiver, que de motifs qui exigent de
» ma part la plus vive reconnoiſſance !
» Mais que dire des biens de la grace
» que je trouve au ſein de l'Egliſe ? des
» ſacremens auxquels j'ai tant de fois
» participé ? de ces vives lumieres, de
» ces inſpirations touchantes, de cette
» voix du remords qui parle à ma con-
» ſcience ? & tout cela n'eſt pas encore
» la félicité qui m'eſt promiſe dans le ſein
» de mon Dieu ; béniſſez-le donc, ô

» vous qui le contemplez déjà face-à-
» face : je le bénirai avec la même ar-
» deur, dans l'eſpérance du même bon-
» heur. »

Cet eſprit de foi qui animoit le Dauphin, le portoit à nourrir ſa piété par le ſouvenir habituel de la préſence de Dieu. Voici ce qu'il écrit ſur cette matiere : « Dieu eſt en tout & par-tout, il
» remplit par ſon immenſité toutes les
» parties de l'Univers. Il agit immédiate-
» ment dans toutes ; il voit tout ce qui
» s'y paſſe, & aucun lieu du monde ne
» ſauroit, par ſon éloignement ou ſon
» obſcurité, nous dérober à ſes regards.
» Du haut du Ciel, il a ſous les yeux
» toutes les Nations. Il paſſe en revue
» tous les habitans de la terre ; & les
» Rois, environnés de toutes leurs ar-
» mées, ne ſauroient lui échapper & ſe
» ſouſtraire à ſa vue. Nos yeux, il eſt
» vrai, ne l'apperçoivent pas, nos ſens
» ne découvrent pas ſa préſence ; mais
» la raiſon & la Foi nous font aſſez con-
» noître que c'eſt en lui que nous vi-
» vons, que nous agiſſons, que nous
» exiſtons ; & que s'il eſt préſent dans le
» lieu où l'on ſe trouve, il eſt bien plus
» particuliérement encore au fond du
» cœur & de l'eſprit, qu'il vivifie par ſa

» préſence. Cette vérité eſt aſſez con-» nue ; mais l'eſprit préoccupé par les » objets ſenſibles, y fait peu d'attention. »

L'aſſiſtance au Saint-Sacrifice étoit de tous les exercices de la Religion le plus conſolant pour ſa piété ; il s'en acquitta tous les jours de ſa vie avec la plus exacte fidélité. Il falloit pour qu'il n'aſſiſtât point à la Meſſe, qu'il fût malade à garder le lit. Pendant ſa derniere maladie, ne pouvant ſe réſoudre à être privé plus long-tems des graces attachées à l'aſſiſtance au Saint-Sacrifice, il fit élever un autel dans ſa chambre, & juſqu'au dernier jour de ſa vie il y entendit la Meſſe, comme lorſqu'il étoit en ſanté, avec une attention & un recueillement qui excitoient à la piété. Un jour de la Purification, où il ſe trouvoit incommodé, il entendit une Meſſe baſſe le matin, & paſſa enſuite dans ſon cabinet d'étude ; un Officier attaché à ſa perſonne s'étoit propoſé d'aller à la Meſſe, quand le Prince ſortiroit ; le Dauphin lui demanda vers midi s'il avoit entendu la Meſſe? L'Officier lui avoua qu'il avoit compté ſur ſa ſortie pour y aller, mais qu'il n'étoit plus tems d'y penſer : qu'il n'y avoit plus dans Verſailles que la Meſſe des Cordons-Bleus qui alloit ſe dire à la

Chapelle du Château, dont la porte étoit fermée aux particuliers : « comment, lui dit le Dauphin, vous manqueriez la Meſſe pour mon ſervice ? » J'en ſerois au déſeſpoir : l'entrée dans » la Chapelle eſt une affaire de protection, n'y eût-il plus qu'une ſeule place, elle appartint à celui qui n'a point » été à la Meſſe, & je vous la ferai donner. » Il fit appeller en même-tems le Garde-du-Corps qui étoit en faction à la porte de ſon appartement ; il lui ordonna d'aller de ſa part introduire l'Officier dans la Chapelle, ce qui fut exécuté.

« La Meſſe, écrit ce Prince, eſt de » tous les actes de la Religion le plus ſacré, le plus agréable à Dieu, celui » qui lui rend le plus de gloire, & qui » procure aux hommes le plus de graces ; mais pour y participer réellement & de maniere à en recueillir les » fruits, il faut que l'eſprit & le cœur » ſoient préſens comme le corps, & » uniquement occupés du grand Myſtere qui ſe célebre. L'excellence du » culte que nous rendons au Seigneur, » dit-il ailleurs, conſiſte dans l'offrande » de cette victime ſans tache que nous » avons le bonheur de lui préſenter,

» C'eſt en elle que nous trouvons de » quoi effacer nos péchés, de quoi » payer à Dieu, avec uſure, tous ſes » bienfaits, de quoi nous attirer toutes » ſes graces, de quoi enfin honorer di- » gnement ſa majeſté ſuprême. »

Le Dauphin ne paroiſſoit point dans une Egliſe, qu'il n'y édifiât par ſon recueillement & par les ſentimens de foi qu'annonçoit tout ſon extérieur. Ayant une voix forte & ſonore, que l'art avoit encore perfectionné, il ne l'employoit jamais plus volontiers qu'à chanter les louanges du Seigneur; & ſouvent, pendant les divins Offices, s'aſſociant au chœur des Fideles, il contribuoit plus que perſonne à donner à nos divins Cantiques le ſentiment & l'harmonie. Tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion, & pouvoit ſervir à en relever la gloire, l'intéreſſoit toujours infiniment: nous le voyons poſer la premiere pierre de l'Abbaye de Panthemont, aſſiſter à la conſécration de celle de Choiſy, ſe rendre à Saint-Cyr pour le Sacre de l'Archevêque de Tours. Il ne vient jamais à Paris, ſeul ou avec la Dauphine, qu'il n'entre dans quelque Egliſe, à Notre-Dame, à Sainte Geneviève, à Saint Sulpice, &c. S'il va à

l'Abbaye d'Ourſcamp, à Saint Denis, au Mont-Valérien, il y aſſiſte au Salut: dans d'autres endroits il donne d'autres marques de ſa piété. Il paſſoit un jour ſur les Boulevards de Paris, du côté de Saint Laurent, accompagné de la Dauphine & des Princeſſes ſes Sœurs: il apperçut de loin une Proceſſion du Saint-Sacrement: auſſi-tôt il fit arrêter ſon carroſſe, & charmé de trouver l'occaſion de détourner vers Dieu les hommages que rendoit à ſa perſonne le Peuple aſſemblé ſur ſon paſſage, il s'avance à pied vers la Proceſſion, qu'il ſuivit juſqu'au lieu de la ſtation. Là, au milieu de la foule, dont ſa piété ſeule le diſtinguoit, il ſe mit à genoux (*) à côté d'un carreau qu'on lui avoit préſenté. Le bon

(*) En 1766, Louis XV étant venu tenir un Lit de Juſtice à Paris, le Peuple, à qui l'appareil de cette cérémonie en impoſe toujours, le ſuivoit au ſortir du Palais, en gardant un ſilence reſpectueux. Ce Prince, en traverſant le Pont-Neuf, s'apperçut qu'on portoit les Sacremens à un malade: il fit arrêter ſon carroſſe, deſcendit, ſe mit à genoux ſur le pavé, qui, ce jour-là, étoit tout couvert de boue. A cet acte de Religion du Monarque, ce ne fut plus de toutes parts que cris confus, qu'acclamations réitérées de *vive le Roi.*

Peuple, celui qui ſuit encore les Proceſſions, ne put voir ſans attendriſſement la maniere édifiante dont il fit ſon acte d'adoration : tout le tems qu'il reſta à genoux, on vit autour de lui des gens qui eſſuyoient les larmes que faiſoit couler la joie de voir tant de piété dans l'Héritier de la Couronne ; & ce Prince humblement proſterné devant ſon Dieu, paroiſſoit plus grand aux yeux de la multitude qu'il n'eût paru dans le plus beau jour de triomphe.

Ces marques extérieures de piété n'étoient dans le Dauphin que l'effet de la diſpoſition de ſon cœur. Toute ſa vie, quoique partagée entre les différens devoirs que lui impoſoit ſon rang, n'étoit, par ſon union habituelle avec Dieu, qu'une ſorte de priere non-interrompue. Il eſt beau de l'entendre parler lui-même : « la priere, dit-il, » eſt une roſée céleſte qui fait produire » à l'ame de bons fruits, & qui éteint » en elle le feu des paſſions. La plus » courte récitée lentement, en pénétrant bien le ſens des paroles, & y » joignant le ſentiment du cœur, vaut » mieux que la plus longue récitée avec » précipitation. Tout rappelle à Dieu » une ame qui vit de la foi, tout lui

» apprend à prier. Les embarras du ſiè-
» cle, les devoirs de l'état ne ſauroient
» mettre obſtacle à cette ſorte de priere.
» Au milieu de l'affaire la plus ſérieuſe,
» le cœur peut s'élever vers Dieu, im-
» plorer ſes lumieres, lui offrir ſon tra-
» vail & lui témoigner ſon amour. Ce
» n'eſt pas là détourner ſon attention,
» c'eſt l'exciter par un motif plus noble
» & plus puiſſant. Rien de plus utile que
» l'habitude de contempler Dieu dans
» ſes ouvrages, de reconnoître ſa Pro-
» vidence dans les événemens, de l'aſ-
» ſocier, pour ainſi dire, à toutes nos
» entrepriſes. Sans cela le repos n'eſt
» qu'oiſiveté, le travail qu'embarras. »

Les prieres conſacrées par l'uſage de l'Egliſe, étoient celles qu'il adoptoit de préférence. A l'exemple de Saint Louis, il récitoit habituellement l'Office du Diocèſe de Paris; & cet exercice avoit pour lui tant d'attraits, qu'il ne l'interrompit que dans les derniers jours de ſa maladie. Quelqu'un lui repréſentoit alors que ſa poitrine pourroit en ſouffrir : « non, répondit-il, ayant renon-
» cé à toute autre occupation, celle de
» réciter quelques prieres à différentes
» heures du jour, ne ſauroit me fati-
» guer. Un jour, écrit la Dauphine, je

» lui repréſentai, en lui donnant ſes li-
» vres, que dans l'état où il étoit, il ne
» devoit pas dire ſon Office, parce que
» cela le feroit touſſer : il voulut ce-
» pendant eſſayer, mais la toux devint
» ſi forte qu'il fut obligé d'en reſter à
» Complies ; car il voulut achever Vê-
» pres qu'il avoit commencées. ».

Peu ſatisfait de payer lui-même à Dieu le tribut de prieres que lui offrent ſes Miniſtres, il employa les momens de ſon loiſir à procurer aux perſonnes les plus occupées, le moyen de s'unir aux prieres communes de l'Egliſe. Il diſtribua lui-même en leur faveur un Office qui, ſans être auſſi long que celui de l'Egliſe, en a cependant l'eſprit & la forme. Cet Ouvrage fut imprimé à Sens en 1763, par les ſoins du Cardinal de Luynes. « M. le Dauphin, m'écrit ce
» Prélat, exigea de moi, que je le fiſſe
» imprimer ſous mes yeux, & paroître
» en mon nom. J'eus beaucoup de pei-
» ne à m'y prêter ; mais l'ordre fut ab-
» ſolu. Il n'y a de moi que le Mandement
» qui ſe trouve à la tête de l'Ouvrage. »

Outre les différentes prieres qu'il récitoit tous les jours, il avoit encore un tems marqué pour méditer les vérités du ſalut. « La ſcience du ſalut, dit-il

» mérite & exige au moins autant d'étude » que les autres ſur leſquelles l'eſprit de » l'homme s'exerce. » Voici ce qu'il écrivoit à un homme de lettres qu'il eſtimoit pour ſes talens & ſa piété : « vous ſavez » que je me ſuis emparé de votre plume, » & que j'en diſpoſe comme ſi je la te- » nois. J'ai encore un Ouvrage à vous de- » mander : ce ſont des méditations pour » tous le jours de l'année, partagées en » deux points, courtes & pleines de » choſes qui, au nombre de trois cens » ſoixante-ſix, ne forme qu'un ſeul vo- » lume in-12. Il me les faut courtes, » puiſque c'eſt pour méditer, & pleines » de choſes, ſans aucunes phraſes, pour » avoir de quoi méditer ; quand je parle » de la Méditation, je la diſtingue fort » de l'Oraiſon. Un Prince ne peut gueres » être un homme d'Oraiſon : mais il peut » & il doit méditer ſes devoirs, & voilà » ce que je veux. Que la Loi de Dieu ſoit » renfermée en entier dans l'ouvrage, » point d'idées myſtiques : des préceptes » de la morale Evangélique. Quand vous » en aurez fait trois ou quatre, vous me » les enverrez pour voir ſi c'eſt ce que » je veux. » La vertu eſt bien ſolide & bien éclairée dans un Prince, quand elle lui ſuggere ces ſentimens. Cependant,

comme ſi les aſſiduités d'un Grand de la Terre auprès du Roi des Cieux étoient plus indignes de lui que celles d'un Courtiſan auprès du Monarque, certaines gens aux yeux deſquels un Prince eſt toujours trop religieux, faiſoient un reproche au Dauphin de donner trop de tems à Dieu. On ne peut diſconvenir, il eſt vrai, qu'à n'enviſager ſa conduite que du côté de la Religion, on ſeroit tenté de croire qu'il s'en occupoit uniquement ; mais on ne doit le juger que ſur l'enſemble de ſa vie. Quoique jamais Prince n'ait donné plus de tems à Dieu, jamais Prince n'en donna plus à l'étude de ſes devoirs, à l'éducation de ſes enfans, à ſa famille, à ſes amis & à tous ceux qui vouloient s'adreſſer à lui. On trouve bien du tems, quand on ſait comme lui en ménager tous les inſtans ; le tems qu'il donnoit à ſes exercices de piété, n'étoit encore qu'une partie de celui qu'il déroboit au ſommeil, aux jeux, aux ſpectacles, & à tous ces amuſemens frivoles dont les Grands ſe font quelquefois des devoirs d'état.

La maniere dont ce Prince veut qu'on traite les affaires, annonce bien qu'en mettant celle du ſalut au premier rang, il ne prétend pas qu'on néglige les autres.

« Les affaires, dit-il, pour être bien » traitées, demandent du ſoin, de l'ap- » plication & de la ſuite. Mais ſi l'on y » mêle trop d'empreſſement, de l'agita- » tion & du ſouci, au lieu de les avan- » cer on les recule. Donnons à chaque » choſe le tems néceſſaire : la précipita- » tion produit ſouvent les mêmes effets » que la lenteur, & elle eſt elle-même » produite par la pareſſe. Dieu nous a » confié le ſoin de nos affaires ; il veut » que nous les conduiſions nous-mêmes, » que nous nous en occupions, que nous » les ſuivions avec attention, mais ſans » perdre jamais de vue l'affaire princi- » pale, celle du ſalut, à laquelle toutes » les autres ſont ſubordonnées, & doi- » vent néceſſairement ſe rapporter. Pro- » curons le ſuccès de nos affaires par » toute ſorte de moyens juſtes & honnê- » tes ; mais traitons-les avec cette tran- » quillité & cette ſorte de détachement » que des Chrétiens doivent avoir pour » tout ce qui appartient à la terre. Sur- » tout ne perdons jamais de vue celui à » qui nous devons rapporter notre tra- » vail : recourons à lui dans nos difficul- » tés, implorons ſes lumieres dans nos » doutes, béniſſons-le dans nos ſuccès, » offrons-lui nos revers. »

La

La parole de Dieu, les lectures de piété, l'exemple des Saints, la conversation avec les gens de bien, sont, selon le Dauphin, autant de moyens de salut, que nous devons rendre efficaces par le bon usage. « La parole de Dieu, dit-il, » doit être écoutée avec une sainte avi- » dité, beaucoup d'attention, & un » grand respect. Si nous voulons que » Dieu nous écoute, lorsque nous le » prions, écoutons-le nous-mêmes quand » il nous instruit. Ecoutons la parole de » Dieu, & non les discours de l'Hom- » me : détournons notre esprit d'une » éloquence humaine, pour ne l'appli- » quer qu'aux vérités éternelles. Si la pa- » role de Dieu n'a pas servi à notre sanc- » tification, elle déposera un jour pour » notre condamnation. Les entretiens » avec les gens de bien, & les lectures » de piété peuvent produire les mêmes » effets que les Sermons. Nous trouvons » dans la vie des Saints de quoi admirer » & imiter. Sans sortir de notre état, » nous pouvons pratiquer quelque chose » de la fermeté des Martyrs, du zele des » Pontifes, de la pureté des Vierges. »

Plein de confiance dans les mérites & la protection de Saint Louis, son Aïeul, & depuis long-tems son modele, il ne

laiſſoit paſſer aucun jour ſans lui adreſſer cette Priere : Dieu éternel, qui, depuis » l'établiſſement de cette Monarchie, lui » donnez des marques d'une protection » toute ſpéciale, accordez aux mérites » & aux vœux de Saint Louis, que ſes » Deſcendans, que votre ſerviteur, & » tout votre peuple, ſoient les imita- » teurs des vertus qu'il a pratiquées, afin » que, conſervant la paix au-dedans & » au-dehors, nous ſoupirions unique- » ment après la joie de ce Royaume, où » les Rois & les Peuples ne reconnoiſ- » ſant plus que vous ſeul pour Paſteur » & pour Pere, ſeront unis entr'eux par » les liens d'un amour éternel. »

Il avoit une dévotion particuliere à la Sainte Vierge. « Adreſſons-nous à elle » avec la confiance la plus tendre, dit-il » dans ſes Ecrits, ſongeons aux titres » qu'elle a auprès de Dieu, admirons ſa » ſainteté, efforçons-nous d'imiter ſes » vertus. » Un jour qu'on parloit en ſa préſence du vœu de Louis XIII : « ce » Prince, dit-il, entendoit bien les in- » térêts de la Nation, quand il l'enga- » geoit par ſon exemple à s'appuyer » d'une ſi puiſſante protection. »

La Dauphine ayant été quelque-tems en péril, après la naiſſance du Comte de

Provence, il fit vœu, pour le rétabliſſement de ſa ſanté, d'aller à Notre-Dame de Chartres. La Princeſſe étant guérie, voulut l'accompagner dans ce voyage de dévotion : & dans un ſiecle où l'eſprit d'incrédulité s'efforce de jetter un vernis de petiteſſe ſur tout ce qui tient à la Religion, on voyoit ces deux vertueux Epoux, à l'exemple de nos plus grands Princes, ſe faire honneur de la ſimplicité de leur foi, & de ces pratiques reſpectables que la piété de nos Peres a conſacrées, & qui ſont encore l'édification publique.

Les Sacremens étant les ſources de graces les plus fécondes, le Dauphin ſe propoſa d'en faire toute ſa vie un ſaint & fréquent uſage. Il ne laiſſa jamais paſſer un mois ſans s'approcher du Tribunal de la pénitence, & ordinairement il le faiſoit plus ſouvent. Il ſe diſpoſoit à ce Sacrement par la recherche exacte des moindres fautes. Ne jugeant pas que les formules d'examen de conſcience propoſées au commun des Fideles, puſſent convenir à un Dauphin, il en compoſa une, analogue aux différens devoirs qu'il avoit à remplir. La diſſolution des Jéſuites en France l'ayant privé de ſon Confeſſeur, avant de faire un nouveau

choix, il voulut conſulter l'Archévêque de Paris qu'il regardoit comme ſon Pere ſpirituel : tant il eſt vrai que les perſonnes les plus éclairées dans les voies du ſalut, ſont celles qui ſe défient le plus de leurs propres lumieres. Ce qu'écrit ce Prince, annonce bien en effet qu'il eût été plus en état que perſonne de fixer ce choix par lui-même. « S. Louis, » dit-il, entre les avis qu'il donne à ſon » fils, lui conſeille de s'abandonner à la » conduite d'un guide ſûr & fidele. Les » qualités qu'on doit chercher dans ce- » lui à qui on veut remettre le ſoin de » de ſon ame, ſont ſur-tout la charité, » la ſcience & la prudence. Si l'une de » ces trois qualités lui manque, l'ame » eſt en danger de ſe perdre. Quand on a » trouvé cet homme, on doit le regar- » der comme l'Envoyé de Dieu, avoir » en lui une confiance filiale ; &, afin » que la conſcience ſoit tranquille, lui » déclarer avec droiture, ſimplicité & » clarté, non-ſeulement ſes fautes, mais » ſes ſentimens, ſes bonnes & ſes mau- » vaiſes inclinations, ſes peines & ſes » inquiétudes. Le péché n'eſt honteux » que lorſqu'on s'y abandonne ; mais la » contrition par laquelle on le déteſte, » & la confeſſion dans laquelle on s'en

» accuſe, lui font perdre ſa difformité : » il devient la matiere d'un ſacrifice qui » doit être conſolant pour nous, puiſqu'il » eſt infiniment agréable à Dieu. »

Tant de beaux ſentimens, & une vie ſi chrétienne, étoient dans ce Prince le fruit de ſon union fréquente avec le Dieu qui fait les Saints. Il communioit fréquemment. On ne ſauroit communier trop ſouvent, quand on s'applique avec autant de ſoin que lui à ne le faire que ſaintement. Quoique toute ſa conduite ne fût qu'une ſorte de préparation à cette grande action, il s'en occupoit cependant trois jours avant d'une maniere plus particuliere. Ne trouvant pas dans les différens ouvrages qui traitent de la Communion, de quoi ſatisfaire ſa piété, il communiqua ſes vues au P. Griffet, & l'engagea à en compoſer un qui pût ſervir pour la préparation à la Communion, & pour l'action-de-graces après. C'eſt le livre qui a pour titre : *Exercice de piété pour la Communion*, le meilleur que nous ayons en ce genre. » L'Euchariſtie, dit-il, à ce Religieux dans une lettre qu'il lui écrit à ce ſujet, « eſt un Sacrement qui demande » une ſi grande préparation, & qui mé» rite tant de reconnoiſſance, après

» qu'on l'a reçu, qu'il me paroît convenable de s'en occuper une ſemaine » entiere, dont les trois premiers jours » ſeront employés à la préparation, & » les quatre autres à la reconnoiſſance. » Vous pourriez faire, pour chacun de » ces jours, des réflexions & des prieres » convenables au ſujet. Je voudrois pour » le quatrieme jour des prieres que je » puiſſe dire pendant la Meſſe de Communion, & qui ſoient particulieres à » cette action, & d'autres prieres encore pour la Meſſe d'action-de-graces » que j'entends après la Communion. Je » vous demande en grace, mon Révérend Pere, de vous mettre au plutôt » à cet ouvrage, & d'y travailler avec » la ferveur que ne peut manquer de » vous inſpirer le deſir que vous avez » du ſalut des ames. Il ſera très-utile » pour le mien, d'autant plus que je » n'en connois aucun qui ſoit dans ce » goût là; en tout cas vous le feriez » mieux qu'un autre. »

Voici ce qu'il avoit écrit lui-même ſur l'Euchariſtie, d'après l'heureuſe expérience qu'il en avoit faite : « ce Sacrement éclaire l'ame ſur ſes devoirs: » il la dégoûte des plaiſirs des ſens, il » lui en découvre le néant, il lui en fait

» ſentir le danger, & lui donne la force » de réſiſter à leurs amorces. Il la ſou- » tient contre la ſéduction des mauvais » exemples & contre elle-même ; auſſi » Jeſus-Chriſt, au jour de ſon Jugement, » n'aura-t-il pas de reproche plus terrible » à faire aux réprouvés, que de n'avoir » pas voulu profiter d'un moyen de ſalut » ſi puiſſant. Pour en profiter, deux cho- » ſes ſont également néceſſaires, com- » munier dignement, & communier ſou- » vent. C'eſt en communiant ſouvent » qu'on apprendra à communier plus di- » gnement. Ceux qui n'ont pas beaucoup » d'affaires, doivent profiter de leur loi- » ſir pour communier ſouvent : ceux qui » ſont chargés d'affaires les plus impor- » tantes, doivent auſſi communier ſou- » vent, afin d'être en état d'en ſoutenir » le poids. » On voit ici que les ouvrages de Saint François de Sales n'étoient pas inconnus à ce Prince.

On a remarqué que depuis qu'il fit ſa premiere Communion, juſqu'à ſa mort, il ne s'étoit jamais écoulé deux mois ſans qu'il ſe fût approché des Sacremens. Ni l'embarras des affaires, ni la diſſipation des voyages, ni le tumulte des armes, ne l'empêcherent jamais d'être fidele au plan de vie qu'il s'étoit tracé. A Com-

piegne, comme à Fontainebleau, à la tête de nos Armées, comme à Verſailles, par-tout il montroit la même fidélité à fréquenter les Sacremens. Sans reſpect humain, comme ſans oſtentation, il ne cherchoit que Dieu pour témoin de ſa piété; mais il n'eût pas rougi d'une action vertueuſe, en préſence d'une armée entiere qui l'eût déſapprouvée. « Je me » ſouviens, écrit le Duc de la Vauguyon, » qu'à mon retour de l'Armée, un hom» me bien recommandable par ſes talens » & ſes vertus, M. le Chancelier Da» gueſſeau, touché juſqu'aux larmes de » la piété de M. le Dauphin, me diſoit » un jour: ah, Monſieur, qu'il eſt beau » de voir un Prince de cet âge ne pas » rougir de Jeſus-Chriſt, & ſe conduire » par ſes maximes juſqu'au milieu du tu» multe des armes. »

Dans une viſite qu'il fit pendant un voyage de Compiegne, aux Chartreux de Mont-Renaud, près de Noyon, ces Religieux ne purent l'entendre, ſans étonnement, parler au milieu d'eux le langage de la piété, avec autant d'aiſance & d'onction que l'eût fait un d'entr'eux. Il dit entr'autres choſes à ces pieux Solitaires: « rien ici ne vous em» pêche de faire un fréquent uſage de la

» Communion ; vous devez être heu-
» reux : car mes plus beaux jours ſont
» ceux où j'ai le bonheur de commu-
» nier, » faiſant ainſi, ſans y penſer, l'éloge de ſa foi & de ſa piété.

Sa vertu fut toujours au-deſſus des découragemens & des viciſſitudes qu'éprouvent les ames vulgaires. Ni la ſéduction des exemples, ni les dégoûts, ni les difficultés, ni les fautes mêmes, quand il lui en échappoit, n'étoient capables d'ébranler ſa fidélité au ſervice de Dieu. « S'il arrive, dit ce Prince,
» qu'en accompliſſant les devoirs de la
» piété, on ſoit tourné en ridicule par
» les inſenſés, on doit s'en réjouir à
» l'exemple de David, qui ſe voyant
» blâmé de s'être livré aux ſaints tranſ-
» ports de ſa joie en danſant devant l'Ar-
» che du Seigneur, témoigna qu'il ſe
» tiendroit toujours honoré de pareilles
» railleries. Malheur, dit-il ailleurs, à
» celui qui voyant qu'il eſt encore ſujet
» à beaucoup d'imperfections, ſe laiſſe
» aller au découragement & à la tenta-
» tion d'abandonner le ſervice de Dieu.
» Ce n'eſt pas être vaincu que d'être tenté,
» on n'eſt vaincu que par le ſeul décou-
» ragement ; & pour être vainqueur, il
» ſuffit de vouloir toujours combattre. »

Il eſt aiſé d'imaginer ce qu'un Prince ſi religieux penſoit du monde ; c'eſt-à-dire, ſelon l'idée que la Religion attache à ce terme, de cette multitude d'hommes, qui vivent au milieu de nous dans l'oubli du ſalut, & ſuivant des maximes tout oppoſées à celles qu'ils font profeſſion de croire ; voici le tableau que j'en trouve dans ſes Ecrits : « le monde offre à mes yeux un ſpecta-» cle formé par les paſſions les plus ſé-» duiſantes. J'y vois les ſuccès de l'intri-» gue, les triomphes de la vengeance, » l'éclat des richeſſes, les amorces des » plaiſirs, les charmes de la volupté, » le faſte du luxe, les honneurs de l'or-» gueil & de l'ambition ; mais prenant » en main le flambeau de la Foi, pour » reconnoître de plus près ce ſpectacle » enchanteur, l'illuſion ſe diſſipe, & je » ne vois plus que des inclinations hon-» teuſes, des paſſions aviliſſantes, l'or-» dre renverſé, la gloire dérobée à » Dieu, des Idoles de chair adorées, » la ſubſtance du Pauvre conſumée par » les ſuperfluités du Riche, des haines » immortelles, des honneurs uſurpés, » des biens mal acquis, & le Prince des » ténebres triomphant avec empire de » ce grand nombre d'ames aſſervies à ſes

» loix. Dans le monde on n'entend débi-
» ter que des maximes opposées à celles
» de l'Evangile : on ne voit que des exem-
» ples d'autant plus dangereux, qu'ils
» sont facilement approuvés par la cor-
» ruption du cœur. Si l'on ne prend soin
» de se prémunir contre ces principes,
» & de se fortifier contre ces exemples,
» il est impossible qu'enfin la vérité ne
» l'obscurcisse, & que les bons senti-
» mens ne s'alterent. »

Ce qu'il écrit sur les divertissemens du monde n'est ni moins solide, ni moins lumineux. « Une Ame généreuse,
» dit-il, qui s'attache au service de Dieu,
» ne sauroit se résoudre, de propos dé-
» libéré, à lui déplaire dans les choses
» même les plus légeres. C'est d'après
» ce principe qu'on doit porter son ju-
» gement sur ce qu'on appelle amuse-
» mens & usages du monde. On de-
» mande quel mal il y a de fréquenter
» les assemblées du grand monde, les
» bals & les spectacles, châtiés & épurés
» de tout ce qui pourroit y blesser la pu-
» deur ? Mais, pour peu qu'on ait étudié
» le cœur humain, on doit savoir que
» ses desirs sont insatiables ; & il est aisé
» de sentir que l'élégance de la parure, les
» jeux, les danses, & les spectacles, choses

» indifférentes de leur nature, devien-
» nent aiſément dangereuſes par le vice
» de la nôtre ; & d'ailleurs accoutumer le
» cœur à s'attacher à des choſes auſſi fri-
» voles que le ſont toujours les pompes
» & les vanités du ſiecle, c'eſt le détour-
» ner de ce qui doit faire ſon occupa-
» tion principale ; & quiconque deſire
» ſincérement de plaire à Dieu, doit re-
» noncer à toutes ces vanités, & ſur-
» tout éviter avec le plus grand ſoin d'y
» mettre aucune affection. » Voici un trait que je trouve dans les Ecrits de la Dauphine, & qui, quoique peu important en lui-même, peut ſervir cependant à manifeſter de plus en plus les diſpoſitions de ce Prince : « les derniers jours
» de ſa vie, dit la Princeſſe, il étoit
» quelquefois agité par des rêves in-
» quiétans. Dans un de ces momens qui
» tiennent comme le milieu entre le ſom-
» meil & l'état de veille, tout-à-coup on
» l'entendit s'écrier : *ah ! mon Dieu, je*
» *vous demande pardon.* M. Collet lui de-
» manda de quoi ? *C'eſt*, lui répondit-il,
» *que je viens de la Comédie.* M. Collet
» lui dit de ſe raſſurer, qu'il n'y avoit
» point été : *oh ! je vous aſſure*, reprit-il,
» *que j'en viens, & j'en ſuis bien fâché.*
» M. Collet lui dit qu'il ſe tranquilliſât,

» parce que s'il y avoit été, il l'y avoit » suivi, puisqu'il ne l'avoit point quitté. » M. le Dauphin s'étant parfaitement » éveillé, lui dit : *je l'ai donc rêvé ; je » le croyois véritablement, & j'en étois » désolé.* »

Sa conduite simple & modeste, le soin même qu'il prenoit de cacher ses talens, ses vertus, & tout ce qui eût pu lui attirer l'estime publique, annoncent combien son cœur étoit éloigné du vice de l'orgueil. « Souvent, dit-il, les Princes » se regardent comme des Dieux, parce » qu'ils se ressentent à peine des miseres » humaines ; » & dans un autre endroit : » l'illustration des Aïeux, la faveur des » Grands, celle même de la Multitude, » sont des avantages d'opinion. La ma- » gnificence dont se repaît la vanité de » tant d'hommes, n'est que le fruit des » richesses, avantage purement exté- » rieur, & qu'on ne sauroit, sans extra- » vagance, considérer comme inhérent à » la personne qui le possede. Les graces » extérieures, la beauté de la figure, » celle même de l'esprit, sont des dons » de la Providence purement gratuits. » La science même acquise par le tra- » vail, perd son mérite, & n'est plus » que pédanterie, quand on s'étudie à

» la faire valoir. Les titres & les hon-
» neurs, dans lesquels on voit qu'un
» homme place sa vanité, le dégradent
» au lieu de l'élever : on sent qu'il n'é-
» toit pas né pour en jouir. L'homme
» modeste ne cherchant d'autre gloire,
» que celle qui est attachée à la solide
» vertu, ne daigne pas même fixer ses
» regards sur ces distinctions frivoles.

» La vaine gloire & la réputation sont
» choses fort différentes : on doit fuir la
» vaine gloire, & conserver sa réputa-
» tion. On ne doit cependant pas porter
» cet amour de la réputation jusqu'aux
» excès de la délicatesse ; car la réputa-
» tion n'est que comme une enseigne qui
» indique où réside la vertu. Ainsi, le
» plus sûr moyen d'assurer notre réputa-
» tion, c'est de nous attacher à la vertu.»

Quoique la vie de ce Prince offre le plus heureux assemblage de toutes les vertus Chrétiennes, il y en avoit quelques-unes cependant pour lesquelles il sembloit avoir une estime de préférence : telle est cette belle vertu, qui rapproche l'Homme de la nature de l'Ange, & qui caractérise une ame forte & élevée au-dessus des sens : il n'étoit pas encore en âge de connoître le prix de la pureté, qu'il paroissoit touché de ses charmes ;

elle fut comme sa vertu favorite, celle de son enfance, celle de sa jeunesse, celle de toute sa vie. Dans l'âge où la passion contraire attaque l'homme avec plus de violence & de succès, il fut toujours lui résister & la maîtriser. Ni l'enjouement de son esprit, ni les invitations les plus séduisantes, ni les exemples les plus impérieux, ne furent jamais pour lui des amorces de volupté : ce qui eût été précipice pour le commun des jeunes gens, n'étoit pas même danger pour lui. Une aimable retenue s'annonçoit dans tout son extérieur, & l'on eût dit que la Pudeur le conduisoit elle-même comme par la main, à travers les écueils d'une Cour voluptueuse : rien ne fut capable d'entamer sa vertu. « La chasteté, » dit ce Prince dans ses Ecrits, est une » vertu propre au Christianisme, & dont » les Philosophes Payens les plus éclairés » paroissent n'avoir eu presque aucune » connoissance ; mais Dieu en donne » dans les Livres Saints une si haute idée ; » il attache à sa pratique de si grands pri- » vileges ; il enseigne si soigneusement » les moyens d'y parvenir, qu'il n'est » point d'efforts que nous ne devions » faire pour la conserver, & pour évi- » ter scrupuleusement tout ce qui pour-

» roit y porter la plus légere atteinte : la » moindre tache ternit ſon éclat. La chaſ- » teté conjugale n'exige pas moins de » précaution que la chaſteté parfaite. »

Il regardoit le vice contraire à cette vertu comme également capable de dégrader & d'avilir le Prince, l'homme & le Chrétien. « Je n'ai jamais compris, » diſoit-il, comment des Ecrivains cy- » niques ont pu porter l'audace juſqu'à » qualifier de paſſion des grandes Ames, » celle qui traîne par-tout avec elle la » honte & l'infamie ; qui porte l'amer- » tume & la diviſion dans le ſein des fa- » milles ; & qui n'offre de toutes parts » au milieu de la Société, que des hom- » mes dont elle abrutit la raiſon, des » Chrétiens dont elle éteint la foi ; des » Salomons qu'elle aveugle, & ſur le ſa- » lut deſquels elle laiſſe à peine à la Poſ- » térité la plus effrayante incertitude. «

Nous avons vu ailleurs comment ce Prince ſe conduiſoit dans ſon Domeſtique avec la Dauphine. La conduite qu'il gardoit avec elle en public, annonçoit les mêmes ſentimens ; & il étoit aiſé de reconnoître à ſon ton, ſon langage, & ſes manieres, cette tendreſſe ſincere & cordiale, que n'imite jamais bien celle qui n'eſt que de cérémonie. Souvent,

lorſqu'il prenoit avec elle le délaſſement de la promenade, il la conduiſoit ſous le bras avec cet air d'aiſance & de ſimplicité, qui pour n'être plus d'uſage parmi la plupart des Grands, n'en plaiſoit pas moins au Peuple, qui faiſoit à cette occaſion les réflexions les plus attendriſſantes ſur les charmes d'une union ſi parfaite. Juſque dans nos Temples, où ces vertueux Epoux ſe trouvoient ſouvent enſemble, les ſentimens de piété, dont tous deux paroiſſoient également pénétrés, faiſoient juger de leur tendreſſe mutuelle. C'eſt le propre du vice de ſuſpecter la ſincérité de la vertu : un cœur déréglé aime à ſe perſuader, ſur les plus légeres apparences, qu'un homme vertueux n'a au-deſſus de lui que l'art de ſavoir feindre ; & ſouvent, par une interprétation maligne, il ſait lui faire un crime de l'action la plus louable ; mais les yeux les plus ſoupçonneux eurent beau enviſager le Dauphin ſous tous les points de vue, étudier ſes inclinations, ſuivre ſes démarches, jamais ils n'apperçurent dans ſa conduite rien que de louable & d'honnête ; & une horreur ſouveraine, je ne dirai pas de toute paſſion illégitime, mais de ce qui eût eu l'ombre de la galanterie. Il étoit

tellement réſervé avec les perſonnes de différent ſexe, que jamais il ne ſe permit un mot, un geſte, un ſourire qui pût autoriſer dans le cenſeur le plus malin, le plus léger ſoupçon.

Ce qui le ſoutenoit & l'affermiſſoit dans toutes ces vertus, c'eſt qu'il avoit toujours préſentes à l'eſprit les grandes vérités de la Foi, & ſur-tout ſa fin dernière: « à la mort, dit-il dans ſes Ecrits, » le monde finira pour moi; tous les objets qui m'attachent me ſeront enlevés: » tous les plaiſirs & leurs fauſſes joies ne » me paroîtront plus que des fantômes » trompeurs. Mon corps, cadavre hideux, deviendra la pâture des vers; » mais quelle ſera la deſtinée de mon » ame? La perdre pour l'éternité, ſeroit le plus grands des malheurs; point » d'efforts donc, point de ſacrifices qui » doivent me coûter pour l'éviter. » Cette penſée ſalutaire de la mort, lui devint plus familiere encore les trois dernieres années de ſa vie, lorſqu'il eut reſſenti les premieres attaques de la maladie dont il mourut. Quoiqu'il ne changeât rien à ſon genre de vie, & qu'il conſervât toujours ſa gaîété ordinaire, il ſemble qu'il avoit un ſecret preſſentiment du terme où aboutiroit

ſon indiſpoſition ; & comme s'il eût voulu préparer la réſignation de la Dauphine, en lui faiſant connoître la ſienne, un jour qu'il s'entretenoit avec elle de ce qui fixe principalement l'attention des peuples dans la vie des Princes : « il y a » ſur-tout, lui dit-il, deux époques dans » leur vie qui frappent les Eſprits : leur » naiſſance & leur mort. Ma naiſſance a » dû naturellement faire plus de ſenſa- » tion que celle de mon fils ; & peut-être » que dans peu vous ſerez témoin de » l'impreſſion que fera ma mort. Le jour, » dit la Dauphine, que mourut M. d'Au- » rillac, Premier Préſident du Grand- » Conſeil, le Roi dit qu'il auroit été bien » à ſouhaiter qu'il eût eu une demi-heure » de plus pour ſe reconnoître. C'eſt bien » peu, dit M. le Dauphin, qu'une demi- » heure pour ſe préparer à la mort. Le » Roi dit que cela pouvoit ſuffire, & » moins encore, ſi on ſavoit bien en pro- » fiter. Oui, ſans doute, répliqua M. le » Dauphin ; mais rien n'eſt ſi rare qu'un » bon *peccavi*, & il vaut mieux faire ſes » préparatifs d'avance. »

Quand on embraſſe, comme ce Prince, juſqu'aux conſeils de perfection, on eſt bien éloigné de ſe permettre l'infraction des préceptes : toute ſa vie il ob-

ſerva, avec la plus religieuſe exactitude, les jeûnes & les abſtinences ordonnés par l'Egliſe. Il gémiſſoit de l'aveuglement de ces Chrétiens, qui reconnoiſſant encore l'Egliſe pour leur mere, ne ſe font point ſcrupule de ſe ſouſtraire à ſes préceptes, quand un Médecin commode a trouvé dans leur délicateſſe des raiſons ſuffiſantes de diſpenſe. Dans les dernieres années de ſa vie, lorſque ſa ſanté commençoit à s'altérer, & que le jeûne le fatiguoit davantage, ſur les repréſentations réitérées qu'on lui fit de ménager avec plus de ſoin une ſanté ſi précieuſe à l'Etat, il ſe permit, pour tout adouciſſement pendant le Carême, de prolonger ſon ſommeil d'une demi-heure; & il ne ceſſa d'être fidele à la loi, que lorſque ſes Médecins lui déclarerent poſitivement qu'il ne pouvoit l'obſerver ſans porter un préjudice notable à ſa ſanté; & alors même il ſe condamnoit encore à des privations certains jours de la ſemaine. L'Evêque de Verdun lui diſoit un jour, qu'il avoit tort de ne pas ſuivre fidélement les avis de ſes Médecins : « c'eſt, répondit-il en riant, que j'ai » quelquefois remarqué que les ordon- » nances de l'Egliſe valoient autant, » pour la ſanté, que celles de la Faculté. »

En Philoſophe Chrétien, il élevoit ſouvent ſon ame à Dieu, & l'invitoit à la reconnoiſſance, par le ſpectacle de la nature & la conſidération des différens bienfaits que la main du Créateur, attentive à nos beſoins, nous diſpenſe avec tant de largeſſe. Ses ſentimens ſur cette matiere ſont ſi beaux & ſi touchans, qu'ils ne peuvent être rendus que par lui-même. Ses penſées, toujours nobles, ſemblent acquérir ici un nouveau degré d'élévation par la grandeur du ſujet. Mais ce qui annonce, outre la piété, la force & la fécondité d'eſprit de ce Prince, c'eſt que ce qui ſuit lui coûta à peine quelques inſtans de réflexion: je tiens cette particularité du Secrétaire même qui écrivit ſous ſa dictée.

« Quelle idée, Seigneur, nous donne » de votre puiſſance ce vaſte Univers! » Vous ſeul l'avez fait ſortir du néant: » un ſeul acte de votre volonté fit en » un inſtant ce que tout notre eſprit ne » ſauroit même comprendre. Il ne vous » en coûta pas davantage pour donner » la premiere exiſtence à ce monde viſi- » ble, qu'il ne vous en coûte aujourd'hui » pour le conſerver: une ſageſſe infinie » dirige en vous un pouvoir ſans bornes,

» Cette ſageſſe vous déſigna le mo-
» ment prévu de toute éternité, où la
» matiere devoit prendre ſon commen-
» cement; alors elle fut créée, & reçut
» de vous toutes les propriétés qu'il vous
» plut de lui communiquer.

» Dans un auſſi grand ouvrage que
» celui de la création, votre propre
» gloire fut le ſeul motif digne de vous
» faire agir: qu'il ſoit auſſi, ô Dieu ſou-
» verainement parfait, le ſeul qui regle
» nos penſées, qui anime nos volontés,
» qui dirige nos actions.

» Que les biens ſenſibles qui nous en-
» vironnent, nous rappellent ſans ceſſe
» ceux qui nous attendent dans le Ciel.
» La terre n'eſt qu'un paſſage, c'eſt un
» lieu d'épreuves. Il n'eſt point d'autre
» lieu de repos pour nous, Seigneur, que
» celui que vous nous réſervez dans vo-
» tre gloire.

» Que de prodiges de puiſſance & de
» ſageſſe ſont renfermés dans le Globe
» que vous nous avez donné pour de-
» meure! Par-tout on y reconnoît une
» main bienfaiſante occupée à pourvoir
» à nos beſoins, & qui multiplie tous les
» jours en notre faveur les richeſſes de
» ſa libéralité. »

» La Terre ouvre ſon ſein ſous nos

» pieds pour fournir à notre nourriture. » L'émail des prairies, le criſtal des » eaux, la variété des plantes, offrent » à nos regards un ſpectacle enchanteur. » Quelle abondance de biens de toute » eſpece la Providence du Seigneur nous » procure ! Serions-nous aſſez inſenſés » pour méconnoître celui même de qui » nous tenons tout ce qui ſert à nos » uſages ?

» La Terre eſt au Seigneur avec tout » ce qu'elle renferme : il y commande » en maître aux élémens inſenſibles. » Mortels, admirez donc ce que peut » votre Dieu. Il dit : *que la lumiere* » *ſoit faite*, & la lumiere eſt faite. Ap- » pliquez les yeux de votre eſprit à » ce qui frappe ceux de votre corps. » Quelle autre leçon ſeroit néceſſaire » pour vous apprendre à reconnoître ſa » puiſſance & à lui rendre vos hom- » mages ?

» Vos ouvrages, Seigneur, ſont auſſi » incompréhenſibles que votre eſſence. » Par quelles ſecrettes loix dirigez-vous » la nature ? Que de myſteres renfermés » dans ſes plus communes opérations ! » Les reptiles de la terre & les inſectes » de l'air ne nous découvrent pas moins » votre puiſſance, que les monſtres ma-

» rins ou ceux qui habitent les forêts.
» Dans tous les animaux répandus ſur
» la ſurface de la Terre, je découvre
» votre immenſité, & la merveilleuſe
» diverſité que vous ſavez mettre dans
» vos ouvrages.

» Le Soleil brille d'un éclat que nos
» yeux ne peuvent ſoutenir. Ses feux,
» ſans ſe perdre, ſe communiquent à
» toute la nature & la vivifient. Image
» & inſtrument de votre puiſſance, Sei-
» gneur, cet aſtre nous peint vos gran-
» deurs, & nous tranſmet les bienfaits
» de votre Providence paternelle.

» Les Cieux annoncent la gloire de
» Dieu, & le Firmament publie qu'il eſt
» ſon ouvrage. Eh ! quel autre que le
» Tout-Puiſſant auroit pu ſuſpendre ſur
» nos têtes cette multitude de globes
» lumineux, aſſigner à chacun leur pla-
» ce, le cercle qu'ils doivent décrire,
» & l'ordre immuable qu'ils doivent
» ſuivre ?

» Oui, Seigneur, la vue du Ciel ma-
» tériel nous éleve juſqu'à celui que
» vous habitez : notre eſprit s'élance à
» travers ces eſpaces immenſes pour pé-
» nétrer juſqu'à votre Sanctuaire. Ah !
» heureux l'inſtant où il nous ſera don-
» né de vous voir ſans nuages, de vous
» contempler

» contempler ſans ceſſe, de vous aimer » ſans partage.

» O vous, la lumiere de nos ames, » diſſipez les ténebres qui les envelop- » pent, découvrez-nous la grandeur de » votre Etre, la ſainteté de vos loix, » l'immenſité de vos récompenſes; & » qu'uniquement occupés de ces objets, » nous ne ſoyons plus diſtraits & arrêtés » par l'éclat des vanités du ſiecle. »

» Votre trône, ô Roi des Rois, eſt » environné d'une foule d'Eſprits bien- » heureux occupés à contempler vos » perfections. Quand nous ſera-t-il don- » né d'être admis parmi eux, & de » mêler nos voix à leurs ſacrés Canti- » ques? O ſéjour fortuné, où les An- » ges & les Elus s'enivrent ſans ceſſe » d'un torrent de délices! Bonheur par- » fait! Félicité inaltérable! Vous nous » permettez d'y aſpirer, Seigneur, & » vos loix ſaintes n'ont pour but que de » nous y conduire.

» Sans quitter la demeure inacceſſible » de votre gloire, vous rapprochez les » Cieux de la Terre: vous permettez » qu'on vous y éleve des Temples, & » vous les rempliſſez de votre préſence, » afin que nous puiſſions vous y préſen-

» ter nos vœux, & y recevoir l'abon-
» dance de vos graces.

» N'envions donc plus aux Eſprits cé-
» leſtes la préſence du Tout-Puiſſant :
» nous jouiſſons du même bonheur. Dieu
» réſide parmi nous ſous les voiles Eu-
» chariſtiques : environnons ſans ceſſe
» ſon autel, & préſentons lui, avec un
» cœur pur, l'encens de nos louanges
» & de nos pieres.

» Vous avez daigné, Seigneur, nous
» preſcrire les regles de notre conduite.
» Nous avons entendu votre voix, qui
» nous a dicté les loix que nous devons
» ſuivre : loix ſaintes & immuables, qui
» en aſſurant notre félicité ſur la Terre,
» nous conduiſent encore à un bonheur
» éternel dans le Ciel.

» Non content d'avoir inſtruit l'hom-
» me par la publication de la Loi an-
» cienne & nouvelle, vous daignez en-
» core lui parler en ſecret par vos inſ-
» pirations & par votre grace. Il ouvre
» ſes levres pour prier : une voix inté-
» rieure répond à ſes demandes, & l'inſ-
» truit ſur ſes devoirs.

» Quelles penſées avois-je, ô mon
» Dieu, lorſque je ne penſois point à
» vous ? De quoi m'occupois-je, quand

» je vous oubliois ? Quelles étoient mes » affections insensées, lorsque je ne » vous aimois pas ? Créé pour le vrai, » je me repaissois de la vanité ; je me » soumettois au service d'un monde qui » n'est créé lui-même que pour vous ser- » vir : vous serez désormais, Seigneur, » les délices de mon cœur & l'unique » objet de mes affections.

» Vous n'avez besoin, Seigneur, pour » votre gloire, ni d'adorations, ni de » louanges : vous ne les exigez de notre » part, qu'afin d'avoir à nous récom- » penser de la fidélité avec laquelle nous » nous en acquittons. Serions-nous assez » insensés pour vous refuser un tribut, » qui, par vos bontés, tourne à notre » propre avantage ?

» C'est à votre ressemblance, Sei- » gneur, que vous avez créé l'Homme : » quelle sublime destinée ! Il doit donc » participer à l'élévation de vos vues, » à la droiture de vos jugemens, à la » perfection de vos actions : il doit être » saint, parce que vous l'êtes vous- » même. »

Sous quelque point de vue qu'on enviſage le Dauphin, on ne ſauroit le méconnoître : Prince, homme ou Chrétien,

par-tout il eſt ſemblable à lui-même ; & nous verrons bientôt que, ſoutenant conſtamment ſon caractere & ſa vertu, il vit approcher ſa derniere heure ſans trouble & ſans foibleſſe, & parut tel au lit de la mort qu'il avoit toujours été pendant ſa vie. Pluſieurs même ont cru qu'il s'étoit montré ſupérieur à lui-même dans ſa derniere maladie ; mais s'il parut plus grand alors, c'eſt qu'il fut mieux apperçu.

Fin du Livre quatrieme.

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE CINQUIEME.

LE DAUPHIN étoit âgé de trente-ſix ans, & les rares qualités de ſon eſprit, jointes à une vertu conſommée, faiſoient concevoir les plus flatteuſes eſpérances, quand on commença à s'appercevoir du dépériſſement de ſa ſanté. Il perdit ſenſiblement ſon embonpoint : la fraîcheur de ſon teint ſe flétriſſoit, & la pâleur effaçoit peu-à-peu les plus belles couleurs de ſon viſage. On vit avec étonnement un tempérament auſſi vigoureux que l'étoit celui de ce Prince, ſe conſumer par la langueur : on en chercha la cauſe, & chacun fit ſes conjec-

tures. Plusieurs crurent que les maux de la Religion avoient porté un coup mortel à son cœur. D'autres prétendirent qu'il s'étoit échauffé la poitrine, en donnant trop de tems au travail, & trop peu au sommeil & aux autres délassemens. Peut-être ces différentes causes réunies ont-elles concouru au même effet. Quoi qu'il en soit, deux ans s'étant déjà écoulés depuis qu'il avoit ressenti les premieres atteintes de sa maladie, il se trouva dans un état d'épuisement qui l'accabloit. Toute espece de nourriture lui devint insipide : il ne conservoit plus de goût que pour le caffé. Il lui prit un jour envie de manger du raisin ; il s'en trouva fort bien, & continua. Les Médecins lui en permirent l'usage aussi fréquent qu'il le voulut ; il en faisoit presque son unique nourriture. L'appétit lui revint ; & peu à peu il se remit à une nourriture ordinaire. On espéroit que la nature reprendroit enfin le dessus : l'espérance fut de courte durée.

Pendant le voyage de Compiegne, il se fatigua considérablement à exercer les troupes du Camp que le Roi avoit ordonné devant cette Place. Il ne se contentoit pas d'être spectateur des opérations, il les dirigeoit lui-même. Rien ne

ſe faiſoit que par ſes ordres ; & il ſe trouvoit par-tout pour les donner. Tous les jours, pendant les matinées les plus fraîches, on le voyoit, dès le lever du ſoleil, ranger lui-même les Troupes en ordre de bataille, & commander les évolutions. Comme ces exercices lui plaiſoient, & qu'il en ſoutenoit volontiers la fatigue, on les jugeoit plus utiles que nuiſibles à ſa ſanté. Un gros rhume qui lui ſurvint au retour d'une promenade qu'il fit par un tems humide vers l'Abbaye de Royal-Lieu, porta une atteinte mortelle à ſa poitrine, déjà fort affoiblie. Cependant le retour de la Cour à Verſailles, étant fixé à quelques jours de-là, la crainte de lui occaſionner un dérangement, l'engagea à prendre les moyens les plus prompts pour ſe défaire de ſon rhume : il garda la chambre, & prit toute ſorte de palliatifs. Il vouloit paroître guéri pour le jour du départ, il le parut. Mais à peine fut-il arrivé à Verſailles, que le mal s'aigrit ſenſiblement : il lui ſurvint un crachement de ſang accompagné d'accidens fâcheux. Une ſaignée le ſoulagea. Quelques jours après, il parut convaleſcent, quoiqu'il conſervât toujours une toux ſeche. Par le même motif de complai-

ſance, qui lui avoit fait craindre d'apporter quelque retard au retour de Compiegne, il témoigna au Roi que le ſéjour de Fontainebleau lui plairoit beaucoup, & qu'il deſireroit que le voyage ſe fît comme de coutume. Il s'y rendit avec la Cour le 4 Octobre. Les premiers jours après ſon arrivée, on crut appercevoir un mieux ſenſible. A la maigreur extrême de ſon viſage, ſuccéda une bouffiſſure qu'on prit pour embonpoint. Il ſe trouvoit bien de l'exercice qu'il prenoit : on conçut des eſpérances. Voici comment la Dauphine en écrivoit au Roi Staniſlas. « Je ne puis encore être parfaitement tranquille ſur » l'état de M. le Dauphin ; mais je regarde les complimens que Votre Majeſté veut bien me faire, comme le » préſage le plus heureux de ſon entier » rétabliſſement. La fievre eſt diminuée, » les crachats ſont moins abondans & » de meilleure qualité : voilà ce qui ſoutient mes eſpérances ; mais mon unique confiance eſt en Dieu : c'eſt de » lui ſeul que j'attends la conſervation » de M. le Dauphin ; auſſi ſuis-je très-» obligée à Votre Majeſté de toutes les » prieres qu'elle a fait faire, & auxquelles Elle a voulu aſſiſter elle-même. »

Cependant le mal faiſoit ſourdement des progrès : & au moment où l'on s'y attendoit le moins, tous les accidens qui s'étoient déjà annoncés, reparurent avec des caracteres plus effrayans. La toux devint plus violente, la fievre plus forte, le ſommeil plus agité ; & bientôt des expectorations purulentes indiquerent la formation de l'abcès à la poitrine. De la Cour, l'alarme ſe répandit juſqu'aux extrémités de la France. Tout ce qu'il y avoit d'Ames vertueuſes dans le monde & dans le Cloître s'empreſſerent de demander à Dieu, par les vœux les plus ardens, la conſervation d'une Tête ſi précieuſe à la Religion & à l'Etat. Bientôt après, le danger paroiſſant de jour en jour plus preſſant, on ordonna des Prieres publiques dans toute l'étendue du Royaume ; & ce fut là comme le ſignal d'une déſolation générale, qui ne peut être comparée qu'à celle qu'occaſionna la maladie de Louis XV à Metz. L'affliction de tous les gens de bien étoit ſi ſincere & ſi vive, qu'elle ſe communiqua à tous les cœurs & entraîna les plus indifférens : les Etrangers même partageoient la douleur des François. Le Dauphin, comme nous l'avons vu, s'étoit étudié à cacher ſes rares qualités, &

il y avoit réuſſi. La France juſqu'alors n'avoit connu qu'imparfaitement le tréſor qu'elle poſſédoit en ſa perſonne; mais après avoir paſſé toute ſa vie dans ſon cabinet, il fut obligé, ſi je puis ainſi parler, d'être malade en public. Toutes les perſonnes de la Cour ſe faiſoient un devoir de leur aſſiduité à lui faire leurs viſites, & lui de ſa complaiſance à les recevoir. Paroles, actions, ſentimens, tout ce qu'il faiſoit, tout ce qu'il diſoit étoit recueilli & rendu public, tout intéreſſoit juſqu'à l'attendriſſement. On apperçut alors le fond de ſon cœur : ſon mérite ne fut plus un problême. On rendit par-tout hommage à ſes grandes qualités; on ſe reprochoit de ne l'avoir pas connu plutôt: tant il eſt vrai que les droits de la vertu ſont des droits inaliénables, qu'on peut lui conteſter pour un tems; mais qu'elle recouvre tôt ou tard.

Les Prieres publiques que l'on fit alors ne furent point, comme on le voit quelquefois, des Prieres de cérémonie: elles étoient commandées par le cœur, beaucoup plus que par les Ordonnances des Evêques; & l'on vit en cette occaſion la différence que le Peuple met entre un Prince & un Prince. Chacun enviſa-

geant la perte du Dauphin comme un malheur perſonnel, vouloit ſincérement l'éloigner, & en prenoit les moyens qu'il jugeoit devoir être les plus efficaces. Nous fûmes alors témoins de ce qu'on voit à peine dans ces calamités où tous ont à craindre pour la vie : toutes les Fêtes étoient ſuſpendues ; un triſte ſilence régnoit dans ces lieux même de divertiſſemens, qui retentiſſent habituellement de cris de joie. En pluſieurs endroits le zele des Eccléſiaſtiques ſuffiſoit à peine à la piété des Fideles, qui, pour adreſſer à Dieu des vœux plus efficaces, vouloient ſe mettre en état de grace, & ſe réconcilier avec lui. On ne ceſſa de prier pendant deux mois entiers ; & la ferveur ſembloit redoubler avec le danger. La Capitale ſe diſtingua parmi les autres Villes du Royaume : pendant les Prieres de Quarante-Heures, toutes les Egliſes des Paroiſſes & des Communautés étoient remplies de monde ; on y entroit reſpectueuſement, on prioit, ſouvent on pleuroit, & on ſe retiroit en ſilence.

Pendant ces jours de deuil & d'affliction, il n'étoit pas rare de voir des gens de tout ſexe & de toute condition proſternés au milieu de la place de Sainte-

Géneviéve, dont l'Egliſe étoit toute remplie de monde. Les pauvres habitans des campagnes, plus ſenſibles encore & plus religieux que ceux des Villes, profitoient des jours où il leur étoit permis de ſuſpendre leurs travaux, pour s'acquitter envers le Dauphin, & demander au Ciel avec plus d'inſtances la conſervation d'un Prince dont ils avoient toujours ouï dire, qu'il ne penſoit qu'à les rendre heureux. Ils arrivoient par troupes dans la Capitale, & ſe rendoient aux tombeaux des Saints, Protecteurs de la France. Dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, on les voyoit le long des rues & ſur les Places publiques, ſe délaſſer, en mangeant un morceau de pain bis, de la fatigue d'un voyage de pluſieurs lieues.

La Famille Royale de ſon côté, réuniſſoit tous les genres de bonnes œuvres, pour fléchir le Ciel & détourner le coup qui menaçoit la France. Mais il étoit inévitable, le mal étoit ſans remede : & les Médecins déclarerent, que tous les ſecours de leur art devenant déſormais inutiles, il n'y avoit qu'un prodige qui pût opérer la guériſon du Dauphin. Cette nouvelle, qui ſe répandit bientôt parmi le Peuple, au lieu de ralentir ſon ardeur dans la Priere, ne fit que l'enflammer

davantage ; &, puiſqu'il falloit que Dieu fît un miracle, on crut que c'étoit la circonſtance où l'intérêt de ſa gloire autoriſoit à le ſolliciter de ſa bonté, & à l'eſpérer ſans préſomption.

Les différens Corps de l'Etat, & toutes les Communautés ajouterent aux Prieres publiques, des Prieres particulieres & d'abondantes aumônes. Les Pauvres n'étant plus diſtraits par les inquiétudes de la miſere, n'étoient occupés, comme le reſte du Peuple, qu'à offrir des vœux pour la cauſe commune. Les Troupes qui n'avoient pas oublié la Campagne de 1745, & qui ſe rappelloient ſur-tout les bontés dont le Dauphin les avoit comblées tout récemment au Camp de Compiegne, prirent la plus grande part à la douleur publique, & l'on remarqua que dans toutes les Villes de guerre, elles donnerent des preuves éclatantes de leur affection envers ce Prince. Ce que fit en cette occaſion le Régiment des Dragons-Dauphin, me paroît digne d'être tranſmis à la poſtérité : il s'impoſa un jeûne ſolemnel ; & pendant qu'il dura, les Egliſes étoient remplies de ces braves Guerriers qui, proſternés au pied des Autels, conjuroient le Dieu des Armées, avec toute la ferveur de leur zele, de

leur accorder une vie pour laquelle ils euſſent voulut verſer tout leur ſang. Les Officiers de ce Régiment répandirent de grandes aumônes dans la Ville où ils étoient en garniſon ; & le pauvre Soldat, moins riche, mais auſſi généreux que ſon Officier, trouva de quoi exercer ſa charité dans la modicité même de ſa paie, dont une partie, par le jeûne qu'il s'étoit impoſé, ceſſoit de lui être néceſſaire pour ſa ſubſiſtance.

Tant de prieres & de bonnes œuvres ne pouvoient être ſans effet : ſi le Ciel ne nous accorda pas la conſervation du Dauphin, il nous accorda du moins de le faire revivre dans un Fils héritier de ſon amour pour la Religion & pour les Peuples ; & il lui accorda à lui-même la grace d'une bonne mort, qu'il deſiroit uniquement. Un jour qu'on lui parloit des Prieres qu'on faiſoit pour lui : « j'en » reſſens les effets, répondit-il, car Dieu » me fait des graces bien ſpéciales ; & » toute ma crainte, c'eſt de n'en pas » aſſez profiter. »

Tandis que la France entiere étoit dans le deuil & l'affliction au ſujet de ſa maladie, lui-même, poſſédant toujours ſon ame en paix, voyoit approcher le moment de ſa diſſolution avec tous les ſen-

timens de réſignation & de confiance, qu'une vie paſſée dans la vertu inſpire aux plus grands Saints. Pour donner une juſte idée de ſes diſpoſitions dans ces derniers momens, je crois ne pouvoir mieux faire, que de copier le récit qu'en fait la Dauphine. Ce morceau, le plus précieux peut-être de tout l'ouvrage, ne reſpire que le ſentiment & la vérité. Les détails les moins intéreſſans y intéreſſent, par-là même qu'ils ſont ceux d'une Epouſe qui ne penſoit à écrire que pour elle-même.

» Le jour, dit la Princeſſe, que les Mé-
» decins virent un danger preſſant, la
» Breuille, ſuivant l'ordre qu'il en avoit
» reçu de M. le Dauphin, l'en avertit.
» Quoiqu'il fut très-éloigné de cette pen-
» ſée, il en reçut la nouvelle avec une
» fermeté & une tranquillité que la Reli-
» gion ſeule peut donner. Peu de tems
» après qu'il l'eut appriſe, la Reine deſ-
» cendit chez lui, je la ſuivis avec mes
» enfans. La reine me voyant les yeux
» rouges, & ne ſe doutant pas du danger
» où étoit M. le Dauphin, me dit que j'a-
» vois une fluxion ſur les yeux; M. le
» Dauphin me fixa dans ce moment, &
» ſe doutant bien de ce qui pouvoit m'a-
» voir rougi les yeux, il me demanda ſi

» cette fluxion m'avoit prise en m'é-
» veillant, ou depuis ? Je lui répondis
» que j'avois eu mal aux yeux depuis le
» matin. Il me fit une seconde question,
» par laquelle je compris bien qu'il me
» demandoit si j'avois pleuré : je fis sem-
» blant de ne pas entendre. Il en resta là,
» & continua de parler à la Reine avec
» sa tranquillité ordinaire.

» L'après-midi il envoya chercher M.
» du Muy, & lui fit beaucoup de ques-
» tions sur une maladie de poitrine qu'il
» avoit eue : Il reçut ensuite la visite de
» la Reine. Dès qu'elle fut sortie : *Où*
» *croyez-vous*, me dit-il, *que soit M. Col-*
» *let ? Car je veux me confesser cet après-*
» *midi : ç'a toujours été mon projet. En-*
» *voyez-le chercher.* J'allai chercher M.
» Collet qui étoit chez moi, & je redes-
» cendis. Il me dit de lui apporter ses li-
» vres pour se préparer, me fit rester
» auprès de son lit, & fit sa préparation
» avec la plus grande tranquillité. Quand
» il fut prêt, il me dit de faire entrer son
» Confesseur. Sa confession finie, il m'en-
» voya chercher, & me dit : *Je comptois*
» *faire mes dévotions Dimanche ; mais M.*
» *Collet m'a dit tout à la franquette, qu'il*
» *valoit mieux que je communiasse en viati-*
» *que.* Ensuite il me demanda ce que j'a-

» vois fait toute la matinée : je lui répon-
» dis que je n'avois pas fait grand'choſe.
» Il me dit : *Vous vous êtes au moins lavé*
» *les yeux ;* il vouloit dire que j'avois
» pleuré. Je lui avouai que cela étoit vrai ;
» & dans ce moment même, ne pouvant
» contenir mes larmes, elles coulerent
» de nouveau : il le vit, & me dit en ſou-
» riant : *Allons donc, courage, courage.*

» Il envoya enſuite chercher Adélaï-
» de ; & quand elle fut arrivée, il lui ré-
» péta ce qu'il m'avoit dit ſur ſa Commu-
» nion : puis, s'adreſſant à toutes deux, il
» nous dit : *Je ne puis vous exprimer, mes*
» *Cœurs, combien je ſuis aiſe de partir le*
» *premier : Je ſuis fâché de vous quitter ; mais*
» *je ſuis bien aiſe de ne pas reſter après vous.*
» Cela nous fit pleurer : il s'attendrit lui-
» même, & nous dit : *Ah ! finiſſez donc,*
» *vous me faites de la peine ;* & tout de ſuite
» il nous conta que M. Collet lui avoit dit
» qu'il feroit bien de recevoir ſes Sacre-
» mens : qu'il eſpéroit que le bon Dieu
» exauceroit les vœux qu'on faiſoit pour
» lui ; mais que s'il en diſpoſoit autre-
» ment... *Oh !* nous dit-il, *quand il en a*
» *été là, il n'a pu achever, tant il pleuroit ;*
» *& je lui ai dit qu'il faiſoit l'enfant.*

» Il nous dit enſuite qu'il eſpéroit re-
» cevoir ſes Sacremens le Jeudi, pourvu

» que le Roi ne chaſſât point, parce qu'il » ne vouloit pas le déranger. Quand le » Roi vint chez lui, il fit la converſation » à l'ordinaire; mais il le queſtionna beau- » coup ſur les jours de la ſemaine où il » chaſſeroit; & il fut fort aiſe d'appren- » dre qu'il ne ſortiroit pas le Jeudi. Après » que le Roi fut ſorti, il me demanda ſes » livres de priere, comme il avoit tou- » jours fait pendant ſa maladie. En me les » rendant, il me demanda ſi j'avois ſon » Crucifix, qu'il me donnoit à porter » dans tous ſes voyages: je lui dis qu'oui, » & je lui ajoutai qu'il avoit des indul- » gences *in articulo mortis : Ah ! tant » mieux*, s'écria-t-il, *il me ſera bien utile.*

» Le ſoir il envoya chercher le Cardi- » nal de Luynes : il lui dit qu'ayant ré- » ſolu de recevoir ſes Sacremens, il le » prioit de lui dire l'uſage de ſon Dioceſe » pour l'Extrême-Onction. Le Cardinal » troublé par cette demande, à laquelle » il ne s'attendoit pas, répondit qu'il crai- » gnoit de ſe tromper, qu'il le cherche- » roit dans le Rituel. *Ah je vous en prie*, » lui dit M. le Dauphin, *envoyez-le moi » par écrit dès ce ſoir.* Le Cardinal m'ap- » porta le ſoir l'extrait du Rituel, que je » remis à M. le Dauphin, qui me l'avoit » déjà demandé pluſieurs fois dans la ſoi-

» rée. Il le lut avec attention, & me le » remit en me disant : *Gardez-le jusqu'à » demain matin ; car il faudra le montrer à » M. Collet ;* ce qu'il disoit, parce que le » Rituel de Sens ordonne qu'on ne don- » nera l'Extrême-Onction aux malades » que dans un danger éminent. Quoique » son état lui parût dangereux, il ne le » croyoit pas si pressant qu'il l'étoit, & il » vouloit suivre la regle en tout.

» Le lendemain vers les huit heures il » me dit de faire venir son Confesseur, » qu'il envoya au Cardinal, pour s'aran- » ger sur l'Extrême-Onction. Il me fit ap- » peller pendant ce tems-là, me demanda » son Crucifix, & me désigna la place où » il vouloit qu'il fût attaché à son lit. Son » Confesseur revint, je sortis. Environ » une demi-heure après il me fit appeller, » & me dit avec un air riant & tranquil- » le : *je ne comptois recevoir le bon Dieu » que demain, mais M. Collet veut que ce » soit ce matin.* Il m'ordonna en même- » tems de lui apporter les livres dont il » avoit besoin, & qu'il me nomma. En- » suite il me dit : *Où serez-vous pendant » que je recevrai mes derniers Sacremens ? Il » faut que vous restiez en haut chez vous.* Je » lui demandai la permission de me tenir » dans un cabinet derriere sa chambre ;

» *eh bien, à la bonne heure*, me dit-il. Il » donna lui-même ſes ordres pour l'ar- » rangement de ſa chambre, pour rece- » voir le bon Dieu. Il reçut ſes Sacre- » mens à onze heures & demie. Je ne » rapporte pas toute l'édification qu'il a » donnée en les recevant. Ceux qui en » ont été témoins peuvent en rendre un » compte plus exact que moi qui n'y étois » pas.

» Après la Meſſe, qu'il entendit tout- » de-ſuite, il me fit appeller. Le Roi étant » dans ce moment auprès de ſon lit, il » me fit ſeulement un geſte qui exprimoit » toute ſa joie; & je n'oublierai jamais » l'air de contentement, de joie, de béa- » titude qui brilloit dans ſes yeux, & qui » étoit répandu ſur ſon viſage. Le Roi s'é- » tant un peu éloigné il me tendit la main, » en me diſant: *Je ſuis ravi de joie; je n'au- » rois jamais cru que recevoir ſes derniers » Sacremens, effrayât ſi peu, & donnât » tant de conſolation; vous ne ſauriez l'ima- » giner!* Meſdames vinrent un moment » après, lorſque le Roi étoit encore au- » près de ſon lit: en les voyant, il ſe » mit la main ſur la poitrine, pour leur » faire connoître la douceur des conſo- » lations qu'il reſſentoit. Il fut très-gai » avec le Roi & la Reine; mais de tems-

» en-tems il jettoit les yeux ſur ſon Cru-
» cifix, qui étoit ſur ſon lit; & il le re-
» gardoit avec une joie & un contente-
» ment qui éclatoient malgré lui.

» Quand il vit que le Roi alloit ſortir,
» il pria la Reine de ſe retirer un mo-
» ment, & parla au Roi en particulier.
» Après ſon dîner il m'ordonna de lui ap-
» porter ſon écritoire avec du grand pa-
» pier, & d'aller chez moi juſqu'à ce qu'il
» m'envoyât chercher. La Reine vint
» après ſon dîner, il n'avoit pas fini d'é-
» crire, il la pria d'attendre. Quand il
» eut achevé, il nous appella la Reine &
» moi, & nous parut fort content. Il
» avoua pourtant qu'il étoit fatigué, & il
» ſe mit ſur le côté. La Reine qui crut
» qu'il alloit dormir, prit un livre & moi
» auſſi. Au bout d'un petit moment, il ſe
» retourna, & dit: ah! *vous liſez? j'aime-*
» *rois mieux que vous fiſſiez la converſation.*
» Il y prit part lui-même, & répéta à la
» Reine combien il avoit éprouvé de con-
» ſolation en recevant ſes Sacremens. La
» Reine lui en témoigna ſa joie; mais elle
» ajouta qu'elle étoit remplie d'eſpérance
» pour ſa guériſon: il ſe retourna avec
» vivacité, & lui dit: *Ah! Maman, je*
» *vous en prie, gardez cette eſpérance pour*
» *vous; car pour moi, je ne deſire point du*

» *tout de guérir.* Il dit après cela à la Reine : » *vous devez être étonnée de ce que je ne vous* » *ai point parlé ce matin de mes Sacremens ;* » *mais je ne ſçavois pas encore que je duſſe* » *les recevoir aujourd'hui. Il eſt aſſez plai-* » *ſant, que tout le monde en fût averti, ex-* » *cepté moi.*

» Quand la Reine fut ſortie, il envoya » chercher Adélaïde. En arrivant, elle » lui dit : j'ai quitté pour vous bien bonne » compagnie. Car j'avois chez moi le Roi » & Madame la Comteſſe de Toulouſe : » *Voyez*, dit-il en riant, *les égards que l'on* » *a pour les pauvres mourans ; leur moment* » *eſt bien brillant, c'eſt dommage qu'il ne* » *ſoit pas plus long.* Il fut très-gai toute la » journée, & l'on voyoit ſa joie redou- » bler toutes les fois qu'il regardoit ſon » Crucifix. Après le Salut, il fit venir ſes » Enfans, & les reçut à l'ordinaire, ſans » leur parler de ſon état. Se trouvant ſeul » avec Adélaïde & moi, il nous dit qu'il » eût voulu ne pas recevoir l'Extrême- » Onction, parce qu'il n'étoit pas dans » le danger preſſant que le Rituel exi- » geoit; mais que ſon Confeſſeur lui avoit » repréſenté qu'il feroit bien de la rece- » voir, tant pour l'édification, que parce » qu'en la recevant avec toute ſa préſen- » ce d'eſprit, il en retireroit plus de fruits ;

» & que d'ailleurs il éviteroit par là un » ſecond ſpectacle à la Famille. Il ajouta » qu'il avoit répondu à ſon Confeſſeur, » qu'il eût donc à s'arranger là-deſſus » avec le Cardinal de Luynes. Il nous dit » enſuite qu'il avoit été touché de l'état » de M. le Prince de Condé, qui avoit » fondu en larmes pendant toute la céré- » monie.

» Le Jeudi matin, il me demanda com- » ment j'allois, & me dit : *je crois que* » *vous avez plus de force & de courage au-* » *jourd'hui ; ainſi je vais vous confier ce que* » *j'ai dit hier au Roi, quand j'ai prié la* » *Reine de ſe retirer : je lui ai demandé qu'il* » *vous laiſſât maîtreſſe abſolue de l'éduca-* » *tion de vos enfans, ſi je venois à mourir :* » Je fondis en larmes, & me jettai ſur ſa » main, ſans m'appercevoir que le Roi » entroit, & ſe trouvoit derrière moi. Il » le vit, & me dit : *Prenez donc garde,* » *voilà le Roi.* L'après midi il raconta ce » qu'il m'avoit dit à Adélaïde ; & lui » ajouta : *j'ai bien mal pris mon tems ; car* » *le Roi eſt entré dans ce moment ; & la pau-* » *vre Créature a été obligée de renfoncer ſes* » *larmes.* Il nous dit auſſi que ſi le bon » Dieu lui prêtoit vie, il eſpéroit rece- » voir encore une fois ſes Sacremens au » bout de l'intervalle des dix jours preſ-

» crits par le Rituel; & il compta que le » dixieme jour ſeroit le Samedi. Il le dit » auſſi au Roi, en lui demandant s'il ſe- » roit néceſſaire qu'il y vînt, parce qu'il » voudroit bien épargner cette peine à » tout le monde, & il en chercha les » moyens.

» Quelques jours après, je le priai de » s'unir d'intention aux Prieres qu'on fai- » ſoit pour obtenir ſa guériſon. *Non*, me » répondit-il, *M. Collet me l'a défendu.* Je » lui dis que je ne croyois pas cela : il ſe » mit à rire & me dit : *Il eſt vrai qu'il ne » me l'a pas défendu ; mais il ne me l'a pas » conſeillé, parce que cela me troubleroit » & m'agiteroit.* La Reine lui dit auſſi un » jour la même choſe que moi, & elle » ajouta, qu'il y étoit obligé, parce que » ſa vie étoit utile & néceſſaire à la Reli- » gion. *Ah! Maman*, lui répondit-il, *les » vues de la Providence ſont bien différen- » tes de celles des hommes.* Il ne pouvoit » pas croire qu'il fût bon à rien, ni qu'il » fût auſſi aimé des Peuples qu'il l'étoit. » Quand il ſut qu'on continuoit les Prie- » res de Quarante-Heures au-delà du » tems ordinaire, il en parut mécontent, » *parce que*, diſoit-il, *ſelon les regles de » l'Egliſe, ces Prieres ne doivent durer que » trois jours.*

» Il

» Il étoit continuellement occupé de » la penſée de recevoir le bon Dieu une » ſeconde fois, il en parloit ſouvent; & » au bout de huit jours il demanda à la » Breuille, s'il n'étoit pas encore dans un » aſſez grand danger pour communier en » Viatique. La Breuille lui dit qu'il n'étoit » pas dans le danger preſſant où il avoit » été huit jours auparavant; mais que » tant qu'il y auroit de la fievre avec » crachement de pus, il y auroit du dan- » ger. *Cela me ſuffit*, dit M. le Dauphin, » *car tant qu'il y a du danger, on peut rece-* » *voir ſes Sacremens de dix en dix jours.* » Cependant ne voulant pas s'en rappor- » ter à lui-même, il m'ordonna d'envoyer » chercher ſon Confeſſeur, de lui dire ce » que la Breuille avoit dit de ſon état, & » de lui demander ſi cela ne ſuffiſoit pas » pour qu'il fût permis de communier en- » core en Viatique. Il fut charmé d'ap- » prendre que M. Collet avoit jugé com- » me lui. Il le vit le lendemain, & fixa ſa » Communion au Dimanche vingt-qua- » tre. La veille il nous dit, à Adélaïde & » à moi, qu'il déſireroit beaucoup que » nous y fuſſions préſentes; & il ajouta: » *comme je ſuis mieux, cela ne vous fera* » *pas la même impreſſion que la premiere* » *fois.* Il reçut la Communion après ſa

» Messe, en particulier, n'y ayant dans » sa chambre que les personnes néces- » saires.

» Un jour que les Médecins le trouve- » rent mieux, & même au-delà de leurs » espérances, ils lui témoignerent leur » satisfaction de son état. Après qu'ils fu- » rent sortis, *voyez*, me dit-il, *ce que c'est » que l'attachement à la vie : quand j'ai » su le danger où je me trouvois, je n'en ai » été nullement affecté; & je sens bien que si » les mêmes accidens revenoient, cela ne » m'affligeroit pas davantage; cependant » ce petit mieux me fait plaisir* : il comp- » toit cela pour un grand attachement à » la vie.

» Malgré l'état de foiblesse où il étoit, » il n'a jamais manqué de faire ses prieres » & ses lectures ordinaires, & même sa » méditation. Il ne récitoit plus le grand » Office, mais en place, il en disoit un » plus court. Il lisoit sur-tout avec plaisir » *le Testament spirituel, & les saints desirs de » la mort*, du Pere Lallemant. Il demanda » un jour à la Reine si elle connoissoit ce » livre : la Reine lui ayant répondu que » non : *Ah! c'est un bien bon livre*, lui dit- » il, *& qu'il faut lire en santé.* Un jour en » faisant sa priere, il me dit tout-à-coup : » *Oh! voilà une paraphrase du Pseaume*

» *trente-ſeptieme* (*), *que je n'ai pas le* » *courage de lire, parce que je n'éprouve rien* » *de ce qui y eſt dit.*

» Dans le tems qu'il paroiſſoit être » mieux, & qu'il le croyoit véritable- » ment, il ne vouloit pas qu'on s'en ré- » jouît trop, & ſur-tout qu'on le crût » hors de danger, afin de s'entretenir dans » les heureuſes diſpoſitions où Dieu l'a- » voit mis. Il nous dit un jour, en nous » parlant du tems où il avoit reçu ſes Sa- » cremens : *je n'avois pas la moindre* » *frayeur : il n'y eut qu'un moment où j'ai* » *eu grande peur du Purgatoire ; car, me* » *ſuis-je dit à moi-même, je ſouffre bien* » *ici ; & cependant ces douleurs ne ſont rien,* » *comparées à un inſtant paſſé dans le Pur-* » *gatoire : cette réflexion m'a effrayé.* Une » autre fois, en nous parlant de la con- » ſolation qu'il avoit reſſentie en rece- » vant ſes Sacremens, il nous dit qu'il » craignoit que ce ne fût une illuſion du » Démon, parce qu'il étoit trop grand » pécheur, pour mériter tant de graces.

» Il a été pendant toute ſa maladie d'u- » ne attention & d'une bonté extrêmes

(*) Le Prophete exprime dans ce Pſeaume les ſentimens d'une ame que la vue de ſes iniquités jette dans le trouble & l'agitation.

» pour tout le monde : il n'étoit occupé » que des autres, il s'oublioit lui-même. » Les moindres ſervices qu'on lui ren- » doit étoient payés de mille marques » de bonté. Un jour, après avoir paſſé » une nuit affreuſe, il dit au premier Mé- » decin de la Reine, qui avoit veillé : » *Ah ! mon pauvre la Sône, je ſuis déſolé de* » *la mauvaiſe nuit que je vous ai fait paſſer :* » *allez vous coucher, car vous devez être bien* » *fatigué.* S'appercevant que la Breuille » avoit l'air triſte de ce qu'il avoit paſſé » une mauvaiſe nuit : *Votre viſage*, lui dit- » il, *reſſemble toujours à mes nuits ; cela* » *n'eſt pas bien : un Médecin ne doit pas* » *s'affecter ainſi pour ſon malade.* L'Evê- » que de Verdun lui diſoit un jour qu'il » ne le voyoit jamais s'impatienter : *Eh !* » *contre qui voulez-vous que je m'impatiente*, » lui dit M. le Dauphin ? *Mes Médecins* » *ſont d'une aſſiduité étonnante, les Grands* » *Officiers ont pour moi toutes les attentions* » *poſſibles : ſi j'ai beſoin d'eux, je les trou-* » *ve, & ils ſe retirent dès qu'ils prévoient* » *qu'ils pourroient m'importuner :* c'eſt ainſi » qu'il ſavoit rendre juſtice à chacun.

» Au milieu de ſes ſouffrances il avoit » conſervé toute ſa gaieté naturelle, ou » pour mieux dire, il l'avoit repriſe de- » puis qu'il avoit reçu ſes Sacremens.

» Dans les commencemens de ſa maladie
» il liſoit des livres de différentes ſcien-
» ces : quand il s'eſt apperçu que ces lec-
» tures le fatiguoient, il en a cherché
» d'autres qui puſſent l'amuſer ſans le fa-
» tiguer. C'eſt à l'Abbé de Moſtuejouls
» qu'il s'étoit adreſſé pour lui en choiſir ;
» & n'étant plus en état de lire, même
» ces ſortes de livres, il lui dit un jour :
» *L'Abbé, ſi je vous demande encore des li-*
» *vres, ne me donnez plus que l'A, B, C,*
» *& le Catéchiſme, car ce ſont les ſeuls que*
» *je ſois en état de lire.* Il voyoit tous les
» ſoirs les premiers Gentilshommes de la
» Chambre, les Grands Officiers & ſes
» Menins ; il s'entretenoit avec eux ſur
» toutes ſortes de matieres avec gaieté.
» Le matin, après ſa Meſſe, il faiſoit en-
» trer tout le monde, même les Ambaſſa-
» deurs, & il parloit à chacun. Il deman-
» doit pardon aux Ambaſſadeurs du dé-
» rangement qu'il leur occaſionnoit, en
» les faiſant reſter à Fontainebleau. On
» ſortoit toujours de chez lui enchanté
» de ſes bontés, & déſolé de ce qu'il ſe
» fatiguoit pour parler à tout le monde.
» Un jour l'Ambaſſadeur de l'Empereur
» s'écria en ſortant de chez lui : *Ah ! que*
» *de courage & de vertu :* on ne pouvoit
» ſe laſſer d'admirer l'un & l'autre. Le

» Maréchal de Richelieu dit un jour tout » haut : *Non, il n'y a que la Religion qui » puiſſe inſpirer tant de courage.* Il étoit logé » plus agréablement à Fontainebleau qu'à » Verſailles, parce que de ſon lit il pou- » voit voir tout ce qui ſe paſſoit dans la » cour, & cela l'amuſoit. *Je ſuis pour- » tant mieux ici que je ne ſerois à Ver- » ſailles*, me dit-il un jour, *il n'y a que » pour vous que je ſuis fâché d'y être, car » votre eſcalier doit bien vous fatiguer.*

» Le Roi parlant un jour d'un Prince » d'Angleterre qui ſe mouroit, & une » de Meſdames ayant lu dans l'Almanach » l'article des Princes morts : *vraiment*, » dit-il, *j'ai penſé être là dernièremene ; on » auroit mis : Louis Dauphin, mort à » Fontainebleau le vingt-cinq Novembre.* » Une autre fois, comme le Roi nous an- » nonçoit que nous porterions bientôt le » deuil d'un autre Prince ou Princeſſe, *je » crois*, dit M. le Dauphin, *que dans les au- » tres Cours on parle bien auſſi de mon deuil.*

» Un ſoir après le ſalut, je me trouvai » toute ſeule avec lui ; craignant qu'il » ne s'ennuyât, je m'approchai de ſon » lit, & lui dis : ne voulez-vous pas que » j'appelle la Sône pour venir cauſer, car » je crains que vous ne vous ennuyiez ? » *Non, mon cœur*, me dit-il, *puis-je m'en-*

» *nuÿer quand je t'ai ?* Pénétrée de ces » paroles, je fus un moment ſans pou- » voir répondre ; il crut que je n'avois » pas entendu, & me dit du ton le plus » doux & le plus tendre : *avez-vous en-* » *tendu ce que je vous ai dit ?* Hélas ! mon » cœur, lui répondis-je, je voudrois » bien vous être de quelque reſſource. » *Oh !* me dit-il, *vous ne ſauriez croire de* » *quelle reſſource vous m'êtes :* c'eſt ainſi » que ſa charité lui faiſoit regarder com- » me une reſſource les petits ſoins que » ma tendreſſe s'efforçoit de lui rendre.

» Le Lundi deux Décembre, il ſe » plaignit d'un peu d'hémorrhoïdes. Le » mal augmenta ; il ſe forma une tu- » meur qui groſſiſſoit de jour en jour, » & le faiſoit beaucoup ſouffrir. Il ne » vouloit pas cependant en convenir, di- » ſant toujours qu'il n'avoit pas de dou- » leur, mais ſeulement de la gêne de ne » pouvoir ſe tenir ni ſur le dos, ni ſur le » côté gauche, ce qui lui fatiguoit le » côté droit ; mais en dormant il crioit, » & quelquefois même lorſqu'il étoit » éveillé, il lui échappoit de petites » plaintes. Mais quand on lui diſoit, » vous ſouffrez beaucoup : *non*, répon- » doit-il, *pas beaucoup*. Vraiment, lui » dis-je un jour, le bon Dieu veut que

» vous ſouffriez de toutes les parties de » votre corps, car il n'y en a aucune qui » ne ſoit affectée : *oh ! pour ma tête*, me » dit-il, *je l'ai très-bonne pour végéter, car » c'eſt tout ce que je fais.* Un ſoir qu'il » ſouffroit beaucoup, Adélaïde lui dit » qu'elle ne pouvoit pas revenir de ſa » patience, elle qui l'avoit quelquefois » vu jetter les hauts cris pour les moin- » dres petits maux, il ne lui répondit » que ces mots : *c'eſt que ceci vient de » Dieu, & que c'eſt pour Dieu.*

» Ne pouvant reſter couché ſur le cô- » té gauche, il étoit obligé de tourner » le dos au Roi : il lui en fit ſes excuſes » en riant. La nuit du douze au treize » ayant dormi fort tard, il n'eut pas le » tems de faire ſes prieres, il me dit l'a- » près-dîner : *je n'ai non plus prié Dieu » aujourd'hui qu'un Juif.* Hélas ! lui ré- » pondis-je, vos ſouffrances ſont de bon- » nes prieres : *oui*, me dit-il, *ſi j'en fai- » ſois bon uſage.* Il regrettoit tant d'avoir » manqué ſes prières, qu'il répéta le mê- » me propos à la Reine après-dîné, & le » ſoir à Adélaïde. Adélaïde lui ayant dit » la même choſe que moi ſur ſes ſouf- » frances, & en ayant reçu la même ré- » ponſe, elle lui ajouta qu'elle n'étoit » pas en peine de l'uſage qu'il en faiſoit :

» *oh !* lui dit-il, *le Diable eſt bien mé-*
» *chant, il rôde par-tout.*

» Toute la journée du treize, il fut » dans des douleurs continuelles, ſans » pourtant ſe plaindre ; mais il ne pou- » voit pas reſter un inſtant dans la même » ſituation. La Reine lui ayant dit qu'elle » vouloit aller le lendemain à Notre- » Dame de Bon-Secours, il lui recom- » manda de bien prier pour obtenir de » Dieu l'adouciſſement des douleurs ai- » gues qu'il reſſentoit. Il avoit grand de- » ſir que les Chirurgiens ouvriſſent ſon » abcès ; mais il ſe ſoumit aux raiſons » qu'ils lui donnerent pour n'en rien fai- » re. Enfin le ſoir du treize on l'ouvrit » d'un coup de lancette : il n'en ſentit » d'autre ſoulagement que de pouvoir » ſe mettre ſur ſon ſéant : il en fut très- » content.

» Le lendemain dès qu'il vit la Reine, » il lui dit : *Maman, vos vœux ſont exau-* » *cés, je ſuis ſoulagé ; ma tumeur eſt percée.* » La Reine lui ayant dit que cela ne l'em- » pêcheroit pas d'aller à Bon-Secours ; » qu'elle avoit bien d'autres graces à de- » mander pour lui, il lui répondit : *mais* » *je ne vous avois demandé de prier que* » *pour le ſoulagement des douleurs que* » *j'endurois.*

» Le soir, quoiqu'il eût beaucoup » d'oppression, du froid & un grand » redoublement de fievre, il ne se plai- » gnit pas; seulement, avant de s'endor- » mir, il dit à la Breuille : *qu'est-ce donc* » *que cette gentillesse qui m'est revenue au-* » *jourd'hui ? Je sens de l'oppression.* Quoi- » qu'il fût très-mal, il ne s'en doutoit » pas; & dans la journée du Dimanche, » il s'occupa beaucoup de ses Pâques, » me fit lire des Canons du Bréviaire, » & parcourut lui-même les autres, pour » voir s'il n'y étoit rien dit sur les Pâques » des malades. Il vit son Confesseur le soir, » & lui en parla aussi. Il avoit projetté de » faire ses dévotions la nuit de Noel, il » m'en parloit souvent, il faisoit ses arran- » gemens pour ses Messes, & il avoit nom- » mé l'Abbé de Tallerand pour les dire. Il » s'étoit aussi occupé de l'ornement de la » Chapelle pour la Messe de Minuit, & il » avoit envoyé chercher exprès un gar- » çon du Garde-Meuble, pour lui don- » ner ses ordres là-dessus. Il dit en riant » à M. Collet, qu'il avoit un reproche » à lui faire, de ne l'avoir pas averti la » nuit précédente qu'on disoit la Messe, » & qu'il devoit y communier. Il nous » avoit aussi conté qu'il avoit fait ce » rêve, & qu'il s'étoit trouvé fort em-

» barraſſé, devant communier à cette » Meſſe, & n'ayant pas encore été à » confeſſe. Le ſoir, quand on ſe retira, » il demanda, comme il faiſoit ſouvent, » qui de la Faculté paſſeroit la nuit ? On » lui dit que ce ſeroit l'Apothicaire, » mais que ſon Médecin coucheroit dans » le cabinet. Son bon cœur lui fit dire » d'abord : *mais pourquoi donc cela ? Si » la Breuille & la Sone paſſent toutes les » nuits, ils n'y réſiſteront pas.* On l'aſſura » que cela ne les fatigueroit pas.

» Cependant cette précaution de faire » reſter un Médecin, lui fit comprendre » qu'on avoit de l'inquiétude : il appella » Adélaïde, & lui dit : *comment me trou- » vez-vous ce ſoir ?* Mais, pas trop mal, » lui répondit-elle ; *depuis quelques jours,* » lui ajouta-t-il, *je ne ſuis pas content de » mon état.*

» Le lendemain, dès ſix heures du ma- » tin, il envoya chercher ſon Confeſ- » ſeur, & lui demanda ce qu'on penſoit » de ſa ſituation ? M. Collet lui avoua » qu'on craignoit beaucoup pour lui. Il » lui fit un petit reproche de ne lui en » avoir rien dit dans la converſation » qu'il avoit eue avec lui la veille, & » il s'arrangea auſſi-tôt pour recevoir le » bon Dieu. Quand M. Collet fut ſorti,

» il appella ſon Médecin, & lui ordonna » de lui dire la vérité ſur ſon état, parce » qu'il étoit eſſentiel qu'il le ſût : la » Breuille ne lui diſſimula pas ſes crain- » tes. Il lui demanda s'il étoit en auſſi » grand danger, que lorſqu'il avoit reçu » ſes Sacremens pour la premiere fois ? » Ayant ſu que le danger étoit plus preſ- » ſant encore : *j'eſpérois pourtant*, dit-il, » *faire mes dévotions à Noël : dites-moi ſi* » *je puis encore vivre quinze jours ?* Le » Médecin ſaiſi d'une pareille queſtion, » ne put pas y répondre ſur le champ. » M. le Dauphin ſe retourna de ſon cô- » té ; & voyant ſon trouble, il le prit » par la main ; & avec un viſage *riant* » & ſerein : *vous êtes ému*, lui dit-il, » *raſſurez-vous ; vous ſavez bien que je ne* » *crains pas la mort.* Enfin la Breuille lui » dit qu'il ne pouvoit lui répondre de » rien ; *cela me ſuffit*, dit M. le Dau- » phin : il lui demanda ſi je ſavois ſon » état, & ſur ce qu'il lui répondit que » la Famille en étoit inſtruite, il m'en- » voya chercher. Je le trouvai aſſoupi : » on vint lui apporter un bouillon ; je » m'approchai, il me vit & me ſouhaita » le bon jour ; enſuite il me dit : *pour-* » *quoi donc ne m'avez-vous pas averti que* » *j'étois plus mal ?* Je répondis que je

» n'avois pas cru que ce fût à moi à le
» lui dire ; *eh ! à qui donc*, reprit-il ? Je
» lui dis que je croyois que c'étoit à son
» Confesseur & à son Médecin. Il me de-
» manda comment il recevroit le bon
» Dieu, si ce seroit en cérémonie, ou
» pendant sa Messe ? Il m'ajouta que
» M. Collet lui avoit conseillé de le rece-
» voir à la Messe. Je lui dis que M. Collet
» étant de cet avis, ce seroit bien de s'y
» conformer. Un moment après il me
» dit : *cette fois-ci, je ne vous dirai pas*
» *d'y rester : cela vous seroit trop sensible.*
» Je lui dis que malgré l'état où il se
» trouvoit, je ne désespérois pas en-
» core, parce que je n'avois point mis
» ma confiance dans le secours des hom-
» mes, mais en Dieu. Il me répondit :
» *c'est toujours bien fait.* Je le priai de s'u-
» nir aux Prieres qu'on faisoit pour lui,
» & de prier sur-tout la Sainte Vierge,
» Saint François Xavier & Saint Louis :
» il ajouta, *& mon bon Ange Gardien.* Il
» parla ensuite d'Adélaïde ; je lui deman-
» dai s'il vouloit qu'elle vînt, il me dit
» qu'oui. Quand elle fut arrivée, il lui
» dit à-peu-près les mêmes choses qu'à
» moi sur son état & sur ses Sacremens.
» Quelques momens après, il nous ap-
» pella & nous dit : *j'ai quelque chose à*

» *vous dire à toutes deux ; ou ſi vous aimez*
» *mieux*, me dit-il, *que je ne parle qu'à*
» *Adélaïde :* je lui dis que s'il avoit quel-
» que choſe à m'ordonner, j'étois prête
» à l'écouter : il me dit, *non*, *dans le*
» *fond*, *ce n'eſt qu'à Adélaïde à qui j'ai à*
» *parler.* Je me retirai ; & il dit à Adé-
» laïde qu'il avoit ordonné à ſon pre-
» mier Valet-de-Chambre, de lui porter
» toutes ſes tabatieres après ſa mort, &
» qu'il la prioit de les donner à ſes Me-
» nins ; mais qu'elle eût l'attention de
» n'en pas donner à trois qui ne pre-
» noient point de tabac, & il les lui
» nomma.

» La Reine vint à ſon ordinaire, il lui
» dit qu'il ne feroit pas comme la pre-
» miere fois : qu'il l'avertiſſoit qu'il re-
» cevroit le bon Dieu ce jour-là. Il reçut
» le Roi avec la même tranquillité. A dix
» heures & demie, il me dit qu'il étoit
» tems de faire entrer ſon Confeſſeur,
» puiſqu'il devoit communier à onze
» heures & demie ; je le dis au Roi &
» à la Reine, qui ſe retirerent. Quand
» M. Collet fut arrivé, M. le Dauphin
» me dit de monter chez moi, & de re-
» venir un peu avant la demie, pour lui
» arranger ſes oreillers. Je deſcendis à
» l'heure qu'il m'avoit marquée ; il me

» demanda ſes livres pour la Commu-
» nion, & me dit : *ce n'eſt que pour les*
» *trois quarts : ainſi, reſtez-là avec M. Col-*
» *let.* Il fit ſes prieres. Je regardai ſes
» mains, & vis avec ſurpriſe qu'il ne
» trembloit pas du tout, & qu'il tenoit
» ſon livre très-ferme. Quand il eut fait
» ſes Prieres, il me dit de l'arranger ; &
» ſe tournant vers M. Collet, il lui dit
» en riant : *Elle m'aide beaucoup ;* puis il
» me demanda où j'irois pendant la cé-
» rémonie. Je lui dis que je ferois com-
» me la premiere fois, & me tiendrois
» dans le cabinet ; *allons*, me dit-il,
» *adieu.* Quand ſa Meſſe de Communion
» & ſa Meſſe d'Action-de-Graces furent
» dites, il me fit appeller, & me dit : *eh*
» *bien, comment vous en va ?* Il dîna en-
» ſuite, & reçut la viſite des Princes. Il
» appella M. le Duc d'Orléans, & lui dit
» en ſouriant : *je dois vous ennuyer : car*
» *de tems en tems je vous régale d'une pe-*
» *tite agonie.* Il lui parla enſuite d'autres
» choſes, & adreſſa la parole aux autres
» Princes, l'un après l'autre. A trois heu-
» res il demanda à la Breuille s'il n'alloit
» pas dîner. Sur ce qu'il lui répondit qu'il
» ne dîneroit pas, il lui dit avec un air
» de bonté : *mes dévotions vous ôtent tou-*
» *jours l'appétit, & vous donnent un viſa-*
» *ge de l'autre monde.*

» Il demanda quelque-tems après à » Adélaïde, ſi le Roi avoit donné ſes » Etrennes à la Reine; & il dit qu'il ſe- » roit curieux de voir toutes les nôtres. » Adélaïde ſe doutant qu'il avoit envie » d'avoir les ſiennes, le dit au Roi, qui la » chargea de le lui demander: elle le fit » après le Salut. Il lui dit qu'il les rece- » vroit volontiers: le Roi lui donna une » tabatiere. Il la fit admirer à la Reine, » l'admira lui-même, & en parut très- » content. Le ſoir il nous dit: *ſavez- » vous pourquoi j'ai eu envie d'avoir ma » tabatiere? C'eſt que j'en aurai une de » plus à donner.*

» Le Mardi, s'appercevant que ſes » mains trembloient, il me demanda » pourquoi? Vers les huit heures du » ſoir il lui prit un étouffement terrible, » avec une foibleſſe conſidérable: il » fut quelque-tems ſans pouvoir parler. » Quand il le put, il dit qu'il étoit bien » foible, & demanda en même-tems ſon » Confeſſeur. Sur ce qu'on lui dit que » M. l'Archevêque étoit chez moi, il » dit qu'il ſeroit bien aiſe de le voir: il » le reçut à ſon ordinaire, & lui parla » beaucoup, quoiqu'il étouffât.

» Le Mercredi matin, il m'appella & » me demanda ſi j'aimois une de ſes ta-

» batieres qu'il me désigna : je lui ré-
» pondis que je l'aimois assez ; *c'est*, me
» dit-il, *que je veux vous en donner deux :*
» *celle où est votre portrait, & telle autre*
» *que vous aimerez le mieux.* Je ne pus
» m'empêcher de lui demander celle
» qu'il aimoit le mieux lui-même. Il
» me répondit qu'en vérité il n'en savoit
» rien. M. l'Archevêque revint chez lui,
» & lui donna sa bénédiction. M. le Dau-
» phin fit la conversation avec lui, &
» lui demanda ce que c'étoit que les
» Processions dont on lui avoit parlé la
» veille : M. l'Archevêque lui dit que
» c'étoit la grande Procession de Sainte
» Genevieve, qu'on avoit faite pour
» lui : *comment*, reprit-il, *c'est pour moi ?*
» *Je ne m'en doutois pas.* M. l'Archevêque
» lui ayant parlé de la ferveur avec la-
» quelle tout le monde prioit pour lui :
» *j'espere*, répondit-il, *que ces Prieres*
» *serviront au salut de mon ame : mais*
» *pour celui de mon corps, je ne le desire*
» *pas.*

» Il n'aimoit pas qu'Adélaïde & moi
» nous nous éloignassions de son lit. Les
» derniers jours, nous allions quelque-
» fois près de la cheminée, ne pouvant
» résister à la peine qu'il nous faisoit : il
» nous appella & nous dit, *pourquoi vous*

» *en allez-vous toujours? eſt-ce que vous ne*
» *pouvez pas vous tenir auprès de moi?*
» Depuis pluſieurs jours il rêvoit ſou-
» vent. Sa principale occupation, dans
» ſes rêves, étoit la Meſſe de Minuit: il
» en parloit toujours, il croyoit y être.
» Au milieu de ſes rêves, la voix de
» M. Collet le faiſoit ſur-le-champ reve-
» nir à lui. Vers les cinq heures, il me
» demanda ſi nous irions bientôt au Sa-
» lut? Je lui dis que ce ne ſeroit qu'à ſix
» heures; que s'il le vouloit, nous nous
» rendrions plutôt à la Chapelle. Il me
» dit que non. Dans cet intervalle, de-
» puis cinq heures juſqu'à ſix, il appella
» pluſieurs fois ſon Confeſſeur, lui par-
» la bas, & l'envoya parler à ſon Mé-
» decin. A ſix heures je lui dis que nous
» allions au Salut: il me dit, *c'eſt bien*
» *fait.* En rentrant dans la chambre, je
» fus étonnée de n'y voir aucun Mé-
» decin. On me dit qu'il avoit ren-
» voyé tout le monde, & qu'il étoit
» reſté ſeul avec M. Collet. Je crus
» qu'il avoit voulu ſe confeſſer encore
» une fois. Je m'approchai de ſon lit
» avec Meſdames: il nous reçut très-
» bien, & nous parla avec ſa tranquil-
» lité ordinaire, ainſi qu'au Roi & à la
» Reine. Mais j'appris le ſoir, que pen-

» dant notre abſence, il s'étoit fait dire » les Prieres des Agoniſans.

» Tandis que la Reine étoit aſſiſe auprès de ſon lit, il m'appella, & me » dit tout bas : *je crois pourtant que je paſſerai encore cette nuit.* Conſternée & » troublée de ce propos, je lui dis : ah ! » j'eſpere que cela ſera encore long : » *non*, me dit-il, *cela n'ira pas bien loin.* » Pénétrée de douleur, je me retirai ; il » appella Adélaïde, & lui dit la même » choſe. Comme elle parloit aſſez haut » pour être entendue de la Reine, il lui » dit : *paix donc, parlez plus bas.* Il ſe » faiſoit tâter le pouls à tout moment, » & demandoit comment on le trouvoit. Cependant il avoit toujours de » la gaieté dans l'eſprit, & plaiſantoit » encore : quelqu'un ayant pouſſé une » table aſſez rudement, il contrefit le » bruit, & demanda à Louiſe ſi ce n'étoit pas du tonnerre, parce qu'elle en » a peur. Comme il avoit beaucoup de » peine à cracher & à ſe moucher, il » diſoit qu'il en avoit oublié la maniere, » qu'il auroit bien beſoin de la rapprendre.

» Dans la nuit il me demanda : on lui » dit que j'étois montée chez moi pour » me repoſer quelques heures, parce que

» je m'étois bleſſée à la jambe. A ſept » heures du matin il me demanda en- » core : M. de la Sône lui dit qu'il alloit » monter pour me donner de ſes nou- » velles. Il vint en effet : je me levai tout » de ſuite. Je ne fus pas plutôt levée, que » ſon premier Valet-de-Chambre vint me » dire qu'il le prioit de lui envoyer le ta- » bac que la Reine lui avoit fait accom- » moder la veille : je deſcendis ſur le » champ. Dès qu'il m'apperçut, il me dit : » *Quoi ! c'eſt toi-même ?* Je lui dis que je » lui apportois le tabac qu'il m'avoit de- » mandé. Il me prit la main, & me dit en » me la ſerrant : *Eh bon jour mon petit* » *cœur ; que je ſuis aiſe de te voir : je te* » *croyois perdue. Il y a un moment qu'on* » *m'avoit dit que tu ne deſcendrois que ce* » *ſoir. Que je t'aime !* Il me ſerra encore la » main, & je baiſai la ſienne, hélas ! pour » la derniere fois. N'ayant plus le cou- » rage de reſter auprès de ſon lit, j'allai » me mettre au fond de la chambre : il » m'appelloit à chaque inſtant. Louiſe » vint : il avoit un bras hors de ſon man- » teau de lit, je lui propoſai de le remet- » tre. Il ſe tint ſur ſon ſéant aſſez long- » tems, ſans s'appuyer, & pendant que » Louiſe arrangeoit l'autre bras, je ne fis » que le ſoutenir très-légérement.

» Un moment après, il dit : *que tout le* » *monde ſorte, excepté M. Collet :* il étoit » allé dire la Meſſe. Je dis à M. l'Archevê- » que de s'approcher de ſon lit, en at- » tendant M. Collet. Dès qu'il l'apperçut, » il lui dit : *Ah, bon jour, Monſeigneur :* » c'eſt ainſi qu'il l'appelloit toujours ; & » & il ſe mit à faire la converſation avec » lui. M. Collet vint : nous paſſâmes dans » le cabinet. Après qu'il lui eut parlé, il » nous fit rappeller. Son Médecin lui pro- » poſa de prendre une potion qu'on lui » avoit préparée : il l'accepta. En la pre- » nant, *ah*, dit-il, *que cela eſt fort ; eſt-ce* » *du Lilium ?* On lui dit que non. Un mo- » ment après, il appella le Médecin, & » lui dit, *votre drogue a penſé me donner un* » *battement de cœur.* Il demanda enſuite en » riant à la Reine, ſi elle aimoit les Mo- » mies d'Egypte ? La Reine lui ayant ré- » pondu que non : *c'eſt*, lui dit-il, *que bien-* » *tôt vous en aurez une : car les drogues chau-* » *des qu'on me donne me deſſechent.* La » Reine lui dit que quand il ſe porteroit » bien, il auroit bientôt recouvré ſon » embonpoint : *Ah oui*, lui dit-il, avec » un ſourire qui marquoit aſſez qu'il n'y » comptoit pas ; il m'appel a enſuite, & » me dit : *arrangez-moi mes oreillers, &* » *tâchez de me trouver une ſituation qui me*

» *mette la poitrine un peu à l'aiſe pour reſpi-*
» *rer.* Je l'arrangeai de mon mieux, & lui
» demandai s'il ſe trouvoit plus commo-
» dément ? Il me dit : *oui, du moins pour*
» *le moment.* Il s'aſſoupit, & ſe réveilla,
» en diſant à M. Collet : *n'eſt-on pas à l'é-*
» *lévation ?* M. Collet lui dit qu'on ne di-
» ſoit pas la Meſſe. Il demanda à la Reine,
» ſi elle venoit de matines ? On lui dit
» que ce n'étoit pas la nuit de Noël : il dit
» qu'il l'avoit cru ; & ſon agitation con-
» tinuant, il commença à chanter un
» Noël. Son Confeſſeur lui dit de ne point
» chanter, parce que cela lui fatigueroit
» la poitrine : *vous avez raiſon*, dit-il, &
» ſe tut. Un moment après il ſe mit ſur ſon
» ſéant, & ſe laiſſa enſuite tomber, en di-
» ſant : *Ah ! repoſons-nous pour un moment.*
» Je fus ſi effrayée de l'état où je le voyois,
» que je crus qu'il alloit avoir une foi-
» bleſſe, & j'appellai la Breuille. Il s'ap-
» perçut de ma frayeur, & me demanda
» pourquoi j'appellois le Médecin ? Je lui
» répondit que je croyois qu'il ſe trou-
» voit mal. Il me dit en riant : *oh non, pas*
» *encore ;* puis ſe ſouvenant qu'on lui avoit
» dit que je m'étois bleſſée à la jambe, il
» il me dit : *n'êtes-vous pas bien fatiguée ?*
» *Comment va votre jambe ?* Je lui dis que
» ce n'étoit rien. Il dit à ſon Médecin que

» pour s'être mis un moment ſur le côté » gauche, il ſentoit une douleur au cœur: » il ſe remit à droite, mais la douleur » continuant toujours, il m'appella & » me dit de lui ſoutenir le bras gauche. » Je le ſoutins juſqu'à ce qu'il ſe trouvât » mieux. C'eſt le dernier inſtant où j'ai eu » le bonheur de le voir, car quoique je » ſois reſtée quelque tems dans ſa cham- » bre, je n'ai plus oſé approcher de ſon » lit. Je l'entendois ſeulement ſe plaindre » de ſa douleur au côté gauche, qui avoit » beaucoup augmenté. »

Ici finit la relation de la Dauphine, qui ne voulut écrire que ce qu'elle avoit vu : elle eſt continuée par l'Evêque de Verdun, qui eſt reſté auprès du Prince juſqu'à ſon dernier ſoupir. Son Confeſſeur & quelques autres perſonnes ont auſſi recueilli pluſieurs particularités de ſa maladie, que nous avons été obligés d'omettre, pour ne pas interrompre le récit de la Dauphine.

Au moment où ſon premier Médecin, fidele à l'ordre qu'il lui en avoit donné, l'avertit du danger de ſon état : ſans s'émouvoir, & ſans paroître inquiet, il lui dit avec bonté : « La Breuille, je recon- » nois ici que vous êtes un honnête hom- » me : je vous ai toujours aimé, & je

» vois que vous méritez mon eſtime : eh » bien, je vous ordonne de m'avertir avec » la même franchiſe, quand vous vous » appercevrez que le danger ſera plus » preſſant. » Sur ces entrefaites, la Reine entra avec la Dauphine & les jeunes Princes. « Je vous prie, leur dit-il, en » regardant ſon Médecin, de lui accor- » der votre amitié ; c'eſt le plus honnête » homme du monde. » Il ſe prêta enſuite à la converſation avec la plus grande tranquillité, & ſans laiſſer même ſoupçonner ſon danger à la Reine qui l'ignoroit encore.

La premiere choſe qu'il fit dès qu'il fut libre, fut de faire appeller ſon Confeſſeur. Il lui fit part de l'ouverture que lui avoit fait ſon Médecin, & lui ajouta : « Par la grace de Dieu, je ne me ſens » nulle attache à la vie. Je déſirerois bien » avoir une meilleure ame ; mais je me » confie en la miſéricorde infinie de » Dieu. » Il lui dit enſuite, qu'il ſeroit bien aiſe de ſe confeſſer ; & il le fit avec autant de tranquillité, que s'il eût joui de la plus parfaite ſanté. Il ne comptoit recevoir ſes Sacremens qu'à quelques jours de là ; mais le lendemain ſur les huit heures du matin, ſon Confeſſeur lui ayant propoſé de les recevoir le jour même :

» Je

« Je ne demande pas mieux, lui répon-» dit-il; mais j'aurai bien peu de tems » pour me disposer à une si grande ac-» tion. » L'administration néanmoins ne devoit se faire que vers midi. Dès ce moment, il se mit en prieres. Après y être resté environ une heure, il demanda qu'on lui fit un entretien en forme de méditation sur les dispositions aux derniers Sacremens, & sur les graces particulieres qu'ils produisent dans l'ame.

A onze heures, le Roi, la Reine, la Famille Royale, les Princes du Sang, les Grands du Royaume, les Ambassadeurs des Cours étrangeres, & tout ce qu'il y avoit de Seigneurs à la Cour, se rendirent à l'Eglise pour aller chercher le Saint Sacrement. A cette nouvelle toute la Ville s'émut: le peuple accourut en foule, & remplit en un instant toutes les cours du Château. On n'entendoit de toutes parts que des soupirs & des gémissemens. Quand le malade sut que le Saint Sacrement approchoit, il voulut s'asseoir sur son lit afin de recevoir plus respectueusement son Créateur. Le Roi n'ayant pas le courage d'entrer dans la chambre, se jetta à genoux à la porte. Le Duc d'Orléans & le Prince de Condé entrerent pour tenir la nappe de Commu-

nion. Pendant la cérémonie, tandis que tout le monde fondoit en larmes, & que pluſieurs éclatoient en ſoupirs, le Dauphin paroiſſoit auſſi tranquille & auſſi recueilli que lorſqu'il communioit en ſanté. Un air de ſérénité & de ſatisfaction répandu ſur ſon viſage, annonçoit le calme intérieur de ſon ame. Le Cardinal de la Roche-Aimon, en ſa qualité de Grand-Aumônier de France, fit l'adminiſtration. Dans le trouble où l'avoit jetté ce douloureux miniſtere, il omettoit une des onctions, ſans qu'aucun des Miniſtres aſſiſtans le lui fit obſerver. Le Dauphin, le ſeul qui dans ce moment poſſédât ſon ame en paix, s'en apperçut, & l'en avertit avec bonté.

Après qu'il eut été adminiſtré, il demanda qu'on lui dît une Meſſe d'action de graces, qu'il entendit avec ſon recueillement & ſa piété ordinaires. La Meſſe finie, ſon Confeſſeur s'approcha de ſon lit : « Je n'euſſe jamais cru, lui dit-il, » qu'il y eût tant de conſolation à rece- » voir ſes derniers Sacremens : Dieu me » fait goûter en ce moment une joie ſi » douce, que jamais je n'ai rien éprouvé » de ſemblable. » Il vouloit continuer, & l'Abbé Collet raconte lui-même, que ravi de l'effuſion de cœur avec laquelle

il exprimoit ſa reconnoiſſance, il ne ſe ſeroit point laſſé de l'entendre ; mais penſant qu'il devoit être excédé de fatigue, après avoir paſſé quatre heures en exercices de piété, il lui repréſenta qu'il étoit tems qu'il ſe tranquilliſât : « Non, lui répondit-il, je ne me ſens nullement fatigué : Dieu a ſoutenu mon eſprit & mes forces. » Le Confeſſeur, avant de ſe retirer, lui dit qu'il le conjuroit de s'unir aux prieres qui ſe faiſoient dans tout le Royaume, pour obtenir du Ciel ce qui, après le ſalut de ſon ame, intéreſſoit le plus la Nation. « Vous entendez ſans doute ma conſervation, » lui dit le Dauphin en ſouriant ? « Ah ! Monſieur, » reprit le Confeſſeur, pourriez-vous en douter ? Vous ſeul ignorez combien » vous nous êtes cher & néceſſaire. » Le Prince ſe recueillit un inſtant, & répondit enſuite : « Permettez-moi de m'en tenir à demander uniquement à Dieu l'accompliſſement de ſa volonté ſur moi ; » ſes penſées ſont bien différentes des nôtres : » Il cita en même-tems ces paroles de l'Ecriture, *Cogitationes meæ non ſunt cogitationes veſtræ.* Touché de ces grands ſentimens de réſignation, ſon Confeſſeur lui dit que ſa diſpoſition étant en effet la plus parfaite, il ne lui conviendroit

pas de chercher à l'affoiblir, & il se retira. Le Roi aussi-tôt s'approcha de son lit & l'embrassa. Le Dauphin s'apperçut qu'il avoit les larmes aux yeux : » Ah ! » lui dit-il, votre attendrissement est la » seule chose qui me fasse de la peine en » ce moment : je vous ai toujours été inu- » tile, & je vous laisse chargé de mes » enfans. » Le même jour dans l'après-midi il écrivit ses dernieres dispositions, & une longue lettre pour le Roi. Il en fit un paquet, qu'il scella lui-même de ses armes, & qu'il remit au Ministre qui avoit le Département de la Cour, en le chargeant de le porter au Roi aussi-tôt après sa mort.

Comme on ne doutoit pas que les prieres de ce Prince ne dussent être agréables à Dieu, on le pressa de prier pour sa propre conservation. La Reine alla même jusqu'à lui en faire une sorte d'obligation de conscience, fondée sur ce qu'il étoit d'une grande ressource pour la Religion : « Maman, lui répondit-il, ayez confian- » ce : celui qui a établi sa Religion sans » moi, saura bien la soutenir & la faire » triompher sans moi. » Touché cependant de l'extrême affliction de la Famille Royale & de toute la Nation, il se fit un jour violence pour s'unir à des

vœux qui n'étoient point les ſiens, & pour demander à Dieu une grace qu'il ne déſiroit point. Mais le lendemain, ſon Confeſſeur s'étant rendu auprès de lui : « Non, lui dit-il, qu'on n'exige » plus de moi déſormais que je demande » à Dieu ma conſervation; je ſens que » cette priere me deſſeche l'ame & m'em- » pêche de m'unir à Dieu avec la conſo- » lation que j'ai le bonheur d'éprouver, » lorſque je ne lui demande que des gra- » ces de ſalut. » Comme on lui parloit de l'état floriſſant où ſe trouvoit la Religion dans un des Royaumes de l'Inde, il jetta les yeux ſur le Crucifix qui étoit attaché au pied de ſon lit, & témoigna à la perſonne qui lui parloit que cette nouvelle lui cauſoit la joie la plus ſenſible.

Pendant toute ſa maladie, outre le tems qu'il donnoit à ſes exercices de piété, ſeul ou avec la Dauphine, il vouloit que ſon Confeſſeur l'entretînt régulièrement une demi-heure chaque jour ſur les vérités du Salut. « Je tâche, lui diſoit-il » dans une converſation qu'il avoit avec » lui, de bien me pénétrer de ce que vous » me dites, afin de me le rappeller de » tems en tems, & d'en faire le ſujet de » mes courtes méditations : car dans l'é- » tat où je ſuis, je ne puis plus en faire de

» bien ſuivies : il m'eſt preſque impoſſible » de lire par moi-même, & je n'ai jamais » pu m'accoutumer à me faire lire. »

Parmi les différens bienfaits dont il témoignoit à Dieu ſa reconnoiſſance dans les derniers jours de ſa vie, il le remercioit ſur-tout de trois choſes : de lui avoir donné une épouſe vertueuſe, de lui accorder le tems de ſe diſpoſer à la mort par les ſouffrances d'une longue maladie, qui lui laiſſoit toute ſa connoiſſance, & enfin d'avoir près de lui dans ces derniers momens un Confeſſeur zélé, une famille & des amis qui ne deſiroient pas moins le ſalut de ſon ame, que la ſanté de ſon corps.

La nuit du quinze au ſeize de Décembre ayant été fort orageuſe, le lendemain dès ſix heures du matin, il fit appeller ſon Confeſſeur, & lui demanda qu'il lui dît ſincérement ce qu'on penſoit de ſon état. Le Confeſſeur lui avoua que, quoique l'on ne déſeſpérât pas encore que le Seigneur ne ſe laiſſât fléchir par les larmes de toute la Nation proſternée aux pieds des Autels, les Médécins cependant craignoient tout pour les ſuites. A cela le Dauphin répondit : » mon unique deſir eſt de communier » encore une fois : aidez-moi donc pour

» me disposer à recevoir mon Créateur » & mon Sauveur, qui voudra bien se » donner à moi dans l'excès de sa bonté, » & que je verrai bientôt comme mon » Souverain Juge. Cette réflexion, ajou- » ta-t-il, est effrayante, mais elle ne di- » minue rien de ma vive confiance en » sa miséricorde. »

Toute la matinée fut pour lui un tems de préparation à sa Communion, qu'il fit à onze heures & demie. Depuis ce moment sur-tout on n'osoit plus lui parler du rétablissement de sa santé; l'entretenir de Dieu & de l'Eternité, étoit le plus grand plaisir qu'on pût lui faire. Au milieu de ses plus grandes souffrances, il conservoit toute la gaieté qui faisoit le fond de son caractere; jamais on n'apperçut sur son front le moindre nuage de tristesse, & l'on eût dit que mourir étoit pour lui une action ordinaire de la vie. Peu de tems avant sa mort, la Providence lui ménagea une épreuve qui eût été capable d'accabler une Ame moins forte, mais qui ne lui causa pas la moindre émotion: il voyoit de son lit tout ce qui se passoit dans une des cours du Château; il s'apperçut un jour qu'on chargeoit à la hâte une voiture d'office: ce qui lui fit comprendre

qu'on ne doutoit plus de ſa mort prochaine. Il demanda ce que c'étoit que cette voiture ; & comme on ne croyoit pas qu'il eût diſtingué les effets dont on venoit de la charger, on lui répondit qu'elle partoit à l'occaſion du renouvellement de quartier. Au même inſtant il vit entrer dans la cour un carroſſe, qu'on arrangea avec la même précipitation : « voilà ſans doute, dit-il, le » carroſſe des Officiers qui ont fait met» tre leurs meubles ſur la voiture qui » vient de ſortir. » Perſonne ne ſentit l'ironie ; & la tranquillité avec laquelle il parloit, fit croire qu'il étoit très-éloigné de ſoupçonner la vérité. Il en ſeroit ſans doute reſté-là, & nous auroit laiſſé ignorer l'épreuve à laquelle l'avoit mis cette imprudence, ſi ſon humeur toujours gaie ne l'eût porté, par occaſion, à déceler ſa penſée : ſon Médecin entra pour lui préſenter un bouillon : il étoit fort copieux ; en le recevant, il regarda ceux qui croyoient lui avoir fait prendre le change, & leur dit en ſouriant : « s'il faut que je le prenne tout » entier, vous pouvez bien aller dire » à ces gens-là de dételer ; car je les fe» rois attendre trop long-tems. »

Le Mercredi dix-huit, vers les cinq

heures du ſoir, il dit à ſon Confeſſeur, qu'il deſiroit beaucoup qu'on lui récitât les Prieres des Agoniſans. Le Confeſſeur lui repréſenta que ce ſeroit donner, avant le tems, l'alarme la plus cruelle; » ne me refuſez pas cette grace, reprit-» il, ces Prieres ſont ſi belles! Elles » m'inſpirent de la dévotion: » ce qui annonce qu'il s'en étoit déjà occupé. Nous avons vu plus haut que, pour ménager la ſenſibilité de la Famille Royale, il attendit pour ſe les faire réciter, qu'elle fût ſortie pour aller au Salut. « Il » s'y uniſſoit, dit l'Abbé Collet, comme » un homme qui ne ſoupire qu'après le » moment de ſa diſſolution: & il ſem-» bloit ſortir de lui-même pour s'élever » vers Dieu. »

Les Perſonnes qui reſtoient habituellement auprès de lui, ne pouvoient lui faire de plus grand plaiſir que de l'entretenir de penſées relatives à ſa ſituation: ſouvent il les en prioit lui-même. » Si j'étois quelques momens ſans lui » parler, dit ſon Confeſſeur, il m'appel-» loit, & me diſoit: parlez-moi de » Dieu, car cela m'eſt d'une grande » conſolation. » Le Cardinal de Luynes lui diſoit, qu'il devoit être dans la ferme confiance que Dieu lui tiendroit compte

du ſacrifice qu'il lui demandoit de ſa vie au milieu de ſa carriere. » ah ! s'écria-t-» il, ſi vous ſaviez combien ce ſacrifice » me coûte peu ! Eſt-il poſſible, M. le » Cardinal, qu'on goûte tant de dou-» ceurs aux approches de la mort? » M. de la Martiniere, qui étoit alors auprès de ſon lit, rendit peu de tems après cette exclamation au Roi, qui en fut ſi pénétré qu'il ne put retenir ſes larmes. Le Duc d'Orléans, frappé juſqu'à l'étonnement de la tranquillité avec laquelle ce Prince enviſageoit l'approche de ſa derniere heure, diſoit à Louis XV : je n'aurois » jamais cru, Sire, qu'aux portes de la » mort on pût conſerver tant de ſéré-» nité, & une paix ſi profonde ? Cela » doit être ainſi, répondit le Roi, quand » on a ſu, comme mon Fils, paſſer toute » ſa vie ſans reproches. »

Le Jeudi dix-neuf, il s'apperçut lui-même qu'il entroit en agonie ; il dit un peu avant l'heure ordinaire : « je ſerois » bien aiſe d'entendre la Meſſe. Puis en » regardant ſon Crucifix, il ajouta : que » j'aie encore cette conſolation, ce ſera » pour la derniere fois. » Tout le tems qu'elle dura, il eut les yeux fixés ſur l'Autel ; ſon attention ſe ſoutint comme s'il eût été en parfaite ſanté. Les aſſiſtans

placés comme entre deux Sacrifices, jettoient les yeux tantôt sur l'Autel, tantôt sur le Prince mourant; & leurs prieres étoient des pleurs.

Après la Messe, il dit qu'il étoit tems qu'on lui récitât publiquement les Prieres des Agonisans : qu'il falloit avertir le Grand-Aumônier; quand le Prélat fut entré, on se jetta à genoux, chacun de son côté, & tout le monde se mit à pleurer. Le Prince, toujours semblable à lui-même, étoit presque le seul qui possédât son ame assez en paix, pour s'unir aux prieres qu'on faisoit pour lui. Se sentant distrait par quelque besoin qui l'empêchoit de les suivre avec toute son attention, il les fit interrompre pour un moment. Quand le Grand-Aumônier en fut arrivé aux paroles les plus redoutables, qu'il ne prononçoit qu'à voix basse & entrecoupée, le Dauphin, les yeux fixés sur son Crucifix, reprit lui-même d'un ton de voix ferme & animé : « *Proficiscere anima Christiana de hoc mundo*, » *&c.* » Il répéta avec la même fermeté les autres Prieres qui suivent. Quelques instans après il demanda la Dauphine : on lui dit qu'il falloit qu'il ajoûtât à ses autres sacrifices, celui de ne plus voir cette Princesse. Il ne répondit rien; mais

ſon ſilence annonçoit ſa réſignation. Il lui ſurvint au même moment une quinte de toux des plus violentes. Quand elle fut appaiſée, penſant combien la Dauphine auroit ſouffert, ſi elle eût été préſente, il dit, comme s'il lui eût parlé « va-t-en, mon cœur, va-t-en, cela e » trop cruel à entendre. »

Sur les deux heures après midi, on lui récita le *Miſerere* au pied de ſon lit. Il dit enſuite qu'il deſireroit qu'on lui rappellât de tems en tems quelques paſſages des Pſeaumes ou du nouveau Teſtament, les plus propres à ſoutenir ſa foi & ſa confiance en Dieu. Depuis ce moment, on ne lui récita plus aucune Priere ſuivie. Le Grand Aumônier, le Cardinal de Luynes, l'Evêque de Verdun, & ſon Confeſſeur l'entretenoient alternativement, ſelon qu'il le deſiroit: en lui faiſant, ſur quelques textes de l'Ecriture, des réflexions analogues à ſa ſituation. Quand un paſſage le touchoit davantage, il ſe le faiſoit répéter deux fois.

A cinq heures, il chargea l'Evêque de Verdun de s'informer de l'endroit où étoit la Dauphine, & de s'aſſurer par lui-même de ſa ſituation. L'Evêque lui rapporta que la Princeſſe étoit avec le Roi chez Madame Adélaïde, qui avoit

pour elle les ſoins les plus empreſſés, & qui lui donnoit un lit dans ſon appartement pour la nuit ſuivante. Le Prince reprenant la parole, dit : Elle eſt bien » affligée ? Peut-elle encore pleurer ? » Et ſans attendre la réponſe, il dit à ſon premier Médecin, qui étoit auſſi celui de la Princeſſe : » La Breuille, croyez-vous » qu'il n'y ait rien à craindre pour la » poitrine de Madame la Dauphine ? »

Un moment après, il marqua ſa reconnoiſſance à tous ceux qui avoient été attachés à ſa perſonne : aucun ne fut excepté. Il remercia avec bonté ceux qui l'avoient ſervi par intérêt, comme ceux qui l'avoient fait par affection, ſe réſervant de faire connoître à ceux-ci, en particulier, qu'il les avoit toujours diſtingués de la foule des Courtiſans. Pendant toute ſa maladie, il ne lui eſt pas échappé une plainte, pas une parole d'aigreur contre ceux qui s'étoient efforcés de calomnier, aux yeux des Peuples, ſon mérite & ſes vertus. La Dauphine nous apprend ſeulement qu'un jour qu'on lui parloit de la déſolation générale de la Nation, il dit avec ſa douceur ordinaire : « hélas ! il y a ſix mois que bien » des gens me déteſtoient ; je ne l'avois » pas plus mérité, que l'amour qu'on me » témoigne à préſent. »

Après qu'il eut parlé à ſes Officiers & à ſes Menins, il eut la penſée de faire appeller les jeunes Princes ſes enfans ; mais faiſant attention que l'extrémité de ſon état pourroit être pour eux un ſpectacle trop effrayant, il ſe contenta de faire venir leur Gouverneur, qu'il chargea de leur porter ſes dernieres inſtructions, que nous avons rappellées ailleurs. Il vouloit y ajouter quelque choſe; mais le Duc de la Vauguyon, accablé de douleur, & fondant en larmes, tomba entre les bras des perſonnes qui étoient auprès de lui, qui le conduiſirent auſſi-tôt dans un arriere-cabinet.

Après avoir demandé, pour la ſeconde fois, des nouvelles de la Dauphine, & de Madame Adélaïde, « & la Reine, » dit-il, ſans doute qu'elle eſt auſſi bien » affligée ? » L'état des autres le touchoit beaucoup plus que l'extrémité où il étoit lui-même réduit. Il s'occupoit, avec toutes ſortes de bontés, des perſonnes que le devoir ou l'amitié retenoient auprès de lui. Il dit à ſon Confeſſeur qu'il ſe reprochoit beaucoup de l'avoir empêché de dîner. Ayant adreſſé à l'Evêque de Verdun quelques paroles qui annonçoient qu'il conſervoit encore ſa gaieté, le Prélat, à l'occaſion de ce qu'il lui di-

ſoit, lui répondit que puiſqu'il croyoit lire juſques dans le fond de ſon cœur, il alloit auſſi deviner ce qui ſe paſſoit dans le ſien : & il lui dit, que ſûrement il étoit bien occupé de Madame la Dauphine, & de Madame Adélaïde. « Ah ! » vous avez bien raiſon, lui dit le Dau» phin, je prie Dieu de les conſoler. »

Sentant que ſa fin approchoit, & ne croyant pas pouvoir paſſer la nuit, il dit le ſoir au Cardinal de Luynes : « il » eſt tems, M. le Cardinal, que vous » me donniez la derniere Bénédiction & » l'Indulgence, *in articulo mortis ;* » il lui en avoit déjà parlé. Sur ce que le Cardinal lui repréſenta qu'il n'étoit point encore à la derniere extrémité, il lui dit : « vous voudrez donc bien que je vous » faſſe éveiller cette nuit. » Le Cardinal l'aſſura qu'il reſteroit toujours auprès de lui. Le Prince lui témoigna combien il étoit touché de ſon attachement & de ſon aſſiduité. Tout ce qu'il diſoit annonçoit le plus grand deſir de ſe voir réuni à Dieu : ſon Médecin lui ayant tâté le pouls, diſoit qu'il avoit encore du reſſort & de la force : « tant-pis, lui répon» dit-il. » Mais penſant que cette parole pouvoit laiſſer croire qu'il ſe laſſoit de ſouffrir, il ajouta : « quand je dis, tant-

» pis, ne croyez pas que ce ſoit par dé-
» couragement; graces à Dieu, je ne
» m'ennuie pas de mes ſouffrances; mais
» quand je penſe que dans peu je pour-
» rai avoir le bonheur de voir mon
» Dieu face-à-face, & de le connoître
» en lui-même, je vous avoue que je
» deſirerois bien que le moment fût dé-
» jà arrivé! »

Toutes les fois qu'on lui parloit des Prieres publiques & particulieres qui ſe faiſoient pour lui dans toute l'étendue du Royaume, il en paroiſſoit vivement touché; quelqu'un, pendant cette nuit, lui ayant fait la réflexion, qu'au moment où il lui parloit, toute la Nation, dans la douleur & les larmes, demandoit à Dieu la conſervation de ſa vie. Après être reſté un moment en ſilence, comme pour recueillir ſes forces défaillantes, il leva les yeux & les mains au Ciel, & s'écria du ton de voix le plus attendriſſant: « ah! mon Dieu, je vous
» en conjure, protégez à jamais ce
» Royaume; comblez-le de vos graces
» & de vos bénédictions les plus abon-
» dantes. » Ces paroles pénétrerent tous les aſſiſtans; & l'un d'eux lui dit: « pour
» moi, Monſieur, je ne déſeſpere pas en-
» core que le Seigneur, touché par tant

» de prieres & de larmes, ne faſſe éclater ſa puiſſance, pour vous rendre à » nos vœux. » Le Prince l'interrompant, rejetta avec une fermeté héroïque une penſée qui, ſelon lui, n'étoit plus celle dont on devoit l'occuper. Pluſieurs fois pendant cette nuit, il offrit à Dieu le ſacrifice de ſa vie pour toute la Nation, & ſpécialement pour le Roi & la Famille Royale. « Si j'étois aſſez heureux, dit-il à ceux qui étoient autour » de ſon lit, pour entrer dans le Ciel au » ſortir de ce monde, & qu'il plût à » Dieu d'exaucer mes prieres, je vous » promets que vous en reſſentiriez les » effets : je n'oublierois pas ceux qui » m'ont été ici-bas les plus chers. »

Pénétré de reconnoiſſance pour la grace que Dieu lui faiſoit, de lui conſerver juſqu'à la fin la plus parfaite connoiſſance, il dit, en regardant ſon Crucifix, qu'il tint preſque toujours entre les mains pendant ſon agonie : » vous » voulez donc, ô mon Dieu, que je » mette à profit pour l'éternité dans la- » quelle je vais entrer, juſqu'au dernier » inſtant de mon agonie. » Vers minuit, il preſſa le Cardinal de Luynes de lui donner la derniere Bénédiction & l'In- » dulgence, *in articulo mortis*. En cer-

tains momens, la chaleur de la fievre lui cauſoit des abſences ; mais comme la peine qu'il avoit alors à parler, l'obligeoit à le faire en peu de mots, & à voix baſſe, il eſt probable que ce qu'on croyoit deſtitué de ſens, ne l'étoit pas toujours : c'eſt ainſi que le Cardinal de Luynes attribuoit au délire ce qu'il lui dit pendant cette nuit : il lui demanda s'il y avoit des caves de ſépulture dans le Chœur de ſa Cathédrale. Sur la réponſe que lui fit le Cardinal, qu'il n'y en avoit qu'une ſous l'Autel pour les Archevêques : « il faudra donc en faire » une, lui dit le Dauphin, car je dois » faire un voyage à Sens : » on découvrit le ſens de ces paroles, quand, à l'ouverture de ſon teſtament, on vit qu'il demandoit à être enterré dans la Métropole de cette Ville.

Cependant ſa poitrine ſe rempliſſoit, il ne lui étoit plus poſſible d'expectorer. Comme on lui diſoit qu'il devoit ſouffrir cruellement, il avoua qu'il n'avoit jamais tant ſouffert de ſa vie. Quoique les boiſſons qu'on lui donnoit alors le fatiguaſſent & ne ſerviſſent qu'à prolonger ſes ſouffrances, il s'efforçoit de les prendre, & n'en refuſoit aucune. Ce n'étoit plus dans ces derniers momens, des ſen-

timens de réſignation & de confiance qu'il exprimoit, c'étoit des tranſports d'amour, & des deſirs enflammés d'être uni à ſon Dieu. Il ſe faiſoit tâter le pouls fort ſouvent; & il demandoit avec la plus grande tranquillité, s'il alloit bientôt mourir? Combien d'heures il pourroit encore vivre? Il demanda s'il iroit bien juſqu'à ſix heures du matin? Sur ce qu'on lui répondit qu'il pourroit encore aller plus loin: « mon Dieu, s'écria-t-il, » ſerai-je donc encore privé long-tems » de la joie ineffable de votre vue? » On lui demanda s'il deſiroit que Dieu abrégeât ſes maux: « non, répondit-il, je ne » veux que ſa volonté; je ne dois pas » me laſſer, ajouta-t-il, en regardant ſon » Crucifix, de ſouffrir pour l'amour de » notre Sauveur, qui a tant ſouffert pour » nous: je reſſens des douleurs dans la » poitrine, mais cela ne doit point s'appeller ſouffrir beaucoup. » Son Confeſſeur lui ayant demandé s'il étoit toujours dans la diſpoſition de ne vouloir que l'accompliſſement de la volonté de Dieu ſur lui, il lui répondit avec un tranſport, que ſes paroles ſeules peuvent rendre: « oui, ſi j'avois mille vies » & mille ſantés en ma diſpoſition, je » les ſacrifierois à l'inſtant au deſir qui

» me preſſe de voir mon Dieu & de le » poſſéder. Je n'ai jamais rien tant ſou- » haité, pourſuivit-il, que de le con- » noître en lui-même; il doit être bien » grand, bien admirable dans l'étendue » de ſes perfections infinies! »

Le Vendredi, vers les ſix heures du matin, il perdit tout uſage de la parole; ſon cœur fut la derniere partie qui ſuccomba. Tout étoit mort en lui, qu'il conſervoit encore toute la vivacité du ſentiment. Dès qu'on lui parloit de Dieu, il s'efforçoit de faire connoître par quelques foibles ſignes, qu'il en étoit touché. « N'ayant plus de mou- » vement que dans les levres, dit l'Abbé » Collet, il les remuoit, quand je lui » parlois, pour me faire comprendre » qu'il m'entendoit. » Quand il ne donna plus aucun ſigne de connoiſſance, le Cardinal de Luynes entreprit de lui dire, pour la derniere fois, les Prieres des Agoniſans, qu'il eut beaucoup de peine à achever. Les Aſſiſtans n'y répondirent que par des larmes & des ſanglots. Bientôt après on vit ſes yeux s'éteindre inſenſiblement: il ne paroiſſoit plus tenir à la vie que par un léger ſouffle. Aucune agitation violente, aucun mouvement convulſif n'annonça ſon dernier ſoupir;

il le rendit paiſiblement, & comme s'il ſe fût endormi d'un doux ſommeil, après avoir eſſuyé une agonie de vingt-deux heures. Ce fut le 20 Décembre 1765 à huit heures du matin. Il étoit âgé de trente-ſix ans, trois mois & ſeize jours.

Le Cardinal de Luynes chargé d'annoncer une ſi triſte nouvelle à la Dauphine, dont il étoit premier Aumônier, lui dit: « Madame, béniſſons le Seigneur, » nous avons un Saint de plus à honorer » dans le Ciel. Non, il n'y a point de Re» ligieux de la Trappe qui n'enviât la » mort que vient de faire M. le Dauphin. » La Foi peut bien nous conſoler, & ſa » réſignation héroïque doit être le mo» dele de la nôtre. » Quoique la Princeſſe dût être aſſez préparée à ce fâcheux événement, elle en fut comme accablée.

Il ſeroit difficile d'exprimer l'extrême conſternation où la mort du Dauphin jetta toute la Nation. La douleur fut générale, & auſſi vive dans le fond de nos campagnes qu'elle l'étoit à Fontainebleau & à Verſailles. Louis XV pleura amérement ſon Fils unique & l'héritier de ſa Couronne. La Reine, victime de ſa tendreſſe, ne lui ſurvécut pas longtems. Les Dames de France, auſſi affligées que la Reine & la Dauphine, s'ef-

forçoient, pour les conſoler, de contenir les premiers mouvemens d'une douleur dont elles conſervent encore le ſentiment. Héritiers du cœur de leur pere, les enfans de ce Prince ſentirent, dans un âge encore tendre, toute la grandeur de leur perte. Le titre de *Dauphin*, & les diſtinctions attachées à ce nom, au lieu de flatter l'enfance du Duc de Berry, ne ſervirent qu'à perpétuer ſa douleur. La premiere fois qu'en traverſant les appartemens, il entendit crier devant lui, *place à M. le Dauphin ;* au ſouvenir de celui qui portoit ce titre peu de tems avant, ſon cœur s'émut ; on vit couler ſes larmes. Le Roi Staniſlas, à l'ouverture de la lettre qui lui apprenoit la nouvelle de cette mort, s'écria en ſoupirant : « la perte réitérée d'une » Couronne n'eſt jamais allée juſqu'à » mon cœur ; celle de mon cher Dau» phin l'anéantit ! »

Suivant les dernieres diſpoſitions de ce Prince, ſon cœur ſeulement fut porté à Saint Denis, & ſon corps fut conduit à Sens. De pluſieurs lieues aux environs, les Habitans des Campagnes accouroient en foule, & bordoient les chemins par où paſſoit la pompe funebre. On eût dit, à voir ces pauvres gens, qu'on faiſoit les

funérailles de leur pere commun : les uns gardoient un silence de tristesse & d'admiration ; d'autres, sans s'être jamais vus, sembloient se connoître & se racontoient, comme entre amis, ce qu'ils savoient des vertus du Prince. Ils répétoient, les larmes aux yeux, ce qu'ils avoient si souvent ouï-dire : « il auroit » voulu diminuer nos Tailles, & nous » rendre heureux. Oui, disoient-ils en- » core, c'est Dieu qui nous a punis, » nous ne méritions pas d'avoir jamais » un si bon Roi. » D'autres enfin tâchoient de se consoler, en se disant dans leur langage naïf (*) : « il faut es- » pérer que les Enfans d'un si brave » Homme ressembleront à leur Pere. » On n'entendoit tout le long de la route, que des regrets attendrissans. Plusieurs accompagnerent le convoi jusqu'à Sens : les autres, après l'avoir long-tems suivi des yeux, reprenoient tristement le che-

(*) Le Convoi s'étant arrêté dans un petit Village près de Sens, nommé Saint-Denis, une pauvre femme, en considérant le char qui portoit le corps du Dauphin, se mit à pleurer. « Ne pleure pas, lui dit son mari ; » les Enfans d'un si brave Homme, ne se- » ront pas bâtards, ils ressembleront à leur » Pere. »

rien la dépenſe ; & l'on eût dit qu'après une ſi grande perte, on n'avoit plus rien à ménager. Les plus petites Paroiſſes, les Communautés les plus pauvres, les derniers Corps de Métiers s'empreſſerent, comme les autres, de lui rendre leurs derniers devoirs. Trop pauvres pour faire l'achat des tentures & des luminaires, ils ſe les procuroient, lorſqu'on s'en étoit ſervi ailleurs ; &, en différant de quelques jours leurs cérémonies funebres, ils s'en acquittoient avec autant de magnificence & d'appareil que les plus riches.

Les Univerſités, les Académies, les Orateurs & les Poëtes, célébrerent à l'envi ſes vertus : toute la France retentit de ſes louanges. Entraînés par la foule, ſes calomniateurs chanterent la palinodie, & ſe firent ſes panégyriſtes : les plumes accoutumées à décrier la vertu, eſſayerent de louer le Prince le plus vertueux ; &, par un contraſte bien biſarre, on vit en plus d'un endroit l'éloge du Dauphin à côté d'une invective contre la Religion. M. de Voltaire lui-même donna ce dyſtique pour être mis au bas de ſon Portrait :

Connu par ſes vertus, plus que par ſes travaux,
Sut penſer en Sage, & mourut en Héros.

Il parut une infinité d'Oraiſons Funèbres, dont un grand nombre eſt imprimé : on parla du Prince dans toutes les Chaires Chrétiennes. Les Curés & les Prédicateurs, qui ne faiſoient pas un diſcours entier à ſa louange, ne croyoient pas pouvoir ſe diſpenſer de rappeller au moins ſon ſouvenir à leur Auditoire ; ſoit qu'ils exhortaſſent à la pratique d'une vertu, ou à la fuite d'un vice, l'exemple du Dauphin faiſoit autorité : ils en appelloient à ſa conduite ; & ce morceau étoit toujours le plus touchant, & celui qui faiſoit le plus d'impreſſion ſur les peuples. On vit, en pluſieurs endroits, des Orateurs qui, en attendriſſant les autres, s'attendrirent eux-mêmes juſqu'à verſer des larmes, & pouvoir à peine terminer leur diſcours.

Les François diſperſés dans les différentes Villes des Royaumes Etrangers, y pleurerent la perte commune de la Patrie. Ceux, qui ſe trouverent à Cadix, ſe diſtinguerent par des dépenſes conſidérables, en aumônes & en décorations pour un ſuperbe Catafalque. Comme ſi la Providence eût voulu que tous les élémens, ainſi que toutes les Nations rendiſſent hommage à la mémoire & aux vertus de ce Prince, la Pompe Funèbre

fut annoncée deux jours avant, par une décharge du canon de treize Vaiſſeaux François, qui ſe trouvoient à la rade devant cette Ville. Les coups ſe répéterent enſuite de minute en minute, excepté en certains tems où il y avoit des ſuſpenſions momentanées, pour préparer des ſalves générales. L'Evêque de Cadix officia. On partagea entre mille Pauvres deux milles aunes de drap qui avoient ſervi au Catafalque, & l'on diſtribua à chacun d'eux un pain & la valeur de dix ſols de France. L'Oraiſon Funèbre fut prononcée en Langue Eſpagnole, par un Docteur de l'Univerſité d'Oſſuna. On me permettra d'en extraire quelques morceaux qui annoncent que le Dauphin étoit connu chez l'Etranger comme parmi nous.

» La France, dit l'Orateur, a perdu » un Prince que ſa grande Ame, & la » ſupériorité de ſes talens, dans la fleur » de l'âge, lui font doublement regret- » ter.... Sa piété & ſon amour pour les » Peuples, qui faiſoient l'admiration des » Etrangers, deviennent aujourd'hui le » ſujet des regrets, & de l'affliction des » François. » Hélas ! peuvent-ils dire « nous avons perdu celui qui eût été » dans nos faſtes un Clovis, un Char-

» lemagne, un Louis, un Henri; &, ſi
» je ne reſpectois les décrets des Souve-
» rains Pontifes, j'ajouterois un Saint....
» Quel bonheur pour un Etat d'être gou-
» verné par un Prince tel que la France
» ſe le promettoit dans ſon Dauphin!...
» Un Prince qui connoît le fond de ſes
» obligations & de ſes devoirs, qui ap-
» perçoit la duplicité d'Achitophel, &
» la franchiſe de Nathan; qui ſait re-
» pouſſer les traits de la flatterie, & ſe
» défendre de la ſéduction des Libertins:
» Un Prince qui découvre le faux de ces
» principes prétendus merveilleux, que
» les Philoſophes de ce ſiecle ont cou-
» tume de propoſer aux Souverains, com-
» me des moyens d'aſſurer la félicité des
» Etats: un Prince qui calcule, comme
» Daniel, ce que dépenſe en infamies
» un méchant accrédité, qui devine les
» intentions des Impies, qui déconcerte
» leur ligue criminelle & confond leur
» audace.... Egliſe de Jeſus-Chriſt, que
» n'aviez-vous pas droit d'eſpérer d'un
» Prince ſi Religieux? Et vous, Paſteurs
» de ſon troupeau, Prêtres du Très-
» Haut, que ne deviez-vous pas atten-
» dre de ſa piété?... Mais ſi vous vous
» rappellez les dernieres inſtructions qu'il
» a données à ſes Enfans, pourriez-vous

» craindre de ne pas retrouver en eux la
» même protection?... Le Dauphin laiſſe
» après lui une ſucceſſion magnifique,
» qui ne ſortira jamais de ſa Maiſon &
» de ſon ſang. Il laiſſe à l'Egliſe, à la
» Nation, à l'Europe entiere la ſainteté
» de ſa vie, & tout l'éclat de ſes vertus,
» dont la Providence prendra ſoin de
» perpétuer la mémoire dans la Poſté-
» rité.... Allez donc, Ame précieuſe,
» allez prendre place dans le ſéjour du
» repos éternel, à côté des Charlemagne
» & des Louis: acquittez-vous envers
» votre Nation des larmes que vous lui
» faites verſer....»

Le Dauphin ne fut pas ſeulement pleuré des François & regretté de nos Alliés. La mort d'un Prince vertueux eſt une ſorte de calamité univerſelle: tous les Peuples de l'Europe ſe montrerent ſenſibles à notre perte, ſans en excepter ceux que la diverſité de Religion, ou des oppoſitions d'intérêts nationnaux euſſent dû rendre, ce ſemble, les plus indifférens. Par-tout où ce Prince étoit connu, on l'eſtimoit & on l'aimoit. Les Ennemis même de la Nation ne l'avoient jamais été de ſa perſonne. Voici ce qu'écrivoit d'Angleterre au Duc de Nivernois qui avoit été notre Ambaſſadeur en cette

Iſle, un homme de Lettres (*) à portée de connoître & d'apprécier les ſentimens de ſes Compatriotes : « permettez à un Etranger de mêler ſes larmes » aux vôtres & à celles de toute la » France. Germanicus pleuré des Romains, le fut auſſi de ſes Voiſins, des » Ennemis même de leur Empire. Si » M. le Dauphin jette encore les yeux » ſur la Terre, il n'y voit plus en ce » moment que des cœurs François. »

(*) Le Docteur Maty.

Fin du Livre cinquieme.

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE SIXIEME.

LA Vertu & la Religion, plus encore que les nœuds ſacrés du mariage, uniſſoient ſi intimement le Dauphin & la Dauphine, qu'on pourroit dire qu'ils ne faiſoient qu'un Cœur & qu'une Ame; & leurs vies ont entre elles une ſi étroite liaiſon, que celle du Dauphin ſembleroit n'être pas complette, ſi l'on n'y joignoit quelque choſe de celle de la Dauphine. Nous avons déjà fait voir ce qu'étoit cette Princeſſe au tems de ſon mariage. Ce que nous avons cité de ſes Ecrits, en laiſſant appercevoir ſes ſentimens & ſes vertus, n'a pu que

faire desirer au Lecteur de la connoître plus particuliérement ; & je crois qu'il me saura gré de rassembler ici les principaux traits qui la caractérisent.

La Dauphine n'avoit rien de frappant dans son extérieur : Elle étoit d'une taille médiocre, & d'une beauté ordinaire. Ses chagrins & ses malheurs avoient beaucoup altéré les traits de son visage, surtout dans les dernieres années de sa vie. Elle avoit dans les yeux & dans l'accent de la voix quelque chose de gracieux, qui sembloit annoncer la bonté de son cœur. Elle portoit une chevelure abondante & d'une longueur déméſurée. Elle la fit couper à la mort du Dauphin, & répondit à une personne qui lui en demanda la raison : « je ne l'entretenois » que par complaisance pour M. le Dau» phin, qui la voyoit avec plaisir. » Le défaut de ces traits rares de la figure, qu'un Esprit frivole recherche uniquement dans une épouse, étoit avantageusement compensé, dans la Princesse, par tout ce qui pouvoit plaire au Dauphin : un esprit judicieux & orné, un bon cœur, une ame élevée & solidement vertueuse.

La maniere dont nous avons vu qu'elle profita de son éducation, &

ſur-tout les progrès qu'elle avoit faits dans l'étude des Langues, font aſſez l'éloge de ſon eſprit. On peut ſe rappeller avec quel ſuccès elle en fit uſage à ſon arrivée en France, pour fixer ſur elle toute l'affection du Dauphin, & faire oublier les trophées d'Auguſte à la fille de Staniſlas. N'ayant de goût que pour le ſolide & l'utile, elle s'ennuyoit des paſſe-tems, dont s'occupent les Eſprits frivoles. Amie de la ſimplicité, ſes ajuſtemens lui paroiſſoient toujours aſſez élégans & aſſez ſomptueux, quand ils plaiſoient à ſon Epoux. Elle n'avoit que de l'éloignement & du mépris pour cette affectation de parures, qui fait la reſſource & toute la grandeur des petites Ames.

Entre les qualités de l'eſprit qui s'annonçoient dans la Princeſſe, on remarquoit ſur-tout une merveilleuſe ſagacité à ſaiſir les caracteres. Elle étoit fort jeune encore lorſqu'un ſoir, en prenant ſa récréation avec les Princes & Princeſſes ſes Freres & Sœurs, elle leur dit en riant qu'elle alloit leur donner à chacun leur ſurnom : & auſſi-tôt elle ſurnomma Frédéric, Pere de l'Electeur régnant, *le Sage ;* Amélie, depuis Reine d'Eſpagne, *la Prudente ;* Marie-Anne,

l'Electrice de Baviere, *la Belle;* Xavier, Comte de Luſace, *le Guerrier;* & Charles, Duc de Curlande, *le Bon.* Des perſonnes, qui connoiſſent ces Princes & Princeſſes, aſſurent que s'il s'agiſſoit aujourd'hui de leur décerner des ſurnoms, on n'en trouveroit pas qui les caractériſaſſent plus parfaitement.

Cet eſprit de diſcernement ſe fit toujours appercevoir dans la conduite de la Dauphine. Jamais elle ne ſe trompa dans le choix de ceux à qui elle donna ſa confiance, ni dans le jugement qu'elle porta ſur les perſonnes qui formoient ſa Maiſon. Quand quelqu'un étoit entré à ſon ſervice, en moins de huit jours elle diſoit ſi c'étoit l'affection où l'intérêt qui le conduiſoit; ſi c'étoit à ſa perſonne ou à la Dauphine qu'il étoit attaché. Elle n'eût pas plutôt connu la Ducheſſe de Brancas, qu'elle l'eſtima; « Elle a, diſoit-elle, le courage de me ſervir à ſes » dépens; & elle aimeroit mieux s'attirer à elle-même l'odieux d'une exigence minutieuſe, que de laiſſer manquer mon ſervice. » Une Dame de ſa Maiſon ſe déshonora par une baſſeſſe qui étonna tout le monde: la Dauphine n'en marqua pas la moindre ſurpriſe: « jamais, dit-elle, je n'ai apperçu dans

» ſa conduite que feinte & duplicité : je » la jugeois capable de faire ce qu'elle a » fait ; mais j'ai cru devoir la ſupporter. » Le diſcernement & la juſteſſe d'eſprit de la Princeſſe, ſe remarquoient également dans ſa converſation & dans ſon ſtyle. Elle ſavoit jetter le plus grand jour ſur l'affaire la plus compliquée. Elle poſſédoit ſur-tout, dans un degré ſupérieur, le talent rare de dire clairement beaucoup de choſes en peu de mots. « Entre plu- » ſieurs lettres que j'ai de cette Prin- » ceſſe, m'écrit une perſonne qu'elle » honoroit de toute ſa confiance, j'en » ai une dans laquelle elle n'emploie que » trois lignes, pour répondre avec la » juſteſſe la plus complette ſur les ma- » tieres les plus diffuſes. »

Quoiqu'elle poſſédât les plus rares connoiſſances, elle ne cherchoit point à briller par l'eſprit : tout ce qu'elle ſavoit, ne lui paroiſſoit pas mériter qu'on y fît attention. Le ſeul uſage qu'elle fit de l'Italien, qu'elle poſſédoit parfaitement, étoit d'en donner quelquefois des leçons au Dauphin qui prenoit plaiſir à étudier cette Langue avec elle ; & ce ne fut qu'à la mort de ce Prince : qu'on connut qu'elle ſavoit le Latin, elle voulut lire alors toutes les Pieces

Latines qui parurent à ſa louange ; & dans les répétitions qu'elle fit depuis aux jeunes Princes, elle embraſſa, avec la partie de la Religion & de l'Hiſtoire, dont elle étoit déjà chargée, celle du Latin que le Dauphin s'étoit réſervée. On ne pouvoit pas lui faire plus mal ſa cour, qu'en rendant juſtice à ſon mérite & à ſes vertus. Le langage de la vérité qu'elle exigeoit par-tout ailleurs, l'offenſoit en cette occaſion, & lui paroiſſoit n'être que celui de la flatterie. Et comme il eſt rare que les Grands diſent ou faſſent rien de louable, ſans qu'on leur inſinue, plus ou moins adroitement, qu'on s'en eſt apperçu ; il étoit auſſi aſſez ordinaire à la Princeſſe de paroître peu touchée de ce qu'on lui diſoit de plus flatteur, & quelquefois même d'en marquer une ſorte de mépris. C'eſt de-là, ſans doute, que certaines gens, qui connoiſſoient peu ſa vertu, lui ont donné de la hauteur, & ont attribué à orgueil ce qui partoit d'un principe tout oppoſé : tant il eſt vrai que les Grands n'ont que le choix de leurs cenſeurs ; & qu'il leur eſt comme impoſſible de réunir jamais tous les ſuffrages.

Elle exigeoit de l'exactitude dans ſon

ſervice, & elle témoignoit quelquefois ſon mécontentement à ceux qui le négligeoient; mais c'étoit uniquement par amour de l'ordre: parce qu'elle ne ſe croyoit pas maîtreſſe de diſpenſer des égards dûs à ſon rang. Et ordinairement une réprimande ne venoit qu'à la ſuite de pluſieurs manquemens; ſouvent elle étoit ſuivie d'un bienfait, toujours de quelques paroles de bonté, jamais de reſſentiment.

Elle étoit patiente & modérée, par vertu plus que par caractere. Jamais on ne la vit pourſuivre la vengeance d'une injure perſonnelle. Une Dame attachée à ſon ſervice, s'étant appropriée des dentelles & différens effets de prix, imagina, pour éloigner d'elle le ſoupçon, d'imputer à la Princeſſe de les avoir diſtraits elle-même en faveur de ſes Créatures. La Dauphine en fut informée; & on lui faiſoit une ſorte de devoir de tirer une vengeance exemplaire d'une ſi indigne calomnie: elle voulut la diſſimuler. Elle porta même plus loin ſa charité: &, dans l'eſpérance de faire rentrer la Dame en elle-même, elle prit à-tâche de la traiter depuis avec une extrême bonté. On admira cette conduite, comme un trait héroïque de mo-

ſuivoient. La France, dont elle faiſoit le bonheur par ſes vertus & par ſa fécondité, ne fut pour elle qu'un ſéjour de triſteſſe & de larmes : & l'hiſtoire de ſes malheurs a de quoi intéreſſer tout cœur ſenſible.

La premiere de ſes peines fut ſa ſtérilité, dont on ſembloit lui faire un crime, comme ſi elle eût dû avoir la Nature à ſes ordres. Le Peuple, toujours peuple, toujours inquiet & précipité juſques dans ſes vues les plus louables, annonçoit déjà l'extinction entiere de la branche régnante des Bourbon. La Princeſſe qui n'ignoroit pas la diſpoſition des Eſprits, en étoit vivement affligée. Auſſi Religieuſe que la mere de Samuel, elle s'adreſſa ſouvent au Seigneur, dans la ferveur de ſa priere : &, un jour de la Préſentation de la Sainte Vierge, elle lui fit, d'une maniere plus particuliere encore, la promeſſe qu'elle a depuis ſi bien gardée, d'élever pour lui les enfans dont il la feroit mere. Les momens de la Providence approchoient, mais on ne vouloit pas les attendre : on conſulta la Médecine, qui, pour ne point paroître en défaut, ordonna que la Princeſſe, qui jouiſſoit de la plus riche ſanté, ſe mettroit dans les remedes, & ſe diſpoſeroit à aller prendre

inceſſamment les eaux de Forges. Elle ſouſcrivit à l'ordonnance : & malgré ſon extrême répugnance pour un voyage qu'elle regardoit comme une ſorte d'exil, elle s'efforça de témoigner à ſon départ un air de ſatisfaction & de gaieté qui charma toute la Cour. Elle s'aſſujettit ſcrupuleuſement au régime qu'on lui preſcrivit : elle eſſaya de prendre part aux petites Fêtes qu'on lui donna pour charmer l'ennui de ſon ſéjour aux eaux : elle ſe prêta, de la meilleure grace du monde, à tout ce qu'on exigea d'elle ; & quoiqu'elle ne mît ſa confiance qu'en Dieu ſeul, on eût dit qu'elle comptoit uniquement ſur les ſecours de la Médecine.

Ce ne fut que la quatrieme année de ſon mariage, que la naiſſance d'une Princeſſe diſſipa les alarmes de la France ; & depuis, la Nature ſe montrant plus docile aux loix de ſon Auteur qu'à celles que l'art eût voulu lui preſcrire, chaque année voyoit naître un nouvel appui du Trône. Le premier Prince qu'elle mit au monde fut nommé Duc de Bourgogne ; mais à peine eut-elle goûté le plaiſir d'être mere d'un Fils, qu'elle trembla pour la vie de ſon Epoux : le Dauphin fut attaqué d'une petite vérole,

qui portoit les caracteres de malignité les plus effrayans. Sans ceſſe attachée aux pieds de ſon lit, elle fut en quelque ſorte malade avec lui, par ſes inquiétudes, ſes craintes, ſes fatigues, & les dangers auxquels elle s'expoſa. Le Prince recouvra la ſanté; mais elle partagea bientôt avec lui la douleur d'une perte commune : la conformité de ſentimens avoit formé entr'elle & Madame HENRIETTE une union d'intimité : leur tendreſſe & leur confiance n'avoient point de bornes. La mort rompit les doux nœuds qu'avoit formé la vertu : la Princeſſe mourut en 1752. La Dauphine la pleura long-tems, & ſentit toujours le vuide qu'elle laiſſoit dans la petite ſociété qu'elle formoit avec elle, le Dauphin & Madame ADÉLAÏDE. L'année ſuivante il lui nâquit un Prince, qui fut nommé Duc d'Aquitaine; mais peu de mois après s'être réjouie de ſa naiſſance, elle pleura ſa mort. Cette perte fut réparée par la naiſſance du DUC DE BERRY : peu de tems après, la mort de Chambord, ſur laquelle le Dauphin ne vouloit recevoir aucune conſolation, l'affligea par contre-coup; & c'eſt dans ces mêmes circonſtances, que Dieu exigea d'elle un ſacrifice qui coûta infiniment

à ſon cœur : la Princeſſe ZÉPHIRINE étoit l'aînée de ſes enfans, & la ſeule fille qu'elle eut alors : elle étoit dans ſa cinquieme année, l'âge où l'enfance commence à avoir plus de charmes, la mort la lui enleva. Dieu la conſola de nouveau par la naiſſance d'un Prince, qui fut nommé COMTE DE PROVENCE ; mais ſes larmes coulerent bientôt après pour le ſujet le plus affligeant. Au moment où l'on s'y attendoit le moins, & ſans aucune déclaration de guerre préliminaire, le Roi de Pruſſe entre tout-à-coup dans la Saxe, à la tête d'une puiſſante armée : il pille & ravage une partie du pays, met l'autre à contribution. L'Electeur ſon pere eſt fugitif dans ſes propres Etats : la Reine ſa mere, avec la plupart de ſes Enfans, en tombant en la puiſſance de l'Ennemi, tombent dans la plus humiliante & la plus dure captivité. La réſiſtance qu'oppoſent les Saxons n'étant pas concertée, ne put garantir l'Electorat d'une entiere invaſion : tout plia, tout gémit ſous la loi du Vainqueur. Chaque jour étoit l'époque de quelque nouvelle calamité ; &, en fort peu de tems, cette malheureuſe Contrée ſe vit entiérement dévaſtée. « Tous les Saxons » que je voyois arriver à la Cour, racon-

» toit elle-même la Dauphine, étoient » comme ces Envoyés de Job, qui ve- » noient m'annoncer quelque nouveau » déſaſtre, auquel ils avoient échappé. »

Il eſt plus aiſé d'imaginer que d'exprimer l'affliction où étoit alors cette bonne Princeſſe : elle aimoit ſa Patrie, elle avoit pour ſa Famille l'attachement le plus tendre ; & les maux de ſa Famille & de ſa Patrie étoient extrêmes, ſans que rien pût lui en faire eſpérer la fin. Dans l'excès de ſa douleur, la Religion ſeule fut ſa reſſource & ſon ſoutien. Elle multiplioit ſes bonnes œuvres : elle adreſſoit à Dieu les Prieres les plus ferventes : elle ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans réciter celle (*) que faiſoit le Saint Roi Joſaphat dans une ſemblable extrémité.

Mais la Religion, en tempérant ſes peines, par la réſignation, ne lui en ôtoit pas le ſentiment. L'éloignement groſſiſſoit encore le mal à ſes yeux ; & les motifs de conſolation qu'on s'empreſſoit de lui ſuggérer, ne ſervoient qu'à le lui rappeller. Elle avouoit à une perſonne qui avoit part à ſa confiance, que ſouvent, lorſqu'on la croyoit diſ-

(*) 2. *Paralip. chap.* 20.

traite par le travail des mains, elle parcouroit en eſprit les Provinces de la Saxe, elle accompagnoit le Roi ſon Pere dans ſes marches périlleuſes, elle ſuivoit ceux des Princes ſes freres qui avoient échappé à la captivité, errans, cherchant un aſyle dans les Cours Etrangeres: Elle ſouffroit ſeule les maux de tous. Mais un de ces traits tel que l'Hiſtoire en offre peu, la tint long-tems dans les plus mortelles alarmes: par ordre du Vainqueur, les maiſons de Dreſde furent couvertes de paille, & les caves remplies de poudre & d'autres matieres combuſtibles; enſorte qu'au premier ſignal donné, tous les Habitans, parmi leſquels étoient la Reine, avec pluſieurs de ſes enfans, euſſent péri miſérablement au milieu des flammes, & ſous les ruines de cette Capitale.

C'eſt dans cet état déplorable qu'étoient les affaires de la Saxe, quand il ſurvint à la Dauphine un nouveau ſurcroît d'affliction. LOUIS XV, qu'elle aimoit comme ſon Pere, & dont elle étoit réciproquement chérie, penſa périr ſous ſes yeux, de la maniere dont nous l'avons rapporté. Peu de tems après, elle mit au monde un Prince qui fut nommé COMTE D'ARTOIS. Elle

eut en même-tems la consolation de voir que les Puissances Alliées de la Saxe faisoient en sa faveur les préparatifs les plus sérieux. Elle crut toucher enfin au moment qui alloit finir les maux de sa Maison; la France le croyoit aussi, & jamais Armée ne se mit en marche avec plus de confiance que la nôtre. Tout, en effet, paroissoit concerté pour la réussite de l'entreprise; mais ce succès eut interrompu la suite des malheurs de la Dauphine : nos Troupes si souvent victorieuses, lorsqu'elles n'avoient à soutenir que des intérêts étrangers, furent battues & défaites en combattant en sa faveur. Cet accident lui fut d'autant plus sensible, qu'elle y étoit moins préparée : « hélas ! dit-elle, en l'apprenant, la Pro» vidence veut que je sois toujours prête » à m'affliger plus qu'une autre. » En effet, la déroute d'une Armée Françoise qui combattoit pour les Saxons, étoit pour elle un double sujet d'affliction, qui ne pouvoit que lui en présager de nouveaux.

Aussi-tôt après la bataille, le Vainqueur, fier d'un avantage qui surpassoit son attente, fit annoncer sa victoire par une décharge d'artillerie, dans le Palais même de la Reine sa prisonniere. Depuis

ce moment, cette Princeſſe & ceux de ſes enfans qui partageoient ſa captivité eurent à eſſuyer les traitemens les plus rigoureux ; on leur ôta tous leurs Officiers, pour leur en ſubſtituer d'autres qui ſembloient gagés, moins pour les ſoulager par leurs ſervices, que pour aggraver leur infortune, par une inflexible dureté. Ils allerent juſqu'à leur interdire habituellement la promenade dans le jardin du Château ; &, s'il la leur accordoient encore, de tems à autre, c'étoit moins par égards pour leurs perſonnes, que dans la crainte qu'ils ne leur échappaſſent par la mort. Des traitemens de cette nature faits à une Mere, ſont bien cruels pour le cœur d'une Fille tendre & ſenſible : la Dauphine les reſſentoit plus vivement que ſi elle les eût elle-même éprouvés, & cent fois on lui entendit dire : « je ſerois heureuſe ſi je pou» vois faire l'échange du Palais de Ver» ſailles, pour la priſon de ma Mere ! «

Dans cette extrême déſolation, il ne lui échappa jamais la moindre plainte contre le Prince qui en étoit la cauſe, & elle exigeoit la même retenue de toutes les perſonnes qui l'approchoient. Une Dame de ſa Maiſon, après avoir dit que la conduite du Roi de Pruſſe, envers

la Reine de Pologne, étoit ſans doute dictée par *l'humanité philoſophique*, commençoit, en ſuivant la même ironie, à établir un parallele injurieux à ce Prince : la Dauphine l'interrompit avec vivacité, & lui dit : « ſouvenez-vous, » Madame, qu'on doit reſpecter dans le » Roi de Pruſſe l'image de la Majeſté de » Dieu, comme dans les autres Souve» rains. Si le Seigneur l'a choiſi pour » punir l'Allemagne, pourquoi s'élever » contre l'inſtrument de ſes vengeances? » tâchons plutôt de déſarmer ſa Juſtice » par nos Prieres. »

Cependant la ſanté de la Reine s'altéroit de jour en jour, & ne ſe ſoutenoit plus que par l'attente de ſa prochaine délivrance ; mais dès l'inſtant même où l'inſultante allégreſſe du Vainqueur lui apprit combien le terme en étoit encore éloigné, de l'état d'épuiſement où ſes chagrins l'avoient déjà réduite, elle tomba dans une défaillance qui la conduiſit en peu de tems au tombeau. La Dauphine étoit encore inconſolable de la défaite des François, quand la nouvelle de cette mort la replongea plus profondément dans la douleur. La tendre affection que lui avoit toujours témoigné cette reſpectable Mere, les ſoins qu'elle avoit

pris de ſon éducation, le ſouvenir de ſes vertus, joint à l'image de ſes malheurs, & ſur-tout la circonſtance de ſa mort dans la plus dure captivité, tout contribuoit à faire couler les larmes de la Princeſſe avec plus d'abondance & d'amertume.

Peu de tems après la mort de la Reine ſa Mere, la Dauphine mit au monde une Princeſſe, qui fut nommée CLOTILDE; mais dans la même année, elle eut à pleurer la mort de la Reine d'Eſpagne ſa ſœur, & elle vit mourir la Ducheſſe de Parme dans le Palais de Verſailles.

La Providence cependant, au milieu de tant de ſujets d'affliction, paroiſſoit attentive à la ſoutenir toujours par quelqu'endroit : Elle voyoit ſe développer de jour en jour, dans ſes enfans, les plus heureuſes inclinations pour le bien. Le plus avancé en âge, devançoit auſſi les autres dans le chemin de la vertu, & les y attiroit par le charme de ſes exemples : cet enfant chéri lui fut enlevé; & ſa mort prématurée, en même-tems qu'elle l'accabla de douleur, lui impoſa encore le triſte devoir de conſoler le Dauphin qui s'en affligeoit à l'excès.

L'année ſuivante, un Traité de paix

rendit Frédéric à ſes Sujets. Toute la Saxe ſembla renaître & oublier ſes maux paſſés, pour ſe livrer à la joie ; mais la Dauphine n'étoit, ce ſemble, de ſa Patrie, que quand il falloit s'affliger : au lieu de ſe réjouir avec le Roi ſon Pere, qui recouvroit ſes Etats, elle ne ſentit que la douleur de voir deux de ſes freres dans l'humiliation : le Prince Clément, par la perte de la Principauté de Liege ; & le Prince Charles, par celle du Duché de Curlande. Ces diſgraces néanmoins pouvoient paſſer pour légeres, aux yeux de la Princeſſe : il lui ſurvint bientôt de plus cruels ſujets d'affliction : après les inquiétudes & les fatigues d'une guerre ſanglante & opiniâtre, le Roi ſon Pere reſpiroit enfin, & commençoit à faire goûter à ſes Peuples les douceurs de la paix : la Dauphine en béniſſoit le Ciel ; mais, comme Job, elle ne devoit le bénir que pour des pertes : la mort de ce Prince la jetta de nouveau dans le deuil. Frédéric ſuccéda aux Etats de ſon Pere : c'eſt celui à qui la Dauphine, par une eſtime de préférence, avoit donné dès l'enfance le ſur-nom de *Sage* : ce Prince mourut encore, n'ayant fait, pour parler ainſi, qu'eſſayer la Couronne, dans un regne de trois mois.

C'eſt dans le même-tems que l'altération de la ſanté du Dauphin lui cauſa les plus mortelles alarmes. Les Médecins néanmoins, avoient réuſſi à les modérer; & la naiſſance d'une Princeſſe, qui fut nommée ELISABETH, lui offrit un nouveau ſujet de conſolation. Elle s'efforçoit d'ouvrir ſon cœur à l'eſpérance, & d'écarter l'affligeante penſée que Dieu voulût mettre le comble à ſes malheurs par la perte de ce qui lui reſtoit de plus cher au monde; mais il falloit qu'elle fût tout-à-la-fois, fille, ſœur, mere & épouſe infortunée: les ſymptômes les plus ſiniſtres lui préſagerent de nouveau le malheur qu'elle redoutoit: le Dauphin, après avoir perdu inſenſiblement ſon embonpoint, tomba enfin dans la maladie longue & cruelle dont il mourut. On ſe rappelle que tout le tems qu'il fut malade, elle ne le quitta point. Toujours à côté de ſon lit, s'il ſe plaignoit elle l'entendoit, s'il ſouffroit elle le voyoit; quand on l'adminiſtroit elle étoit préſente, quand d'une parole il faiſoit fondre en larmes les aſſiſtans, elle étoit du nombre. Ses battemens de cœur, ſes étouffemens, ſes défaillances, rien ne lui échappoit: elle le vit mourir cent fois avant le jour de ſa mort. Toujours réſi-

gnée cependant, toujours ſoumiſe aux ordres de la Providence, juſques dans l'excès de ſon accablement, elle reſpecta avec ſa religion ordinaire, la main qui lui portoit le coup le plus ſenſible. L'affliction générale de la Cour; la maladie de la Reine, la même que celle du Dauphin: la mort du Roi Staniſlas, qui avoit avec ce Prince les plus grands traits de reſſemblance: tout, au dehors, contribuoit encore à nourrir le ſentiment de ſa douleur, tout ſembloit lui redire à chaque inſtant, que ſon Epoux étoit mort.

Raſſaſiée de la vie par tant d'adverſités, la Dauphine ne deſiroit plus qu'une ſeule choſe au monde, mais elle la deſiroit ardemment: c'étoit de pouvoir ſatisfaire ſa tendreſſe maternelle, & remplir les vœux du Dauphin, en mettant la derniere main à l'éducation de ſes enfans; mais bientôt le dépériſſement de ſa ſanté lui annonça qu'elle ſeroit encore privée de cette conſolation.

En voyant une Princeſſe ſi digne d'un meilleur ſort, accablée de tant de malheurs, qui ne croiroit qu'on va voir autour d'elle un empreſſement général à lui en adoucir le ſentiment: tout le contraire arriva; elle n'eut pas même la con-

ſolation d'être malade en paix. Louis XV, il eſt vrai, toute la Famille Royale, & un petit nombre de gens de bien, lui prodiguerent, juſqu'à ſon dernier ſoupir, les ſoins & les attentions les plus marquées; mais, du reſte, elle ne rencontra par-tout qu'amertumes & que contradictions. On vit de mépriſables Courtiſans, de ces hommes qui s'inſinuent par ſoupleſſe dans le Palais des Rois, & qui s'y maintiennent par intrigues, s'appliquer à la mortifier & à lui faire ſentir, en toute rencontre, qu'elle avoit perdu ſon Epoux: elle avoit quelques amis, & ceux ſeulement qui l'avoient été du Dauphin: ils lui envierent juſqu'à ce léger ſoulagement, en ſaiſiſſant toutes les occaſions de moleſter ceux qui étoient connus pour avoir part à ſa confiance « Ne vous effrayez point, » écrivoit-elle à l'un d'eux, des propos » que l'on tient ſur votre compte: il eſt » inconcevable combien M*** en a eſ- » ſuyé. Il ſuffit que je donne mon ami- » tié & ma confiance à quelqu'un, pour » qu'il ſoit expoſé à des perſécutions de » toute eſpece. » La Princeſſe ſentit & ſouffrit tout cela, ſans jamais s'en plaindre, ni en parler qu'à Dieu ſeul; excepté dans une occaſion, où elle regarda

comme un devoir de rompre le ſilence, & de faire connoître au Roi un Homme en place, peu digne de ſa confiance.

Les amis même de la Dauphine l'affligerent plus d'une fois par leur opiniâtreté à croire qu'elle entretenoit ſa maladie, en nourriſſant volontairement ſes chagrins. Tant de malheurs dont ſa vie fut traverſée, & la mort du Dauphin ſur-tout, avoient laiſſé dans ſon cœur un fond de triſteſſe que rien ne pouvoit diſſiper. Cependant, comme s'il eût dépendu d'elle de ſortir de ſon accablement, on lui en faiſoit un reproche : on en appelloit ſans ceſſe à ſa religion : on lui députa même un Curé de Verſailles, qui lui fit une exhortation preſſante ſur ce ſujet. Elle l'écouta avec bonté, & quand il eut fini : « M. le Curé, lui dit-elle, je » ſuis ſenſible à l'intérêt que vous pre» nez à ma ſituation ; mais ce que vous » me dites, je me le dis moi-même à » chaque inſtant : enſeignez-moi donc » auſſi le moyen d'en venir à la prati» que, & de me dépouiller d'un ſenti» ment qui eſt en moi malgré moi ». Enfin, comme s'il eût fallu qu'aucuns des inſtans de ſa vie ne fuſſent exempts des épreuves les plus rigoureuſes, quoiqu'aux approches de ſa diſſolution, elle

ſe ſentit plus pénétrée que jamais de la crainte des jugemens de Dieu, nous remarquerons dans la ſuite qu'elle vit la mort s'avancer à pas lents, qu'elle ſe ſentit, pour ainſi dire, entre ſes bras, qu'elle ſe vit expirer.

Cependant tant de diſgraces, tant de chagrins & d'afflictions, qui auroient dû, ce ſemble, abſorber ſon ame, ne ſervirent qu'à épurer & fortifier ſa vertu : &, lorſqu'on eût pû demander comment elle avoit le tems & la force de pleurer ſes malheurs, on la voyoit encore ſatisfaire avec la plus exacte fidélité à ſes devoirs de Religion, & à tous ceux de ſon rang.

Amie de l'ordre, elle en mettoit dans ſa Maiſon comme dans ſa conduite. Elle avoit toutes ſes heures fixes pour les différens exercices qui partageoient ſa journée. Elle exigeoit que chacun s'acquittât ſoigneuſement de l'Office qu'il avoit à remplir ; & elle-même ſe faiſoit un devoir de l'exactitude aux heures qu'elle avoit indiquées pour ſon ſervice.

Son premier ſoin, & celui qu'elle regarda toujours comme le plus indiſpenſable & le plus ſacré, ce fut de veiller ſur l'éducation des Princes & Princeſſes

ſes enfans. Elle l'avoit fait conjointement avec le Dauphin, tant qu'il vécut, elle le fit ſeule après ſa mort. Elle reprit les répétitions des trois jeunes Princes. Le Latin comme le François, l'Hiſtoire ſacrée comme la profane, les devoirs de leur état comme ceux de la Religion; tout étoit du reſſort de cette ſavante & vertueuſe Princeſſe: elle vouloit s'aſſurer par elle-même des progrès qu'ils faiſoient dans toutes les parties; &, malgré ſon état de langueur & d'épuiſement, elle ne ceſſa de leur donner ſes leçons que la ſurveille de ſa mort.

Elle joignoit à toute la tendreſſe d'une bonne mere, cette fermeté uniforme qui ſait contenir les enfans, & plier au bien leurs inclinations naiſſantes. En cultivant leur eſprit, elle s'attachoit encore plus à former leur cœur. Elle leur recommandoit ſouvent le reſpect pour le Roi & pour la Reine, l'attachement & la confiance pour les Dames de France, l'éloignement pour les flatteurs & pour tous les hommes vicieux, la compaſſion pour les malheureux, l'eſtime & l'amour des Peuples. Elle leur faiſoit ſentir qu'étant deſtinés à être un jour en ſpectacle à la Nation, leur conduite particuliere in-

auroit néceſſairement ſur les mœurs publiques ; & que, comme Dieu leur tiendroit compte de tout le bien auquel leur exemple auroit donné lieu, ſa juſtice auſſi leur imputeroit le mal que pourroit occaſionner leur inconduite. Mais elle aimoit ſur-tout à leur rappeller les ſages leçons que leur avoit donné leur pere, & les grands exemples de vertu qu'il leur avoit laiſſés. C'eſt pour leur inſtruction, autant que pour ſa propre conſolation, qu'elle écrivit le détail ſi touchant de la maladie de ce Prince.

Elle portoit juſqu'au ſcrupule l'attention à éloigner d'eux tous les livres qui auroient pu donner la moindre atteinte à la pureté de leur foi, ou à l'innocence de leurs mœurs. La grande facilité que le jeune Comte de Provence annonçoit pour les Langues, engagea pluſieurs perſonnes à lui repréſenter qu'il ſeroit à propos de l'appliquer à l'étude de l'Anglois : elle s'y oppoſa conſtamment, en diſant qu'il n'en étoit pas encore tems ; & comme on lui en demandoit la raiſon : « C'eſt, répondit-elle, que la connoiſ-» ſance de cette Langue lui ouvriroit trop » de livres dangereux à la Foi de ſes Pe-» res : il pourra l'apprendre, comme a » fait M. le Dauphin, dans un âge plus » avancé. »

Cette Princeſſe n'ignorant pas que la Religion donne la plupart des vertus, & que toujours elle les perfectionne, c'eſt ſur la Religion qu'elle inſiſtoit davantage. Elle ne croyoit pas que c'en fût aſſez pour une Mere Chrétienne, de dire à ſes enfans : « Ayez de la Religion, ſoyez » juſtes, ſoyez vertueux : » ſentences vagues, & toujours vuides de ſens pour des enfans ; elle entroit ſur cette matiere dans les moindres détails ; elle vouloit ſavoir s'ils étoient inſtruits des principales vérités de la Foi, ſelon la portée de leur âge : s'ils pénétroient le ſens des prieres qu'ils récitoient. Elle leur apprenoit ce qu'elle ſavoit ſi bien, comment on ſert Dieu en eſprit & en vérité. Elle leur faiſoit comprendre que la ſublimité de leur rang, au lieu de les diſpenſer des ſaintes pratiques de notre Religion, leur impoſoit la double obligation de les reſpecter eux-mêmes, & de les rendre, par leur exemple, reſpectables aux yeux des Peuples. Elle vouloit que dès l'âge le plus tendre, ils fuſſent inſtruits ſur les Sacremens ; qu'ils en connuſſent la ſource & l'efficace ; qu'ils appriſſent à en reſpecter la ſainteté, & à en déſirer l'uſage. Elle les inſtruiſoit elle-même ſur la maniere de ſe confeſſer ; & dès qu'elle les crut en

état de le faire avec quelque fruit, elle leur fit desirer d'avoir pour Confesseur celui à qui elle avoit elle-même donné sa confiance.

Mais comptant moins, pour le succès d'une éducation si précieuse à ses yeux, sur ses soins & sa vigilance, que sur les bénédictions du Ciel, elle les sollicitoit par les vœux les plus ardens. Elle offroit à Dieu ses prieres, ses aumônes, ses Communions, & une infinité de bonnes œuvres, pour lui demander qu'il fit de ses enfans des Princes selon son cœur; & si nous les voyons aujourd'hui faire la gloire de la Religion, & le bonheur des Peuples, c'est à la piété de cette religieuse Princesse, comme aux exemples de son vertueux époux, que nous en sommes redevables.

Après avoir satisfait à ce qu'elle devoit à sa famille, elle regardoit comme un de ses principaux devoirs de veiller sur les Officiers qui composoient sa Maison: elle étendoit ses soins jusqu'aux derniers d'entr'eux; elle les connoissoit tous, & tous savoient qu'il falloit, pour mériter ses bontés, joindre à l'exactitude dans le service la réputation d'une conduite irréprochable. Elle vouloit sur-tout voir régner parmi eux la bonne intelli-

gence & la ſubordination. Ayant appris que deux perſonnes, dont l'une étoit dans ſa Maiſon, avoient fait parler d'elles par une ſcène domeſtique, elle prit la peine d'examiner elle-même l'affaire; & ſur ce qu'elle jugea que le tort étoit du côté de la perſonne attachée à ſon ſervice, elle lui enjoignit de faire ſes excuſes à l'autre, de rentrer dans ſon devoir & d'éviter à l'avenir de pareils éclats par ſa prudence, & même, s'il le falloit, par ſa patience, ſous peine d'encourir ſa diſgrace. L'union & la concorde ſuccéderent à la diviſion, & ſubſiſterent tant que vécut la Dauphine.

Toujours diſpoſée à croire le bien, perſonne n'étoit plus réſervée qu'elle à prononcer ſur un rapport déſavantageux. Si la calomnie la ſurprit quelquefois, ce ne fut que lorſqu'elle avoit été concertée entre pluſieurs; &, dans ce cas même, elle démaſqua plus d'une fois l'artifice. Quand elle reconnoiſſoit l'innocence de la perſonne qu'on avoit voulu perdre dans ſon eſprit, elle ne faiſoit point difficulté d'avouer qu'elle avoit été ſurpriſe, ou ſur le point de l'être. On l'avoit un jour indiſpoſée contre un de ſes garçons-de-la-chambre qu'on lui avoit rendu ſuſpect de larcin; elle le mit à portée de ſe

juſtifier, & il le fit de maniere à la ſatisfaire. Peu de temps après on imagina de le faire paſſer pour imbécile : la Dauphine reconnut encore par elle-même la fauſſeté de cette nouvelle imputation : elle en fit retomber toute la confuſion ſur les calomniateurs ; &, afin qu'il ne reſtât pas le moindre nuage ſur la réputation de l'Accuſé, elle ordonna qu'il feroit le ſervice de la chambre hors de rang, dans une circonſtance privilégiée, & la plus propre à faire connoître à toute ſa Maiſon qu'elle l'honoroit d'une entière confiance, & qu'elle étoit convaincue qu'il ne manquoit ni d'intelligence ni de fidélité.

Cette Princeſſe prenoit un ſoin particulier de ſes Pages ; & l'on peut dire qu'elle leur ſervoit en tout de mere la plus affectionnée. Elle ſe croyoit obligée de veiller ſur leur éducation : elle ſe faiſoit ſouvent rendre compte de leur conduite : quelquefois elle les interrogeoit, pour s'aſſurer par elle-même de leurs progrès dans l'étude des Langues, ou des autres ſciences auxquelles on les appliquoit ; &, d'après ſes obſervations, ou ſur le témoignage de leur Gouverneur, elle leur diſtribuoit des éloges ou des réprimandes, des récompenſes ou des pri-

vations. Le Marquis de la Farre avoit mérité ſon eſtime par la régularité de ſa conduite : elle fut bien aiſe de le lui témoigner d'une maniere diſtinguée, le jour qu'il lui ſeroit préſenté en quittant ſon ſervice ; & afin que le compliment flatteur qu'elle lui deſtinoit ſervît de leçon à tous ſes Pages, elle voulut qu'ils en fuſſent témoins : « continuez, Monſieur, » lui dit-elle en leur préſence, à vous » conduire par-tout comme vous avez » fait juſqu'ici ; & comptez ſur mon eſ» time & ma protection. Je me ſouvien» drai dans l'occaſion du bon exemple » que vous avez donné à ces Meſſieurs, » par votre exactitude à remplir les de» voirs de la Religion & ceux de votre » place. »

L'eſprit d'ordre qui dirigeoit la Dauphine lui faiſoit trouver du tems pour tout ; & le ſoin qu'elle apportoit à régler ſa Maiſon, ne parut jamais la diſtraire de ce qu'elle devoit à ſon rang & à la Famille Royale. Juſqu'aux derniers jours de ſa vie elle donna ſes audiences de cérémonie, comme celles de faveur & de charité. Le ſincere attachement que le Roi & la Reine avoient pour elle fut toujours payé des plus tendres ſentimens, & d'une attention empreſſée à procurer

en tout leur ſatisfaction. Un jour que la Ducheſſe de Brancas lui parloit d'un certain jeu qui plaiſoit à la Reine : « Pour » moi, dit la Princeſſe, je n'en connois » aucun qui m'ennuie davantage ; mais » puiſqu'il plaît à la Reine, je tâcherai » d'en faire auſſi mon jeu favori. » Nous avons déjà remarqué qu'il régnoit entre elle & les Dames de France une confiance d'intimité, & que le plus cher de ſes ſoins étoit de plaire au Dauphin.

Le travail des mains entroit dans le plan des exercices de ſa journée. Elle y donnoit un tems déterminé, & elle le faiſoit par principe de conſcience. Une Dame lui diſoit un jour qu'elle ne comprenoit pas comment elle pouvoit s'amuſer d'un travail auquel elle la voyoit occupée : « Je vous avouerai, Madame, » lui répondit-elle, que je ne m'amuſe » pas toujours de mon travail ; mais puiſ- » que nous participons au péché d'Adam, » il eſt bien juſte que nous reſſentions » auſſi quelque choſe des peines que Dieu » y a attachées. » Quoique le jeu fût pour elle un travail plutôt qu'un délaſſement, elle y prenoit part, quand l'occaſion & la bienſéance le demandoient. La muſique faiſoit ſon plus agréable amuſement : peut-être parce que l'harmonie charme

& tempere les accès de la douleur. Elle aimoit à donner chez elle de petits concerts, dans leſquels elle faiſoit toujours ſa partie. Elle jouoit avec goût de pluſieurs inſtrumens : elle touchoit ſur-tout le clavecin avec une merveilleuſe délicateſſe.

La bonté de ſon cœur ſe manifeſtoit comme naturellement; & l'on ſavoit que c'étoit lui faire un vrai plaiſir que de la mettre à portée de conſoler & de ſoulager ceux qui étoient dans la peine. Quelquefois, ſelon la qualité des perſonnes, ou la diſtance des lieux, elle les appelloit auprès d'elle, elle leur écrivoit, ou elle leur faiſoit parler de ſa part. Ayant appris qu'une Dame qu'elle aimoit étoit dans l'affliction, elle lui écrivit en ces termes : « je connois, Madame, votre » ſituation, & j'oſe à peine entreprendre » de vous conſoler; mais je prie » Dieu de le faire; ne vous laiſſez point » abattre; je ſens qu'il eſt plus aiſé de » donner cet avis que de le mettre en » pratique; mais penſez que vous me » donneriez du chagrin, ſi vous vous af» fligiez à l'excès ».

Elle étoit auſſi généreuſe que ſenſible : elle n'eſtimoit l'argent que pour le plaiſir de le répandre, & de ſecourir des mal-

heureux. Quoique ſes revenus fuſſent bornés, ſes libéralités ſembloient immenſes : elle trouvoit dans ſes privations le moyen de multiplier ſes aumônes & d'étendre ſes bienfaits, ſans être à charge à l'Etat. Il étoit rare qu'elle refuſât ce qu'on lui demandoit, à moins qu'elle ne crût la demande injuſte, ou que ſa caſſette ne fût épuiſée ; car la prudence & la diſcrétion régloient auſſi ſa bienfaiſance : elle ne vouloit donner que ce qui étoit à elle. Elle n'aimoit point à ſoulager à demi une perſonne qui étoit dans le beſoin. « je l'ai ſouvent vu, » dit l'Auteur des Mémoires d'après leſquels j'ai travaillé, « donner le double de ce qu'on » lui demandoit. *Il n'y auroit point aſſez*, » diſoit-elle : *quand on entreprend de ſoula-* » *ger quelqu'un, il faut le faire efficacement.* » Elle ne trouvoit pas mauvais que les mêmes perſonnes ſollicitaſſent pluſieurs fois ſes libéralités : Un jour qu'on lui parloit d'une Dame à qui elle avoit ſouvent fait du bien, & qui alléguoit encore de nouveaux beſoins : « Il eſt vrai, » répondit-elle, qu'elle revient aſſez ſou- » vent ; mais je ſais que la pauvre Dame » eſt dans la misère, ſans qu'il y ait de ſa » faute : puiſqu'elle ne ceſſe pas de ſouf- » frir, il ne faut pas nous laſſer de la

» ſecourir : il lui en coûte ſurement plus » pour me demander, qu'à moi pour lui » donner ».

Afin que ſes aumônes fuſſent appliquées avec plus de diſcernement, elle avoit coutume de les faire paſſer par les mains de perſonnes plus à portée qu'elle de connoître ceux qui en avoient un vrai beſoin. Quelqu'un lui ayant témoigné la crainte qu'il avoit de l'importuner par la multiplicité de ſes demandes en faveur des malheureux, la Princeſſe lui écrivit : « Loin de vous reprocher l'importunité, » je vous avoue que je vous dois bien de » la reconnoiſſance : nous ſommes plus » obligés que d'autres de ſecourir les » miſérables : comment le pourrions-» nous, ſi l'on ne prenoit ſoin de nous » les faire connoître » ?

A la mort du Dauphin, elle ſe ſubſtitua à ſes engagemens de charité ; en ſorte que quand elle mourut elle-même, ce Prince ſembla mourir une ſeconde fois pour une infinité de malheureux. Dans les derniers jours de ſa vie, elle fit parvenir des ſecours conſidérables à une pauvre Communauté près de Villers-Cotterets : elle donna dans le même-tems cinquante louis à une perſonne qui lui étoit recommandée par la Ducheſſe de

Noailles, & une pareille ſomme à une Dame de qualité qui ſe trouvoit dans un preſſant beſoin. Ce fut ſur-tout après ſa mort que l'on connut l'étendue de ſes libéralités & de ſes aumônes : grand nombre de ceux qui y avoient eu part pleuroient leurs bienfaitrice en publiant, les uns les penſions annuelles qu'elle leur payoit, les autres les gratifications qu'elle leur avoit faites.

Elle avoit quelquefois recours aux diſtributeurs des graces ; mais lorſqu'ils ne pouvoient pas ſeconder ſon penchant à faire du bien, elle leur tenoit compte de leur bonne volonté, ſachant ſe conſoler chrétiennement de ne pas pouvoir tout ce que lui ſuggéroit ſon bon cœur. « Il » eſt bien juſte, » diſoit-elle dans une de ces occaſions, « que je m'apperçoive » quelquefois que je n'ai qu'un pouvoir » borné, & que Dieu ſeul eſt inépuiſable » dans ſes dons. » Elle avoit pour principes de ne demander aucune Place dont les fonctions intéreſſent le Gouvernement ; & ſi elle le fit, ce fut très-rarement, & lorſqu'elle connoiſſoit parfaitement la nature de la Place & l'aptitude du Sujet pour la remplir. Mais elle auroit cru commettre une injuſtice, en interpoſant ſon crédit pour procurer à un

Protégé un de ces emplois qui ſe doivent au mérite, ou dont l'Etat a coutume de faire la récompenſe des ſervices. La Ducheſſe de Brancas lui diſoit un jour qu'il lui paroiſſoit bien ſurprenant qu'un Officier muni d'un brevet de Capitaine de vaiſſeau, ne pût pas obtenir l'agrément du Miniſtre de la Marine pour faire la Campagne : la Princeſſe fit appeller le Miniſtre pour apprendre de lui-même les raiſons de ſon refus : il lui fit connoître qu'il ne pouvoit déférer aux ſollicitations de la Ducheſſe pour ſon Protégé, ſans donner l'excluſion à un bon Officier déjà en poſſeſſion de ce grade : « vous » avez raiſon, Monſieur, lui répondit-» elle, de ne jamais ſacrifier le mérite à » la recommandation ; & je vous ſais » gré de ce que, par amour de la juſtice, » vous avez eu le courage de vous dé-» fendre contre toute ſollicitation, & de » refuſer même une perſonne pour la-» quelle vous ſavez que j'ai de l'amitié.

Après une vie ſi chrétienne & tant de bonnes œuvres de toute eſpece, la Dauphine ne croyoit pas encore en faire aſſez pour Dieu : elle s'affligeoit quelquefois juſqu'aux larmes de ſa froideur à ſon ſervice, jamais ſon cœur n'étoit ſatisfait de ſes diſpoſitions. Lorſqu'elle choiſit

pour Confeſſeur l'Abbé Soldini, une perſonne qui la connoiſſoit particuliérement écrivit à cet Eccléſiaſtique : « Vous avez » pour Pénitente une Sainte qui a la tête » dans le Ciel, & qui ſe croit les pieds »dans l'Enfer. » On peut dire en effet qu'elle opéra ſon ſalut avec cette crainte & cette inquiétude ſalutaires que recommande l'Apôtre, & qui annoncent la vivacité de la Foi & la ferveur de la piété. « Que chacun, diſoit-elle un jour, penſe, raiſonne, & agiſſe comme il lui » plaira dans l'affaire du Salut; pour moi » je croirai toujours que perdre ſon ame » pour l'éternité eſt un mal ſi affreux, » qu'une affectation de ſécurité à cet égard » ne peut être que le comble de la perverſité, ou l'effet de la démence. » Un Eccléſiaſtique qu'elle faiſoit diſtributeur d'une partie de ſes aumônes, lui diſoit que Dieu lui tiendroit compte de ſa charité envers les malheureux : » Tout cela, » Monſieur, lui dit-elle, eſt un peu de » bien mêlé de beaucoup de mal. » Ce qui animoit & ſoutenoit ſa confiance, c'étoit moins ſes bonnes œuvres que les épreuves rigoureuſes, & les malheurs multipliés dont la Providence l'affligeoit. « Malgré mes infidélités continuelles, » diſoit-elle à quelques perſonnes avec

» lesquelles elle pouvoit parler le langage » de la piété, je ne perds pas confiance, » & je regarde les différens sujets d'af- » fliction que Dieu m'envoie, comme » autant de preuves qu'il ne m'a pas en- » core rejettée.

Les désordres & les scandales dont elle entendoit souvent parler, l'affectoient aussi vivement que si elle en eût été comptable à Dieu. Un jour que quelqu'un l'entretenoit du progrès que faisoient l'irreligion & le libertinage, à la faveur des Productions de la Philosophie moderne, elle s'écria dans le premier mouvement de son zèle : « O mon Dieu, » que vous êtes offensé! vous le serez » donc toujours? Oui, M. ajoûta-t-elle, » je puis vous assurer que si la chose » étoit en mon pouvoir, dès aujour- » d'hui tous ces Ouvrages empoisonnés, » rassemblés de toute la France, seroient » mis en un tas & réduits en cendres. » Comme elle pouvoit croire que la même personne verroit aussi le Dauphin à ce sujet : « ne parlez de rien à M. le Dau- » phin, lui dit-elle, je vous promets que » dès aujourd'hui le Roi sera informé de » ce que vous me dites ». A la fin de l'entretien elle ajoûta : « quand je vous dis » de ne pas rapporter à M. le Dauphin

» ce que vous venez de m'apprendre, ce » n'eſt pas qu'il ne deſire beaucoup d'ê- » tre inſtruit ſur tout ce qui intéreſſe la » Religion ; mais ces ſortes de ſcandales, » lorſqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'y » apporter le vrai remede, l'affligent » juſqu'à le rendre malade. » Après avoir employé tout ſon crédit en faveur de la Religion, elle s'efforçoit de la dédommager en quelque ſorte, par la ferveur de ſa piété, des excès & des déſordres dont elle ne pouvoit pas arrêter le cours.

Le Dauphin qui ſe propoſoit, ſuivant ſon plan de Gouvernement, de tarir les ſources de l'incrédulité, recueilloit les différens Ouvrages par leſquels les Impies de nos jours s'efforcent d'étayer leurs ſyſtêmes ; & la Dauphine le trouvoit quelquefois occupé de la lecture de ces ſortes de livres ; mais jamais elle n'en lut aucun, elle ne vouloit pas même en entendre parler. Un jour qu'elle entroit dans le cabinet de ce Prince, comme il en tenoit un à la main ; « écoutez, lui » dit-il, le merveilleux raiſonnement » d'un de nos graves Philoſophes : » cela » n'eſt pas néceſſaire, lui répondit la » Princeſſe, je ſais bien qu'on ne peut que » déraiſonner en raiſonnant contre Dieu ». Elle s'étoit également interdit la lecture

de tous les livres convaincus ou ſuſpects d'erreurs : elle en fit faire une recherche dans ſa bibliotheque, & ne voulut pas qu'il y en reſtât un ſeul. La Foi pure des Fideles étoit la ſienne : donnant tout ſon reſpect à ce qui tenoit véritablement à l'Egliſe & au ſaint Siege, elle n'avoit que du mépris pour le reſte. Les voies les plus communes, en matiere de dévotion, lui paroiſſoient auſſi les plus ſûres : tout ce qui avoit quelqu'apparence de nouveauté ou de ſingularité lui déplaiſoit ; pendant la maladie du Dauphin, lorſqu'on faiſoit des Prieres publiques par-tout le Royaume, & qu'elle-même multiplioit tous les jours ſes bonnes œuvres pour obtenir de Dieu ſa guériſon, quelques Dames de piété lui propoſerent de réclamer l'aſſiſtance d'une Religieuſe morte en réputation de ſainteté, en lui alléguant pluſieurs témoignages de l'efficacité de ſon interceſſion : « je crois » bien, répondit la Princeſſe, qu'en ſou» mettant ſa confiance au futur jugement » de l'Egliſe, on peut en ſon particulier » s'adreſſer à certains Serviteurs de Dieu » qui n'ont pas encore été reconnus ſo» lemnellement pour Saints ; mais je » penſe qu'il eſt beaucoup plus ſûr, & » plus dans l'ordre, d'invoquer la Sainte Vierge

» Vierge & les autres Saints, dont le » crédit auprès de Dieu n'eſt pas équi- » voque, & que l'Egliſe elle-même » nous propoſe d'honorer. »

Elle ſavoit régler ſes affaires & diſtribuer ſon tems de maniere à ſe trouver habituellement maîtreſſe des heures qu'elle deſtinoit à Dieu. Si quelque circonſtance imprévue l'obligeoit d'interrompre un exercice de piété, il n'étoit que différé; & s'il arrivoit qu'un voyage, ou la ſucceſſion des obſtacles l'empêchaſſent d'y ſatisfaire dans la journée, elle le faiſoit aux dépens de ſon repos. Dans les jours où elle étoit le plus occupée, elle ne donnoit pas moins d'une demi-heure à la méditation des vérités du Salut. La priere étoit comme l'ame de ſa vie. Des faveurs reçues de Dieu, des graces à lui demander, des pertes & des revers à lui offrir, tout étoit pour elle occaſion de prier. Souvent, à la premiere nouvelle qu'elle recevoit de quelque fâcheux événement, on la voyoit entrer dans ſon Oratoire, pour y chercher, au pied du Crucifix, des conſolations plus ſolides que celles que peuvent donner la diſſipation des entretiens & la variété des ſituations. Elle éloignoit avec ſoin tout ce qui auroit

pu la diſtraire pendant ſes heures de prieres ; & la porte de ſon appartement n'étoit ouverte alors que pour le Roi, la Reine & le Dauphin.

L'aſſiſtance à la Meſſe étoit de tous les exercices de ſa journée le plus conſolant pour ſa piété, & celui dont la privation lui eût le plus coûté. A l'exemple du Dauphin, elle demanda pendant ſa maladie qu'on lui dît la Meſſe dans ſa chambre ; & le jour même de ſa mort elle l'entendit encore avec ſon recueillement & ſa ferveur ordinaires. Mais les jours qu'elle regardoit comme les plus heureux de ſa vie, étoient ceux où elle avoit l'avantage de participer plus abondamment aux fruits du Sacrifice par la Communion. Sa préparation pour cette grande action répondoit à la vivacité de ſa foi & à l'ardeur de ſa piété : après avoir fait tout ce qui dépendoit d'elle, il lui ſembloit encore qu'elle n'en avoit point aſſez fait pour préparer à Dieu une demeure qui pût lui être agréable. Elle étoit ſur-tout ſenſiblement touchée du prodigieux abaiſſement où Jeſus-Chriſt ſe réduit pour ſe communiquer à ſa Créature. « Que je me ſens humiliée, » diſoit-elle un jour, à l'occaſion des » Communions qu'elle faiſoit pendant ſa

» maladie, quand je considere que mon » Dieu ajoute encore à toutes ses faveurs » celle de venir se donner à moi, quand » je ne puis plus aller le recevoir. Si je » ne craignois de faire parler, ajouta-t-» elle, & d'attirer à mon Confesseur le » reproche d'indiscrétion, je me ferois » porter à l'Eglise pour y communier. »

Ce profond respect, cependant, & ces grands sentimens d'humilité ne la porterent jamais à s'éloigner de la Communion; mais seulement à ne rien négliger pour y participer avec fruit. Elle croyoit n'avoir témoigné qu'à demi sa reconnoissance à Dieu pour un bienfait, quand elle ne l'en avoit pas remercié dans la ferveur d'une Communion. Elle communioit tous les ans le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, en actions-de-graces de ce qu'à pareil jour le Roi son Pere avoit eu le bonheur d'abjurer l'erreur, & d'entrer dans le sein de l'Eglise Romaine. La Communion étoit sa grande ressource pour toutes les circonstances de la vie; & c'est sans doute dans le saint & fréquent usage qu'elle en faisoit, qu'elle puisa cette patience inaltérable dans ses malheurs, & cet esprit de mortification qui la portoit à embrasser avec joie toutes les

pratiques de la pénitence Chrétienne.

Bien loin d'éluder, par de vains prétextes, la loi du jeûne & de l'abſtinence, elle y ajoutoit encore des privations volontaires ; & c'eſt de la facilité même qu'elle auroit eu à ſatisfaire ſes ſens, qu'elle faiſoit naître de plus fréquentes occaſions de les mortifier. Elle donna toujours la préférence aux mortifications de l'eſprit ſur celles du corps. Payer par un bienfait une injure dont la vengeance lui eût été facile : ſe taire, quand d'un ſeul mot elle eût pu réduire la calomnie au ſilence & à la confuſion : dérober à la Cour la connoiſſance d'une action qui eût été applaudie : recevoir avec bonté une viſite incommode qu'elle eût pu facilement éloigner, c'étoient-là de ces mortifications dont les perſonnes qui l'approchoient de plus près étoient tous les jours témoins ; & ſans doute qu'elle en pratiquoit ſouvent de plus intérieures encore, & qui n'étoient connues que de Dieu ſeul. On peut en juger par le trait ſuivant : pendant ſa maladie, le jeune Dauphin ſon fils devoit recevoir la Confirmation, & elle deſiroit beaucoup d'être préſente quand on la lui conféreroit. Le Roi avoit pris l'heure la plus commode pour lui procurer

cette ſatisfaction. Les Médecins ne trouverent pas d'inconvénient à ce qu'elle ſe rendît à la Chapelle au moment où le Prince recevroit le Sacrement; mais ils lui déclarerent qu'elle ne pouvoit pas y reſter pour entendre la Meſſe qui devoit ſe célébrer enſuite. La Dauphine, ſe voyant privée par-là d'une partie de ſes deſirs, fit volontairement le ſacrifice de l'autre. Elle envoya avertir le Roi qu'elle ne ſe trouveroit pas à la cérémonie; &, dans le même-tems, il lui échappa de dire à une perſonne de confiance qui étoit auprès d'elle : « puiſqu'il plaît à Dieu de me refuſer » la conſolation de l'ame, il eſt juſte, » qu'entrant dans ſes vues, je me prive » moi-même de celle du cœur; » & cette privation, ſi l'on en juge par ſa tendreſſe pour ſes enfans, devoit être pour elle un vrai ſacrifice.

A tant de vertus, par leſquelles la Dauphine s'efforçoit de s'élever à la perfection du Chriſtianiſme, elle joignoit une extrême défiance de ſes propres lumieres. Malgré la juſteſſe & la pénétration de ſon eſprit, on ne la vit jamais s'attacher à ſes idées, ni s'entêter de ſes opinions. On eût dit qu'il ne lui en coûtoit rien pour déférer, même

contre ſon inclination, aux avis des perſonnes éclairées & vertueuſes auxquelles elle avoit donné ſa confiance; & comme ſi elle leur eût voué une ſorte d'obéiſſance, ſa réponſe ordinaire à leurs repréſentations étoit, *j'obéirai.* Son premier Médecin, dont elle connoiſſoit la religion, lui ayant dit que l'obſervance des jeûnes & des abſtinences de l'Egliſe nuiroit à ſa ſanté, elle lui répondit: » vous ſavez que je m'en rapporte là-» deſſus à votre conſcience: je ſuivrai » le régime que vous me preſcrirez; « & quelques mois avant ſa maladie, comme il lui repréſentoit qu'elle donnoit trop peu de temps au ſommeil, » je ne l'aurois pas cru, lui dit-elle, « & d'après ſon avis elle donna ſur le champ des ordres pour qu'on la laiſſât huit heures au lit. Pendant la maladie du Dauphin, quelques perſonnes, qui s'intéreſſoient particuliérement à ſa ſanté, & qui craignoient qu'elle ne s'épuiſât par ſes veilles & ſes fatigues, l'engagerent à fixer l'heure à laquelle elle ſe retireroit dans ſon appartement: elle le fit; mais une nuit, où il étoit ſurvenu au Dauphin une criſe des plus violentes, elle oublia ſa réſolution. Au moment de ſa plus grande inquiétude on vint

lui dire que l'heure étoit passée : elle regarda sa montre, & à l'instant elle se retira.

Toutes les vertus de cette Princesse ne firent que s'épurer & se perfectionner jusqu'à sa mort. Pendant la derniere maladie du Dauphin, elle donna à toutes les personnes de son sexe l'exemple le plus frappant de cette tendresse également généreuse & chrétienne, qui doit attacher l'épouse à son époux. Les Médecins, les Officiers, & tous ceux qui servoient le Prince, se relevoient à certaines heures, la Dauphine étoit toujours de service pour lui. Tous les jours, à sept heures du matin, elle se rendoit à sa chambre, & elle n'en sortoit plus de la journée que pour lui, ou pour aller à la Chapelle ; car elle ne manqua jamais d'assister à la Messe, & elle alloit régulièrement deux fois chaque jour prier devant le Saint Sacrement. Sans aucun ménagement pour sa santé, elle n'avoit d'inquiétude que pour celle du Dauphin, elle ne s'occupoit que de lui. Elle travailloit auprès de son lit, elle faisoit la conversation avec lui, où elle gardoit le silence, selon qu'il paroissoit le souhaiter. Elle veilloit à ce que les ordonnances de ses Méde-

cins fuſſent fidelement obſervées : Elle lui préſentoit elle-même les potions & les médicamens qu'il devoit prendre, & il aimoit à les recevoir de ſa main. Elle étoit ſans ceſſe attentive à lui procurer la ſituation la moins incommode : ſon lit ne ſe faiſoit pas ſans qu'elle y mît la main ; & plus d'une fois elle ſe prêta à des offices plus rebutans encore, mais que ſa tendreſſe & ſa religion lui rendoient chers. » Contribuer par moi-» même à ſon ſoulagement, diſoit-elle, » eſt le ſeul plaiſir que je puiſſe goûter » quand il eſt malade. »

Le Dauphin, malgré l'altération de ſa ſanté, n'omettoit aucun de ſes exercices de piété : elle lui fit agréer qu'elle les rempliroit avec lui, dans le deſſein de lui épargner ce qu'ils auroient de fatiguant. La premiere fois qu'elle lui fit une lecture : « vous êtes la ſeule, lui » dit-il, qui me liſiez avec ce ton af-» fectueux qui me touche : il faut que » vous continuiez à être déſormais ma » Lectrice. » Elle faiſoit avec lui ſes prieres du matin & du ſoir, elle lui liſoit le ſujet de ſes méditations, ils récitoient enſemble l'Office de l'Egliſe ; &, dans un ſiecle trop célebre par ſon impiété, on voyoit les Enfans des Rois,

& les premiers héritiers du premier Trône de l'Europe, donner au Monde un ſpectacle digne des plus beaux jours du Chriſtianiſme : on voyoit ces vertueux Epoux, l'un ſur ſon lit, l'autre à côté, le Dauphin tranquille au milieu de ſes ſouffrances, la Dauphine réſignée au fort de ſa douleur, s'exhorter mutuellement à bénir le Dieu qui préſide à tous les événemens, & chercher dans nos divins Cantiques ces conſolations pures que tout l'enjouement des converſations humaines ne porterent jamais dans une ame.

Le Dauphin, dans la crainte que les fatigues & la trop grande aſſiduité de la Princeſſe auprès de lui, ne préjudiciaſſent à ſa ſanté, l'envoyoit ſouvent prendre quelque repos dans ſon appartement. La Dauphine alors, s'éloignoit de ſon lit, mais ſeulement pour ſe retirer dans un coin de la chambre : aimant mieux contraindre, pendant pluſieurs heures, tous les mouvemens naturels qui auroient pu déceler ſa préſence, que d'ignorer ce qui ſe paſſoit, & ce que diſoient les Médecins. Quand le danger parut plus preſſant, quelques perſonnes l'engagerent à le faire connoître au Prince : elle ſe ſentit d'abord

une extrême répugnance pour ce douloureux miniſtere ; mais ſa religion l'emporta, & elle avoit conſenti à s'en charger quand un Médecin, ſuivant l'ordre formel qu'il en avoit reçu du Dauphin, lui fit part de ſon état. Une plus rude épreuve étoit réſervée à la vertu & au grand courage de la Princeſſe : la nuit ſuivante il ſurvint au malade un étouffement ſi violent, que l'on crut qu'il rendoit les derniers ſoupirs : la frayeur avoit tellement troublé les eſprits & ſaiſi tous les cœurs, qu'on ſembloit avoir oublié ce que la charité demande en pareille circonſtance : perſonne ne penſoit à dire au mourant un ſeul mot de conſolation. La Dauphine alors, s'élevant par la Religion au-deſſus des ſentimens vulgaires de la Nature, retient ſes larmes, étouffe ſes ſoupirs, & ſemble puiſer, dans l'excès même de ſa douleur, des forces & un courage qui manquent à tous les aſſiſtans : elle ſe leve, elle prend en main un Crucifix que le Dauphin avoit fait attacher au pied de ſon lit, elle le lui colle ſur les levres, elle le lui tient devant les yeux ; &, avec ce zele tendre & empreſſé, qui porte la confiance dans une ame, elle ne ceſſe de l'exhor-

ter au ſacrifice de ſa vie, que quand le calme a ſuccédé à cette terrible criſe; alors la violence qu'elle s'étoit faite lui cauſa une ſorte de défaillance, qui l'obligea de s'éloigner du lit du malade pour reprendre ſes eſprits; & quand la joie commençoit à renaître dans tous les cœurs, elle ſe mit à pleurer. Le Dauphin ſentoit tout le prix d'une tendreſſe ſi généreuſe & ſi chrétienne; il l'admiroit ſouvent, il ne ſe laſſoit pas d'en parler: « quelle digne femme! di-» ſoit-il à cette occaſion; après avoir » fait le bonheur de ma vie, elle m'ai-» de encore à bien mourir. »

Quoique les ſoins aſſidus qu'elle prodiguoit à ſon Epoux paruſſent ne rien coûter à ſa tendreſſe, la nature cependant ſouffroit & s'épuiſoit inſenſiblement. La mort de ce Prince, à la ſuite de tant de fatigues & de tous ſes malheurs paſſés, fut le dernier coup qui l'accabla. Quand on lui en porta la nouvelle, elle en fut auſſi conſternée que ſi elle n'eût pas eu lieu de s'y attendre. Elle étoit alors chez Madame Adélaïde: les Princes & Princeſſes ſes enfans étoient raſſemblés autour d'elle: dans l'excès de ſa douleur elle garde un morne ſilence, elle jette ſur eux des

regards de tendreſſe & de pitié ; & ; pénétrée de leur malheur comme du ſien propre, elle ſuccombe & s'évanouit. Quelque tems après on lui apprend que le Dauphin, par ſon Teſtament, a choiſi la Métropole de Sens pour lieu de ſa ſépulture, elle va ſur-le-champ prier le Roi d'ordonner qu'elle ſera enterrée à ſes côtés. Louis XV ne ſe contenta pas de lui accorder cette ſatisfaction, il s'efforça de la conſoler par mille marques de tendreſſe ; &, comme ſi la mort de ſon Epoux la lui eût rendu plus chere encore, il fit augmenter le nombre de ſes Gardes : il lui donna un appartement qu'elle parut deſirer au-deſſous du ſien, & l'on y pratiqua par ſes ordres un eſcalier de communication. Conſulté ſur le rang qu'elle tiendroit déſormais à la Cour, il répondit : « il n'y a que la Couronne qui » puiſſe décider abſolument du rang : le » droit naturel le donne aux meres ſur » leurs enfans ; ainſi Madame la Dau- » phine l'aura ſur ſon fils juſqu'à ce qu'il » ſoit Roi. »

La Reine & les Dames de France contraignoient leur douleur, & ſembloient l'oublier pour ne s'occuper que de celle de la Dauphine : elles s'effor-

çoient d'en modérer l'excès, par leur aſſiduité auprès d'elle & les ſoins les plus empreſſés. Elles la tiroient, le plus ſouvent qu'il leur étoit poſſible, du ſombre appartement qu'elle occupoit : elles la prenoient alternativement dans leurs carroſſes pour la diſtraire par la promenade. Madame Adélaïde tenta tous les moyens, fit uſage de toutes les reſſources de l'amitié, pour ouvrir ſon cœur à la conſolation, & en bannir la triſteſſe. Elle paſſoit auprès d'elle les journées entieres : elle ſe privoit de la ſociété des Princeſſes ſes ſœurs, pour lui tenir compagnie pendant ſes repas : elle l'obligea, malgré ſes délicateſſes à cet égard, à reprendre, après ſon deuil, ſes petits concerts, le ſeul amuſement qui eût pour elle quelqu'attrait. La reconnoiſſance de la Dauphine répondoit aux empreſſemens de ſa généreuſe & fidelle Compagne : elle lui faiſoit quelquefois des reproches d'amitié, de porter trop loin pour elle ſes attentions & ſes complaiſances : mais elle lui avouoit en même-tems que tout cela ne pouvoit pas encore lui faire oublier qu'il manquoit un troiſieme, également cher à toutes deux.

Le premier ſoin de la Dauphine,

après la mort de ſon Epoux, fut de faire offrir pour lui le Saint Sacrifice en pluſieurs endroits. Elle voulut lire toutes les Pieces qui furent compoſées à ſa louange, Latines & Françoiſes, imprimées & manuſcrites, ce qui ne contribua pas peu à entretenir pendant pluſieurs mois toute la vivacité de ſa douleur.

On s'appercevoit de jour en jour du dépériſſement de ſa ſanté. Son Teſtament, qui eſt daté du 3 de Février 1766, environ ſix ſemaines après la mort du Dauphin, ſemble annoncer qu'elle avoit dès-lors un preſſentiment de ſa mort prochaine. On n'épargna rien pour procurer ſon rétabliſſement : les plus célebres Médecins de Paris furent appellés pour conférer avec ceux de la Cour. La Princeſſe ſe ſoumit, avec une patience admirable, à pluſieurs régimes qu'on lui preſcrivit ſucceſſivement, & qui furent tous également inefficaces. Une fievre lente, accompagnée d'une toux ſeche, la conſumoit inſenſiblement.

Malgré ſes infirmités, elle ne tint pas le lit; elle ne changea rien à ſon genre de vie ordinaire : elle ſuivit toujours avec le même zele l'éducation

des jeunes Princes. Elle admettoit tous les jours les perſonnes qui avoient les entrées chez elle : elle recevoit les Ambaſſadeurs ; elle écoutoit tous ceux qui avoient quelques affaires à lui communiquer, ou quelques beſoins à lui expoſer ; elle multiplioit ſes bonnes œuvres & ſes exercices de piété : tous ſes fonds étoient employés à ſoulager les malheureux, & ſon crédit à les protéger. Voulant, à l'exemple du Dauphin, laiſſer ſa caſſette vuide, & ne rien poſſéder en propre à ſa mort, elle diſpoſa pendant ſa vie de tout ce qui lui appartenoit : elle légua à l'Abbaye de la Trappe une ſomme de dix mille francs, pour qu'il y ſoit dit, tous les jours, à perpétuité, une Meſſe pour le repos de ſon ame & de celle du Dauphin. Le jour qu'elle étoit entrée dans ſon grand deuil, elle avoit conſacré à Dieu ſa viduité par la Communion. Plus détachée que jamais de la Terre, qui n'avoit été véritablement pour elle qu'une vallée de larmes, elle ne ſoupira plus qu'après le Ciel : elle s'occupa uniquement du ſoin de s'y préparer une demeure. Au milieu des agitations d'une Cour diſſipée, on la voyoit retracer toutes les vertus des ſaintes

Veuves qui honoroient les premiers ſiecles de l'Egliſe : il ne lui échappoit pas la moindre faute délibérée : la ſeule apparence du mal l'effrayoit : ſon union avec Dieu étoit habituelle, ſes Communions étoient fréquentes.

Cependant, tant de vertus, tant de bonnes œuvres, des jours ſanctifiés par tant de ſacrifices & d'épreuves, ne la raſſuroient point encore contre les frayeurs de la mort. Le Dauphin, comme nous l'avons vu, enviſageant ce dernier paſſage en Philoſophe Chrétien, le craignoit ſi peu, qu'étonné lui-même de ſa ſécurité, il demandoit ſi elle ne ſeroit pas une illuſion de l'Eſprit de menſonge ? Pour elle, auſſi vertueuſe & auſſi détachée de la Terre que ce Prince, elle craignoit exceſſivement que ſa vie ne fût terminée par une mort tout différente de la ſienne. Quelqu'un à qui elle faiſoit connoître combien elle redoutoit les jugemens de Dieu, lui rappelloit la conſtance & la fermeté du Dauphin : « quel parallele, » s'écria-t-elle, c'étoit un Saint, & moi » je ne ſuis qu'une péchereſſe ! Non, » ajouta-t-elle, quand je penſe au compte » que je dois bientôt rendre à la juſtice » de Dieu, il n'y a que l'amour im-

» menſe qu'il me témoigne, en ſe don-
» nant à moi dans la Communion, qui
» ſoutienne ma confiance en ſes miſé-
» ricordes. »

Cette crainte de la Dauphine étoit, comme l'on voit, bien différente de ces ſentimens ſtériles qu'éprouvent les Ames mondaines aux approches de la mort : en la craignant elle s'y préparoit ; & quoiqu'en aucun tems de ſa vie elle n'eût perdu de vue ce terme inévitable, & que depuis la mort du Dauphin, elle en eût fait le ſujet le plus ordinaire de ſes réflexions, elle crut qu'elle devoit alors s'en occuper plus particuliérement encore : « je tou-
» che à ma fin, diſoit-elle un jour, il
» eſt tems que je faſſe ma préparation
» prochaine à la mort. » Elle la commença le jour de la Purification de la Sainte Vierge, dans la ferveur d'une Communion. Depuis ce tems-là elle voulut que ſon Confeſſeur ſe rendît auprès d'elle deux fois chaque jour, pour l'entretenir du bonheur d'une ſainte mort, & des moyens de la mériter. Tous les jours elle en demandoit à Dieu la grace dans le ſaint Sacrifice.

Quoiqu'elle eût communié pluſieurs fois dans ſa chambre pendant ſa mala-

die, elle ne le fit qu'une fois en Viatique : elle voulut, les autres fois, le faire à jeun par reſpect pour le Sacrement, & ſans l'appareil d'une adminiſtration publique, pour épargner à la Famille Royale un ſpectacle affligeant. Pour entrer dans l'eſprit de l'Egliſe, & participer, par l'union de ſes ſouffrances, aux graces attachées à la pénitence publique du Carême, elle conſacra cette ſainte carriere par une Communion qu'elle fit le jour des Cendres. Le même jour, par une dévotion (*) particuliere envers Saint François-Xavier, elle commença les exercices ſpirituels preſcrits par les Souverains Pontifes pour gagner les Indulgences. L'Abbé Soldini, prenant de-là occaſion de lui rappeller la réſignation avec laquelle cet Apôtre des Indes avoit accepté la mort, à la vue de la Chine qu'il deſiroit ardemment de gagner à Jeſus-Chriſt, lui dit : « pour vous, Mada-» me, ce que vous regarderiez en ce » moment comme la plus précieuſe

(*) Elle étoit fondée ſur un bienfait ſpécial, attribué par ſa Famille à la protection de ce Saint, & dont un tableau conſerve la mémoire dans la Maiſon de Saxe.

» conquête, ce ſeroit de pouvoir met-
» tre la derniere main à l'éducation de
» vos Enfans ; mais ſi Dieu demandoit
» de vous que vous ajoutaſſiez encore
» ce dernier ſacrifice à tous les au-
» tres ?..... Ah ! répondit-elle auſſi-
» tôt, je ne deſire rien tant que l'ac-
» compliſſement de ſa ſainte volonté ;
» je m'y ſoumets de tout mon cœur,
» & je me repoſe abſolument ſur lui
» ſeul du ſoin de mes Enfans. »

Son premier Médecin, à qui elle avoit expreſſément ordonné de l'avertir, dès qu'il appercevroit que le danger de ſon état deviendroit plus preſſant, le fit huit ou dix jours avant ſa mort ; mais comme il ne s'étoit pas expliqué en termes bien poſitifs, il crut qu'il n'avoit pas été entendu de la Princeſſe : il le dit à ſon Confeſſeur, qui lui en parla plus ouvertement : « j'ai
» fort bien compris lui répondit-elle,
» ce que m'a voulu dire mon Méde-
» cin ; mais, comme je voyois ſon em-
» barras, je n'ai rien répliqué pour ne
» pas l'attriſter davantage. »

Cependant on s'étonnoit qu'une Princeſſe d'une ſi grande piété, connoiſſant le danger de ſon état, ne parlât point de recevoir ſes derniers Sacremens :

quelques perſonnes même, par un zele plus empreſſé que charitable, commençoient à en murmurer, & accuſoient ouvertement ſon Confeſſeur d'uſer de ménagemens qui n'étoient plus de ſaiſon, & qui pouvoient ſcandaliſer le Public. L'Abbé Soldini fit part à la Dauphine de ces inquiétudes de la Cour : « je ſais, lui répondit-elle, » que je dois, avant de mourir, un » hommage public à la Religion ; mais » on ne fait pas attention que ſi je com» munie en Viatique, je ne pourrai plus, » ſuivant l'uſage du Diocèſe, commu» nier que dix jours après : & puis-je » me promettre de vivre encore dix » jours ? Ainſi je deſirerois, quoi qu'on » en diſe, faire encore demain une » Communion à jeun & en particulier, » qui me ſervira de préparation à celle » que je ferai enſuite en Viatique : j'ai » beſoin, ajouta-t-elle, d'être fortifiée » puiſſamment pour ce dernier paſſage. » Elle communia en effet le lendemain Mercredi, comme elle l'avoit deſiré ; & le Dimanche ſuivant elle fut adminiſtrée publiquement. Elle donna elle-même tous les ordres néceſſaires pour la cérémonie ; & tout le tems qu'elle dura, tandis que le Roi & la Famille

Royale fondoient en larmes, on remarqua en elle le même contentement & la même ſérénité qu'on avoit admirés dans le Dauphin. Elle avoua qu'elle n'avoit jamais goûté dans une plus douce paix le bonheur de poſſéder ſon Dieu. Sa préparation pour le recevoir avoit duré deux heures, ſon action de graces l'occupa le reſte de la journée. Dans l'après-midi elle dit à ſon Confeſſeur : « il me ſemble que j'aurois aſſez de » courage en ce moment pour faire mes » derniers adieux à mes enfans ; mais ce » ce jour-ci doit être tout pour Dieu, » je les verrai demain. » Elle fit venir d'abord les Princes : elle ſe propoſoit de leur donner elle-même ſes dernieres inſtructions ; mais dès qu'elle les vit, ſes entrailles s'émurent, elle n'en eut pas la force : trois Princes, trois Enfans, qui avoient perdu leur Pere & qu'elle alloit laiſſer ſans Mere : leur malheur, leurs larmes, leur enfance, il n'en falloit pas tant pour lui faire ſentir qu'elle étoit mere, & la pénétrer de la plus profonde douleur : il ne lui fut poſſible, en ce moment, de leur parler que le langage muet de la tendreſſe & de la Religion : elle leur donna ſa bénédiction en verſant des larmes. Son Con-

feſſeur alors, s'acquittant en ſon nom du devoir que ſon attendriſſement ne lui permettoit pas de remplir, leur dit: « Meſſeigneurs, Madame la Dauphine » m'ordonne de vous dire qu'elle vous » donne ſa bénédiction de tout ſon » cœur, & qu'elle prie le Seigneur de » vous combler de toutes les ſiennes. » Elle vous recommande de marcher » devant Dieu dans la droiture de vo- » tre cœur: d'honorer le Roi & la Rei- » ne; de les conſoler en retraçant à leurs » yeux les vertus de votre Auguſte Pere: » de ne vous écarter jamais des ſages » avis que vous donnent les perſonnes » qui ſont chargées de votre éducation, » & de vous ſouvenir de prier Dieu » pour elle. »

Ce ne fut que le lendemain qu'elle vit les deux Princeſſes: elle leur donna également ſa bénédiction. Elle les exhorta elle-même à profiter de la bonne éducation qu'on leur donnoit, & à prier Dieu pour elle après ſa mort. Madame Clotilde, déjà en âge de ſentir la grandeur de ſa perte, exprima ſa douleur par des cris qui retentirent dans tout l'appartement. La Dauphine voulut encore voir quelquefois les jeunes Princes: elle s'occupa d'eux juſqu'aux der-

niers inſtans de ſa vie : elle les recommanda cent fois aux perſonnes qui avoient part à leur éducation, à tous ceux qui les approchoient, & d'une maniere toute particuliere à Madame Adélaïde, qu'elle conjura, par la tendre amitié qui les avoit unies, de leur ſervir déſormais de pere & de mere, & de les aider de ſes bons conſeils.

Elle paſſa la nuit du Jeudi au Vendredi dans les douleurs les plus aiguës. Elle avoit de moment à autre, des étouffemens qui la jettoient dans une ſorte d'agonie. Dès que le calme revenoit, elle portoit les yeux ſur ſon Crucifix, elle élevoit ſon cœur à Dieu, & lui adreſſoit ſes prieres. S'étant rappellée que ce fut à pareil jour que le Sauveur du monde ſouffrit pour l'amour des hommes : « je vous rends graces, » ô mon Sauveur, s'écria-t-elle, de » m'avoir ménagé cette conformité avec » vous, & je vous conjure d'unir mes » ſouffrances aux vôtres. »

Le matin l'oppreſſion fut moins violente, mais les accès de toux furent fréquens & cruels. Elle demanda néanmoins qu'on lui dît la Meſſe, qu'elle entendit avec ſa piété & ſon recueillement ordinaires. Elle eut, quelque tems

après, un entretien avec l'Archevêque de Paris; &, à l'exemple du Dauphin, elle voulut, quand il prit congé d'elle, qu'il lui donnât ſa bénédiction.

L'après-midi il lui ſurvint une ſueur froide, dans un moment où le Roi & les Dames de France lui faiſoient leur viſite : elle leur en témoigna de l'inquiétude ; mais les Médecins la raſſurerent. Une heure après ſon Confeſſeur s'appercevant qu'elle agoniſoit, lui dit : « réjouiſſez-vous, Madame : vous allez, » en échange d'une vie paſſée dans » la triſteſſe & les larmes, commencer » un regne éternellement heureux. » A ces paroles, la penſée du prochain jugement de Dieu cauſa encore à la Princeſſe un mouvement de frayeur aſſez violent, mais qui dura peu. La Religion ranimant ſa confiance, elle parut plus tranquille que jamais; & elle offrit à Dieu ce dernier ſacrifice, dans les ſentimens de la plus parfaite réſignation. Elle dit à ſon Confeſſeur : « vous direz au Roi que je lui renouvelle en mourant mes remercimens » de toutes les bontés qu'il a eues pour » moi tout le tems que j'ai paſſé en » France. » Allons, dit-elle enſuite, il » eſt tems qu'on récite pour moi les

» Prieres

» Prieres des Agonisans. Elle s'y unit de cœur & de bouche : quand elles furent récitées, elle demanda au Cardinal de Luynes, à l'Evêque de Verdun & à son Confesseur, qu'ils l'entretinssent successivement, & qu'ils récitassent des prieres au pied de son lit. Elle suivoit les exhortations & les prieres avec la plus grande attention. Elle avoit les yeux fixés sur son Crucifix : elle le colloit souvent sur ses levres, avec l'expression de la piété la plus affectueuse. C'est dans ces sentimens, & en conservant toute sa connoissance jusqu'au dernier soupir, que cette vertueuse Princesse termina, par une mort paisible, une vie passée dans l'amertume & la douleur : ce fut le Vendredi 13 de Mars de l'année 1767. Elle étoit âgée de 35 ans, 3 mois & 9 jours.

Dans son testament, elle faisoit plusieurs legs d'amitié & de reconnoissance, tant à la Famille Royale qu'aux personnes qui avoient eu part à sa confiance & à celle du Dauphin. Elle recommandoit au Roi les Officiers de sa Maison : elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée de la faire enterrer auprès du Dauphin : elle le prioit de ne rien changer à l'éducation des Princes

ſes fils, & de donner tous ſes ſoins pour ne mettre auprès d'eux, au tems de leur mariage, que des perſonnes qui aient la crainte de Dieu & l'amour de la Religion.

FIN.

A PARIS, chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, 1778.

ÉLOGE
DU DAUPHIN.

UNE Société de Gens de Lettres propoſe un Prix de 1200 livres, pour celui qui, dans un Diſcours d'une heure & demie de lecture au plus, aura le mieux réuſſi à peindre, ſelon les regles de l'Eloquence, le Dauphin tel qu'il eſt repréſenté dans ſa Vie, comme un Prince dont la Religion a conſacré toutes les Vertus, & dont la premiere a été de ſe dérober à l'admiration de ſon ſiecle. Les qualités rares du Prince, ſes grandes vertus miſes dans tout leur jour, voilà la ſeule tâche que l'on impoſe à l'Orateur.

Les Diſcours ſeront adreſſés, francs de port, avant le premier Mars 1779, à M. Jorry, Imprimeur-Libraire, rue de la Huchette. Le nom de l'Auteur & ſon adreſſe ſeront ſous un cachet, qui ne ſera rompu que dans le cas où le Diſcours ſera couronné. Le prix ſera délivré dans les premiers jours de Mai, par M. Morin, Notaire, rue S. Paul, à Paris.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre : *Vie du Dauphin, Pere de Louis XVI, &c.* C'eſt le tableau de la vie & de la mort d'un digne Rejetton de Saint Louis ; il n'eſt rien qui mérite mieux l'impreſſion.

A Paris, ce 5 Juillet 1777.

DE SANCY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur Abbé PROYART, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Vie du Dauphin*... s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis

& permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des

Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-cinquieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre règne le quatrième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1115, *fol.* 394, *conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition*